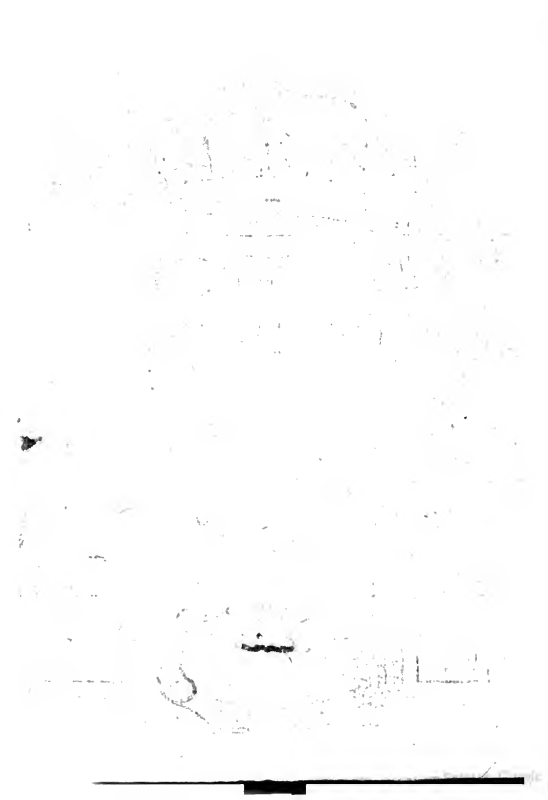

QVI PHIXIO
L'ABREGE
DES
GVERRES
DE
GAVLE
NISI IOVI
NISI IOVI
VT DOCET,
FACIT
ET MARTI,
ET MVSIS.
Auec Priuilege du Roy.



# PARFAICT
# APITAINE,
## AVTREMENT
# L'ABBREGE'
# DES GVERRES
# DE GAVLE DES
## COMMENTAIRES
## DE CESAR.

*AVEC QVELQVES REMARQVES sur icelles, suiuy d'vn Recueil de l'Ordre de Guerre des Anciens: Ensemble d'vn Traicté particulier de la Guerre.*

Troisiesme & derniere Edition augmentée d'vn Traicté : De l'Interest des Princes, & Estats de la Chrestiente.

*PAR MONSIEVR LE DVC DE ROHAN.*







A PARIS,
Chez AVGVSTIN, COVRBE', Libraire & Imprimeur de Monsieur Frere du Roy, dans la petite Salle du Palais, à la Palme.

M. DC. XXXX.

*AVEC PRIVILEGE DV ROY.*



# AV ROY.



*IRE,*




*Ie vous adresse les marques de mon oysiueté; Vous y verrez vn abregé des guerres de Cesar, le plus grand Capitaine qui l'aye iamais faite; où vous remarquerez vne conduicte prudente en ses desseins, vne diligence merueilleuse en ses executions, & vne constance admirable aux difficultez qu'il a rencontrées au plus fort de ses affaires: s'il a tesmoigné quelquefois de la temerité, ç'a esté peu souuent, & pour monstrer seulement*

*que ſon courage ne cedoit à celuy d'Axandre le Grand. Vous eſtes SIRE, Monarque de la Belliqueuſe Nation, qu'il a eu tant de peine à ſubiuguer; Vous y eſtes comme luy, tellement nourry dans les fatigues, qu'elles vous ſont tournées en habitude, & y eſtes ſi heureux que vos actions ſont aujourd'huy les plus riches ornements de l'Hiſtoire : Vous eſtes vn grand Prince, ſur lequel toute la Chreſtienté a les yeux fichez comme ſur le Reſtaurateur de ſa liberté : ſi Vous continuez vos genereux deſſeins, Vous enremporterez vne gloire immortelle, & vne renommée qui égallera celle des plus grands hommes de l'Antiquité. Mais la perfection de ce haut ouurage conſiſte en la perſeuerance : Conſiderez SIRE, qu'il s'eſt veu pluſieurs Princes auoir eu de beaux commencements, qui pour s'eſtre laiſſez aller trop toſt au repos, ont perdu toute reputation ; pource que la gloire des Grands Perſonnages s'éuanoüit s'ils veulent demeurer ſans action ; ſemblables en*

*cela à ceux qui nagent contre fil de l'eau, lesquels reculent en arriere, s'ils ne s'efforcent d'aller en auant. Vous y verrez aussi vn Recueil de l'ordre de guerre des Anciens Grecs & Romains (vray fondement de tout l'Art militaire,) car encores que l'inuention de la poudre à Canon trouuée nouuellement, aye apporté du changement à la maniere de faire la guerre; neantmoins on en puise toutes les bonnes maximes. Ce que ie tasche de faire voir plus particulierement par vn petit traitté de guerre que i'y ay adjousté; où ie veux monstrer que la diuersité de nos armes à celles des Anciens, ne nous doit faire mespriser leurs ordres. Si i'agrée SIRE, à Vostre Majesté, i'obtiens ce que ie desire; Et pour toute recognoissance, ie vous supplie tres-humblement de ne me laisser inutile aux occasions qui s'offrent pour l'augmentation de vostre gloire, afin que chacun recognoisse dans l'execution de vos commandements, mon obeïssance; dans*

*vos emplois, ma fidelité; & dans les actions de la guerre, le peu de cas que ie feray tousiours de ma vie pour le bien de vostre seruice. Cependant ie prieray Dieu,*

*SIRE,*

*Qu'il benisse vostre Regne, le comble de longs iours, & vostre sacré Personne d'vne felicité sans exemple,*

Vostre tres-humble, tres-obeyssant & tres-fidelle subiet & seruiteur.
H. de Rohan.



## *Extraict du Priuilege du Roy.*


PAR Lettres patentes du Roy, données à Paris le 20. iour d'Auril 1637. Il est permis à l'Autheur du liure intitulé, *Abbregé des guerres de Gaule des Commentaires de Cesar, auec plusieurs Remarques, & diuers autres Traictez de Guerre,* de le faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en vn ou plusieurs volumes, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant neuf ans entiers, à compter du iours que chaque piece ou volume sera acheué d'imprimer pour la premiere fois · Auec defences à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, ou vendre ledit liure en aucun lieu de l'obeïssance de sa Majesté durant ledit temps, sans le consentement de l'Autheur, ou de ceux qui auront pouuoir de luy: à peine de trois mille liures demande, de confiscation des exemplaires

contrefaicts & de tous despens, dommages & interests. Declarant tous autres Priuileges obtenus, ou que l'on pourroit obtenir cy-apres pour ledit liure, sous quelque titre ou pretexte que ce soit, nuls, & de nul effect. Comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres; à l'Extraict & aux copies desquelles sadite Majesté veut que foy soit adjoustée comme à l'Original, Signé Par le Roy en son Conseil, CONRART.



L'Autheur dudit Liure a choisi Iean Houzé, & Augustin Courbé, Marchands Libraires à Paris, pour l'imprimer & vendre, conformément aux clauses du Priuilege cy-dessus, duquel il leur a fait cession & transport.



# PREFACE



*CE Liure n'auoit pas esté fait pour estre rendu public. L'intention de celuy qui en est l'Autheur estoit seulement de se desennuyer en le composant : ou pour mieux dire d'exprimer l'Idée d'vn Art qu'il aimoit extrémement, afin d'amuser par la Representation la passion qu'il ne pouuoit alors contenter par l'exercice. Mais comme nous voyons qu'encore que la Nature semble auoir eu dessein de dérober à l'vsage & à la veuë des hommes, les perles & les metaux & d'autres choses pretieuses; Le besoin des Arts & la facilité du Commerce, ou l'ornement & le plaisir de la vie, sont cause qu'on les va chercher iusqu'au fons de la Mer & dans les entrailles de la terre. De mesme, l'vtilité publique & la curiosité des honnestes gens, ont deliuré cet excellent liure de l'estat priué où l'on le vouloit retenir, & l'ont tiré de l'obscurité où l'on auoit resolu de le laisser, au iour où il a paru auec tant d'honneur & tant d'auantage.*

*Les premieres mains qui ont trauaillé à rompre son premier destin & à le faire sortir de sa condition priuée, ont esté les plus nobles mains du monde. Le Roy qui a tousiours eu pour la guerre des inclinations passionnées, & qui est sans mentir vn des grands maistres de ce siecle en ce mestier, n'eust pas plustost sceu qu'il estoit fait; qu'il eut enuie de le voir. Du Cabinet de sa Majesté, il est venu à la presse par l'inuention d'vn homme qui a creu qu'il luy estoit permis de rendre commune vne si belle source de preceptes & d'instructions militaires, sans le sceu mesme de celuy qui en estoit le maistre.*

*Pour t'apprendre plus particulierement, Lecteur, quel est le prix de cet Ouurage, & quel le merite de celuy qui s'est donné la peine de le composer; il me suffiroit de te conuier à lire l'vn, & de te dire le nom de l'autre. Mais ie ne desire pas me contenter de cela. Ie veux faire quelque chose dauantage; & sans rien prester à vn sujet qui n'en a pas besoin, & qui est assez riche en luy-mesme & de ses propres biens; Ie veux tascher de t'y faire remarquer des perfections que peut-estre tu n'auois pas apperceuës, ou pour le moins au degré de bonté, que ie te descouuriray.*

*Comme la beauté du monde sensible naist de l'ordre qui s'y obserue, & se forme de la iuste situation & du mouuement regulier des pieces de cette admirable machine. Ainsi, dans le train des choses Morales & le cours de l'humaine societé, la perfection consiste en*

*ce que chaque partie garde le rang qu'elle y doit tenir, & accomplit les fonctions qu'elle y doit faire. En effect, quand les hommes s'attachent inuariablement à leur deuoir, & s'efforcent de remplir les obligations sous lesquelles ils viennent ou prennent place dans le monde: Il n'y a point d'harmonie si excellente en la nature: Il ne se voit pas sous le Ciel de spectacle si digne des yeux de Dieu. C'est l'vnique chemin qui mene à la felicité, où tous aspirent.*

*De ces obligations dont le nœu est indissoluble, & la necessité inuiolable, il y en a deux ou seules ou principales qui lient les hommes. La premiere les regarde seulement comme Indiuidus d'vne nature Raisonnable, & selon la difference, qui les distingue & les separe du reste des animaux. Entant que tels, ils sont obligez de viure conformement à la dignité de leur Estre. Et comme entre les facultez de leur Ame la Raison est la plus releuée, elle doit estre aussi la faculté dominante, comme elle est le naturel & le flambeau de la volonté: Celle-cy ne doit point suiure de lumiere qui luy soit contraire: & comme elle nous donne de la superiorité sur les bestes, nous deuons aussi luy establir un empire sur les passions & sur les mouuemens de l'Appetit qui nous est commun auec les bestes. Et c'est en la practique des Conseils de cette Puissance & en l'execution de ses ordres que consiste ce qu'on appelle vertu; ce qu'on difinit honnesteté: ce qui constituë le Deuoir essentiel, & ce qui est le fondement du veritable Honneur de l'Homme.*

*Cette premiere obligation est égale & vniforme en tous les hommes si tost qu'ils en sont capables, & il n'y en a point qui se puisse dispenser de viure selon la Raison, & d'aiuster toutes ses actions à cette Regle. La seconde leur est en quelque façon ou le plus souuent volontaire, & ne tombe sur eux qu'entant qu'ils sont parties notables de la societé ciuile & membres importans du Corps politique: qu'entant qu'ils y exercent vne Authorité ou supreme & independante, comme les Souuerains, ou subalterne & inferieure, comme les Subjets. Cette Authorité ouure à la vertu vn Champ plus ample qu'elle n'auroit, & vne Carriere plus longue: luy fait ietter son influence plus loin, & la respandre en plus d'endroits, & la rend vne des Causes & des Principes de la commune felicité. Outre cela, la vertu des personnes publiques a cet aduantage sur celle des particuliers; qu'elle a plus d'attraits, & se fait plus d'Amans que l'autre, à cause des ornemens de la fortune dont elle se pare: de la puissance qui l'accompagne, & des Recompenses qui la suiuent.*

*Ces deux obligations requierent que les Hommes estudient à s'en bien acquiter auant que de s'adonner à aucun autre exercice: & qu'il ne se face point partage ny distraction de leur Temps, qu'ils n'ayent accomply tous les deuoirs du Droict naturel & du Droict ciuil. Les autres Connoissances & Emplois n'en doiuent auoir que l'espargne & la Reserue. Et neantmoins, il faut auoüer que le Temps est la chose du monde dont*

*la plus-part*

*la plus part sont les plus iniustes Dispensateurs, & les plus mauuais œconomes. Ie ne parle pas de ceux qui font profession ouuerte du vice, & dont la vie passe en celle des Demons ou degenere en celle des bestes. Ie parle de ceux qui ne croyent pas mal faire, & qui semblent s'occuper honnestement, bien qu'ils ne vaquent qu'à des connoissances vaines, & à des occupations inutiles. Et soit que cela prouienne du defaut de nostre condition, qui se degouste facilement de ce qui est commandé : ou du poids du Temperament, qui incline vers quelqu'autre chose : ou de la maniere de l'Institution qui nous y a accoustumez, ou de la force de l'exemple, qui porte à l'imitation de ceux qu'on estime; combien y en a-t'il qui prennent peine, à ne rien ignorer que ce qu'ils deuroient sçauoir, & à bien faire tout, fors ce qui est de leur charge. Le mal seroit encore supportable, s'il ne prenoit qu'aux ordres inferieurs d'vn Estat, & si l'on n'auoit veu quelquefois des personnes sans preparation & sans capacité, monter iusqu'au Gouuernail, & iusqu'à ces places releuées, où reside l'authorité souueraine du Prince, & d'où descend sur les Peuples la bonne ou la mauuaise fortune, selon qu'elles sont remplies.*

*Quoy que c'en soit, comme la premiere obligation dont nous auons parlé, est pareille & vniforme en tous les hommes; La seconde est fort diuerse, & prend differentes faces, selon la diuersité des rangs qu'on tient dans la Societé, & la difference des personnages qu'on y represente. Tous les vases qui seruent à vne grande Mai-*

*son ne sont pas faits d'vne mesme estoffe, & n'ont pas vn mesme vsage, & tous les membres du corps humain, ne sont pas des yeux & n'ont pas la conduite, & la direction des autres membres. Ainsi tous ceux qui agissent dans vn Estat; n'ont pas des employs egallement nobles, & toutes les intelligences qui luy donnent le mouuement, ne sont pas du premier ordre.*

*Or de tous les Emplois dont se compose la vie ciuile; il n'y en a point sans doute de si illustre, que celuy des Armes: ny dans la Republique seculiere des personnes si glorieuses, que ceux qui les commandent, quand ils les commandent dignement. Ie n'entens pas enfermer seulement dans l'enceinte de cette proposition, la prattique de la Discipline Militaire, ny les difficultez qui s'agitent, & les resolutions qui se prennent dans le detail des occurrences & dans la rencontre des occasions de la guerre. I'y comprens encore les Conseils en gros, & les Deliberations en general de la faire: ce qui se conçoit dans le cabinet, aussi bien que ce qui s'esclost à la campagne. Ie ne diuise pas en cecy le ruisseau de la fontaine d'où il decoule: ny ne se separe les branches & le tronc de la racine qui les porte.*

*Ie n'entens pas aussi parler des Armes, qui sont entre les mains d'vn ambitieux pour n'en sortir iamais: ny de la guerre que font les Conquerans, qui n'a pas pour fin la paix; mais vne nouuelle guerre. Ie condamne l'inquietude de Pyrrhus, qui ne veut se reposer qu'apres auoir subiugué l'Italie, occupé l'Afrique, & dompté les Gau-*

*les. Ie trouue estrange la folie d'Alexandre, qui ne peut pas seulement gouster le repos par imagination, & qui ayant à grand peine commencé la conqueste de ce monde, deuore de la pensée tous les autres que Diogene luy auoit bastis: & ie ne puis assez monstrer qu'au milieu du Christianisme, & dans la grande place d'vne ville appartenante à vne nation qui s'en picque estrangement; on ait veu la figure d'vn Cheual, qui foulant des pieds de derriere vne boule de cuiure, tenoit ceux de deuant auancez au dehors, auec cette trop orgueilleuse & insolente inscription,* le monde ne nous suffit pas.

En la grand' Place de l'hispaniole quand elle fut prise par Carlile & par Drack. Camdenus. Non sufficit Orbis

*Ie parle donc dans la proposition que i'ay auancée, de cette guerre qui tend au repos des Estats, & à la felicité des Peuples. Ie parle des Armes qui asseurent cette felicité: qui protegent les foibles contre la violence des plus forts qui les empeschent d'estre les victimes de leur vengeance, & la proye de leur auarice: qui soumettent à la puissance des loix, aussi bien les grands que les petits, & font regner la Iustice, sans faire acception de personnes. En effet, si elles n'estoient tousiours prestes, à venir à son secours, & à fortifier son bras; Elle n'oseroit l'estendre sur les testes les plus releuées de l'Estat, & sur ces personnes puissantes, qui sont riches en dependances, & qui abondent en Seruiteurs, en Partisans, & en amis. Comme au contraire la tranquillité publique n'est iamais alterée, ny le calme des Estats troublé; que lors que la crainte des armes du Prince, cesse dãs l'esprit des Grands, & qu'ils se laissent gaigner à l'esperance de pouuoir*

*opposer la force quoy qu'iniuste à la force legitime. De là naissent les maladies mortelles des Estats, & ces furieux mouuements, qui ne s'y forment iamais s'ils sont longs, qu'ils n'en renuersent ou n'en esbranlent les fondemens; qu'ils n'en causent la dissipation ou la foiblesse, & si le vaisseau ne fait point naufrage de ce temps là; il n'arriue iamais au port que mal traité de la mer, & fracassé de la tourmente.*

*Outre la seureté interieure d'vn Estat, que les armes luy apportent; & la racine des esmotiõs intestines qu'elles y trenchent; Elles pouruoyent encore à la seureté du dehors, & le couurent des attentats, & des inuasions des Estrangers. Il est certain qu'il n'y a rien de si tendre ny de si fragile, qu'vne paix desarmée & nuë: qu'il n'y a point de si pressante tentation de s'emparer du bien d'autruy, que la commodité; & qu'on se dispense facilement à courir les mers, & à rauager les terres de ses Voisins, quand on le peut faire impunement, & sans auoir peur de la Reuenche, & du droict de Represailles.*

*Cette double seureté, qui s'esleue principalement, & se maintient dans les Estats, par le benefice des Armes, reueille l'Industrie, & excite le trauail des Habitans, qui ne cultiuent pas volontiers vne plante, & ne sement pas de bon cœur vn Champ, dont ils apprehendent qu'vn Larron ou vn Ennemy, ne vole la moisson, & ne rauisse les fruits. Elle ouure encore dedans & dehors, & y fait fleurir le Commerce, qui est à la vie des hommes, vne profonde mine de toute sorte de biens, & qui n'entre*

*iamais*

*iamais dans vn pays, que couronné d'abondance, & les mains pleines de richesses.*

*Mais pour mieux comprendre la noblesse des Armes, & la dignité de cette profession; Il faut considerer encore, qu'elles sont l'instrument de la Iustice qu'vn Souuerain se rend à soy-mesme, contre vn autre Souuerain, & du priuilege qu'il a, d'estre Iuge en sa propre Cause. C'est le plus auguste Caractere que le doigt de Dieu imprime & la plus belle effusion de sa puissance sur les hommes. C'est la Marque la plus expresse, & le trait le plus visible, de l'honneur que les Princes ont de le representer, & d'estre ses Images en terre. Car pour la Iustice que les Souuerains exercent sur leurs sujets, & qu'ils sont obligez de leur distribuer; on en voit quelque ombre, & on en remarque quelque trace parmy les particuliers; où les Maistres & les peres imposent des loix, & ordonnent des peines, aux seruiteurs & aux enfans qui les violent. Mais pour celle qui se pratique de Souuerain à Souuerain; Elle est inseparablement attachée à leur qualité: Elle est incommunicable aux inferieurs: Elle ne peut descendre du trosne.*

*On peut voir par là, & ie diray cecy par occasion, que l'vsage des Duels, où les particuliers taschent de se faire iustice eux mesmes, & de tirer raison par leurs propres mains, des torts qu'il croyent auoir receus des autres particuliers; est vne manifeste vsurpation du droict & de l'authorité du Souuerain. Aussi ce mal qui a commencé à se monstrer, & à s'estendre dans ce Royau-*

*me par le pernicieux exemple que François premier en a donné, & par la funeste permission que Henry II. en a accordée; s'est acreu & apullulé merueilleusement durant nos guerres Ciuiles, & dans cette generalle depriuation qu'elles contiennent, de l'obeissance & de la fidelité, que les suiets doiuent au Prince. Du depuis certes il a monté à son comble, & s'est multiplié à l'infiny, par l'indulgence de Henry le Grand, & durant la paix de son Regne, pour des causes qu'il n'est pas besoin de rechercher icy. Ie reuiens au suiet que i'ay quitté.*

*Ie dis donc pour vne plus ample preuue, & pour vne plus claire conuiction, de l'excellence de la Iustice, que les Souuerains exercent contre les autres Souuerains; qu'elle ne contient rien de bas ny d'obscur, & qu'elle n'a point de partie qui ne paroisse, & ne iette de la lumiere. Qu'elle n'est pas seulement noble en sa source & en son origine, comme celle que les Souuerains rendent à leurs suiets; mais qu'elle l'est encore en son cours, & en tout ce qui en descend, & qui en emane. Qu'elle ne r'enferme pas toute sa gloire, en ce qui s'agite & se resout dans le Cabinet; mais qu'il en deriue encore beaucoup, sur ce qui se passe à la Campagne: & si celle du Conseil est plus pleine & plus solide; que celle de l'execution est plus estenduë, & qu'elle esclate plus fort aux yeux de la plus grand' part des hommes. Aussi certes des personnes qu'on y employe, Il n'y en a point qui ne soit illustre, ou qui ne le deuienne, si elle s'y porte courageusement: tout au contraire de la Iustice, que les Souuerains distribuent à*

*leurs ſuiets, à l'execution de laquelle on ne deſtine d'ordinaire, que des perſonnes infames ou viles.*

*Ie dis bien dauantage & ſouſtiens, que ce n'eſt pas ſeulement le meſtier des Princes, de preſider au Conſeil où les Arreſts de faire la guerre ſe forment: mais qu'il eſt encore de leur charge, d'aſsiſter à l'execution, quand il n'y a point de cauſes raiſonnables qui l'empeſchent, & il n'eſt que trop iuſte que la teſte conduiſe les bras qui trauaillent à vne beſogne, dont le principal fruict luy en doit appartenir. Ie ſçay pourtant que tout le monde n'eſt pas de cette opinion, & que l'inconſideration & la temerité de quelques Princes, qui ont eſté tuez ou faits priſonniers à la guerre, ont causé des maux ſi grands & ſi longs à leurs Eſtats; que quelques vns ont delà inferé qu'ils ne la doiuent pas faire en perſonne. Ie ſçay que de deux freres, que le ſiecle paßé a veu Empereurs l'vn apres l'autre, Charles le Quint & Ferdinand; ce dernier eſtoit de cét auis, bien que celuy-là fuſt du contraire. La diſgrace de deux Rois de Hongrie ſes predeceſſeurs, dont l'vn auoit eſté tué à la bataille de Varnes, & l'autre à celle de Mogozze; l'auoit induit à choiſir ce party comme le plus ſeur, quoy qu'il ne fuſt pas le plus honneſte.*

*Mais il deuoit auoir apris par ſes propres malheurs, & par les pertes qui luy eſtoient arriuées; combien il euſt eſté à propos qu'il euſt aßiſté aux expeditions qui furent funeſtes entre les mains de ſes Lieutenans, & qui euſſent peut-eſtre pris vn train plus heureux, & receu vne meilleure forme entre les ſiennes. Il ſe deuoit ſouuenir*

*que ce ne fust pas tant la vaillance & la conduite des Turcs, qui leur donnerent la victoire à Ezechio & à Bude; que l'Imprudence & la lascheté de ses Generau qui la luy firent perdre, & que si son frere apaisa le. Espagnes esmeuës: S'il estouffa la Rebellion naissante des Pays-bas, S'il humilia l'Allemagne coniurée contre luy: S'il dompta Thunis reuolté contre son legitime Maistre: s'il mit à la raison le Duc de Cleues, qui s'estoit allié du Roy de Nauarre; & s'il obtint quelques autres fameux succez; Il les deuoit en partie à sa presence qui auoit amené auec la Vertu, la bonne fortune dans ses Armées. Mais pour ne m'estendre pas hors de propos sur cette matiere & n'aller pas plus loin que mon but, il me suffira pour confirmer cette verité; que c'est vne des premieres fonctions des Souuerains, d'estre ordinairement eux mesmes les conducteurs de leurs Armées, & les Directeurs des guerres qu'ils fairont de r'enuoyer le Lecteur à l'excellent & iudicieux discours, qui en est fait en vn endroit de ce liure & à vn memoire, dont la teneur est dans Mariana, qui fust presenté à Ferdinand de Castille; lors qu'il mit en deliberation en son Conseil, s'il iroit en personne au Royaume de Naples, pour en tirer le grand Capitaine: ou si c'estoit assez pour cela d'y enuoyer quelque Lieutenant muny de son authorité, & de ses armes.*

*Il est donc indubitable, qu'il n'y a point de Mestier plus illustre parmy les hommes que celuy des Armes: ny des vertus dans la societé ciuile, qui obtienent vne plus*

grande

*grande portion de la gloire qui s'y distribuë, que les Militaires. Mais si cela est vray il n'est pas moins iuste, & s'il n'estoit pas, il se trouueroit peu de personnes, qui voulussent s'adonner à des vertus comme celles-là, dont l'acquisition est si difficile & l'vsage si penible: qui ne germent & ne fleurissent que parmy les blessures, les pertes des membres, & les dangers continuels de la mort, & qui sont si souuent fatales à ceux qui les ont; si elles ne recueilloient plus abondamment que les autres, la plus belle de toutes les recompenses humaines, qui est l'honneur & la loüange, & si le nom de ceux qui les exercent, ne retentissoit plus hautement & plus long-temps que celuy du reste des hommes, dans la bouche de la Renommée.*

*Outre cette recompense qui est à vray dire, casuelle & fortuite, & n'est pas le prix infaillible de toutes les bonnes actions qui se font à la guerre, ny le iuste prix de toutes celles qui la reçoiuent; Elles en peuuent encore receuoir vne autre, si elles sont bien ordonnées, plus solide & plus certaine, & qui ne depend point de l'extrauagance de la fortune, ny du caprice des hommes. C'est la gloire de l'autre vie, & l'immortalite bien heureuse. Car s'il m'est permis d'vser icy d'vne comparaison fort inesgale, & de mettre en parallele les choses grandes & les petites; L'exaltation de Iesus-Christ, & son eleuation à la gloire, sont venuës s'il en faut croire l'Apostre de ce qu'il s'est humilié deuant son Pere, & qu'il luy a esté obeïssant iusques à la mort. Et partant on peut inferer delà,*

*que l'obeïssance la plus haute & la plus meritoire dans l'ordre des choses seculieres, que les hommes puissent rendre à Dieu, en la personnes des autres hommes; est celle que les gens de guerre rendent au Prince, qui en est l'image: puis qu'ils la rendent jusques à la mort: puis qu'ils la souffrent souuent, & qu'ils s'y exposent à toute heure pour luy obeïr. Autrement ce seroit à eux vne trop grande bassesse de cœur, & vn trop grand excez de folie, qu'ils luy abandonnassent leurs biens, & prostituassent leurs vies qu'en cette qualité, & que sans cela ils se soumissent auec vne dependance si absoluë à vn homme qui n'a point vne origine diuerse de la leur, ny vne fin differente: qui n'est point composé d'autres parties essentielles: qui est esclairé du mesme Soleil, & soustenu de la mesme terre, & qui sera quelquefois plus infirme de corps, & plus imbecille d'esprit, que plusieurs de ceux qui luy obeissent.*

*Reuenons à la gloire que le monde donne aux actions Militaires; sur laquelle il est à considerer qu'elle ne luit pas esgalement, & auec vne mesure de clarté sur tous les gens de ce Mestier. Elle se leue & se hausse comme la lumiere du iour, & ne faisant que poindre sur la teste des simples Soldats; Elle va tousiours croissant selon les degrez des emplois où ils montent, & ne se trouue dans sa plenitude, & pour le dire ainsi, dans son Midy, qu'en ceux qui exercent le Souuerain commandement dans les armes. Aussi certes pour soustenir dignement cet Employ, qui contient par Eminence toutes les Charges subalternes; Ceux là doiuent auoir esté pourueus de tant*

*de dons de Nature, & s'estres munis de tant de vertus acquises: doiuent auoir fait tant de bonnes actions, & rendu tant de preuues de ce qu'ils valent; que ce n'est pas merueille, si de l'amas & du concours d'vn si grand nombre de belles choses, dont chacune merite vne estime particuliere; Il se forme & s'assemble en Ceux qui les possedent, vne abondante source d'honneur, & vn thresor inestimable de gloire.*

*Et veritablement afin qu'vn homme se mette en cét estat de perfection, si tant est qu'on y puisse paruenir, & reüssisse Capitaine accomply, si tant est qu'il y en puisse auoir; Il faut en premier lieu, quand on naist, estre heureusement regardé du Ciel pour cela, & auoir ce Caractere dont la nature marque & distingue, ceux qui sont capables d'y reüssir; C'est à dire auoir vn Instinct particulier, & vn poids occulte, qui pousse & panche vers cét Art, comme il y a d'autres Instincts qui inclinent à la Poësie, à la Peinture, à l'Architecture &c. Car il est vray que quand la raison suit la Nature, & que l'Election se ioint à l'inclination: on fait merueilles en quoy que ce soit, & que c'est proprement auoir vent & marée, quand on nauige. Comme aussi d'vn autre costé, de s'appliquer à quelque chose auec vn instinct contraire, & vne inclination qui resiste; c'est vouloir trauailler beaucoup pour auancer peu: c'est aller seulement à force de bras, contre le fil d'vne riuiere rapide.*

*En suite de ces dispositions originelles, & de ces auances gratuites qui sont faites par la nature; Il est necessaire,*

*pour deuenir grand Capitaine ; d'auoir le temperament fort, & la constitution du corps vigoureuse pour resister aux iniures de l'Air, & à la violence des saisons pour faire de grandes Couruées & souffrir de longues fatigues : pour dormir peu & jeuner beaucoup, quand il est besoin : bref pour fournir aux operations de l'esprit, & à cette ardente & continuelle agitation, où doit estre l'ame d'vn General pour paruenir à sa grande fin qui est la victoire. Il n'estoit pas croyable, dit Ciceron, auec quelle beauté d'esprit, & quelle grandeur de courage le fils du second Scipion l'Aphriquain estoit venu au monde. Il n'estoit pas possible de voir vne ame plus riche de qualitez naturelles, ny plus remplie des semences de toutes les vertus heroïques. Et neantmoins cette ame se trouua infuse dans vn corps infirme & mal sain, & logée dans vn palais mal basty, & qui tomboit tout en ruine. Les instrumens interieurs dont elle se deuoit necessairement seruir pour les fonctions de la guerre, se trouuerent gastez ou foibles, & l'intemperie de la matiere rendit steriles ces riches qualitez, dont nous auons parlé, & empescha ces diuines semences de fructifier, & de produire à la Republique la grandeur & la gloire qu'elle s'en estoit promise.*

Au liure de la vieillesse, ce me semble

*Pour ce qui est des connoissances, qui preparent & forment l'esprit d'vn homme qui aspire au commandement des armées, la science des mœurs est des plus considerables. La raison est, d'autant qu'elle ayde à le purger & à l'emonder, pour le dire ainsi, de certaines inclinations*

*nations qui sont contraires aux fonctions de cette charge, & qui l'empeschent de la faire auec honneur, & d'y trauailler auec succez. Telle est par exemple l'inclination à l'auarice, & le penchant de l'ame vers cette cruelle & insatiable passion qui ne vit que de proye, & ne s'entretient que de rapine: qui ne dit iamais c'est assez, & dont l'auidité ressemble à celle du feu, qui s'irrite & se fait grande à mesure qu'on luy fornit de l'aliment, & qu'on y iette des matieres combustibles. Cela pourtant est fort vilain & tient du prodige, qu'vne mesme personne exerce vne authorité souueraine, sur quantité d'honnestes gens qui luy obeissent, & rende en mesme temps de la seruitude & du culte à des choses insensibles, & à des metaux que la Bible appelle Idoles: Que celuy qui dispute de la gloire auec les Princes & les Monarques, & qui a l'honneur quelquefois de les auoir pour aduersaires, s'associe & se fasse compagnon d'vn Fermier & d'vn Partisan. Bref qu'vn homme destiné à prendre des forteresses, à subiuguer des Prouinces ennemies, ne vueille vaquer qu'aux conquestes qui se font sur la solde des gens de guerre, ny triompher que des despoüilles de ceux qui ne se defendent pas, & qui deuroient deuenir riches sous sa conduite. Aussi il n'y a rien qui luy en desrobe tant le respect & l'affection que cette humeur interessee & barbare; comme il n'y a point d'attrait si puissant à gaigner les cœurs, que la liberalité, ny des portes si aisees pour y entrer & s'en rendre Maistre, que les bienfaits. Il arriue de là, que l'obeïssance qu'on rend, n'estant fon-*

*dée que sur des mouuemens de crainte seruile, ou tout au plus sur quelque legere impression de deuoir & d'honneur qu'on conserue; est par consequent fort imparfaite: que toutes les factions militaires se font auec longueur & negligence, & finalement que les dispositions à la victoire s'affoiblissent, & le seruice du Prince se ruïne.*

*Quand i'ay dit que la Morale peut seruir à redresser ce qu'il y a d'oblique dans l'ame, & à reformer ses mauuaises inclinations; ie n'entens pas qu'vn General d'armée commence à s'appliquer à cette estude, quand il commence à exercer ce souuerain commandement. Ce doit auoir esté vn des exercices de son institution, & cette culture a deu estre faite dans la ieunesse, & pendant que les inclinations sont encor en fleur, & comme en l'estat d'Innocence. Car certes comme il n'est pas mal-aisé de mener les Riuieres par où l'on veut qu'elles aillent, pendant qu'elles ne sont que Ruisseaux: & comme il est tres-difficile de les destourner de leur cours, & de la pente qu'elles ont prise quand elles sont deuenus fleuues. Ou comme on peut appriuoiser les bestes les plus sauuages & les plus farouches pendant qu'elles sont fort ieunes, & il est impossible de changer leur naturel, et d'adoucir leur ferocité, quand elles ont fait leur croissance. De mesme les inclinations des hommes, qui au commencement estoient traitables & souples, se font dures & inflexibles s'il on les laisse passer en meurs, & prendre vne longue coustume d'aller, où le poids naturel les porte & les obiets les attirent.*

*Vne autre raison pour laquelle la science des meurs est necessaire aux grands Capitaines; est dautant que la vertu estant située sur vne mesme ligne auec le vice, & assise entre les extremitez qui le constituent; Il y a danger que nostre ame si elle n'est bien disciplinée, n'en sçache pas tousiours remarquer les confins, & que sortant quelquefois du milieu qui borne & limite la vertu, elle n'entre de bonne foy dans quelqu'vne des extremitez qui sont le vice. C'est pourquoy il importe de la dresser & instruire par le moyen de la Philosophie, à connoistre toutes les erreurs qui se commettent, & à demesler tous les changes qui se donnent en cette matiere. Il y a bien dauantage, c'est que l'vne de ces extremitez où la vertu confine, ayant d'ordinaire ainsi qu'a remarqué Aristote, quelque chose de fort noir & de fort hydeux, cõme l'auarice, la lascheté, la fourberie, &c. & l'autre quelque chose de fort haut & de fort noble en apparence, comme la temerité, la prodigalité & la franchise immoderée; Il arriue de là que les flatteurs & les ignorans, n'ont que trop de pretexte & d'occasion, d'applaudir aux inclinations qui portent vers cette seconde extremité, & que la raison a moins de honte de les retenir, à cause de cette forme plausible de bien, sous laquelle leurs obiets se trauestissent; que de retenir celles aux obiets desquelles elle ne rencontre rien qui ne degouste & qui ne blesse. C'est pourquoy encore elle a besoin que la Philosophie vienne à son secours, & qu'elle la garentisse d'vn danger si attrayant, & d'vne embusche si specieuse.*

*Sur tout la vaillance est trouuée si belle, & tire apres soy tant d'estime & de veneration; qu'elle a peine au moins parmy nous, de paroistre laide & de n'estre pas honorée; lors mesme qu'elle pert le corps de vertu, & n'en conserue que l'ombre: qu'elle s'emporte au delà de ses limites & se fait temerité. De sorte que tant s'en faut, que l'on s'oppose tousiours à l'inclination que les Grands ont quelquefois à cét excez & à ce desbordement de courage, & qu'on tasche de moderer par le discours, ce feu dont leur bile s'allume, & ces boüillons dont s'enfle leur sang à la veuë ou à l'ouye des obiets difficiles & terribles: qu'au contraire on y iette de l'huille et du souphre, par les loüanges immoderées qu'on donne à cette humeur aueugle & precipitée, qu'on appelle d'vn autre nom. De là viennent & plus souuent, que de l'autre extremité de la vaillance les mauuaises suites des bons Conseils: la perte de la vie, ou de la liberté des Princes, la reuolution des Estats, et leur passage sous d'autres Maistres.*

*Ie pourrois alleguer vne infinité d'exemples pour la confirmation de ce que ie viens de dire. Mais ie me contenteray d'en apporter vn fort illustre et fort celebre, que le siecle passé nous a fait voir. Il seruira à mon suiet, & ne sera pas peut estre desagreable au Lecteur. Sebastien penultiesme Roy de Portugal, auant que ce Royaume fust vny à la Couronne de Castille, estoit venu au monde auec les plus riches dons de nature que Prince y eust paru il y auoit long-temps. Ce que les Elemens fournissent*

*niſſent de plus precieux, & que les Aſtres influent de plus admirable dans la generation des grands hommes, s'eſtoit rencontré en la ſienne; & il ne manquoit au Portugal qu'vn autre Ariſtote, pour faire de Sebaſtien vn autre Alexandre. Mais cela luy manqua. Il eſtoit d'vn courage fort ardent, & naturellement agité d'vn exceſsif deſir de gloire. Il falloit reprimer cette violence, & diminuer cette paſsion, comme on abat la gaillardiſſe des terres qui ſont trop graſſes. Au contraire on luy laiſſe prendre ſon cours: on le laiſſe aller de toute ſon impetuoſité, & par vn zele certainement bon, mais non pas aſſez prudent, de ceux qui le gouuernoient, de conuertir ce grand Prince de valeur, à la deſtruction des Infidelles; On enflamme dauantage ce qui eſtoit deſia trop chaud, & l'on pouſſe encore ce qui n'eſtoit que trop rapide. Les exercices plus perilleux eſtoient les diuertiſſemens plus agreables de ce Prince; Et on les luy cõſeille. Il affectoit d'aller à la chaſſe pour y combattre les beſtes les plus furieuſes, & à la Mer pour y nauiger pendant l'orage; Et on l'en louë. Auſsi l'euenement ne trompa point en cecy la portée de ſes cauſes, & la concluſion fuſt telle qu'e le deuoit s'engendrer de la nature des ſes principes. Ce courage mal ordonné & mal conduit, luy fuſt funeſte, & luy fit perdre la vie auec la bataille, à la Iournée de Tomita, qui fut la premiere occaſion où il l'employa. Le Portugal en ſuite de cela changea de face & en tomba ſous vn ioug odieux, & ſous vne domination qui luy a du depuis eſté touſiours inſupportable.*

*Encore est-il mal-aisé, de quelques remedes qu'on se serue, de guerir tout à fait l'inclination qu'on a à la temerité, & d'empescher quoy qu'on fasse, que la vaillance que la chaleur du temperament enfle & sousleue, ne passe quelquefois ses bords & ne sorte de son lit, & du iuste milieu que la Prudence luy a assigné. Celle d'Alexandre le fait voir clairement; de qui on ne peut pas douter qu'il n'ait souuent violé les loix de cette vertu, que son grand Maistre luy auoit dictées; & qu'emporté de l'ardeur eternelle de combattre qui le brusloit, & de cét indomtable appetit de gloire dont il estoit possedé, Il ne se soit tantost ietté en des dangers, où il a failly de demeurer, & n'ait tantost conduit ses Armées en des accessoires où elles fussent peries, si la fortune ne les eust sauuées, & où il eust esté vaincu, si les ennemis eussent eu la hardiesse de le vaincre.*

*Le feu Roy de Suede mesme, quelque grand esprit qu'il eust naturellement, & de quelques grandes lumieres acquises qu'il l'eust esclairé; ne peut pas tousiours gouuerner son courage par la raison. Il ne pût pas tousjours s'empescher de tomber en cette extremité de vaillance, qui le mît quelquefois en danger d'estre tué ou fait prisonnier, & cousta quelquefois la vie à quantité de ses plus braues gens, en des occasions, où apparemment il y auoit bien à gaigner des coups & à esperer la mort; mais où raisonnablement on ne pouuoit pas acquerir de l'honneur, ny attendre la victoire. L'attaque de la ville d'Ingolstat, & celle du Camp du Valsthain deuant Nu-*

*remberg; meritoient bien d'auoir le succés qu'elles eurent. Et le dessein du passage du* Lek, *si memorable par l'euenement & si iudicieux certes en la forme de l'execution, estoit peut-estre hors des regles de la veritable vaillance; & peut-estre qu'il ne luy eust pas esté plus heureux, que le furent par apres les deux attaques dont nous venons de parler; si la fortune qui ne pouuoit pas encore se separer de ce Prince, ne l'eust fait reüssir, en faisant d'abord blesser & retirer Tilly, par la retraitte duquel toute son Armee perdit courage, & ne songea plus ny à combatre ny à se defendre, mais à fuir & à se sauuer.*

*Mais la precipitation dont il vsa à* Lutzen, *où il n'auoit besoin que d'vn peu de patience pour vaincre, est inexcusable, & il n'y a pas lieu de colorer ny de defendre son procedé; d'auoir sans necessité mis en hazard auec sa personne tout le fruit de ses peines passées, & toutes les esperances de sa future grandeur. Il faut auoüer que la fortune qui l'auoit veu si semblable à Cesar & à Alexandre, durant le cours de la vie; y voulut mettre de la difference à la mort, en le laissant perir par sa faute. Encore* Gaston de Foix *est-il moin à blasmer, pour s'estre precipité en vn peril manifeste, à la iournée de* Rauene, *& pour auoir soüillé par sa mort le gain de cette bataille. Car outre qu'il se trouuoit alors en la fleur de la ieunesse, où l'impetuosité & la violence sont plus pardonnables qu'en vn âge plus meur & plus auancé; La mort de ce Prince fut plustost l'effet d'vn soudain mouuement de courage, & d'vne surprise de ieu-*

la constance

*gement que le fruit d'vne temerité preméditée, comme la mort du Roy de Suede.*

*Par là on peut voir combien est petite l'ambition, & ridicule la hardiesse de ces Generaux qui hazardent leur personne à toute sorte d'occasions, & mettent leur vie à tous les iours. Ils monstrent bien qu'ils ne l'estiment pas, au poinct qu'Aristote veut qu'vn honnest'homme la prise; puis qu'ils en font si bon marché, & puis qu'ils font tant d'ostentation & de parade du mespris de la mort, qui leur peut estre commune auec vn homme vain ou auec vn desesperé: Il semble par là qu'ils se sentent coupables, de ne pouuoir contribuer autre chose à la fonction de leur charge, & qu'ils confessent tacitement qu'ils n'ont pas les autres qualitez qui font les grands Capitaines.*

*Le courage de ces gens icy doit bien auoir autre portée, & vne autre eleuation que la resolution de brauer la mort; quand on a des tesmoins & qu'on est esclairé de plusieurs endroits. Il doit asseurer de telle sorte la raison, qu'vne surprise ne la trouble point, & que l'arriuée d'vn accident impremedité ne la mette pas en desordre, & ne luy oste pas la liberté d'agir, & de songer aux moyens d'y remedier. Il ne doit pas seulement tenir au dessous de soy tout ce qui luy peut venir de dehors, de fascheux & de contraire; Mais il se doit encore rendre superieur de soy mesme: se faire maistre absolu de ses mouuemens: s'establir dispensateur souuerain de sa propre force, & s'acquerir la facilité de la retenir ou de la laisser aller, selon qu'il en sera besoin. Il doit auoir de la fermeté & de*

*la constance*

*la constance dans les desseins bien concertez, & que le murmure des siens, ny les brauades des ennemis. ny les mauuais bruits qu'on fera courir, ny la longue patience qu'il faudra exercer, ny les autres difficultez qui pourront interuenir; ne soient pas capables de l'en esbranler, ny de luy faire quitter auant qu'il soit temps, vne assiete que la Raison aura choisie. Il doit estre fier & redoutables au milieu mesme des disgraces, & apres les pertes: Il doit demeurer debout, quand tout tombera autour de luy, & estre la seule chose qui ne puisse pas estre forcée, & qui eschappe aux victoires des Ennemis, & à la déroute des Armées.*

*Il y a certes des courages de cette trẽpe & de cette force. Iamais homme n'a guere esté plus mal-heureux, ny plus souuent batu à la guerre, que Pierre Strossy du tẽps de nos peres, & iamais le malheur n'a fait moins de tort ny moins d'outrage à vn hõme. Il ne diminuoit rien de sa hardiesse ny de son actiuité: Il ne luy faisoit point perdre creãce parmy les gens de guerre: Il n'ostoit presque rien de sa reputation: Il n'auoit pas si tost fait naufrage, qu'il ne trauaillât à rallier les pieces de son debris: qu'il ne formât quelque nouuelle entreprise, & que bien-tost apres il ne fust prest à tenter derechef le sort des Armes, & à se commettre vne autre fois à la fortune. De sorte que les bõs succés que les ennemis obtenoient sur luy, n'asseuroient iamais leur repos, & soit qu'il vainquit, ou qu'il fust vaincu; Il les laissoit tousiours en ceruelle. Personne n'ignore la magnanimité de l'Admiral de Cast.l'on, & comme il*

*conserua son authorité parmy les siens, & demeura formidable aux ennemis de son party, aprés quatre batailles perduës.*

*Ie me suis vn peu estendu sur le suiet de la vaillance, à cause qu'il n'y a point de vertu parmy nous, dont on falcifie si fort la nature, & dont on fasse de si mauuais portraits & si peu ressemblans à la realité de la chose. Le desordre ne seroit pas fort grand, s'il n'y auoit que la seule intelligence de gastée, & si ses erreurs n'estoient que de simple taches qui la ternissent. Mais le mal est qu'elles descendent aux facultez inferieures, & sont principes d'actions qui ruinent quelquefois l'Estat, & font souuent perdre mal à propos les particuliers. Cela ne manque gueres d'arriuer, quand elles gaignent l'esprit des Chefs des armées, & se meslent dans la conduite des premiers moteurs de ces corps, qui ressemblent au Char du Soleil des Poëtes, qui ne peut estre mal gouuerné, ny sortir de la ligne sur laquelle il doit rouler sans que toute la nature s'altere, & qu'vne partie du monde se brusle.*

*Venons aux autres connoissances, dont les grands hommes dont nous parlons, doiuent estre pourueus. Il est certain qu'ils doiuent auoir vne mediocre teinture des deux principales parties des Mathematiques, de la Geometrie & l'Aritmetique. Qu'ils ne doiuent point ignorer l'vsage des Cartes, ny la maniere dont s'execute l'Artillerie : qu'ils doiuent sçauoir en general l'operation & les effets qu'ont coustume de produire les Artifices de feu, qui en sont des accessoires & des dependances : qu'ils*

*doiuent auoir quelque notion des mechaniques, & estre capables de distinguer entre les propositions d'vn Charlatan, qui ne seront soustenuës que de son impudence, & de l'authorité de quelque credule introducteur: & celles d'vn habile ingenieur qui n'auancera rien qui ne soit probable, & qui ne paroisse possible. Par ce moyen ils euiteront deux extremitez egalement dangereuses, où ils pourroient autrement tomber; ou de s'engager mal à propos à vne despense inutile; ou de fermer la bource quand il la faudroit ouurir, à la confection des trauaux necessaires, & des ouurages qui peuuent acourcir ou rendre aysée l'execution de quelque importante entreprise.*

*L'œconomique n'est pas vne science des moins necessaires & des moins essentielles que doiue auoir vn grand Capitaine. Elle a pour fin la subsistance des armées, & pour exercice le soin de les faire viure, & de les mettre à couuert autant qu'il se peut des iniures du temps, & de la violence des saisons. Elle est la base & le soustien de toutes les vertus, & de toutes les fonctions militaires. Sans elle la vaillance deuient sterile, & les plus courageux & aguerris soldats du monde, ne sçauroient se defendre auec tout leur courage & toute leur experience contre la faim quand elle les attaque, ny resister à vn ieusne de deux fois vingt & quatre heures, quand ils sont contraints de le faire. C'est la seule victoire qui ne couste rien aux ennemis, & qu'on leur donne gratuitement quand vne armée se destruit à faute de viures. Ils achetent toutes les autres victoires, & ne les obtiennent d'ordinaire*

*que par vne grande effusion de leur sang, & par la mort de plusieurs de leurs meilleurs hommes. Au contraire c'est vne chose deplorable que de belles & florissantes armées se ruinent d'elles mesmes, & se deffacent sans rien faire: que les vaillans ne meurent pas plus honnestement que les lasches, & que la faim tue quelquefois plus de gens en vne seule expedition, que ne feroient les ennemis au gain de plusieurs batailles. C'est pourquoy le premier & plus violent soin, qui doiue occuper vn General, est celuy dont nous venons de parler, & l'Admiral de Chastillon auoit raison de dire, qu'vne armée estoit vn Monstre, qu'il falloit tousiours commencer à former par le ventre, & penser à le nourrir auant que songer à le faire trauailler.*

*Quand ie parle de faire viure vne armée, j'entens encore que c'est du deuoir d'vn General de pouruoir aussi bien à la nourriture des cheuaux, qu'à la nourriture des hommes, & de n'estre pas moins curieux de prendre des postes & d'establir des Conuois, pour l'abondance & la seureté du fourrage, que pour l'abondance & la seureté des viures. Ces soins neantmoins si ineuitables pour bien reussir, & si necessaires pour obtenir enfin la victoire, ne peuuent pas entrer en la teste de tous les Generaux. Il y en a qui ont l'Ame si foible & si tendre, qu'ils ne sçauroiët se charger d'vn faix si pesant, ny souffrir la piqueure de ces espines. D'autres croiroient descendre trop bas & se faire tort, que de s'amuser à des choses si petites & si sombres, de si peu de bruit & si peu de monstre. Ils ne veulent*

*veulent rien faire qui ne soit esclairé d'vn grand iour, ny s'exercer qu'en des Champs spatieux, & sur des Carrieres magnifiques. La disposition d'vn siege : l'ordre d'vne bataille : le passage d'vne riuiere à la face d'vne Armée qui s'y oppose, & semblables occasions qui éclatent sont les seuls objets dignes de l'attention de leur esprit, & de leur inquietude. Mais de faire des œconomes dans leurs Armées, & de Chefs principaux en deuenir les Maistres d'Hostels. De s'aller occuper d'abord qu'on prend vn logement, ou qu'on s'empare d'vne place, à empescher qu'il ne se fasse point degast du fourrage ny des viures, & que ce qui deuroit durer vn mois, ne se consomme pas de trois iours. D'en faire dresser des Inuentaires : d'en faire faire la distribution auec proportion & iustesse : de les faire filer, & de les mesnager comme des choses sacrées; ce seroit à leur auis prostituer leur Dignité, & prophaner leur personne. Toutefois ils ne considerent pas, que la victoire est vne chose excellente & si rare; qu'il n'y a rien de bas ny de vil, de tout ce qui peut seruir à la produire, & qu'elle ressemble au Char du Soleil des Poëtes dont nous auons desia parlé; en la structure duquel il n'entre rien que de riche, & n'y a point de piece qui ne soit faite de quelque matiere pretieuse.*

*La mesme science a encor vne branche que nous auons designée, & qui est moins souuent en la puissance des Generaux que la premiere. C'est la mesure & la durée des Campaignes que les armées doiuent faire. Ils*

*est certain qu'elles ne doiuent pas estre trop longues, ny s'estendre fort auant dans l'hyuer, si l'on n'y est contraint par vne necessité ineuitable, ou obligé par quelque puissante consideration; comme pour acheuer vn siege qui aura esté plus long qu'on ne s'estoit imaginé: pour s'opposer à vne inuasion que l'ennemy sera prest de faire; pour executer quelque entreprise dont le succés pourra largement reparer ce qu'on pert & ce qu'on hazarde; pour reprendre vne place, du recouurement de laquelle depende le salut de tout vn Estat, ou le repos de quelque Prouince; comme les Hollandois ont continué durant l'hyuer le siege du Fort de Skein, & nous auons repris Corbie. Hors de là il faut mettre de bonne heure l'armée en garnison, si l'on veut qu'elle serue vne autre année, & se souuenir qu'il n'y a rien dans vn Estat, qui merite d'estre conserué si cherement que les vieilles troupes, ny dont on doiue souffrir plus mal-volontiers l'affoiblissement & la diminution. Il ne se fait point à la guerre d'action considerable qu'elles ne fassent, & le Duc d'Alue disoit, qu'elles estoient les nerfs & les os, c'est à dire la vigueur & la solidité des armées, & les Nouuelles la chair qui seruoit à les estendre & à les parer: mais qui leur apportoit peu d'actiuité & de force. Outre qu'il n'est que trop iuste, que le repos succede à la peine & qu'on se delasse aprés auoir trauaillé. C'est le commun destin des choses sublunaires que cette vicissitude, & il n'y a que les cieux à cause qu'ils sont inalterables, dont le mouuement n'ait point de bout, & dont l'action soit continuë.*

Les conditions naturelles & acquises, dont nous auons parlé iusques icy, ne suffisent pas pour l'entiere constitution, & pour l'accompagnement complet de la personne d'vn grand Capitaine. Il est encore necessaire, qu'il soit versé au moins mediocrement en la Politique. Ie ne dis pas pour estre admis dans le Cabinet, & pour monter à ce haut Tribunal du Prince, où se donnent les Arrests de vie & de mort contre les Estrangers; C'est à dire, où se prennent les resolutions d'entretenir quelque paix, ou de declarer quelque guerre. Pour cecy, il ne faut pas seulement auoir appris les Elemens, & éfleuré la surface de la science ciuile. Il faut auoir penetré iusques dans son interieur: Il faut auoir trouué ce qu'elle a de plus caché & de plus secret, & mesuré la profondeur & l'estenduë de ses Mysteres. Ie veux dire outre cela, qu'elle doit enuoyer dans l'execution de ses Arrests, & dans l'exercice de la guerre, quelques rayons de sa lumiere, & quelque influence de sa vertu, & que ce n'est pas assez à vn General d'Armée, de sçauoir attaquer des places, & se battre à la campagne s'il n'a encore par exemple, l'Art d'entretenir les amis qui seruent dans cette volonté, de peur qu'ils ne se refroidissent: & ceux qui sont neutres dans leur indifference, de peur qu'ils ne passent de l'autre costé. Si apres qu'il se sera rendu Maistre de quelque pays ou de quelque ville; Il ne sçait conseruer sa conqueste, & se preualoir de sa victoire: S'il n'a l'esprit de discernement, pour iuger du traitement qu'il deura faire aux Habitans: S'il est plus expedient d'vser en

*leur endroit d'indulgence que de rigueur, & de les contenir auec vn frein doux, qu'auec vn frein rude. Si lors qu'il sera contraint de passer par quelque Pays amy; Il n'est capable de bien resoudre, s'il demandera le passage ou s'il le prendra, & de iuger de la consequence du refus, & de celle de l'vsurpation. S'il ne peut à peu prés inferer par coniecture, & par la connoissance qu'il aura des interests des ennemis & de leurs maximes; quels dessein ils prendront en des occasions douteuses, & s'ils tourneront leurs forces d'vn costé plutost que de l'autre: ou bien en quelle part ils feront la plus grande & plus forte impression, & en quelle la plus foible & la plus legere, pour prendre selon cela ses mesures. Ces connoissances & autres semblables, sont des branches & des ruisseaux qui sortent & coulent de la Politique.*

*Que cette conionction en vn mesme sujet, & mesme en degré eminent de l'Art militaire & de la science ciuile, Soit non seulement possible, mais encore assez ordinaire, l'experience de tous les peuples & de tous les âges nous le fait voir. Des mesmes personnes qui composoient le Senat de l'ancienne Rome, se tiroient les Capitaines qui commandoient les armées de la Republique, & l'incomparable Conseiller de Pyrrhus, luy fit vne Relation fort fidelle, quand il luy raconta qu'il auoit remarqué dans ce venerable & Auguste corps, autant de Rois, que de Senateurs. Aux republiques de Grece, on ne separoit pas en deux Classes ceux qui estoient destinez au gouuernement des Armes, & à l'administration des*

*affaires.*

affaires. Chez les Turcs, celuy qui est le Chef des armes l'est aussi de la Iustice, & cette double fonction s'assemble & vnit en la dignité de Grand Visir, comme tout le monde sçait. En Espagne le Conseil d'Estat, n'est presque composé que de gens d'espée ou d'Eglise, & il y en a fort peu de ceux que nous appellons de Robe longue & qu'ils appellent Letrados. Parmy nous le maniment des affaires & la direction de la guerre ont souuent esté l'Employ d'vne mesme personne, & on a veu dans les Negotiations de la paix des Connestables de Montmorency, & des Mareschaux de S. André, aussi bien que des Cardinaux de Lorraine, des Moruilliers, & des l'Aubespines.

Il ne se peut dire quel grand homme d'Estat estoit l'Admiral de Chastillon, & à quel degré de gloire il fust paruenu par là, si sa Politique eust changé d'obiet, & n'eust pas esté contraire à son Prince & funeste à sa Patrie. Ce fust vn des Autheurs de la Reuolution qui s'est faite au Pays bas, & vn des Architectes de la Republique, que le Prince d'Orange y a erigée. Durant sa prison de Flandres, & pendant le sejour de l'autre en France; Il luy ayda à tracer la figure & dresser le plan de cet Edifice, qui n'est pas encore bien affermy, apres tant d'années de trauail, & tant de Millions de despense. Il eust fait en France la mesme chose, s'il y eust trouué la matiere aussi disposée que là, à receuoir la mesme forme, & si la presence du Prince, & les grands hommes qu'il eut en teste n'eussent rendu vains tous ses

*efforts, & demoly toufiours ce qu'il baftiffoit. Il fe glorifioit quelques iours auant fa mort, qu'il auoit cet auantage fur Alexandre & fur Cefar, de fe trouuer apres la perte de quatre batailles, poffeder le Roy à qui il auoit tant fait de peine, & regner dans le Cabinet, fur ceux qui l'auoient fi mal traité à la campagne. En effet quelque deffein qu'on euft eu de l'attirer à la Cour pour le perdre, fi tant eft qu'on en euft eu, & quelques filets qu'on euft tendus pour l'attraper; Il eft certain qu'il s'eftoit tellement faifi de l'efprit de Charles, & acquis vn fi grand Afcendant fur fon humeur; que fi la ialoufie de la Reyne Mere & du Duc d'Anjou, n'euffent precipité la refolution qu'ils auoient prife de fe deffaire de luy; apparemment il demeuroit le Maiftre de Charles.*

*Que fi la Republique de Venife n'a point voulu qu'aucun des membres qui la forment & conftituent, euft la direction de fes Armées de terre, & fi elle en laiffe la conduite à des Chefs eftrangers qu'elle prend à fon feruice; Cela vient de la ialoufie qu'elle a de fe conferuer plus grande que Prince du monde, & du defir de deftourner de chez foy, toutes les fources des guerres Ciuiles. Voila pourquoy, Elle ne met pas fes armes entre les mains de fes Citoyens, de peur que l'ambition ne leur infpiraft la volonté de les tourner contre leur Patrie, & que l'authorité qu'ils fe pourroient aquerir fur les gens de guerre, & le grand nombre d'amis & de creatures qu'ils auroient ou fe pourroient faire; ne leur donnaft le moyen d'executer cette pernicieufe volonté, &*

*de changer l'egalité en laquelle ils naissent en vne superiorité qu'ils s'eleueroient sur les ruines de l'Estat, comme il est arriué à la Republique de Rome. Mais cela ne conclud rien contre la proposition que i'ay auancée, & il ne s'en ensuit autre chose, sinon qu'il n'est pas necessaire que tous les Hommes d'Estat soient gens de guerre, & non pas qu'vn grand Capitaine ne doiue estre Homme d'Estat, au moins mediocrement.*

*Enfin on naist Soldat, mais on deuient Capitaine, & la guerre est vn Art, au sommet duquel on ne vole pas, mais on y grimpe. C'est à dire qu'on y monte auec beaucoup de peine, & qu'on n'y paruient que peu à peu, & par succession de temps. C'est vne œuure que la Nature commence, que l'Estude peut auancer, mais à qui l'experience donne la perfection, & met la couronne. Que si l'on oppose à cette Maxime l'exemple de Lucullus ou celuy de Spinola, qui ont commencé ce mestier par où les autres le finissent; qui ont esté Capitaines aussi tost que soldats, & commandé auant qu'auoir obey. Je responds que ces exemples sont si rares, qu'on en voit dans le monde moins souuent que des Phenix, & que chaque siecle n'en porte pas vn. Et partant si les dons de la Nature & les succez de l'estude ont dispensé quelqu'vn du besoin de l'experience, pour estre vn grand Capitaine, & de cette loy generale qui meine par degrez au bien; Il ne faut pas qu'vn autre pretende à vn Priuilege si extraordinaire, s'il ne se sent aussi d'extraordinaires qualitez pour l'obtenir, ny qu'il vueille faire vne chose commune, de*

*ce qui n'arriue que contre le cours des choses.*

*En effet qui considerera les merueilles que Plutarque escrit, & que Ciceron racunte de la personne de Lucullus, & les auantages naturels qu'ils luy attribuent, (principalement le dernier) si prodigieux, qu'ils seroient incroyables, si des Autheurs moins croyables les asseuroient; la grande ardeur & l'extreme paßion auec laquelle il s'attacha aux fonctions de sa charge, & la peine qu'il prit à s'en faire instruire, ne trouuera point estrange qu'il y ait fait vn progrez si viste & si rapide, & qu'il soit si tost paruenu à vn lieu, où les autres n'arriuent que tard, & ne viennent que lentement. Outre que la profeßion des Armes estant à Rome si commune qu'elle estoit generalement diffuse sur tous les membres de la Republique; il se faisoit sur ce suiet des discours continuels & des conferences frequentes, qui en laissoient de grandes impreßions à ceux qui les escoutoient. Et comme pour l'Estude de l'Eloquence, qui estoit l'autre fameux exercice des Romains, la ieunesse qui en estoit amoureuse, rendoit des soins & de la suietion aux Orateurs celebres, qui prenoient plaisir de l'instruire, & de luy faire part des fruicts de leur trauail, & de la conduite de leurs actions Oratoires. Il y a de mesme de l'apparence, que ceux qui auoient dans l'esprit la paßion de la guerre, & qui aspiroient à la gloire des Armes, se rendoient aßidus auprés des grands Capitaines, pour les en ouyr discourir, & pour recueillir de leur bouche le resultat de leurs obseruations, & de leur experience. Il arriuoit de tout cela, que*

*comme*

*comme ceux qui marchent au Soleil se haslent sans qu'ils y pensent; Ainsi dans l'air de Rome, & dans l'ardeur martiale qui regnoit en cette ville, tous les particuliers se rendoient mesme sans y songer, intelligens en l'Art militaire, & en prenoient vne fort viue teinture; quand mesme ils n'eussent pas eu dessein de la prendre. De sorte qu'il ne faut pas s'estonner, s'ils y reußissoient plus promptement que ceux qui manquoient de ces auances, quand ils descendoient à la pratique & qu'ils reduisoient en acte, ce qu'ils auoient en vne puissance si proche, & en vne derniere disposition comme parlent les Philosophes.*

*On peut dire außi du Marquis de Spinola, qu'il falloit necessairement que la nature l'eust preparé auec des soins tres-particuliers pour commander des Armées, & qu'il eust rendu parfaite cette excellente preparation par vne excellente culture. En effet outre la meditation continuelle qu'il faisoit sur vn mestier, auquel il se destinoit de longue main; Il auoit eu pour Precepteur Pompée Iustinian Capitaine consommé aux guerres de Flandres, & que par la cõmunication il s'estoit enrichy de la despoüille, & auoit tiré l'esprit & l'essence de la capacité de ce grand homme. Ajoustez à cela que Lucullus & Spinola estoient venus au commandement d'armées fort disciplinées & fort aguerries, & pourueuës d'Officiers fort intelligens & fort experimentez, & par consequent qu'ils auoient le mesme auantage pour les faire bien agir, que ceux qui ont à monter des cheuaux extremement*

*adroits & parfaitement aiustez, pour s'en seruir en quelque occasion. Tellement que l'exemple de ces deux grands Personnages, ne peut estre tiré en preiugé ny en imitation pour d'autres, qui n'auront pas les mesmes qualitez qu'eux, & ne se rencontreront pas en des conionctures aussi fauorables.*

*Il est vray que cette regle n'est pas si generale, qu'elle ne souffre encore quelque exception, & il est pour le moins indubitable que les Souuerains en sont exempts, & qu'ils ne peuuent estre compris dans son estenduë. Ceux-cy naissēt Capitaines, cōme tous les autres qui sont sous eux de profession militaire doiuent naistre soldats, & cette fonction leur est si propre & si naturelle comme nous l'auons prouué cy-dessus; qu'ils ne doiuent attendre ny experience, ny temps de probation pour l'exercer. On en peut encore dispenser ceux qui sont de leur sang, au moins quand ils sont les plus proches. Cette proximité leur apporte tant de veneration, & leur gagne tant d'amour dans l'esprit des gens de guerre; que si leurs mœurs n'y resistent, le seruice se fait sous eux plus religieusement & plus gayement que sous les Chefs qui leur sont inferieurs en naissance, bien qu'ils leur soient superieurs en merite & qu'ils les surpassent en capacité. Cela pourtant ne s'est pas tousiours pratiqué parmy nous, & l'on a veu du temps de nos Peres, François I. enuoyer le Dauphin, qui fut du depuis Henry II. faire ses premieres armes en Prouence sous le Connestable de Montmorancy, & de nos Princes du sang passer les Monts,*

*pour seruir sous le Mareschal de Brissac, pour apprendre le mestier en vne si fameuse Escole.*

*Enfin il y a quelquefois des personnes si cheres au Prince, & sur lesquelles se fait vne si large emanation de sa faueur & de sa puissance ; qu'on n'y requiert pas tant d'experience qu'en d'autres, pour commander les armées. L'abondance de toutes choses qu'ils y font venir: la grande suite de braues gens qu'ils tirent apres eux, bref l'experience d'autruy, dont leur conduite est esclairée ; reparent auec auantage le defaut de la leur propre. Hors delà personne ne doit presumer, de s'exempter de l ordre receu, ny de sortir de la loy generalle ; qui ne peut estre violée, que le seruice du Prince ne soit fort hazardé, & que ceux qui l'entreprennent ne courent fortune de payer de leur honneur, vne vanité si mal digerée.*

*Ces choses esclaircies, & ces fondemens posez ; Il me sera aisé d'esleuer là dessus l'Eloge d'vn homme, qui tenant de sa Naissance l'obligation de s'appliquer à la plus noble & la plus illustre de toutes les professions de la vië ; s'y est appliqué auec tant d'ardeur, & a cultiué auec tant de soin les semences que la Nature en auoit iettées dans son ame ; qu'on peut dire sans le flatter, qu'il n'y a pas vne des conditions qui font les grands Capitaines, qu'il n'en ait receuë, ou qu'il ne se soit acquise. Ie ne sçay si ie dois parler icy de la Noblesse du sang, puis que ce n'est pas vn principe necessaire de vertu & de la grandeur de la Naissance, puis qu'elle n'est pas tousiours vne source de grandes actions, ny vn Astre de genereuses in-*

*fluences. Toutefois puis que les Anceſtres tranſmettent ſouuent auec leur ſang, le germe de leurs mœurs à leurs Deſcendans: puis que la grandeur en laquelle on naiſt, eſleue d'ordinaire l'Ame, & l'acouſtume aux penſees hautes & aux deſirs magnanimes: puis que l'Image de la vie des Predeceſſeurs, & la ſplendeur de la gloire qu'il ont meritée; doiuent exciter leur poſterité à les imiter, & à ſuiure les traces qu'ils luy ont marquées; Il ne faut pas laiſſer de dire que cette faueur de fortune, & ces auantages d Origine, n'ont pas manqué à la perſonne dons ie parle, & que le Tige dont il eſt ſorty ayant eſté ſouuerain, & fleury dans le monde il y a pluſieurs ſiecles; Il s'y eſt ent anté de rameaux des premieres Maiſons de la Chreſtienté; qu'il n'a pû tourner les yeux derriere ſoy, & ſe refléchir ſur le paſſé: ny regarder le preſent, & ce qu'il y a de plus releué dans l'Europe; qu'il n'ait veu de tous coſtez des ſuiets capables de le piquer d'vn grand deſir de ne paſſer pas ſa vie dans l'obſcurité, & d'aiouſter encore de nouueaux rayons à la lumiere de tant Alliances.*

*Auſſi eſt il vray que cette noble paſſion, eſt la ſeule dont iamais il ait eſté viuement eſpris, & que la Nature ou l'Education, ou l'Eſtude de la ſageſſe, l'ont purifié de toutes les autres qui naiſſent de l'erreur de l'Imagination, ou de la contagion de la matiere: de celles qui ſont follement courir apres vn peu de terre que le Soleil a curieuſement preparée, ou qui noyent & eſtouffent l'eſprit dans le Corps, ou qui l'amolliſſent & le fondent par la volupté.*

*Outre*

*Outre cela, cette double temperance a seruy de rempart contre les maladies, à cét exquis temperament, & à cette rare bonté de corps dans laquelle il est nay; comme l'exercice qu'il a tousiours fait, en a chassé la mollesse & la langueur que produit l'oysiueté, & luy a donné vne trempe capable de soustenir les plus longues & plus violentes contentions de l'esprit, & les plus insupportables fatigues & incommoditez de la guerre.*

*Qu'on ne s'imagine pas pourtant que la gloire dont ie l'ay figuré passionné, soit la principale fin pour laquelle il trauaille. Il a encore vne plus noble visée: il connoit encore quelque chose plus digne de son amour & de ses poursuittes. L'obiet qui le charme dauantage, & qui le blesse le plus profondement, s'il m'est permis de le dire ainsi est la vertu. Mais il est vray qu'il ne la regarde pas toute seule: qu'il ne la considere pas sans aucune suiette, qu'il se laisse encore toucher au bel esclat qui en rejallit, & à la bonne odeur qui en exhalle. En vn mot, qu'apres elle il recherche la gloire, & poursuit cette recompense du bien que la Philosophie conseille, & que la Religion ne defend pas de poursuiure. Quant aux autres obiets qui ne sont pas d'vn ordre spirituel, ny des dependances de la vertu comme est la gloire; C'est vne chose constante, ou qu'il ne s'en est iamais piqué, ou qu'il les a tousiours méprisez.*

*Mais afin qu'on ne pense pas que ie fasse icy le Panegyriste plustost qui l'Historien, & que mon discours soit de la nature de certains portraits qu'on a esté plus cu-*

*rieux de faire beaux, que de faire ressembler : afin qu'on ne s'imagine pas que i'aye plustost eu dessein d'éblouyr par les lumieres de l'Oraison, que de persuader par la verité des choses; Ie viens aux preuues les plus simples & les moins artificielles qui la confirment, qui sont les faits & les exemples. Pour demonstrer donc ce que i'ay dit, & pour faire voir encore que tous les lineaments & tous les traits, dont se compose la figure d'vn grand Capitaine, que i'ay tracée cy-dessus, se trouuent en celuy de qui ie parle; Ie commenceray par ce qui l'acheue & la finit, qui est l'Experience. Celle-cy ne peut estre ny pleine ny consommée, si l'on n'est entré de bonne heure dans le mestier : si l'on n'y a demeuré long-temps : si l'on n'y a veu vn grand nombre & vne grande varieté d'occasions : si l'on n'y a exercé des fonctions differentes.*

*Or il est certain qu'aucune de ces conditions ne manque à Monsieur de Rohan. Il fit ses premieres armes sur le declin de la ligue, & lors que la Rebellion à qui elle auoit seruy de manteau, rendoit les abois ou au moins ne respiroit qu'en vn coin de la Bretaigne. Mais ce fut lors aussi que la fortune exerçoit ses plus grandes violences contre le feu Roy, & faisoit ses derniers efforts pour le faire descendre du Throsne où elle auoit si vainement trauaillé à l'empescher de monter. Ce fut lors qu'apres la prise de Cambray, de six places de Picardie, arriuée en peu de temps; pour combler l'iniure & adiouster la honte à la perte, Hernant Teillo surprit auec vne poignée de gens; & auec des Noix, vne ville qui estoit gardée*

*par vn grand peuple armé, & dont les Remparts & les Bastions estoient bordez d'Artillerie. Et par consequent ce fut en vne saison, où la vertu de Henry le Grand estoit obligée à déployer ce qu'elle auoit de plus fort : où les belles occasions estoient frequentes, & où finalement se fit ce memorable siege qui fut le deshonneur de l'Espagne, Chef d'œuure du Mareschal de Biron, de la sagesse du Duc de Mayenne, & de la magnanimité de Henry.*

*Apres que la France fut en repos, & que le Traité de Veruins eust arresté l'agitation dont elle estoit trauaillée ; M. de Rohan passa aux Pays-bas, où le Theatre de la guerre estoit encore ouuert, & sur lequel paroissoient le Comte Maurice & le Marquis de Spinola auec vne gloire presque pareille. Sur tout l'art d'assieger les places y fleurissoit plus qu'en lieu du monde. Cét art, dis-ie, qui ayant esté negligé depuis les Romains, & s'étant enseuely dans l'ignorance des siecles suiuans, comme ces fleuues qui se perdent sous la terre pour en ressortir ; ne s'estoit monstré (excepté vn rayon qui en parût sous Castruccio Castracani au siege de Pistoie) que sur la fin du siecle passé, où le Duc de Parme commença à le rétablir, & le feu Prince d'Orange luy redonna son ancienne forme, & tout le lustre qu'il auoit sous ses premiers Maistres. Combien donc M. de Rohan peut auoir profité sous la discipline opposée de ces deux grands hommes dont nous parlons, & les belles choses qu'il peut auoir veuës dans la concurrence où ils estoient entrez, non seulement d'Interests, mais encore de Reputation ; i n'y*

Il y auoit double circonuallatiõ contre la ville & contre le secours, comme à celuy d'Alexia.

*a personne qui ne le puisse iuger. Il fut du depuis en Piedmont à la seconde guerre que les Espagnols y allumerent apres la mort du feu Roy, & trauailla sous le Duc de Sauoye, & le Mareschal d'Esdiguieres, quand ils prenoient la reuanche de la perte de Vercel, & que leurs Armes pouuoient penetrer iusqu'aux portes de Milan, si quelque grande consideration n'en eust arresté le cours du costé de France, & fait reuenir le vaisseau qui auoit le vent fort fauorable, & qui nauigeoit fort heureusement. Si M. de Rohan n'a pas appris le mestier sous de tels maistres, & s'il n'y a point fait des progrez considerables, Il faut, ou qu'il soit stupide, & qu'il ait l'esprit fort obtus, bien qu'il l'ait excellent & rare comme tout le monde le reconnoit : ou qu'il n'y ait point apporté de l'attention ny du soin, quoy qu'il soit, vray, qu'il s'y est tousiours appliqué tout entier, & que personne n'y a iamais vacqué auec vne plus grande liberté d'Ame.*

*Bien qu'en ces occasions il n'ait esté que volontaire, & seulement pour s'instruire, ou pour acquerir de l'honneur; Il y a eu pourtant des interualles où il a eu Charge, & où il a cõmandé, tantost dans l'Infanterie, & tantost dans la Cauallerie. Le feu Roy qui estoit vn si grand Iuge du merite des hommes, & vn si digne Estimateur de la Vertu, particulierement de la militaire; L'auoit choisi pour estre General des Suisses en l'expedition qu'il meditoit en Allemagne, & pour le mettre à la teste de ces bataillons, dont il faisoit la base de son armée, & qu'il vouloit opposer à la vieille Infanterie des Pays-Bas.*

*Apres*

*Apres la mort de Henry, il exerça cette charge à la guerre de Iueillers, où se terminerent ces formidables preparatifs qui deuoient changer la face de l'Europe, & humilier cette superbe Maison, qui opprime ou qui menace tout ce qu'il y a d'independant & de libre. Du depuis il fit la charge de la Cauallerie legere, en la seconde broüillerie qui s'éleua parmy nous, sous le Regence de la Reine Mere.*

*Ces espreuues & ces emplois ont esté la matiere dont s'est formée son experience, & les eschellons par où il est monté au faiste du mestier, qui est le commandement general des Armées. Si ie pouuois parler icy du commencement auquel il l'a exercé sans rompre vne Amnistie, qui ne doit iamais estre violée; & sans oster le voile de deuant vn suiet, dont le Roy a voulu qu'il fust couuert; Ie me prometrois de faire confesser qu'il est malaisé d'en rencontrer, où tant de rares qualitez ayent concouru, & où elles ayent agy auec plus d'ordre & de conuenance. On y verroit paroistre la prudence & le courage: les stratagemes & la force ouuerte, la patience & la promptitude, la preuoyance & les resolutions soudaines: Ce qu'on doit commettre au hazard, & ce qu'il faut soustraire à la puissance de la fortune. On y verroit vne adresse merueilleuse, & des inuentions particulieres à mettre sur pied des troupes, & à les faire subsister, à les retenir dans le seruice sans argent, & auec vn lien si foible & vn nœu si lasche que la seule volonté. On y verroit conduire la guerre sous toutes les formes & auec*

*toute la diuersité qu'on la peut faire. On y remarqueroit des secours, des sieges & des surprises de places. L'art de faire marcher, loger, & combattre les Armées; de les faire agir selon la quantité de forces qu'elles contiennent à proportion de celles des ennemis, & suiuant la nature du pays où elles trauaillent. On y remarqueroit vne égale capacité & vne facilité incroyable, à faire toutes les principales fonctions qui se font dans vne armée. On y verroit vn homme, non seulement occupé à se defendre de ses Ennemis, & à resister à grandes forces; mais encore à s'asseurer des siens: à les retenir de son costé, & à les persuader ou à les contraindre de le suiure. On le veroit souuent reduit à ce dur & triste party, de conuertir la necessité en vertu, & ne pouuant pas faire ce qu'il eust voulu, d'aiuster son action à l'estat de ses affaires, de se retrancher là dedans, & d'y faire bonne mine. On y verroit des Exemples de cette audace Heroïque, & de cette Asseurance intrepide, auec laquelle les grands hommes ont quelquefois entrepris des choses, qui ne pouuoient estre loüées que par l'euenement; mais de l'euenement desquelles dépendoit absolument le salut de leur personne, ou le bon-heur de leurs affaires: auec laquelle Cesar n'ayant qu'vne simple Chaloupe, somma Domitius de se rendre, qui nauigeoit auec sept grands vaisseaux de guerre: auec laquelle le dernier Duc Guyse pour donner de la Reputatiō à la naissance de la ligue par quelque coup qui fit du bruit, & pour auoir vne frontiere ouuerte pour les secours estrangers; se presēta luy douziéme sur le Pont-*

*leuis d'vne des portes de Mezieres: commanda au Capitaines de la Garde de l'introduire dedans: vit fermer sur luy sans s'étonner toutes les portes de la ville: caballa le peuple: harangua les Bourgeois, & leur persuada de faire ce qu'il vouloit, & d'acceptir la Garnison qu'il leur auoit preparée. Finalement on verroit que toutes ces qualitez semblent n'auoir esté si hautes & si remarquables, que pour rendre vn Hommage plus auguste à la vertu du Roy, sous laquelle elles se sont humiliées, & pour embellir sa gloire, par vne victoire qui estoit reseruée à sa presence seule, & à cette rare felicité qui l'a tousiours accompagnée.*

*Ie ne m'étendray pas dauantage sur vn suiet que ie n'ay voulu que designer, & sur lequel i'ay eu plûtôt intention de couler, que de m'arrester. I'aiousteray seulement que quelque dessein qu'ait eü M. de Rohan de s'y embarquer, & de quelque vent qu'il y ait esté poussé, ce n'a esté ny l'inquietude de broüiller qui tourmente quelquefois les Grands, puis qu'il s'opposa de toutes ses forces aux Perturbateurs de la Paix, & aux Resolutions seditieuses qui se prirent à la Rochelle: ny l'Appetit des Richesses; qu'apparemment il ne pouuoit assouuir, quand mesme il en eust esté possedé, dans la condition d'vn Party, à la defence duquel les Riches ne vouloient entrer, & d'où s'il eust esté agité d'vne si basse tentation que celle du bien, & prenable par vn appas si facile; Il s'est trouué des Conionctures qu'on l'eust détaché volontiers à force d'argent & de Recompenses.*

*Voyons-le maintenant en vn Employ plus plausible, & plus conforme à son inclination. Ie ne parleray point de ce qu'il a fait pour le seruice du Roy en son Ambassade des Suisses, ny des forces Imperialles destinées contre les Grisons, qu'il arresta sur le bord du Rhin auec vne poignee de gens ramassez à la haste, ralliez à la Huguenote comme luy-mesme disoit. Ie le considereray seulement à la teste d'vne Armee Royale, & agissant dans cette illustre querelle, qui exerce auiourd'huy les plus grandes Maisons de l'Europe, & qui a cousté tant de sang & tant de vies, à la malheureuse & desolée Chrestienté. Le premier Champ où il a paru en cette qualité, a esté l'Alsace; Et bien que ce qu'il auoit ordre d'y faire, ne fust qu'vne feinte, & qu'il luy fallut menacer là, pour assener plus seurement ses coups en vn autre endroit: Si est-ce que l'entrée que le Duc Charles y fit, l'obligea de tourner teste vers luy, & de s'aller opposer à ses desseins, qui ne furent point, comme l'euenement le monstra; ny d'accepter la bataille qui luy fut plusieurs fois presentée: ny d'entreprendre sur quelque place, ce qui luy eust mal reussy: ny de s'asseurer de quelque bon poste pour nourrir la guerre en ce pays-là; Mais de faire voir deça le Rhin qu'il n'estoit pas mort, & d'apprendre le chemin pour y retourner vne autrefois, qu'il y pourroit estre mieux receu.*

*Du depuis il ne se passa rien de memorable dans l'Alsace, que le dessein que fit Mercy, de surprendre & d'enleuer le principal quartier de nostre Caualllerie, ce qui*

*qui faillit de luy rëussir. Ce n'est pas que Monsieur de Rohan n'en eust preueu le danger, & enuoyé des Ordres reiterez à celuy qui commandoit en quartier, de faire bonne garde, & d'aller mesme au deuant des Ennemis du costé où ils pouuoient venir à luy. Mais deux heures de sommeil plus qu'il ne s'estoit proposé, faillirent de luy estre fatales, & donnerent moyen à Mercy d'arriuer au quartier & d'y mettre d'abord tout en combustion & en desordre. Pendant cela nos gens qui estoient tous enueloppez dans le mesme danger, ne prirent pas tous le mesme chemin pour en sortir; & les vns se preparerent à repousser l'ennemy, & à luy arracher d'entre les mains ce commencement de Victoire, & les autres se sauuerent au quartier du General qui n'estoit pas loin, & ne laisserent rien à dire sur cét accident, de tout ce qu'vne peur nocturne, & le desir de pallier vne fuite lasche, leur pût figurer de sinistre. Pour Monsieur de Rohan: il est fort vray, & ie le sçay auec certitude qu'il receut cette nouuelle auec autant de froideur que si elle luy eust esté indifferente, & qu'on ne vit paroistre en luy aucun signe d'émotion que contre ceux qui auoient fuy, ou contre ceux qui oserent luy proposer des Conseils timides. La conclusion fut qu'apres auoir enuoyé deuant plusieurs Tambours, par vn stratageme qu'il auoit veu prattiquer à Spinola, & qui ne nous fut pas inutile, & rallié ce qu'il auoit de forces aupres de luy; Il alla aux Ennemis qui commençoient à prendre la fuite, & qui emmenerent bien quelques Cheuaux apres auoir tué neuf ou dix de nos*

*Cauall iers ; Mais qui laisserent beaucoup plus des leurs morts ou prisonniers, au combat ou en la retraite.*

*Vn peu apres cette Occasion je fit le passage de nostre Armée par les Suisses, & en mesme temps la surprise de la Valtelline. La forme de ce passage est si rare & si inoüye ; que la Bienseance me deffend de la toucher legerement, & la verité m'oblige de dire, que c'est vne piece à seruir d'Ornement à l'Histoire : vn lieu à estre traité par la Politique : vne action à instruire les plus grands Capitaines, & vn preiugé à cette Couronne, pour en vser à l'auenir en semblables conionctures. Il falloit bien se donner garde pour le dessein qu'on auoit, de passer lentement ou auec esclat ; Cela eust perdu le fruit du passage, & ruiné toute l'esperance pour laquelle on le faisoit, qui estoit de s'establir dans la Valtelline. Il falloit donc le precipiter pour le dire ainsi, & le desrober au sceu du monde. De le demander aux Suisses ; on ne pouuoit donner vn plus grand iour à vne chose qu'il falloit necessairement comme nous auons dit, tenir secrette, ny retarder plus certainement ce qui estoit pressé, & qui auoit besoin de diligence.*

*Que s'ils l'eussent refusé ; Ils auoit le loisir de se mettre en estat de maintenir leur Refus, & d'empescher l'effet de nostre demande : & nous n'auions pas ny la volonté d'agir contre eux hostillement, ny le moyen de les forcer, quand ils eussent esté sur leurs gardes. Et veritablement il y a dans les petits Cantons tant de zelez ignorans, & vn si grand nombre de personnes preuenuës de cette er-*

*reur qui est presque commune à tous les Catholiques qui ne sont pas François ou Venitiens ; que c'est blesser la Religion que toucher a la Maison d'Austriche ; qu'ils n'eussent pas manqué de faire du bruit & d'exciter des tumultes, plustost que consentir au passage d'vne Armée, qui vray-semblablement luy alloit preparer de l'occupation, & donner de l'exercice du costé de l'Italie. Que s'ils se fussent resolus de l'accorder ; Il y a de l'apparence qu'ils ne l'eussent pas fait sans quelque diete prealable, & sans les longueurs que traisnent ces Assemblées ; où la conclusion est tousiours si reculée de ses Principes. Pour le moins il est certain qu'ils ne l'eussent pas fait qu'à leur maniere acoustumée, c'est à dire laissant filer l'Armée à petites troupes, & non autrement ; & qu'ils n'eussent pas innoué pour l'amour de nous, vn Ordre aussi ancien que leur Republique, & aussi sacré pour eux, que leur liberté.*

*Il estoit donc necessaire de les surprendre & de trouuer vn Temperament & vn Milieu, comme fait Monsieur de Rohan, entre des Actes d'Hostilité, par lesquels on force ce qui resiste, & la demande d'vne chose qu'on n'ose pas refuser, d'autant qu'on ne peut pas l'empescher. Gaston de Foix s'estoit seruy de la mesme adresse ; lors qu'au mesme temps qu'il entroit dans le pays du Marquis de Mantoüe, pour aller secourir Boulogne. Il luy en faisoit demãder la permission : & le Mareschal Horn apres s'estre saisi du pas de Stein, pour assieger Constance en enuoya faire des excuses aux Suisses ; & iustifier sa pro-*

*cedure par l'importance du besoin qu'il en auoit, & par la violence de l'occasion où il s'estoit engagé. Ce sont des coups que la necessité contraint quelquesfois de faire, & que la rigueur des Loix de la guerre arrache. Ce sont des actions qui n'ont rien de malin ny d'aigre de la part de ceux qui les font, & dont la source qui est la volonté demeure saine & entiere. Ce sont de legers desbordemens d'vne Riuiere, qui rentre promptement dans son lict, & se renferme entre ses bords. Il faut pourtant, pour en dire ce qui en est, se seruir de ce moyen, comme on se sert du poison en la Medecine, c'est à dire rarement, apres l'auoir bien preparé, & contre des maux extremes.*

*Quoy que c'en soit, il est à considerer au procedé de Gaston de Foix; qu'il ne demanda le passage par le Mantoüan en le prenant, que pour ne perdre pas vn moment de temps en vne affaire qui pressoit, à attendre la responce, & pour ne paroistre pas faire violence à vn Prince foible auec lequel nous n'estions pas en broüillerie. Et partant il a en cela tesmoigné plus de prudence & de moderation, que non pas de hardiesse; d'autant que conduisant vne puissante Armée, il menoit auecque luy dequoy se faire chemin par tout, en vn pays qui n'estoit pas fort, & dequoy passer sur le vantre à tout ce qui eust ozé luy faire teste. L'action de Horn a eu sans doute quelque chose de plus vif & de plus hardy que celle de l'autre; Mais elle n'a pas esté couronnée du mesme succés, & elle deuoit receuoir son prix, & l'acheuement de son bon-heur de la prise de Constance qui n'ar-*

*riua*

*riua point. Les Suiſſes en furent ſi fort eſmeus, & ſur tout les petits Cantons, & il s'eſleua parmy eux vne ſi forte & ſi longue indignation contre cét Attentat; qu'on ne la peut iamais calmer, que Horn ne ſe fuſt retiré de deſſus leur Territoire. Encore cette indignation ne luy fut elle pas entierement inutile, & elle luy ſeruit pour le moins, ou de ſuiet ou de pretexte, de leuer vn ſiege auec honneur, qu'il ne pouuoit continuer ſans peril, & de donner à la ſatisfaction d'vne Republique offencée, ce que peut-eſtre il euſt fallu ceder aux Armes de Feria, & à la fortune de la guerre.*

*Mais au paſſage de Monſieur de Rohan, il n'y a pas à deſirer vne belle Circonſtance, ny vne ſuite fauorable, qui ne s'y ſoit rencontrée. La grace de la nouueauté y eſt toute entiere, & il n'y a point d'Exemple que ie ſcache iuſques icy, qu'vne Armée en Corps ait trauerſé les Suiſſes, & fait vn Traiet ſi long & ſi difficile. Et par conſequent ce n'a pas eſté à luy vne mediocre hardieſſe de l'auoir ozé entreprendre: ny vne commune prudence de l'auoir ſceu meſnager: ny vne fortune ordinaire de l'auoir fait reüſſir. C'a eſté vne eſpece de merueille qu'il ait eſté conduit auec tant de ſecret & tant de ſilence; qu'on n'en ait pas ſeulement eu le vent en tant de lieux par où l'Armée paſſoit, qu'à meſure qu'elle y arriuoit: que la Renommée qui a tant d'aiſles & tant de bouches, n'en ait pas au moins porté quelque bruit ſourd, & publié quelque nouuelle confuſe de là les monts, & que rien n'en ſoit paruenu aux oreilles de l'Ambaſſadeur d'Eſpa-*

*gne qui estoit aux Suisses, & qui auoit tant de suiets de veiller & de prendre garde à tout ce qui s'y faisoit, pour l'interest de la Valtelline. Il faut auouer qu'il a fallu vser d'vne grande diligence pour surprendre ainsi le monde, & pour preuenir la vitesse de Renommée : Qu'il a fallu apporter vn grand Ordre & des soins extremes, pour faire viure commodément l'Armée en vne si grande haste qu'il a fallu sçauoir exactemẽt la Carte de ce pays-là, pour ne prendre pas quelquefois le change en marchant, & pour ne suiure pas quelque fausse adresse. Finalement qu'il a fallu s'estre aquis vne grande Authorité, & auoir employe vne puissante Rethorique enuers des peuples si ialoux de leurs formes & de leurs Coustumes, pour leur faire digerer patiemment la nouueauté de ce passage: pour les empescher de s'en plaindre : pour en obtenir le consentement.*

*Voila donc Monsieur de Rohan dans la Valtellie, & Maistre de cette Vallée, qui a esté tant d'années la pomme de Discorde, qui a diuisé vne partie de la Chrestienté, & donne tant d'amour & de ialousie à quelques-vns de ses Princes. Mais il ne demeurera pas long-temps paisible en vne possession si enuiée. Il y trouuera de nouuelles & plus dangereuses difficultez qui l'exerceront, que celles dont il est sorty : Elles renaistront apres qu'il les aura coupees, comme les testes de ce Monstre que les fables nous ont debité, & sa valeur qui aura à faire à tant d'ennemis, sera de toutes ses vertus la moins difficilement occupée.*

*En effet il estoit entré dans cette Vallée, comme dans vne place qu'on deuoit entreprendre de force : dont tous les dehors excepté du costé des Grisons, estoient déja au pouuoir des Ennemis, & où des brêches auoient esté faites par la nature si larges, & en si grand nombre, qu'il estoit impossible de les reparer, & de les découurir toutes. Cela ne manqua pas d'arriuer, & il se trouua bien-tost apres enfermé entre deux Armées qui l'inuestirent, l'vne Imperialle, & l'autre Espagnole. Il auoit alors enuiron quatre à cinq mille hommes pour leur faire teste, & pour defendre les ouuertures de la Vallée. L'Imperialle commandée par Fernamont, soldat de reputation & composée de dix mille hommes, se presenta la premiere, bien que l'Espagnolle deust agir de concert, & faire en mesme temps impression de son coste. Si cela eust esté Monsieur de Rohan auroit couru fortune de succomber, & d'obeyr à la loy generalle du monde, qui veut que le foible en degre fort inégal, cede au plus fort, & que la grande multitude l'emporte sur le petit nombre. Mais son bon destin ne le permit pas, bien qu'il n'empeschât point, que celuy qu'il auoit enuoyé pour s'opposer à Fernamont, ne laschât on ne fust obligé de lâcher le pied deuant luy, & que celuy-cy ne s'emparât de la Vallée, & ne fit presque tomber en son commencement, & comme en sa fleur, l'Esperance que nous auions de la conseruer.*

*Il y auoit icy dequoy étonner vn courage moins ferme, que celuy de M. de Rohan, & dequoy embarasser*

*vn esprit moins accoustumé aux espreuues fortes, & aux diuers visages de la fortune. Aussi ce coup ne fut qu'vne espreuue, pour faire voir dauantage la solidité de sa Vertu, & comme vn de ces nuages, d'où le iour sort plus agreable qu'il n'estoit auparauant. La Conionɛture pourtant pour dire l'estat de la chose, ne pouuoit gueres estre plus fascheuse, & s'en demeler auec honneur, n'étoit gueres moins que remonter du fonds d'vne abysme. Les Grisons dont nous ne pouuions absolument nous passer, en estoient tombez en défaillance, & il falloit se haster de leur faire reuenir le cœur par quelque grand effet, si nous ne les voulions tout à fait perdre. Si nostre Armée n'étoit entierement étourdie de ce reuers; Elle en deuoit estre bien fort émeuë, & s'il luy restoit assez de courage & de vigueur pour se batre; il ne luy pouuoit demeurer que fort peu d'esperance pour obtenir la Victoire. Au contraire, les Ennemis deuoient estre merueilleusement enflez & fiers de la leur, & comme on iuge d'ordinaire des suites par les premiers succez de la guerre; Cetuy-cy ne leur deuoit pas auoir acquis vne petite Reputation en Italie & ailleurs, & on ne s'y deuoit pas facilement persuader, que nous les pussions chasser d'vn pays, dont il ne nous auoit pas esté possible de leur empescher l'entrée.*

*Il estoit bien chatouilleux de prendre party en cette occurrence, & il y eut bien à disputer au Conseil de guerre, quand la chose y fut mise en deliberation. Il sembloit d'vn costé qu'il y eust trop de temerité, d'aller*

*attaquer*

*attaquer des Ennemis victorieux, & encore vne fois plus forts que nous, & qu'il estoit plus à propos d'attendre la leuée qui se faisoit en Suisse, & qui cõmençoit desia à marcher. Qu'il ne falloit iamais hazarder le total d'vne affaire, auec vne partie de ses forces, ny commettre à la fortune, ce qui estant vne fois perdu, ne laissoit aucune esperance de resource, ny aux ennemis aucune crainte d'estre troublez en la joüissance de leur victoire, & en la possession de leur conqueste. Que c'estoit le destin qui menaçoit presentement nostre Armée, & la Constellation qui regnoit sur nos affaires de ce pays-là.*

*Ce sentiment certes n'estoit pas hors des regles de la commune prudence; & estoit celuy de la pluspart des Officiers de l'armée, parmy lesquels il y en auoit plusieurs de grand cœur, & sur qui ne pouuoit tomber le moindre soupçon de timidite. Mais l'auis contraire dont Montosier fit l'ouuerture, preualut sur l'autre, & Monsieur de Rohan l'appuya, non seulement comme le plus honneste mais comme le plus conuenable. Il considera que les commencemens des choses estant d'ordinaire foibles & lents, les progrez en estoient forts & rapides: & comme il estoit fort aisé de détourner les vns de la pente qu'ils prenoient; il estoit fort difficile de retenir le courant, & de retarder l'impetuosité des autres. Et par consequent que le plus seur estoit de tascher d'etouffer promptement la reputation des armes des ennemis qui n'estoit encore que naissante, & d'arrester leur victoire auant qu'elle eust pris vn plus grand cours. Qu'il ne falloit pas tarder de*

*deliurer les esprits des Grisons de la consternation où ils estoient tombez, & de preuenir les consequences de cét accident qui ne pouuoient estre que funestes. Que si on ne se hastoit d'aller aux ennemis & de les combattre; il y auoit encore vne armée sur la frontiere du Milanois, qui fondroit sur nous auant que les Suisses nous eussent pû ioindre que pour ceux-cy, il ne falloit pas douter qu'au bruit du desauantage que nous auions receu, la leuée n'en deuint plus lente, & la demarche plus tardiue. Que le mieux qui nous pouuoit arriuer, si nous attendions encore quelque temps, estoit de nous retirer en l'Estat des Venitiens; c'est à dire, sortir par vne porte honteuse, & entrer dans vn païs étranger, pour y receuoir le traitement qu'on y fait aux Armées foibles & disgraciées, qu'on tasche de faire dissiper pour en recueillir le débris, ou pour n'en auoir pas d'incommodité. Et partant puis que la perte de nos troupes deuenoit infaillible par le retardement, & que le mal se rendoit incurable si on ne luy donnoit loisir de s'enraciner; Il valoit mieux courir la fortune de la guerre, qui estoit au moins douteuse, & s'exposer à l'incertitude de ses euenements qui pouuoient estre propices. Qu'on estoit tousiours en estat de vaincre, tant qu'on auoit moyen de combatre, & que ce n'estoit pas la premiere fois que de petites forces en auoient surmonté de grandes; & que le nombre auoit cedé au Courage & à la Discipline.*

*Enfin il consideroit, que quelque cause prochaine qu'eussent les euenemens de la guerre, il se faisoit tousiours sur*

*le General d'Armée, vne tres-viue reflexion du bonheur ou du mal-heur qui les auoit accompagnez. Et bien que l'entrée de Fernamont dans la Valtelline fust arriuée par le manquement ou par le malhenr d'autruy; qu'il estoit en quelque façon obligé de le reparer : Que pour n'estre pas coupable enuers les Princes, il ne suffisoit pas tousiours de n'estre pas coupable, mais qu'il falloit estre encore heureux; Et puis qu'ils ne donnoient pas à leurs suiets leurs Armées à commander afin qu'ils ne fissent point de fautes, mais afin qu'ils obtinssent de bons succez; Ce n'estoit pas assez pour les contenter, & pour suiure leur intention de ne faillir pas, si l'on ne faisoit quelque chose de plus : ny de s'exempter de reproche; si l'on ne meritoit de la loüange.*

*Cette resolution estoit trop genereuse & trop belle, pour n'estre pas fauorisée de la fortune, & nos gens marcherent vers les ennemis auec tant d'ardeur & tant d'ordre tout ensemble; que les ayans rencontrez au Val-Luuin, & apres en auoir tué plusieurs, & fait plusieurs autres prisonniers; ils mirent le reste en deroute, & les contraignirent de s'en retourner vn peu plus viste, & auec moins de grauité qu'ils n'estoient venus. Monsieur de Rohan ne laissa pas languir cette premier prosperité, ny ne donna loisir aux Ennemis qui estoient demeurez beaucoup plus forts que luy, de se reconnoistre, & de recueillir leurs esprits dissipez par la perte qu'ils venoient de faire. Il rentra donc dans la Valtelline, & s'emparant des places de cette Vallée, où les autres ne l'ozerent*

*attendre; les pourſuiuit ſi viuement qu'il les attrappa à Mazze, où ils s'eſtoient ralliez, & où ils auoient redreſſé vne Armée plus puiſſante que la noſtre. Ils ne receurent pas pourtant en ce lieu là vn meilleur traitement, que celuy qu'ils auoient receu au Val Luuin. Au contraire, ils y furent ſi mal-menez; qu'ils y laiſſerent des leurs plus de trois mille hommes, ou priſonniers ou morts ſur la place, ou noyez à la riuiere d'Agde, & le reſte fut ſi pleinement diſsipé; que de dix mille hommes qui eſtoient deſcendus à la Valteline, il n'en ſortit pas quinze cens qui ſe rengeaſſent ſous les Armes.*

*Par cette grande défaite, la Vallée fuſt purgée d'Imperiaux, & il n'en demeura que quatre cens aux Bains de Bormio, d'où Monſieur de Rohan ſe reſolut de les deloger. Bien que la place fuſt preſque inacceſsible, & qu'il y fallut quaſi grimper par toutes les Auenuës: Cela n'empeſcha pas qu'elle ne fuſt emportée de force, & que nos gens n'y entraſſent à trauers vne greſle de Mouſquetades & de pierres. Mais cét auantage nous fuſt cherement vendu & il couſta la vie à Montoſier, qui eſtant paſſé à la teſte de ſes Enfans perdus, ou pour les animer par ſon exemple à bien faire, ou pour ſe rendre plutoſt maiſtre de la place, & auparauant que Frezelieres qui deuoit donner d'vn autre coſté, y fuſt arriué; fuſt acueilly d'vn coup de pierre dont il mourut quelques iours apres. La perte d'vn hōme de ſi grād ſeruice fut tres ſenſible au General, qui iugeoit de ſon merite ſans paſſion: Ses Riuaux le regreterent, & ceux-là meſmes*

*qui*

*qui n'aymoient pas sa personne, furent équitables à sa memoire. Ie luy rendray icy ce témoignage que plusieurs considerations exigent de moy, qu'il n'y auoit en France Gentilhomme de son âge qui eust fait de meilleures actions que luy, ny à qui l'auenir promit plus de gloire; si sa vertu eust rencontré pour s'exercer & pour s'estendre vn assez long espace de vie.*

*La Valtelline ayant esté si glorieusement reconquise, & rien ne paroissant a la frontiere qui nous peut faire de la peine; Monsieur de Rohan s'appliqua à faire construire des Forts, pour tenir le dedans en sujection, & le dehors en jalousie. Mais il ne iouyt pas long-temps de ce calme, & les ennemis n'auoient pas resolu de luy laisser à si bon marché, vne chose qui n'auoit point de prix pour eux. Pour cét effet, ils preparerent deux Armées le plus sourdement & au moindre bruit qu'il leur fust possible. Ils pensoient obtenir par la surprise, ce qu'ils se deffioient d'emporter par la force ouuerte; C'est à dire, nous deffaire & nous opprimer en nous prenant à l'impourueu, & en nous attaquant en mesme temps de diuers endroits. Mais ce dessein ne peut pas estre si secret, que la vigilance de Monsieur de Rohan ne l'éuentât, & les soins qu'il apporta à le découurir, furent plus heureux que ceux que les ennemis employerent à le cacher. Cela luy fit voir l'extremité où il estoit prest de tomber, & qu'il estoit perdu s'il se laissoit enfermer entre deux Armées qui venoient à luy; & s'il ne trouuoit moyen de les combatre separément, & sans estre obligé de partager la*

ãããã

*sienne qui estoit petite, pour en opposer vne moitié à chacune des deux autres. Son salut donc dependoit de la preuention, & la preuention de sa diligence. Aussi certes elle fut telle, qu'elle eut le succez qu'elle meritoit. Fernamont fut le premier qui commença à s'ébranler, & à penetrer dans la Vallée. C'est vne maxime que la Maison d'Austriche obserue, de n'esloigner pas de l'employ les gens de seruice, pour vne disgrace qu'ils auront receuë, ou pour vne faute qu'ils auront faite. Au contraire, elle presume que le desir de la reparer & de purger leur honneur, ioint à la vertu dont elle a fait l'experience, les faira mieux reüssir que d'autres qui n'agiroient pas par ce motif, & auec cét aiguillon dans l'ame. Toutefois cela n'arriua pas à Fernamont, qui acheua d'estre malheureux, & de perdre sa reputation au Val de Fresle, où il se laissa surprendre.*

*Quelque auis qu'on luy donnât de la demarche de nostre Armée; Il ne le voulut jamais croire, & il ne pût se figurer qu'elle deust venir à luy, qu'il ne l'eust sur le bras, & ne se trouuât enclos dans la Vallée, où Monsieur de Rohan l'attrapa à poinct nommé, comme il l'auoit projetté. Nostre Armée estoit de quatre mille hommes de pied, & de quatre cens cheuaux, & la sienne à peu prés forte comme la premiere. La Vallée auoit quatre embouchеures, des trois desquelles nous nous saisismes presque en mesme temps, & ainsi allasmes par trois endroits à Fernamont. Celuy-cy songeant plutost à sauuer les siens & à se retirer seurement, qu'à nous com-*

*battre; fit neantmons bonne mine, & nous mit en teste douze à quinze cens cheuaux pour nous tenir en échec, & donner moyen à son Infanterie de filer, & de faire sa retraite vers le Tyrol, par la quatriesme emboucheure qui estoit demeurée libre. Ce grand front de Caualerie, estonna d'abord quelques Compagnies des nostres, qui auoient eu ordre de les charger, & qui eussent infailliblement plié, si M. de Rohan n'y fust acouru pour les asseurer, pendant que les bataillons auançoient, & venoient aux Ennemis les piques baissées, & auec vn ordre aussi iuste & aussi mesuré, que s'ils eussent fait l'exercice. Les Ennemis ne soustindrent pas long temps l'attaque qui leur fut faite, & ne tarderent pas de conuertir la resistance en retraite; & la retraite en vne fuite totale. Leur Caualerie pour se sauuer, passoit sur le vẽtre de l'Infanterie, & l'Infanterie iettoit les armes pour estre moins embarassée, & fuïr auec plus de vitesse. Ils y laisserent prés de deux mille hommes prisonniers ou morts, outre le butin qui s'y fit, qui ne fust pas peu considerable.*

*Icy la fortune enuia vn bon-heur à M. de Rohan, qui eust esté sans exemple s'il fust arriué, & qu'il auoit tasché de se procurer par sa preuoyance. C'est que si vn des principaux officiers de l'Armée, que ie ne nommeray point, se fust rendu, ou eust pû se rendre de bonne heure à Fresle, pour occuper, comme il en auoit receu le commandement, la quatriéme Auenuë par où les Ennemis s'enfuirent; & il estoit impossible qu'il échapât vn seul, & qu'ils ne tombassent tous en nostre puissance.*

*Le danger qui menaçoit nostre Armée, ne cessa pas par cette victoire, & il y auoit vne autre tempeste à coniurer du costé du Lac de Come, beaucoup plus dangereuse, que celle qui auoit éclaté par le Tyrol. Serbellon s'auançoit auec sept à huit mille hommes de pied, & huit cens cheuaux, pour nous fermer le passage des viures qui nous venoient de l'Estat des Venitiens. C'estoit vn Chef de grand nom parmy les siens, & qui outre les grands employs qu'il auoit eus, & qu'il auoit soustenus auec honneur; s'estoit frefchement signalé à Norlinghen, & auoit eu grande part au gain de cette bataille. Nostre armée ne pouuoit estre que recreüe de la couruée qu'elle venoit d'essuyer, & ne deuoit pas se delasser par le chemin qu'elle estoit obligée de faire pour aller chercher l'Ennemy, qu'elle rencontra à Morbeigne. Il estoit-là logé fort auantageusement, estant maistre du Bourg, & ayant deux Eglises au dehors, & les murailles de deux Cimetieres, dont il s'estoit accommodé. De l'atttaquer en cét estat, & auec ces auantages de lieu & de forces; c'estoit euidemment pour nous vne entreprise fort hazardeuse. Mais le peril n'estoit pas moindre de l'y laisser, ny les consequences moins mauuaises.*

*En cét Accessoire où Monsieur de Rohan se trouua reduit, & en cette difficulté de prendre party, dont il estoit balancé, Il s'arresta au plus honorable, qui fut celuy du combat. Pour cét effet ayant mis l'armée en bataille, & separé les Troupes en plusieurs Corps, pour attaquer par plus d'endroits; Il les fit marcher vers les Ennemis,*

*mis, qui se mirent de leur costé en deuoir de les bien receuoir, & de se préualoir de la condition de Ceux qui sont à couuert & qui attendent. Celle de nos Combatans fut fort diuerse cette Iournée-là, & eut aussi vne fortune fort dissemblable: Il estoit impossible de mieux faire, que du costé où Canisy & Frezelieres donnerent: Mais il ne se peut imaginer vne plus honteuse & soudaine fuite, que celle que prit le Regiment de Leques tout entier, c'est à dire la quatriesme partie de toute nostre Infanterie. La terreur dont il fut d'abord saisi, fut si extreme, que iamais ny les prieres du Maistre de Camp qui l'en coniuroit, ny l'Authorité du general qui y accourut, ne le pûrent ramener, ny luy imprimer vn petit remors de sa lascheté. Ce mauuais exemple fit encore eclipser deux Regimens. De sorte que l'affaire estant déplorée en cet endroit, & Monsieur de Rohan ayant tasché vainement de la remetre; Il se resolut de tourner du coste de Canisy & de Frezelieres, dont il n'auoit point de nouuelles, & au lieu d'y ennoyer comme on luy conseilloit, d'en aller luy-mesme apprendre.*

*Il se mit donc à la teste de ce qu'il auoit autour de luy, & faisant suiure le Corps de reserue, courut au bourg de Morbeigne où le Gros des Ennemis s'estoit rallié, & où se deuoit faire la decision de cette Iournée. Il faut auoüer que Canisy & Frezelieres, comme nous l'auons desia dit, y firent parfaictement bien, & y rendirent comme par tout ailleurs, de grandes preuues de Vaillance. Mais il est vray qu'ils commençoient à decliner, quand*

ẽẽẽẽ

*Monsieur de Rohan arriua, & que si ce secours ne fust venu, ils alloient succomber sous la multitude des ennemis, & ceder à la plus grande force. La presence du General inspira aux nostres vne nouuelle ardeur de combatre: les Ennemis sentirent bien-tost les effets, & il se fit vne si prompte reuolution de leur fortune, que lors qu'ils pensoient tenir la Victoire entre les mains, ils furent mis en deroute. Ils trouuerent à dire cette Iournée-la, prés de trois mille hommes, & les Nostres en eurent la despoüille toute entiere, à laquelle Monsieur de Rohan ne voulut point toucher, bien qu'il y eut quantité de Vaisselle d'Argent, & quantité d'Argent monnoyé pour le payement de l'Armée.*

*Dés ce iour, la possession de la Valtelline nous fut assurée, & les Troupes qui se ramassoient dans le Tyrel pour y descendre vne troisiesme fois, se fondirent au bruit de cette Victoire. Apres cela, il ne s'y fit rien de fort remarquable, iusqu'à la defection des Grisons, que les deux entrées que Monsieur de Rohan fit dans le Milanois. La premiere se fit par la Montaigne de la Francesca, dont tous les pas furent forcez, quelques difficiles qu'ils fussent naturellement, & quelque resistance qu'apportât le Colonel Guasco a les defendre. Il entreprit cela en partie, pour venger le Duc de Parme des feux que les Espagnols allumoient en son pays, en les chastiant de la mesme peine: En partie pour tenir tousiours les siens en haleine, & pour leur trouuer aux despens de l'ennemy quelque rafraichissement & quelque douceur, qui leur fit*

*ſupporter plus gayement le ſeruice. La ſeconde entrée ſe fit apres la bataille du Nauilio, pour aller ioindre le Duc de Sauoye, & par vne Montaigne plus rude encore & mieux retrenchée que la Franceſca. Cela n'empeſcha pas M. de Rohan de la paſſer, en paſſant ſur le ventre a tout ce qui ſe preſenta pour s'y oppoſer, & de penetrer iuſqu'a la Ville de Leque, d'où il fut obligé de rebrouſſer, voyant que le Duc de Sauoye ne s'auançoit pas pour le receuoir, & qu'il n'y auroit point d'apparence, qu'il entreprit de trauerſer le Milanois ſans Canon, & auec ſi peu de forces que celles qu'il auoit alors. Quelque temps apres ſuruint ſa grande maladie; pend[...] quelle les ſignes du ſouleuemẽt que quelques Griſons meditoient parurent viſiblement, & les ſemences qu'il en couuoient de long temps, commencerent a pouſſer. Il ne fut pas a demy guery, qu'il ſe fit porter au lieu où le mal auoit ſon origine, pour eſſayer de l'eſtouffer auant qu'il euſt pris ſa croiſſance. On peut dire auec verité, que pour cela il n'oublia rien de ce que le diſcours & l'experience luy pûrent fournir d'inuention & d'adreſſe: qu'il ne reietta rien de ce que le Courage ſe peut propoſer de difficile & de dangereux, qui peuſt ſeruir a ſon deſſein. Qu'il mit ſa vie en Compromis: qu'il abandonna ſa liberté a la diſcretion d'Autruy, & qu'il la vit balotée au Senat de Coire, pour eſtre ſacrifiée au plus grand ennemy de cette Couronne. Mais le mal fut ſuperieur a tous les Remedes qu'on employa pour le vaincre, & la pente par où il auoit pris ſon cours, ſe trouua ſi roide & ſi coupée, qu'il fut impoſſible de le retenir.*

*Ie sçay bien que les ennemis de la France, & les François qui conspirent aueceux en sentimens & en passions: qui sont leurs seruiteurs sans gages, & font leurs affaires sans y auoir part; qui à leurs imitation diminuent toutes nos prosperitez, & amplifient toutes nos disgraces; Ont parlé de la perte de la Valtelline, comme d'vn coup mortel à l'Estat: comme si apres cela tout estoit perdu pour nous: comme si tout ce qui s'y estoit passé ne nous eust de rien seruy, & qu'on eust ietté dans la mer toute la despence qu'on y auoit faite.* Mais ceux qui *considereront cette affaire sans preoccupation, & qui la peseront auec vn esprit desin[illegible]; trouueront, si ie ne me trompe, que le fruit que nous en auons recueilly n'est pas si petit, ny le dommage qui nous en est reuenu si grand que l'on a crié. Et veritablement il me semble que M. de Rohan n'a pas peu fait, d'auoir fait durant deux ans de continuelles diuersions des forces Ennemies, tant du costé d'Allemagne, que du costé d'Italie: d'auoir rendu les secours qui descendoient dans l'estat de* Milan, *plus lents, plus petits, & de plus grand coust, que s'ils fussent passez par la Valtelline. D'y auoir deffait trois Armées d'Imperiaux & d'Espagnols: D'auoir maintenu si hautement la Republique des Armes du Roy, principalement en Italie, où elle auoit vn vn peu decliné apres le siege de Valence. Et ce qui est le plus considerable, & la principale fin de cette expedition, d'auoir osté vne pierre de scandale, où tant de Puissances s'estoient heurtées, il y de vingt ans, & éclaircy le monde d'vne doute, qui eust esté vne matiere de discorde tant*

*qu'elle*

*qu'elle eust duré, & vn Tison à fumer long-temps, si cette Occasion ne l'eust fait éteindre, C'est à dire, d'auoir asseuré aux Grisons la souueraineté de la Valtellino, qui leur estoit contestée, & esté cause que les Espagnols qui l'auoient si opiniastrement combatuë, y ayent apporté leur consentement & donné les mains.*

*Que si le commerce de l'Allemagne auec l'Italie, leur est maintenant plus libre, & leur couste moins à entretenir, que quand nous estions Maistres du passage & de la galerie, qui ioint, & qui lie ces deux, pays. S'ils ont pû diuertir ailleurs les forces qu'ils auoient du costé du Lac de Come, à cause de la Ialousie qu'ils receuoient de celles que nous auions à la Valtelline; On considerera que nous auons aussi bouché de nostre part vne grande source de despense, que nous estions obligez de faire, à conseruer cette Vallée, & à nous asseurer l'amitié des Grisons, qui nous la vendoient fort cherement. En outre, puis que ce n'estoit plus nostre dessein d'attaquer par là l'estat de Milan, & que le Roy a eu de iustes causes de tourner d'vn autre costé le principal effort de ses Armes; Il est certain que le mal qui nous pouuoit venir ailleurs, de l'Armée que les Ennemis tenoient sur le Lac de Come; n'estoit pas comparable à l'vtilité que nous pouuions tirer de la nostre, aux autres endroits où elle seroit employée, comme l'experience nous l'a fait voir.*

*I'ajoûteray pour derniere main, & comme pour finissement de la Relation que ie viens de faire, quelques considerations sur la conduite que M. de Rohan a ob-*

*ſeruée en la guerre de la Valtelline. La premiere, qu'il n'a rien eu tant à cœur, ny trauaillé à aucune choſe auec vn ſoin ſi tendu & ſi violent, qu'à la ſubſiſtance de l'Armée: qu'à faire venir les viures de dehors: qu'à empeſcher que ce qui eſtoit dans la Vallée n'en ſortit, ny ſe diſsipât mal apropos: qu'à détourner les griuelées & les petites rapines, que les Officiers exercent quelquefois ſur les ſoldats: qu'à faire de temps en temps des courſes ſur le païs Ennemy, pour leur faire gaigner quelque choſe, & pour leur donner de ces curées qui leur ſont ſi douces, & ſi conformes à l'humeur qu'ils ont beaucoup plus portée ſans comparaiſon à prendre qu'à receuoir. Les maximes qu'il tient en cecy, ſont à mon auis fort prudentes; Qu'vn general d'Armée doit ſeruir de Pere au ſoldats, & que le moins que puiſſe faire vn Pere pour ſes Enfans, eſt de leur chercher du pain, & de leur procurer dequoy viure. Que les Armées ne deperiſſent point par la defection des Officiers, que la conſideration de l'honneur, & l'intereſt de la Charge y retiennent aſſez; Mais par la perte des ſoldats, qu'on ne ſçauroit empeſcher de ſe desbander, ſi l'on ne les empeſche de ſouffrir au moins du coſté du ventre. Que lors qu'ils ont pris vne viue impreſsion du ſoin qu'a le general de pouruoir à leurs neceſsitez. Il eſt aſſuré de les faire aller par tout où il voudra, puis qu'ils s'aſſurent qu'il ne les menera point en lieu où il ne ſçache bien le moyen de les faire ſubſiſter. Et cela eſt ſi vray, qu'apres deux ans de guerre: apres pluſieurs combats, & quelques attaques de peſte; Il il eſt ſorty de la Valtelline en*

*onze Cornettes; (Car l'Armeé auoit esté renforcée de Caualerie & d'Infanterie) sept cens Cheuaux effectifs, d'excellente Caualerie, & en huit Regimens de gens de pied, plus de cinq mille hommes sous les armes, de la meilleure Infanterie sans contredit, qui fust dans l'Europe.*

*L'autre consideration est, que deux des principales Causes pour lesquelles M. de Rohan a tousiours battu les Ennemis, plus foible qu'eux en nombre de deux tiers, ou de la moitié; Ont esté l'vne, la science qu'il a souuerainement, & en aussi haut degré, que Capitaine de ce siecle, de faire combattre des Troupes auec tous les auantages qui se peuuent tirer de la nature du lieu du combat, & des differentes manieres qu'il faut obseruer, selon les diuerses situations & figures du Terrein où l'on se trouue. La seconde, la Methode qu'il a tousiours pratiquée de diuiser son armée eu quantité de petits corps, pour attaquer par plus d'endroits, & de disposer ces corps auec vne telle proportion & iustesse, que tous puissent venir au combat, sans que l'vn empesche l'autre. Il arriue de là, qu'on a en quelque façon autant de Combatans que de soldats, & que lors que quelqu'vn de ces corps est renuersé, le desordre n'est pas fort grand, ny la breche fort difficile à refaire, a cause qu'elle est petite, & qu'il y a d'autres corps tous prests à subsistuer & mettre en sa place. Le contraire se voit aux Armées qui ne sont pas gouuernées par des Chefs si intelligens, où il n'y a gueres iamais qu'vne partie des Troupes: qui puisse se remuer & agir, le reste de-*

*meurant sans mouuement & sans action, & dont les corps ausquels elle se partage, sont d'ordinaire si grands, qu'il est mal-aisé de les remettre quand ils sont rompus: ny de reparer vne ruine qui ressemble bien-souuent à celle d'vn Edifice qui tombent tout entier, qu'on ne peut retablir qu'en le faisant de nouueau.*

*La troisiesme consideration est, qu'encore qu'vn homme ne soit pas mal occupé, quand il a vne Armée à conduire, & des ennemis à combatre, si est ce que l'employ que M. de Rohan a eu à la Valtelline, & presque par tout ailleurs, a tousiours esté mixte, & composé de negotiation & de guerre. Cela veut dire, qu'il faut qu'il soit grand homme de Cabinet, aussi bien que grand homme de Campagne: aussi excellent Politique, que bon Capitaine, & qu'il ait l'esprit merueilleusement robuste & vaste, pour pouuoir en mesme temps fournir à deux fonctions dont chacune separément n'a pas trop pour estre bien exercée, d'vne force ordinaire, & d'vne commune capacité.*

*Cela estant; & ce que nous auons dit dans tout le cours de cette Preface, ayant esté étably par raison, ou confirmé par exemples; Il est aisé de iuger quelle doit estre la bonté & la valeur d'vn liure, qui est l'expression & l'Image de la science d'vn homme si habille & si consommé au suiet qu'il traite. Et certes, quand il n'auroit que fait l'Abregé des Commentaires de Cesar, & l'Extrait de ce diuin Liure, auec les Remarques qu'il y a adioustées; C'est à dire, tiré l'esprit de ce qu'il y auoit de bon, & separé le*

pur,

*pur, pour le dire ainsi, de ce qu'il y pouuoit auoir d'impur en la conduite militaire du plus grand Capitaine que le monde ait iamais veu. Quand il n'auroit qu'aiusté tout cela à l'vsage de la guerre moderne, & selon la differen-ce que l'Artillerie a apportee à l'ancienne; Il auroit fait vn Trauail inestimable en son genre, & ie pense qu'on ne pouuoit dauantage obliger le public de ce costé là, que de le luy communiquer. Mais il ne s'est pas contenté de cela, & il n'y a point de partie dans toute l'estendue de cette riche matiere, qu'il n'ait touchée distinctement, & qu'il n'ait traitée en Maistre, comme on le pourra iustifier par la lecture de ce Liure.*

*Que s'il y en a qui trouuent estrange, de voir des Liures d'vn homme de cette Naissance & de cette Profession; I'ay desia dit au commencement que son intention n'auoit pas esté de trauailler pour le public, ny d'exposer au iour ses Obseruations & ses pensées sur l'Art Militaire, bien qu'il les eut redigées par escrit. Mais quand cela eut esté, Ie dis qu'il ne faudroit pas s'en estonner dauantage; que de ce que le Soleil ne garde pas toute sa lumiere pour soy, & qu'il en fait part aux autres Astres, & aux choses Inferieures: que de ce que les Corps odoriferans ne retiennent pas au dedans d'eux ces douces & charmantes qualitez, qu'ils exhallent au dehors; & en vn mot de ce que c'est vne proprieté inseparable de la nature du bien, de se communiquer & de se respandre. Outre que l'exemple de Cesar, dont la plume a erigé de si beaux monumens à sa gloire, & qui a presque laissé autant de preceptes, qu'il*

*a raconté de ses actions militaires, doit mettre à couuert ceux qui estant nés pour agir, ne sçauroient se delasser plus honnestement de l'action, qu'en s'appliquant à escrire les choses qu'ils ont faites, & qu'il importe que la posterité sçache, ou celles que ceux de leur profession doiuent faire.*

*I'adiouste à l'exemple du premier des Cesars, celuy d'vn Cesar moderne, & du plus grand Cesar veritablement, qui ait gouuerné l'Empire depuis Charlemagne, qui est Charles le Quint. Celuy-cy accompagna le present qu'il fit à son fils de la Resignation de tant de Royaumes, & d'vne succeßion si vaste; d'vn Traité de l'Art de faire la guerre, si particulier & si specifique; qu'il descend iusqu'à la conduite qu'il obserueroit faisant la guerre au Turc, & à celle qu'il suiuroit faisant la guerre à la France, &c. Là on voit entre autres choses fort exactement & regulierement, la façon de fortifier des Camps & de loger des Armées, que Fabrice Colomne auoit commencé d'introduire, & auec laquelle il fit eschouër M. de Lautrec à la Bicoque: & dont le Duc d'Alue s'est du depuis si vtilement seruy; que par ce moyen il a souuent triomphé sans auoir combatu; & fait des gains notables à la guerre, sans courir fortune de faire des pertes.*

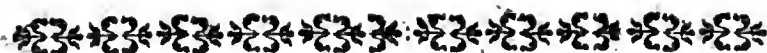
*Ie ne veux pas finir ce discours sans dire vn mot de moymesme, & supplier le Lecteur de croire, qu'encore que la paßion que i'ay pour M. de Rohan, qui a des fondemens tres-iustes, m'ait mis la plume à la main pour parler de luy; ce n'est pas la paßion qui luy a donné le mouuement, & qui l'a conduite, mais la seule verité autant que ie l'ay*

*connuë. Que le Rapport que i'ay fait de quelques-vnes de ses actions, est d'autant plus naif & plus fidelle; qu'il n'est pas tissu de Memoires qu'on m'ait offerts, ou que i'aye recherchez pour cette occasion: Mais de ceux que i'ay eu le soin de recueillir de temps en temps selon l'occurrence des affaires, & que i'ay demeslez icy de la foule des autres de semblable nature, que i'auois mis ensemble, & donné en garde à ma memoire pour contenter ma curiosité, ou pour m'en seruir, si par hazard i'en auoit besoin.*

*Is'y trouuera quelque digression, qu'il eust peut-estre esté à propos de retrancher, ou quelque matiere trop estenduë pour vne Preface. A quoy, si cela est, ie n'ay rien à respondre, sinon que i'ay failly, & qu'on a bien quelquefois de la peine à se defendre de l'abondance lors qu'elle vient, & à moderer l'actiuité de l'imagination quand elle s'échauffe. Que si les dernieres fueilles cõtiennent vne Relation escrite à peu prés selon les loix de l'Histoire, au moins selon l'Idée que i'en ay cõceuë, & qu'on a mise au iour, & par consequent peu cõuenable peut estre à la condition d'vne Preface, qui semble ne deuoir estre composée que de Raisonnemens & d'instructions. Ie n'ay encore à respondre, si cela est, sinon que ie me suis laissé emporter à quelques restes qui me sont demeurez d'vne violente ardeur d'escrire l'Histoire de ce temps, dont i'ay autrefois esté possedé: Et bien que i'aye quitté ce dessein, dont l'execution a esté commise à des personnes plus capables que moy; Ie n'ay pû neantmoins m'empescher d'essayer mes forces sur vn sujet qui s'estoit presenté fort plausible, ny de m'éprou-*

*uer sur vne belle Carriere qui m'estoit ouuerte. Enfin comme ie consens de bon cœur, si i'ay quelquefois parlé raisonnablement en ce discours, d'vn Mestier dont ie ne fais pas profession que les gens de guerre que ie reconnois pour mes legitimes Iuges, l'attribuent à la fortune, plutost qu'à moy; Ie les coniure aussi si i'en ay parlé mal à propos, comme il me peut estre souuent arriué, de m'estre indulgens, au moins parce que ie preuiens l'accusation de mes fautes par vne Confession volontaire: & de ne refuser pas de faire courtoisie a vn homme qui la leur demande.*





# TABLE

## *DES LIVRES DE L'ABREGE des guerres de Gaule.*



---

*Table seconde des guerres Ciuiles.*



†

---

*Chapitres.*

*Table des Chapitres du traitté de la guerre.*



A B R E G E'

# DES GVERRES DE GAVLE

## DES COMMENTAIRES DE CESAR.




*Auec quelques remarques sur icelles.*

## LIVRE PREMIER.



CESAR ayant eu le gouuernement des Gaules pour cinq ans, la premiere guerre qu'il y eut, fut contre les Suisses : l'ambition d'Orgentorix la causa. C'estoit vn homme riche, noble & puissant dans sa Nation; il persuada à ce peuple, hardy de sa nature, & exercé aux armes par les guerres qu'il auoit auec ses voisins, de s'élargir dans la Gaule, où le païs estoit plus grand & meilleur que le

leur. Pour cét effet la deliberation estant prise, ils prennent trois ans de terme pour faire leurs preparatifs, pendant lesquels ils se fournissent de chariots & cheuaux de charge; ordonnent de semer tous leurs païs de toutes sortes de grains, pour faire la prouision de leurs viures, & nomment pour leur Chef & conducteur Orgentorix; qui de sa part employe ce temps-là, à se fortifier de l'ayde de ses voisins, persuade à Casticus Bourguignon, de se faire Seigneur de son païs comme son pere l'auoit esté; attire à mesme dessein Dumnorix d'Autun (frere de Diuitiac) le plus puissant de sa ville, & luy baille sa fille en mariage. Mais les Suisses ialoux de tout temps de leur liberté, & s'apperceuans qu'Orgentorix aspiroit à les assuiettir, se saisissent de sa personne, & sur les contestations de son procés, à cause qu'il auoit vne grande suitte de parens & partisans, il meurt en prison; cela n'allentit point le dessein de ce peuple, lequel à iour nommé, ayant pris pour trois mois de viures, bruslé le reste de leurs grains, & toutes leurs villes en nombre de douze, & quatre cens villages, & ayant persuadé de faire le semblable à ceux de Basle, Distalingen &

de Clackij leurs voisins; ils partent & s'acheminent vers Geneue, pour là passer le Rhosne. Cesar ayant entendu cette nouuelle, va promptement à Geneue, assemble ce qu'il peut de gens de guerre; fait couper vn pont qui estoit sur le Rhosne, & entreprend vn fossé & vne muraille de dix-huit milles de long, depuis le Lac de Geneue iusques au mont Iura, pour empescher le passage du Rhosne. Ce qu'apprenant les Suisses, ils luy deputent pour luy demander le passage: il les amuse: & leur promet response vne autre-fois. Cependant il se met en estat de les empescher, & eux depuis son refus ayant tenté en vain le passage, ils prennent le chemin de Bourgogne, que Dumnorix leur procura. Ce que voyant Cesar, laisse Labienus à Geneue, va leuer de nouuelles legions, les suit, & les ayant rencontrez au passage de la Saone, leur deffait la quatriesme partie de leurs troupes qui n'estoient encore passées: apres cela il fait vn pont sur la riuiere, les poursuit; mais les viures commençans à luy manquer, & s'estant apperçeu que Dumnorix empeschoit ceux d'Autun de luy en donner, ce qu'ils luy auoient promis; il le dit à Diuitiac son grand Amy

& frere de Dumnorix, qui le luy confesse, intercede pour luy, & obtient son pardon. Puis ayant appris que les Suisses estoient campez au pied d'vne montagne, il la fait reconoistre, & ayant trouué qu'elle estoit de facile accés, il y enuoye toute la nuit Labienus pour en gaigner le sommet, & au matin s'estant mis en bataille, il depesche Considius pour reconoistre les ennemis, lequel ayant pris l'alarme de Labienus, rapporte à Cesar que les ennemis s'estoient saisis de la montagne, ce qui l'arresta, & l'empescha ce iour là de deffaire les Suisses. Le lendemain il prend la route de Beaune, pour distribuer le bled à son armée, dont les Suisses s'apperceuant le suiuirent. Cesar les voyant venir à luy se saisit d'vn costau, mét son armée en bataille à la moitié de la pente, & tout au haut y loge deux legions nouuellement leuées & tout le bagage, met pied à terre, renuoye son cheual, & fait faire le semblable à tous les autres, pour monstrer qu'il falloit vaincre ou mourir. Les Suisses le viennent attaquer, il les defait, les poursuit viuement, deffend à ceux de Langres de les assister de viures, & enfin les contraint de se mettre à sa discretion. Il leur oste leurs armes,

prend des ostages, & les oblige de retourner habiter en leur païs, & de restablir leurs maisons, & de trois cens soixante-huit mille personnes, dont il y en auoit nonante deux mille portant armes, il n'en retourna en tout que cent dix mille.

## REMARQVES.

*La resolution de ce peuple, qui semble barbare, & qui par son mauuais succez est condamnée vniuersellement, a neantmoins les mesmes principes de tous Conquerans, à sçauoir, le desir de commander & s'accroistre, & est remarquable en sa preuoyance de trois ans pour s'apprester, en sa constance pour apres la mort du Chef ne desister point du dessein, & en l'execution de son dessein de brusler leurs biens & leurs maisons, afin de ne se laisser aucune esperance de salut, sinon au trenchant de leurs espées. Dont on peut recueillir qu'on ne doit entreprendre aucun grand dessein en tremblant, ny regarder les moyens par où on peut eschapper, mais plustost à ceux par où il faut necessairement vaincre. Car si dés le commencement d'vn dessein perilleux, vous faites conoistre comme vous pouuez vous sauuer, l'impatience ou la timidité naturelle des hommes, en fait rechercher le moyen au moin-*

dre accident qui arriue : & si les Suisses n'eussent rencontré l'incomparable vertu de Cesar, qui par sa valeur, industrie, diligence & bonheur arresta leur fureur; ils eussent pû venir à bout de leurs entreprises.

En la conduitte de cette guerre, Cesar a monstré (comme en toutes les autres,) que ce qui l'a rendu heureux en ses exploits; a esté principalement son inuariable ordre au camper seurement, se retrenchant tousiours, afin de n'estre iamais contraint de combattre que quand il voudroit, & de pouuoir prendre les occasions qui s'offriroient de deffaire ses ennemis : de pouruoir à ce que les viures ne luy manquassent point, & de tenir tousiours ses soldats en exercice & en halaine, pour pouuoir executer ses desseins auec promptitude & bon ordre.

Le pardon de Dumnorix est remarquable. Sa naturelle clemence l'y porta, se laissant vaincre aux prieres de son frere Diuitiac qu'il aimoit, neantmoins il fit prendre garde à ses deportemens, afin qu'à l'auenir il n'en arriuast de nouueaux inconuenients.

La faute de Considius fait voir combien il importe d'enuoyer des personnes experimentées pour reconnoistre vne armée.

Et le commandement qu'il fit aux Suisses de retourner habiter leurs païs, fut prudent, pour

*empeſcher que les Allemans (Nation tres-puiſſante) ne les vinſſent occuper, & s'approchaſſent par là de la Provence.*

# SECONDE GVERRE.

LE ſujet de la ſeconde Guerre fut tel. La diuiſion des Auuergnats & Autunois, peuples puiſſans en Gaule; auoient appellé les Allemans, à l'ayde deſquels les premiers auoient vaincu les autres. Neantmoins ils ſe trouuoient tous opprimez, & beaucoup plus les victorieux que les vaincus; car ceux-cy en furent quittes pour quelque tribut & des oſtages, & les Allemans oſterent aux autres la plus part de leurs terres; ſi bien que ſe voyans tous aſſuiettis, ils tiennent vne aſſemblée d'Eſtats par la permiſſion de Ceſar, pour demander ſon aſſiſtance, laquelle il leur promet. Mais ayant pour cét effet enuoyé vers Ariouiſtus Chef des Allemans; il en reçoit des reſponces ſi ſuperbes, qu'enfin ils en viennent aux mains, où Ceſar le deffait, le chaſſe des Gaules, & tous les Allemans,

en leur faisant repasser le Rhin. Ces deux guerres furent finies en vn Esté.

## REMARQVES.

*SVr quoy faut remarquer combien sont dangereux tels secours auxiliaires, sur tout quand on les requiert de peuples plus puissants que soy. Cesar a bien chassé Ariouistus, mais les Gaulois n'ont fait que changer de Maistre. Il s'embarque à ceste guerre pour deux raisons, la premiere, pource qu'il redoutoit que cette puissante Nation prenant pied en Gaule, ne vinst fondre en Prouence, & ne s'approchast d'Italie; & l'autre, pource que par icelle il s'insinuoit insensiblement en la conqueste desdites Gaules, ce qu'il mesnagea si dextrement, en entretenant parmy eux leurs diuisions, qu'auec l'ayde des vns il vainquit les autres, & enfin les assuiettit tous.*

*Faut encore remarquer sa diligence, (tant recommandée en toutes ses actions) pour se saisir de Besançon, ayant preuenu ses ennemis, & par ce moyen ayant pourueu à la nourriture de son armée. Ce fut là qu'vne terreur panique saisit ses soldats, laquelle commença par les volontaires, qui voulans se retirer décourageoient les autres, afin de couurir leur honte par la generale de toute l'armée; ce qui est vne chose tres-dangereuse,*

*reuse, & à quoy vn General d'armée doit prendre soigneusement garde, ne deuant iamais hazarder vne bataille, qu'il n'ait remis le cœur aux siens, ce que fit Cesar pour lors en les haranguant, en quoy il excelloit. Il se seruit aussi (comme plusieurs autres Capitaines, sur tout Marius) de se camper fortement deuant cette armée redoutable, & de faire connoistre à ses soldats par de petits combats, que leurs ennemis n'estoient pas inuincibles, ny plus vaillans qu'eux; leur faire conceuoir qu'adjoustant l'ordre & la discipline militaire à la prudence de leur Chef, ils leur estoient superieurs: car les Romains n'ont iamais vaincu les autres Nations par le grand nombre ny par la vaillance, mais par la science de la guerre qu'ils exerçoient tousiours, par l'obseruation de leur ordre, & par le retranchement de leur camp. Sur quoy il faut considerer qu'Ariouistus s'estant logé entre Cesar & le lieu d'où luy venoient les viures, & Cesar ne l'ayant pû attirer cinq iours durant à la bataille, apres auoir bien fortifié ledit camp, il va auec toute son armée en bataille en fortifier vn petit, en vn lieu aduantageux, esloigné du premier de deux milles, & qui luy fauorisoit le chemin de ses viures, faisant trauailler le tiers de son armée, pendant que les autres deux tiers estoient en bataille, qui repousserent les troupes qu'Ariouistus enuoya, pour*

*empeſcher ladite fortification. Laquelle eſtant faite y laiſſe deux legions, & rameine le reſte de ſon armée dans ſon vieux camp. Le lendemain Ceſar ſe met en bataille entre les deux camps: mais s'eſtant retiré, Ariouiſtus attaque le petit & en eſt repouſſé. Ceſar ayant ainſi raffermy le courage de ſes ſoldats, ſort toute ſon armée en bataille, & va juſques au retranchement d'Ariouiſtus, le prouoque au combat, lequel ſort & eſt defait.*





# TROISIESME GVERRE.

## LIVRE II.



LA troisiesme Guerre de Cesar fut contre les Belges, tierce partie de la Gaule, & ceux qui pour lors estoient les plus aguerris. Les principales causes en furent, que voyans le reste des Gaulois en paix auec les Romains; ils craignirent d'en estre attaquez : puis ils en furent sollicitez par quelques Gaulois, mescótens ou ambitieux; les vns ne prenant plaisir de voir non plus les Romains que les Allemans dans leur païs, & les autres qui apprehendant de ne pouuoir durant leur seiour s'emparer de quelque Principauté ou Domination. Le dénombrement de leurs forces montoit à deux cens quatre-vingts vn mil hommes de combat. Cesar ayant

appris ce grand preparatif, fait attaquer par Diuitiac, & les Autunois ceux de Beauuais, & s'estant asseuré de ceux de Reims qui se declarent pour luy, il va planter son camp sur la riuiere d'Aisne pres de Soissons, puis il secourt Brenne, & les ennemis voulans passer ladite riuiere, il s'y oppose & en tuë grand nombre. Apres cela les viures manquant à vne si grosse armée, & ceux de Beauuais apprenant que Diuitiac rauageoit leur territoire; ils resolurent de s'en retourner chacun chez soy, & se remettre ensemble pour secourir le premier des peuples qui seroit attaqué. Mais ils firent leur retraite si en desordre, que Cesar eut loisir de les ioindre, & les chargeât sur la queuë les mit à vauderoute, où il en fit vn grand massacre, & en suitte va assieger & prendre Noyon. Tous ces peuples sont ioug, horsmis ceux de Tournay, estimez les plus vaillans de tous, qui ayant mis leurs vieillards, femmes & enfans en seureté, resolurent de se defendre. Cesar va à eux, ils l'attaquent si furieusement sur vn logement qu'ils le penserent defaire, & il confesse qu'en ce combat sa bonne fortune y eut autant de part que sa valeur & industrie; neantmoins il les défit, apres quoy

il ne trouua plus de resistance, & la renommée de ses victoires le rendit redoutable iusques dans l'Allemagne, & luy acquist toute la Normandie & la Bretagne, que P. Crassus vn de ses Lieutenans soumit au peuple Romain, auec vne seule legion.

## REMARQVES.

*FAut noter icy le iugement de Cesar, qui par sa diligence s'asseura de ceux de Reims, par son industrie & douceur les maintint fidelles, & par sa preuoyance prepara vne diuersion contre ceux de Beauuais, peuple tres-puissant, qui luy fut tres-vtile.*

*Apres est à considerer qu'vne armée de trente ou quarante mille hommes bien aguerris & disciplinez, peut auec patience, en se retrenchant, & en se bien logeant, dissiper les plus nombreuses armées, lesquelles, faute de viures, se destruisent d'elles mesmes; & si elles combattent (pourueu qu'on éuite d'estre enuironné de toutes parts) les desordres & la confusion les dissipent. Les guerres des Romains en font foy, qui n'ont iamais défait leurs ennemis, qu'ils ne fussent en moindre nombre qu'eux, ny esté forcez de sortir de leur camp retranché, pour donner la bataille contre leur gré: & particulierement la presente,*

en laquelle Cesar a eu plus d'affaire contre vne seule Prouince des Belges, que contre tous les Belges ensemble, ayant descrit tres-particulierement de la bataille qu'il eut contre ceux de Tournay, comme vne des plus dangereuses qu'il ait iamais donnée; où il y a plusieurs choses dignes d'estre considerées.

La premiere, que ceux de Tournay ayans esté aduertis que Cesar faisoit marcher apres chaque legion le bagage d'icelle; ils se resolurent de s'embusquer & de le combattre, iugeans bien que le bagage separant les legions en vn païs plein de hayes, elles ne se pourroient secourir les vnes les autres, & qu'ainsi ils pourroient auec toutes leurs forces défaire chaque legion à part.

La seconde, qu'ils se trouuerent trompez en leur presupposition, pource qu'encore que Cesar fist ainsi marcher son armée en païs amy pour la commodité d'icelle; neantmoins quand il fut en païs suspect, il fit marcher six legions ensemble, puis tout le bagage, & derriere iceluy deux legions ensemble nouuellement leuées, & ce fut en tel ordre, & sur son logement qu'ils le chargerent.

La troisiesme, la confession de Cesar, qui aduoüe franchement que son armée fut attaquée tellement à l'impourueu & si viuement, & en vn païs si couuert; que ce ne fut ny son ordre ordinaire qui la sauua, (car il n'eut loisir de la met-

*tre en bataille,) ny les exhortations, ny sa presence par tout,) pource qu'il luy fallut combattre où il se trouua: ) mais attribuë seulement le salut d'icelle, à la longue discipline de ses soldats, qui sçauoient d'eux-mesmes se ranger où il falloit, & à ce qu'il falloit obseruer exactement à tous ses Officiers de demeurer en leur deuoir, tandis que le retranchement du camp se faisoit, si bien que par tout il se trouua des gens à commander, & d'autres à obeïr: ce qui causa la resistance & empescha l'estonnement.*

*La quatriesme, qu'vne resolution temeraire est souuent à craindre, & que pour l'euiter il ne faut iamais relascher ce qui despend de la discipline militaire.*

*Et la cinquiesme, que sur la trahison que ceux de Bolduc, (qu'il auoit assiegez dans la meilleure de leurs forteresses,) luy voulurent faire apres s'estre rendus; on doit apprendre qu'il se faut tousjours déffier de son ennemy, & se tenir d'autant plus sur ses gardes, qu'on est proche de le vaincre.*



# QVATRIESME GVERRE.

## LIVRE III.



E premier exploict d'armes fût contre Seruius Galba, vn des Lieutenans de Cesar, qui l'ayant enuoyé auec vne legion & quelque caualerie au païs d'Ælen, Valais & Sion, (qui s'estend depuis la Sauoye iusqu'au lac de Geneue) pour asseurer le traffic des Marchands, apres quelques combats heureux fit paix auec ces gens-là, receut leurs ostages, & ayant laissé deux compagnies au païs d'Ælen, il va loger auec le reste de la legion au bourg de Martanach, situé dans vne valée, & separé en deux d'vne petite riuiere nommée la Branse; il retranche son camp d'vn costé d'icelle, & de l'autre il y loge les Gaulois qu'il auoit auec luy. Le

petit

petit nombre des soldats qu'il auoit en son camp, (qui n'estoit encor bien en défence,) donna la hardiesse à ces peuples de se reuolter, esperans qu'à la premiere attaque ils l'emporteroient : car ils ne pouuoient supporter qu'il retinst leurs enfans en ostage, & apprehendoient que les Romains n'annexassent ces lieux-là à la Prouence qui en estoit voisine. Il se voit donc attaque de toutes parts, auant qu'il eust loisir de se reconnoistre, & ses affaires se trouuant en grande extremité, n'ayant viures pour subsister, ny gens pour resister longuement: le desespoir luy fit receuoir le conseil de P. Sextius Baculus premier Centenier de l'enseigne Röuelle, & de G. Volusenus Colonel de mil hommes, qui fut de sortir de toutes parts sur leurs ennemis, ce qu'ils firent si brusquement que ceux qui ne se pouuoient défendre contr'eux dans vn retranchement, les deffirent à la campagne. Cela fait il prend le temps de leur estonnement, pour retirer sa legion en lieu de seureté.

Mais l'occasion de la quatriesme guerre fut telle, que P. Crassus l'vn des Lieutenans de Cesar, ayant enuoyé plusieurs Tribuns pour faire la prouision des bleds, ne-

cessaire pour la nourriture de son armée aux païs du Perche, Cornoaille, & Vannes; ils les retindrent contre la foy publique, en esperance de recouurer leurs ostages. A cét exemple leurs voisins firent le semblable, & tous manderent à Crassus qu'ils ne les deliureroient point qu'on ne leur rendist leurs ostages. Cesar ayant entendu cette coniuration, se prepare diligemment à la guerre; iugeant que s'il la laissoit impunie, il ouuroit la porte à vne reuolte generalle: car il connoissoit bien l'humeur des François prests à prendre les armes, aymans leur liberté, & abhorrans la seruitude. Il pouruoit premierement à empescher que la ligue ne s'augmente. Pour cét effet il enuoye Labienus au païs de Treues auec la caualerie, luy ordonnant de visiter ceux de Reims & les autres Belges: P. Crassus en Gascogne auec douze enseignes de Legionnaires, & bon nombre de gens de cheual: Q. Titurius Sabinus auec trois Legions au Perche, Allençon & Lizieux; donne l'Armée de mer à D. Brutus, & luy auec celle de terre, se resout d'aller attaquer le peuple de Vannes, comme le Chef de cette guerre. Leur païs est maritime, difficile à aborder & puissant en vaisseaux; si bien que quand auec

beaucoup de trauail il auoit reduit vn lieu à estre forcé, les habitans se mettoient dans leurs vaisseaux auec tous leurs biens, & alloient en vn autre, & ainsi il n'auançoit rien iusqu'à ce que son armée de mer estant venuë, il leur donna la bataille & les défit. Apres cela ils se rendirent à Cesar, qui fit mourir tout le Senat & vendre le peuple. En ce mesme temps les Lieutenans que Cesar auoit distribuez par les Gaules, ne furent pas sans affaires. Q. Titurius Sabinus fut attaqué par Viridonix Chef de diuers peuples, auec de grandes forces. Mais par sa patience & son astuce il l'attira à le venir attaquer dans son camp retranché, & le vainquit, ce qui r'asseura tout ce païs là. P. Crassus du costé de la Guyenne défait les Sontiates, les assiege dans leur ville & la prend. Apres la capitulation, Adeantuan leur Chef sort auec six cens de ses plus affidez soldats, & tasche de faire effort sur le camp des Romains : mais estant repoussé Crassus ne laisse de luy tenir la premiere capitulation accordée. Durant ce siege les peuples d'Espagne & de Gascogne qui sont autour des Monts Pyrenées, se liguent ensemble, & eslisent pour Chefs, des Capitaines qui auoient fait la guerre sous Ser-

torius. Craſſus les vint attaquer. Ils ſe retranchent & luy coupent les viures de telle ſorte; qu'il eſt contraint de les combattre dans leur retranchement, auquel de bonne fortune pour luy il trouua quelque manquement, par où il les força. Cette victoire ſoumit tous ces peuples là. Ceſar ne voyant plus en armes que ceux de Teroüenne & Gueldres, quoy que l'Eſté fuſt fort aduancé s'y achemine, où il trouue vne nouuelle maniere de faire de guerre. Ces gens-là ſe retenans dans de grandes foreſts; il les y va chercher, & eſtant ſur le bord, ainſi qu'il fortifioit ſon camp, ils l'attaquent & ſont repouſſez; apres quoy Ceſar s'aduance dans la foreſt, en fait couper les arbres; s'en ſert comme d'vn rempart, & auec vne peine & diligence incroyable, s'auance iuſques où ils tenoient tout leur beſtail & dernier bagage: mais le temps vint ſi rude & pluuieux, qu'il fut contraint de mener ſon armée en garniſon & d'hyuerner.

## REMARQVES.

*Ainſi finit cette guerre, où nous remarquerons premierement l'vtilité des retranchements des camps, qui ſeruent aux païs entiers de*

*bride comme les Citadelles aux villes, les Romains n'ayant maintenu sous leur obeïssance tant de Peuples conquis que par ce moyen là: car les armées qui sont en garnison en diuerses villes peuuent ainsi separées estre défaites en tout ou en partie par vne coniuration : puis les delices des villes corrompent toute discipline militaire, & auilissent tout courage genereux. En tout cas, s'il y a plus de forteresses qu'il n'en faut garder, il les faut démanteler, afin que rien ne puisse resister à l'armée, laquelle estant tousiours ensemble s'oppose à tout ralliement de coniuration; Estant tres-certain, que non seulement pour empescher les sousleuemens d'vne Prouince conquise, mais aussi pour conseruer son païs contre vne plus grande force que la sienne, (donnant ordre qu'on ne manque point de viures), on le peut faire en se retranchant fortement. Car quiconque se met tout à fait sur la deffensiue en se r'enfermant dans les villes, il faut (sans vn secours estranger) qu'à la longue il perisse : pource que deux ou trois années de degats de la campagne reduisent les villes à la faim, & leur font connoistre que vostre foiblesse ne les peut sauuer. Si bien qu'ils aiment mieux se rendre à vostre ennemy que se perdre.*

*En second lieu, nous considererons combien Crassus fut embarassé, quand il eut affaire aux Capitaines qui auoient appris leur mestier sous*

Sertorius, & qui selon la coustume des Romains se seruoient de l'aduantage des lieux, fortifioient leur camp & coupoient les viures. Car auec telle maniere de faire la guerre, ils auoient reduit ledit Crassus à tel point, qu'il fut contraint d'attaquer leur camp, lequel encore qu'il le forçast, soit ou pour auoir de meilleurs soldats, ou pour trouuer quelque endroit d'iceluy mal fortifié, il ne laissa d'entreprendre ce coup, plus par desespoir que par raison, & lors seulement qu'il se trouua dans la necessité de mourir de faim.

Nous remarquerons encor en ce qui arriua à Cesar en toute cette guerre, comme nulle diuersité dont on se seruit pour la luy faire, ne l'estonna, soit qu'on l'attaquast en campagne raze, ou dans son camp, ou qu'on le surprist, ou qu'on se retirast en lieux inaccessibles; ayant tousiours cherché ses ennemis partout, & sans relascher vn seul point de la discipline militaire. Car encor que nos ennemis fassent quelquefois des actions qui tesmoignent de la peur, pour mieux nous surprendre: Il ne faut pourtant iamais les mespriser, estant vn mestier que le nostre, où vne faut ne se repare point, & où vne heure fait perdre la reputation acquise en trente ans.

Pour clorre ce discours, i'adiousteray que la cruauté que Cesar fit à ceux de Vannes ne doit soüiller sa clemence, qu'il a tesmoignée tout le

*cours de sa vie; mais considerer qu'il força plutost son naturel en cette action seuere, pour chastier le violement du droit des gens, en ce qu'ils auoient retenu prisonniers ceux qui sous bonne foy alloient negocier auec eux: & aussi pour donner terreur à tous ces peuples si sujets à la reuolte, en leur faisant esprouuer vn doux gouuernement quand ils se maintenoient en obeïssance, & en les traittant rigoureusement quand ils en sortoient.*





# CINQVIESME GVERRE.

## LIVRE IV.



Es Allemans de Francfort & de Hessen, en nombre de quatre cens mille Ames, se voyans persecutez par les Sueues, (le plus puissant & hardy peuple d'Allemagne) quittent leur païs, & apres auoir roullé par diuerses contrées abordent au Rhin, à l'endroit des Prouinces de Gueldres & Iuliers; d'où ils chassent les habitans, & s'emparent de leur terre d'vn costé & d'autre de la riuiere. Cesar qui connoissoit l'humeur des François, inquiet, & prompte à secoüer le ioug de la seruitude; se resolut de ne laisser affermir les Allemans deça le Rhin. Et encor qu'il s'apperçeust bien qu'ils auoient commencé de traitter auec eux; Il le dissimule, & anticipant le

temps

temps qu'il auoit accouſtumé de ſe mettre en campagne, va droit pour combattre leſdits Allemans, leſquels eſtonnez de cette diligence luy enuoyent des Ambaſſadeurs pour traiter de paix. Il les écoute paiſiblement, leur donne de bonnes reſponſes: mais il marche touſiours vers eux. En fin ils tombent d'accord des conditions pourueu que Ceſar vueille s'arreſter trois iours. Il leur en accorde vn, durant lequel ſa cauallerie en nombre de cinq mille s'eſtant aduancée au fourage, elle fait rencontre de huit cens cheuaux Allemans qui les chargent bruſquement, les mettent en route, & les menent battant iuſques au camp des Romains. Mais le lendemain ayant enuoyé tous leurs principaux chefs vers Ceſar, pour s'excuſer de cette action, & luy remontrer qu'elle eſtoit ſuruenüe par accident; il les retient priſonniers, marche auec ſon armée vers les Allemans, les ſurprend & les taille tous en pieces; apres quoy il fait vn pont ſur le Rhin, paſſe en Allemagne, ſecourt la ville de Coloigne, accorde la paix à ceux qui veulent donner des oſtages, bruſle & rauage les autres, & au bout de dix-huit iours retourne en France, & rompt ſon pont.

## REMARQVES.

EST à noter icy la conduite de Cesar, qui par sa prompte & inopinée venuë, dissipa les menées qui se faisoient entre lès Allemans & les Gaulois: par sa dissimulation enuers les Gaulois, feignant de ne sçauoir lesdites menées, & leur tesmoignant de la confiance, les retient & les empesche de se precipiter dans vne ligue auec les Allemans: par son industrie les amuse en traité tandis qu'il s'auançe tousiours vers eux, & quand l'occasion s'offre, il prend son auantage pour les prendre en desordre, & destituez de leurs chefs; leur faisant accroire qu'ils auoient les premiers rompu le traitté.

Apres faut considerer, qu'à la renommée de cette grande defaite, il voulut faire voir les Aigles Romaines delà le Rhin, pour donner de l'espouuante aux Allemans, afin de les contenir à l'aduenir. Qu'il ne voulut passer le Rhin sur des batteaux comme chose trop perilleuse; mais il fit vn pont qu'il fit fortifier & garder des deux costez de la riuiere: qu'il ne demeura en ce païs là, que le temps necessaire à la reputation de ses armes, & qu'en retournant il coupa son pont, afin d'oster le moyen aux Allemans de s'en seruir.

*I'adiouste encor que la defaite de cinq mille cheuaux Romains, par huit cens cheuaux Allemans, & le lendemain la defaite de quatre cens mille Allemans par trente ou quarante mille Romains; monstrent clairement que ce n'est pas la vaillance naturelle d'vne Nation sur l'autre, ny le grand nombre sur le petit qui donne le gain des combats, mais l'obseruation exacte de la discipline militaire, & l'exercice continuel des armes, qui instruit non seulement à bien combattre, mais aussi à bien prendre ses auantages, & à connoistre quand il faut combattre ou non.*

---

# SIXIESME GVERRE.

LA sixiesme guerre de Cesar fut contre l'Angleterre, pource que ceux de ceste Isle là assistoient souuent les François contre luy. Pour cét effet, il s'enquiert des Marchands qui y trafiquoient quelles Nations y habitoient, comme ils faisoient la guerre, sous quelles loix ils viuoient, & quels estoient leurs meilleurs ports. Apres il enuoya reconnoistre la coste par C. Volusenus, puis fit venir ses nauires, sur les-

quelles il auoit fait la guerre à ceux de Vannes, & prepara toutes choses necessaires à son dessein. Le bruit de ce preparatif donna sujet à plusieurs villes Angloises de luy enuoyer des Ambassadeurs, luy promettre obeïssance, & luy offrir des ostages, lesquels il r'enuoya auec bonnes paroles, & auec eux Cornio [qu'il auoit fait Roy d'Arras,] pour sous ce pretexte reconnoistre mieux le païs. Neantmoins Cornio n'osant se fier aux Anglois, demeura seulement cinq iours sur les costes, puis retourna faire son rapport de ce qu'il auoit pû connoistre. Cependant Cesar fait paix auec ceux de Teroüenne, afin de ne laisser aucune guerre derriere luy: prend deux legions & partie de sa caualerie: enuoye le reste de son armée au païs de Gueldres, sous la charge de Q. Titurius Sabinus & Arunculeius Cotta: donne la garde du port où il s'embarquoit à P. Sulpicius Ruffus, & fait voile. Il arriue heureusement à la coste d'Angleterre, (auec son infanterie seulement,) qu'il trouue toute en armes: il tente de faire là sa descente, où trouuant trop de difficulté, il la va faire à huit milles plus loing, encor fust-ce auec peril. Neantmoins il estonna tellement les Anglois, qu'ils luy

enuoyerent demander la paix. Mais vne tourmente estant arriuée qui luy fracassa plusieurs de ses vaisseaux, & reietta en terre ferme tous ceux qui portoient sa caualerie; leur donna courage, & au lieu de luy donner des ostages, armerent tout le païs contre luy, mal-menant vne de ses legions qui estoit allée au fourage, laquelle il secourt & la retire sauue. En ces extremitez Cesar pouruoit au radoubage de ses vaisseaux, à ses viures, à la seureté de son camp, & estant de nouueau attaqué par les habitans de l'Isle; il les combat & défait, ce qui les oblige derechef à demander la paix. Il la leur accorde, prend ostages de ceux qui en voulurent donner promptement, & r'amene en Gaule son armée saine & sauue. Il y eut seulement deux nauires auec trois cens soldats, qui estans descendus vn peu plus bas, furent chargez par ceux de Teruenne, ce que Cesar ayant entendu y court auec sa caualerie, les deliure, & defait ses ennemis.

## *REMARQVES.*

*EST à remarquer, que commencer vne guerre en Automne, sans vtilité apparente,*

en vn pays point reconnu, n'y ayant aucune intelligence, & auoir à passer l'Ocean; est vne entreprise, ce me semble, bien digne de l'inuincible courage de Cesar, mais non de sa prudence accoustumée. Neantmoins il faut condonner cette escapade à sa bonne fortune, laquelle il auoit assuiettie à sa volonté; car en ce dessein où il sembloit que les hommes & les Elements eussent conjuré contre luy, la Terre luy refusant le viure, la Mer fracassant ses vaisseaux, l'Air fournissant les tempestes, & le pays où il estoit abordé conjurant sa ruine; il resista constamment à tout cela, opposant à la faim sa preuoyance à nourrir son armée; au debris de la Mer, sa diligence pour le radoubage de ses vaisseaux; aux attaques de ses ennemis, ses armes pour les battre si bien, qu'il les contraignit de luy demander la paix, & ansi il se retira glorieusement d'vn mauuais pas, où tout autre deuoit succomber.

Considerons tousiours comme auant que de partir de la France, il pourueut à ce qui estoit necessaire pour la contenir en son deuoir, & à la seureté de son retour.

Notons encor combien Cesar abondoit en inuentions, pour bien prendre son temps dans l'occasion mesme: car comme il s'apperceut que ses soldats pour n'estre accoustumez aux combats de Mer, s'embarassoient à la descente; Il changea

*dans l'action mesme son premier ordre, & auec les vaisseaux à rame, approcha plus près de la coste, & malgré ses ennemis mit pied à terre; & eux pour voir vne maniere de vaisseaux qu'ils ne connoissoient point, s'estonnerent & se mirent en fuite. Aussi faut-il admirer en Cesar deux parties qu'il auoit en perfection, lesquelles rendent vn Capitaine excellent; à sçauoir qu'il pouruoyoit à toutes les choses qui pouuoient seruir ou nuire à son dessein auant que de l'entreprendre: & que dans l'execution il ne manquoit à prendre son temps quand il s'offroit, ou remedioit sur le champ aux accidens impreueus qui luy arriuoient. En quoy il a esté inimitable.*





# SEPTIESME GVERRE.

## LIVRE V.



Esar n'estant content de son premier voyage d'Angleterre; employe l'Hyuer à faire preparer l'équipage necessaire pour y passer vne seconde fois, & selon sa coustume il va en Lombardie, d'où auant que de retourner il passe en Esclauonie, pour y appaiser quelques seditions qui y estoient suruenuës, apres il retourne en son armée, trouue tout en bon estat, loüe vn chacun de la bonne diligence qu'ils ont apportée à apprester toutes choses. Mais auant que de partir il va à Treues, tres-puissant peuple, sur la diuision suruenuë entre Indutiomar & Cingentorix les deux plus puissans de la ville. Le dernier va au deuant de luy, & luy promet toute obeïs-

obeïssance : l'autre se prepare à la guerre. Neantmoins craignant d'estre abandonné, il se rend. Cesar le reçoit; mais il diminuë son authorité, & augmente celle de Cingentorix, qu'il croyoit luy estre plus affectionné. Cela fait il continuë son dessein, & mene à cette guerre les principaux de Gaule. Dumnorix d'Autun en fait difficulté, Cesar l'en presse, il s'excuse; il tasche de desbaucher les Gaulois: finalement il s'enfuit, il enuoye apres, & ne voulant retourner il est tué. L'embarquement se fit à Calais, où Cesar laissa Labienus auec trois legions & deux mille cheuaux : Il passe en Angleterre, il ne trouue nul empeschement à la descente; il fortifie vn camp pour garder ses vaisseaux, & y laisse Q. Atrius, passe outre, & force le camp des Anglois vn peu esloigné de là. Le lendemain Atrius luy mande que la tourmente a fracassé la plus part de ses vaisseaux. Il y retourne, employe dix iours entiers à les raccommoder, les met en terre, fait bien fortifier ce camp là, mande à Labienus qu'il luy fasse faire de nouueaux vaisseaux, puis auance vers Cassiuellanus declaré chef des Anglois contre luy, lequel ne l'ose attaquer si ce n'est quand il sort de son camp pour aller

au fourrage : ce qui l'oblige d'y aller fort & en bon ordre, & apres auoir esprouué en quelques escarmouches sa façon de combattre ; il le défait par C. Trebonius l'vn de ses Lieutenans, qui y estoit allé auec trois legions & toute la cauallerie. Depuis cette défaite il ne parut plus d'ennemis en gros, & Cesar ayant abordé la Tamise au seul lieu qu'on la peut gayer, la passe en despit des Anglois qui s'efforcerent de l'en empescher. Cela estonna tellement Cassiuellanus, qu'il ne fit plus que se cacher dans les forests : & voyant que diuerses villes s'estoient renduës à Cesar, il enuoya aussi vers luy, lequel le receut baillant des ostages, imposant vn certain tribut sur le païs ; puis voyant la saison auancée, & apprehendant quelques tumultes en France, il repassa la Mer, r'amenant son armée pleine de gloire : laquelle contre sa coustume, il fut cõtraint à cause de la sterilité de l'année, de la separer en diuerses garnisons pour la faire viure. Mais auant qu'il peust passer en Italie, Ambiorix & Catanuleus excitez par Indutiomar prennent les armes, attaquent Sabinus & Cotta deux de ses Lieutenans, les deffont, & les tuent comme ils pensoient se retirer de leurs loge-

mens. De là ils vont attaquer Ciceron dans son camp, l'vn de ses autres Lieutenans, qui se defend auec grande peine. Cesar le deliure & défait les Gaulois. Le bruit de la défaite de deux legions Romaines incite les autres Gaulois à se reuolter ; si bien que Labienus est attaqué dans son camp par Indutiomar. Il soustient son effort, puis apres le defait & le tüe. Comme la premiere defaite des legions Romaines auoit esmeu toutes les Gaules à se reuolter, aussi ces deux dernieres des Gaulois leur firent quitter les armes.

## *REMARQVES.*

*EN ce second voyage de Cesar en Angleterre, encore qu'il y soit allé plus fort & mieux preparé que la premiere fois, ayant remedié à toutes les choses qui luy auoient manqué ; neantmoins allant dans vn pays où il luy falloit aller par Mer, où il n'auoit aucune intelligence, & partant d'vn autre nouuellement conquis, sujet aux reuoltes, & qui enduroit mal volontiers la sujetion ; il contenta plutost en iceluy son ambition, qu'il ne fit grand profit aux Romains. Sur quoy nous remarquerons premierement sa dexterité & prudence, en ce qu'il emme-*

na volontairement auec luy tous les plus remuans des Gaules pour luy seruir d'ostage. Mais il semble que sa clemence naturelle luy fit faire vne faute en se contentant de diminuer l'authorité d'Indutiomar, au lieu de le ruiner tout à fait, dont depuis il se pensa mal trouuer.

Secondement, comme il ne s'estonne iamais aux accidens inopinez, & ausquels il pourroit comme s'il les auoit preueus. Ce qu'il tesmoigna bien à propos en cette grande tempeste, qui luy fracassa tous ses vaisseaux, & qui eust mis au desespoir tout autre que luy.

Tiercement, encor qu'il soit renommé pour le Capitaine, qui a mieux sceu se preualoir de ses victoires, & qui les a poursuiuies le plus chaudement; il ne l'a pas voulu faire en cette-cy, pource qu'il estoit en vn païs inconnu, & que son camp n'estoit encor bien fortifié.

Considerons aussi, que combien que la disette des bleds le contraignit contre sa coustume de faire hyuerner son armée en diuers lieux, & non tout ensemble, pour la faire viure plus facilement: Il le fit si iudicieusement, que les lieux où il la logea n'estoient si esloignez les vns des autres, qu'ils ne se peussent secourir: ny si proches, qu'ils ne continssent diuers peuples en deuoir. Neantmoins le succez de ce logement nous monstre euidemment, qu'il n'est rien si bon que de lo-

*ger en corps, pource qu'on entreprend plus facilement sur vne petite troupe que sur vne grande, ce qui donna hardiesse aux Gaulois de se reuolter, & d'attaquer le camp de Sabinus & de Cotta, où la harangue artificieuse d'Ambiorix qui parlementant auec eux, & leur persuadant que la reuolte estoit si generale, qu'à mesme heure tous les autres camps estoient attaquez, & ne se pouuoient secourir les vns les autres; les mit en telle confusion d'aduis, que la peur leur fit choisir le pire, qui estoit d'abandonner leur camp, & de se retirer. D'où nous apprendrons qu'on ne se trouue iamais bien de suiure les conseils de son ennemy, & que la retraitte en veuë d'ennemy est la plus dangereuse action qu'on puisse faire.*

*La resistance de Ciceron dans son camp, qui ne voulut receuoir le conseil de son ennemy, mais prit celuy de se defendre dans les retranchemens, luy reüssit à son salut & grande gloire, & donna loisir à Cesar de le secourir. En quoy il y a deux choses remarquables: la premiere, de Cesar qui ayant appris que les Gaulois venoient à luy pour le combatre; se voyant foible choisit vn lieu aduantageux, le fortifie, fait son camp fort petit, afin de le mieux defendre, & faire croire à ses ennemis qu'il estoit fort foible: lesquels apres l'auoir prouoqué au combat plusieurs fois, commencerent à le mespriser, dont s'engendra par-*

*my eux vne negligence de tout ordre, telle qu'ils ne l'attaquoient plus qu'en desordre : les ayant ainsi endormis vn iour, il les charge si brusquement qu'il les defait sans resistance : & Labienus l'vn de ses Lieutenans par vn semblable stratageme defait aussi facilement Indutiomar. Et la seconde, des Gaulois qui ne pouuant forcer le camp de Ciceron qui contenoit dix milles de circuit, qui fut fait en trois heures, & par des personnes qui n'auoient pour remuër la terre que leurs espées, & pour la porter que leurs habillemens. Ce qui monstre le grand nombre de gens qu'ils estoient, & ce qu'on peut faire aux armées bien reglées & bien pourueuës.*





# HVITIESME GVERRE.

## LIVRE VI.

CESAR voyant les affaires des Gaules se disposer à la guerre, se fortifie de trois legions Romaines, & de tout autant d'autres soldats qu'il peut trouuer. Ce qui luy vint bien à propos : car depuis la mort d'Indutiomar, les Treuois mirent leur gouuernement entre les mains de ses parens, qui se liguerent auec tous ceux qui se voulurent reuolter, & particulierement auec Ambiorix. Dont Cesar ayant eu aduis, met dés l'Hyuer quatre legions ensemble, surprend les Tournaisins & les force de se rendre & luy bailler des ostages : puis le Printemps venu, fait l'assemblée des Gaules à Paris, d'où le propre iour qu'il la finit, il va attaquer ceux de Sens, puis ceux de Chartres,

qui ſe trouuans ſurpris ſe rendent. De là il ſe prepare à attaquer Ambiorix & les Treuois; mais auparauant il leur veut oſter leurs alliez. Pour cét effet il ſe deſcharge de tout ſon bagage, qu'il enuoye à Labienus (qui eſtoit au païs des Treuois,) auec deux legions pour le fortifier, & luy auec cinq va attaquer les Gaulois. Pour cette execution il partagea ſon armée en trois: pource qu'il ſçauoit bien qu'ils n'eſtoient aſſez forts pour luy diſputer la campagne: & brula & pilla tellement leur païs qu'il les contraignit de ſe rendre, de bailler leurs oſtages, & d'abandonner Ambiorix: En ce meſme temps les Treuois attaquent Labienus, qui faiſant ſemblant d'auoir peur, & ſe retirant comme s'il euſt fuy, les attira en deſordre en lieu deſauantageux; où il les deffit, & prit la ville meſme de Treues. Cette expedition faite Ceſar baſtit vn pont ſur le Rhin & le paſſe. Ceux de Cologne le fauoriſent, il fortifie ſon camp, y fait prouiſion de viures, & taſche de contraindre les Sueues de venir au combat. Mais voyant qu'ils ſe retirent dans de grandes & profondes foreſts, il ceſſe de les pourſuiure, repaſſe le Rhin, coupe du coſté de l'Allemagne ſix vingts pieds ſeulement de
ſon

ſon pont, fait vne bonne Tour ſur le bout d'iceluy, & baſtit vn Fort à l'autre bout du coſté de la Gaule, laiſſant douze cohortes à la garde d'iceluy & dudit Pont, (en cét endroit Ceſar fait vne deſcription des mœurs & couſtumes des Gaulois & Allemans.) Cela fait il va continuer la guerre contre Ambiorix, & pour le mieux ſurprendre il enuoye deuant L. Minutius Baſilius auec toute la Cauallerie, luy defendant de faire aucun feu dans ſon camp, afin d'oſter la connoiſſance de ſa venuë. Et ainſi il penſa ſe ſaiſir d'Ambiorix qui ſe ſauua miraculeuſement, & ne fit plus que fuir d'vn lieu à l'autre. Ceſar pour mieux le pourſuiure, met de nouueau ſon bagage en vn chaſteau du Liege nommé Vatucca, à la garde duquel il laiſſa Q. Tullius Ciceron auec vne legion, luy ordonnant pendant ſept iours que dureroit ſon expedition, de faire bonne garde, & de ne ſortir de ſes retranchemens. Puis il ſepara ſon armée en trois pour rauager tout ce pays, n'ayant obſtacle d'aucune armée formée, ſi bien que ſon plus grand ſoin eſtoit d'empeſcher que ſes ſoldats deſireux du butin ne s'eſcartaſſent trop, de peur qu'ils ne fuſſent aſſommez des ennemis cachez dans

les forests & dans les marests. Le bruit vola soudain delà le Rhin que Cesar mettoit au pillage le païs de Gueldres: ce qui donna sujet aux Vestfaliens de participer à ce butin. Ils assemblent promptement deux mille cheuaux, passent le Rhin, pillent sans resistance; & y prennent tel goust, qu'ils se resoluent d'attaquer le camp des Romains, où par mal-heur ce iour là qui estoit le septiesme du partement de Cesar, Ciceron qui auoit obserué son commandement fort exactement, n'en ayant nulles nouuelles ny de nuls ennemis, se laissa emporter à l'importunité de ses soldats, ausquels il auoit permis d'aller au fourage: quand au mesme temps il se vit attaqué à l'impourueu des Vestfaliens, contre lesquels il eut de la peine à se defendre; iusqu'à ce que ses soldats retournant du fourage, vne partie passa à trauers les ennemis & regagna le camp, mais le reste fut taillé en pieces. Neantmoins le secours osta aux ennemis l'esperance de la forcer, & ainsi ils se retirerent en leur pays auec leur butin. Peu de temps apres arriua Cesar, lequel tança Ciceron d'auoir outrepassé son ordre; puis se mit de nouueau à mettre à feu & à sang le pays de Gueldres, & à poursui-

ure Ambiorix, qui pourtant eschappa. Apres cela il met son armée en garnison, qu'il pouruoit de bled, puis passe en Italie.

## *REMARQVES.*

*EN cette guerre Cesar n'a pas eu de grandes resistances, tout le monde fuyant deuant luy, & ne faisant que bruler & rauager le pays. Neantmoins il y a de belles remarques à faire. Car si on n'y apprend à combattre, & à forcer les forteresses; vous y apprenez la maniere de venir à bout de ceux qui se defendent en fuyant, & en se retirant aux lieux inaccessibles: à quoy beaucoup de Capitaines ont manqué pour n'y auoir obserué trois choses principales, comme a fait Cesar. A sçauoir de les preuenir tellement par vne grande diligence, qu'on les surprenne auant qu'ils puissent retirer, ny eux ny leurs viures dans les forests; si bien que par cette voye on contraint les vns à se rendre & les autres à perir de faim. La seconde, de separer son armée en autant de parties qu'on le peut faire seurement, afin qu'attaquant vn pays en diuers endroits tout à la fois, les habitans d'iceluy ne sçachent de quel costé se pouuoir retirer; & la derniere, d'empescher que ses soldats ne se desbandent sans ordre pour aller butiner, de peur qu'ils ne soient assommez par les en-*

*nemis ; duquel manquement est souuent arriué de grands inconueniens en des armées conquerantes. Ce qui nous doit apprendre de ne relascher iamais de la seuerité de la discipline militaire ; quoy que nous croyons estre bien esloignez de nos ennemis, & en grande seureté. L'exemple que nous auons en ce liure de Q. Ciceron est excellent pour cela ; lequel receut vne grande perte, & pensa estre deffait tout à plat, pour s'estre laissé emporter à l'importunité de ses soldats, qui contre le commandement de Cesar voulurent sortir de leur retranchement pour aller au fourage.*

*Nous apprenons encor la difference des vieux soldats aux nouueaux, qui faute d'experience ne sceurent choisir le party seur & honorable, se retirant sur vne colline où ils furent deffaits. Mais les autres voyans qu'il n'y auoit salut qu'en passant au camp, se firent voye auec leurs armes, & sauuerent & eux & leur camp. Et voyons combien la peur est ingenieuse à chercher des sujets qui l'augmentent. Car pource que ce lieu là estoit le mesme où Titurius & Cotta auoient esté deffaits l'année auparauant ; ils en auguroient mal.*

*Remarquons aussi comme Cesar, quand il vouloit faire vne expedition de sept ou huit iours, où la diligence fust requise ; il se deschargeoit de son bagage, qui à la verité est vne chose à la*

*campagne d'vn merueilleux empeſchement. C'eſt pourquoy il eſt impoſsible de bien conduire vne armée, ſi ſelon les occaſions on ne retranche ſon camp, ou ſi on ne marche ſans bagage.*

*Admirons encores combien Ceſar eſtoit bien aduerty par ſes Eſpions. Auſsi eſt-ce vne choſe de telle vtilité, qu'vn Prince ou vn Capitaine ne doit rien eſpargner pour cela, eſtant le plus puiſſant moyen qu'on puiſſe auoir, pour entreprendre de belles actions, ou pour éuiter de grandes ruines.*

*Il ne faut non plus oublier ſa dexterité à diuiſer ceux qui ſe liguoient contre luy, & à les attaquer ſeparément: & ſa diligence couſtumiere à les ſurprendre, eſtant venu à bout de la pluſpart de ſes grands deſſeins par ces voyes là.*

*Nous conclurons les remarques de ce liure par le ſtratageme de Labienus; qui voulant combatre les Treuois auant que les Allemans les ioigniſſent, s'aduiſa de teſmoigner publiquement qu'il les apprehendoit, & qu'il vouloit ſe retirer: ſçachant bien qu'il y auroit des Gaulois dans ſon armée qui les en aduertiroient; & cependant donna ordre ſecrettement qu'on ſe retireroit auec grand bruit, & comme ayant grande peur; dont les Treuois eſtant aduertis, ſans attendre les Allemans, creurent ne deuoir perdre l'occaſion qui s'offroit à eux, paſſent vne riuiere & vien-*

*nent en desordre, comme à vne victoire asseurée. Mais Labienus tourne à eux en bon ordre & les deffait. Ie ne conseilleray pourtant iamais de tenter vn tel stratageme auec de nouueaux soldats, qui le plus souuent s'effrayent quand on vient à eux en courant & sans ordre; ce qui au contraire asseure ceux qui sont experimentez au combat.*





# NEVFIESME GVERRE.

## LIVRE VIII.



LES affaires de Gaule estant paisibles, Cesar va en Italie selon sa coustume, où il entendit la mort de Pison, & les broüilleries de Rome, qui induisirent de nouueau les Gaulois à se reuolter. Chartres commença : les Auuergnats suiuirent, & en suitte plusieurs autres peuples. Vercingentorix Auuergnat, est esleu Chef de tous. Ces nouuelles entenduës de Cesar, il part en plein Hyuer, passe les montagnes de Geuaudan couuertes de neiges, & se rend plustost en Auuergne qu'on ne sçût son partement d'Italie ; ce qui r'affermit plusieurs peuples à son party, & estonna ceux qui s'estoient reuoltez. Auec cette mesme diligence il paf-

se en Bourgogne & Champagne; y assemble son armée, vient en Berry, & assiege, & prend Vellaudunum (dont il prend six cens ostages,) puis force Gien, ou Orleans, où il y eut grand meurtre. Vercingentorix voyant les succez de son ennemy, & ne se iugeant auoir vne assez bonne armée pour le combattre en campagne; le veut vaincre en luy ostant tous moyens de subsister. A cét effet il brusle plus de vingt villes, ne conseruant que Bourges, (encore fut-ce contre son aduis.) Cesar l'assiegea où il pâtit beaucoup, & se trouua en de grandes difficultez & necessitez: En fin les ayant surmontez il la prit, y tua quarante mille hommes, & y rafraischit son armée. Durant ce siege il tasche de surprendre le camp de Vercingentorix, dont il est repoussé; lequel ne s'estonnant point de tant de mauuais succez, il continuë la guerre auec beaucoup de courage & de prudence; & pour empescher son ennemy de passer la riuiere d'Alliers, il en couppe tous les ponts. Neantmoins Cesar l'amusant d'vn costé la passe en vn autre, & va assieger Clermont. Vercingentorix se campe de l'autre costé; il s'y fait plusieurs attaques & beaux combats. Toutefois

tefois Cesar est contraint de leuer le siege; soit qu'il iugeast ne la pouuoir prendre; ou bien pour remedier à la reuolte des Autunois, procurée artificieusement par Litauicus, lequel s'estant fait eslire Chef d'vn secours qu'ils enuoyoient à Cesar, n'estant plus qu'à dix lieuës de luy; feignit d'auoir nouuelles de l'armée, qu'il auoit fait massacrer tous les Autunois qui y estoient, ce qu'il manda aussi tost à Autun; si bien que là, & dans son camp il fit massacrer tous les Romains qui s'y trouuerent, pilla les biens, & sur tout le bled qu'ils portoient pour la nourriture de l'armée; dont Cesar aduerty par Eporedorix, prend sans consulter quatre legions, & toute sa cauallerie, marche iour & nuit, attrappe Litauicus auec ses forces, fait connoistre sa tromperie à ses soldats, & sans coup ferir les reduit à sa discretion. Puis dépesche soudain à ceux d'Autun, pour leur donner aduis de ces choses, & auec la mesme diligence retourne fort à propos à son camp, qu'il secourt le trouuant attaqué & fort pressé par Vercingentorix. Cela fait, il reprend son chemin vers la riuiere d'Alliers, & la passe. Cependant Litauicus qui s'en estoit fuy vers Vercingento-

rix, procure la ligue des Autunois auec luy, & Eporedorix & Virdumar se saisissent de Neuers, où Cesar auoit laissé ses ostages, les bleds & deniers du public, la pillent & la brulent. Ce qui le met en de grandes necessitez, à cause que Vercingentorix le costoyoit tousiours, & luy coupoit ses viures. En fin il se resolut de gagner à grandes iournées la riuiere de Loire, qu'il passa, pour pouuoir ioindre Labienus, auquel dés le commencement de cette guerre il auoit baillé quatre legions, pour aller vers Paris. Pendant que ces choses se passoient de la sorte, Labienus se trouue en grande peine dans l'embaras de toutes ces reuoltes. Neantmoins s'estant saisi de Melun, il donna ialousie en diuers endroits à ses ennemis; si bien qu'il passa par cette ruse la riuiere de Seine. Et auant que tous ces peuples reuoltez fussent ioints ensemble, il deffit les premiers qui s'opposerent à luy, gagna Prouins, & de là ioignit Cesar. En mesme temps les menées & intelligences des Gaulois se renforcerent: ils tiennent vne assemblée, où presque toutes les Gaules se trouuent, eslisent de nouueau chef general Vercingentorix, qui fait prouision de beaucoup de caualllerie afin de

miner les Romains en leur retranchant les viures. De l'autre part Cesar fait ses prouisions, & soldoye la cauallerie Allemande; mais Vercingentorix se laissant emporter à la bonne opinion qu'il auoit de sa caualerie, attaque vn combat contre celle de Cesar, où il est defait. Apresquoy il se retire à Alexie, où Cesar le suit & se resout de l'assieger. Vercingentorix s'apperceuant de son dessein ramasse tous les viures de la ville, les fait distribuer par mesure, & iugeant qu'en les bien mesnageant il en pouuoit auoir pour prés de deux mois; se descharge de sa caualerie, enuoye chacun en sa contrée pour procurer son secours à temps; & luy auec quatre-vingt mille hommes de combat s'enferme dans Alexie, laquelle Cesar enclost de doubles & triples tranchées. Puis fait vne seconde circonualation pour s'opposer aux secours de dehors, auec vn labeur & vne diligence incroyable, & fait prouision de viures suffisamment pour pouuoir faire consommer ceux des assiegez, lesquels souffrent de grande disette. En fin le secours vient sous la conduite de Cornio, en nombre de deux cens cinquante mille hommes, fait trois grands efforts en diuers temps, deux de iour & vn

de nuit : eſt repouſſé, & ſe retire : Ce qui contraint ceux de dedans à ſe rendre à la diſcretion de Ceſar, qui retint les Autunois & Auergnats, pour r'auoir les viures qui luy eſtoient neceſſaires, & diſtribuë tous les autres à ſes ſoldats. Apres cét exploit tout le reſte fait ioug. Ainſi ſe paſſa cette guerre qui a eſté la plus grande & perilleuſe que Ceſar aye eu en Gaule.

## REMARQVES.

*Toutes les autres guerres de Ceſar en Gaule, ſe ſont faites à pieces détachées, s'eſtant ſeruy de la diuiſion des peuples pour les ruiner. Cette-cy a eſté d'vn conſentement preſque vniuerſel de tous, qui eſleurent vn Chef ſupréme, grand en prudence & courage, lequel s'apperceuant bien que la bonne diſcipline des Romains, & leur ſcience au meſtier de la guerre, les rendoit inuincibles aux batailles ; changea la maniere de la leur faire, & en la prolongeant ſans hazarder vn combat general, ſe trouuant ſuperieur en caualerie en vn païs qui luy eſtoit fauorable, & incommodant de viures leurs armées, penſa les ruiner ; Sur quoy nous auons de belles remarques à faire.*

*Premierement ſur Vercingentorix, qui ayant*

*esté volontairement esleu Chef de diuers peuples, qui auoient emulation les vns sur les autres, les a sçeu si bien gouuerner, que quelque aduersité qu'il ait eu en ses affaires, il s'est tousiours maintenu parmy eux en grande authorité, & redoutable; n'espargnant la seuerité où le cas le requeroit: (car la crainte est le plus puissant moyen à retenir les hommes.) Les mauuais succez ne l'ayant iamais abatu, ny diminué sa creance: mesme s'estant veu accusé d'auoir intelligence auec les ennemis, il les a haranguez si hardiment, qu'il en est tousiours sorty plus authorisé qu'il n'estoit auparauant. Aussi est-ce vn efficacieux moyen à contenir des peuples, que de leur parler souuent sur les affaires qui se passent. Il a eu le pouuoir de faire mettre le feu à plus de vingt villes pour incommoder leurs ennemis: ce qui tesmoigne son bon sens. Car c'estoit le seul moyen de vaincre les Romains (plus forts qu'eux au combat) que de les combattre par la faim. Et en telles affaires tous les conseils mediocres, ou à demy executez sont ruineux; comme la prise de Bourges nous en sert d'vn exemple memorable, pource qu'en la voulant sauuer d'vn embrasement salutaire, elle fut conseruée pour l'vtilité des Romains, qui en sa prise trouuerent les commoditez qui leur manquoient. Son grand credit est remarquable; car à des peu-*

*ples libres, au commencement d'vne guerre auant que d'en auoir esprouué les mauuais succés, & dans l'esperance de pouuoir vaincre sans venir à des remedes si cuisans; Il leur persuade de mettre le feu à leurs maisons, & à leurs biens, pour la conseruation desquels se fait le plus souuent la guerre. C'est vne entreprise bien difficile; pource que la perte des choses certaines & presentes, qu'on voit & qu'on touche, est preferable parmy vn peuple ignorant, aux choses dont les éuenements sont incertains, & les vtilitez esloignées: & nul ne peut bien comprendre cette difficulté, qui ne l'a experimentée au gouuernement des peuples. Il a encore monstré sa constance iusques à la fin, n'ayant apprehendé (estant chef de tant de nations diuerses,) de s'enfermer dans vne place, où il a fait tout ce qu'vn preuoyant & braue Capitaine deuoit faire, & a surmonté la faim & les incommoditez d'vn siege, ayant tenu bon iusques à ce que son secours ait esté repoussé & deffait. Mais pource que les histoires ne se font que par les victorieux, nous ne voyons ordinairement d'estimez que les enfans de la fortune.*

*Examinons maintenant la conduitte de Cesar en cette guerre, qui le surprend estant en Italie, au fort de l'Hyuer, son armée separée en diuerses contrées, esloignées les vnes des autres, & les peuples reuoltez, estant tellement sur son che-*

*min, qu'il luy estoit presque impossible d'aller ioindre ses legions. A de si grandes difficultez il ne trouue autre moyen de les surmonter que par vn trauail incomparable, par lequel il se fait voye dans les montagnes couuertes de six pieds de neige, & effroye plus ses ennemis de le voir au milieu d'eux (quand ils le croyent encore en Italie, & hors de moyen de pouuoir passer,) que par ses grandes forces. Il aida aussi par son industrie à cét effroy, en faisant faire en mesme temps diuerses courses à sa Caualerie, pour monstrer qu'il estoit fort puissant.*

*Considerons encore comme Cesar voyant la maniere de la guerre changée, & qu'on éuitoit les batailles; s'adonne aux sieges des Places, où il ne se monstra pas moins admirable qu'à ses autres actions de guerre. Car tout ce que les plus excellents Capitaines modernes pratiquent est puizé de ses actions, & tout ce que nous admirons d'Ostande, de Breda, de Bolduc & de plusieurs sieges du feu Prince Maurice, qui a surpassé tous les autres en cette matiere là, est infiniment au dessous des deux circonualations d'Alexie: où l'industrie, le trauail & le peu de temps auquel elles ont esté acheuées, surpasse de bien loin tout ce qui s'est fait ailleurs. Ie sçay que l'inuention de la poudre & de l'artillerie a changé la maniere*

des fortifications, des attaques, & deffenses des places; mais non de telle sorte que les principaux fondements sur lesquels on les a establis, ne soient pris particulierement de Cesar, qui en cette affaire a surpassé tous les Capitaines Romains.

Il est aussi admirable en ses inuentions & stratagemes, & en la hardiesse de ses entreprises. Quand il voulut donner vn assaut aux retranchemens qui estoient autour de Clermont, il leur donna du soupçon par vn gros qu'il fit, des valets, & bagages du camp, qu'il fit passer à leur veuë du costé qu'il ne vouloit point attaquer; mais non de si prés qu'ils peussent discerner quelles gens c'estoient, & ayant fait embusquer la nuit vne legion, & fait couler vne eslite de soldats au petit camp, qui estoit plus proche de la place, il les attaque si à l'impourueu, qu'il leur enleue tous les retranchemens.

Quand il voulut passer la riuiere d'Alliers à quoy s'opposoit Vercingentorix; il fait embusquer des legions proche d'vn pont qui auoit esté rompu; & auec le reste de l'armée qu'il faisoit paroistre, comme si elle eust esté entiere, il suit le long de la riuiere, comme s'il eust cherché vn autre passage: amusant si bien l'armée ennemie, qu'il fait refaire le pont auant qu'on s'en fust apperceu, & ainsi il passa sans empeschement.

Quand

*Quand Vercingentorix durant le siege de Bourges sortit auec sa caualerie; il partit de nuit, & vint attaquer son infanterie dans son camp, & peu s'en fallut qu'il ne l'emportast.*

*Quant au siege de Clermont, apprenant la reuolte de dix mille Autunois qui venoient à son secours, il prend quatre legions, marche iour & nuit pour les attraper: les prend tous, & retourne assez à temps pour deffendre son camp qui estoit attaqué par Vercingentorix. Par où nous remarquerons en passant l'vtilité qu'il y a d'auoir toujours son camp bien fortifié, afin d'estre en estat d'entreprende à toute heure sur son ennemy, selon les occasions qui s'en presentent.*

*Ie ne sçaurois oublier sa grande modestie; Cornio qu'il auoit fauorisé, accreu en biens, & en honneurs, & auquel il s'estoit grandement fié, il l'excuse en sa reuolte, plustost que de le blasmer; alleguant qu'il se laissa emporter au consentement commun, de vouloir recouurer la liberté & la gloire de toute la Gaule.*

*Disons vn mot de Labienus l'vn de ses Lieutenans, qui se trouuant embarassé auec quatre legions de Cesar dans cette reuolte generale, entouré de toutes parts d'ennemis, ayant à passer la riuiere de Seine sur des bateaux pour ioindre Cesar, & s'y opposant de grandes forces qui grossissoient à toute heure. En cette extremité il employe le*

*courage & l'industrie, separe ses trouppes en trois, fait de grandes demonstrations en deux endroits de passer où il ne vouloit point; & ainsi ayant separé leurs forces en diuerses troupes, qui ne sçauoient où se porter pour s'opposer à luy, passa la nuit auec trois legions où moins ils l'attendoient, & comcombatit & deffit les premieres qui vindrent à luy; si bien qu'ayant fait passer à son aise le reste de ses troupes, il ioignit sans empeschement Cesar. Surquoy ie feray cette remarque, à sçauoir que celuy qui n'est fort soigneux, diligent & preuoyant à garder le passage d'vne riuiere, ou celuy d'vne montagne, est presque tousiours preuenu, pource que celuy qui le garde, s'endort sur l'aduantage du lieu, & celuy qui veut passer, cherche tous expediens, (& en fin les trouue) pour surmonter tous obstacles.*





# DIXIESME GVERRE.

## LIVRE IX.



ES Gaulois desirans de faire encor vn effort pour secoüer le ioug de leur seruitude ; diuerses villes coniurerent ensemble leur reuolte. Dont Cesar estant aduerty les surprend si à l'impourueu, qu'il maintint en fidelité celles qui ne s'estoient pas reuoltées, & ramena les autres. Dix-huit iours apres estre reuenu dans ses logements d'Hyuer, ceux de Bourges luy donnerent aduis qu'ils estoient attaquez par ceux de Chartres. Il va à leur secours, & nonobstant les grandes pluyes les range à la raison. En suitte ceux de Reims luy demandent assistance contre le peuple de Beauuais, le plus puissant & vaillant de la Gaule, & conduits par Corbeus & Co-

mius deux braues Chefs de guerre. Il y va, prend soin d'auoir de leurs nouuelles, se campe deuant eux, où ses gens reçoiuent quelque eschec allans au fourrage. Mais apres que Corbeus eut changé de camp, & se fut logé plus fortement, il apprit qu'il auoit dressé vne embuscade aux siens qui alloient au fourrage, il y va si fort qu'il le deffait, & le tue. Cette victoire obligea les Beauuoisins de se rendre; mais Comius s'enfuit, ne se voulant fier aux Romains, pource qu'auparauant Labienus l'auoit voulu faire assassiner par Vollusenus au preiudice de la foy publique. Cette guerre ainsi finie, Cesar va faire le degast au païs d'Ambiorix, pour le faire haïr des siens, sous Fabius l'vn de ses Lieutenans; il secourt Limoges attaqué par Dumnacus, lequel il poursuit, & ainsi qu'il se hastoit pour gagner la riuiere de Loire afin de se mettre en seureté, il le défait. Puis subiugua les Chartrains, & la Bretagne auec vne grande promptitude & felicité. Sous Caninius il assiege Drapez & Luterie dans la ville de Cadenac: lesquels estans sortis pour pouruoir la ville de bleds; Luterie est deffait en voulant les y mettre, & en suitte Drapez attaqué, & pris dans son camp. Apres quoy il forma tout à fait le

siege où Cesar vint en personne, qui trouua moyen de leur oster l'eau ; si bien que ce pauure peuple se rendit à sa discretion, qu'il traitta rudement, faisant couper les mains à ceux qui auoient porté les armes : dont Drapez prisonnier eut tel déplaisir qu'il se laissa mourir de faim : & peu de iours apres Luterie fut pris & mené à Cesar. En mesme temps Labienus deffit les Treuois & Allemans, & prit tous leurs Chefs. Apres tant d'heureuses victoires de Cesar obtenuës par luy ou par ses Lieutenans, il acheue l'Esté à se promener par les Gaules pour mieux asseurer sa conqueste ; sur tout en Gascogne, où il auoit peu esté, & départ son armée composée de dix legions aux lieux qu'il iuge les plus necessaires : Ce qui luy seruit d'vn ferme appuy pour se maintenir dans les discordes ciuiles de sa patrie, où il va entrer.

## *REMARQVES.*

*AVcuns attribuent les si frequentes reuoltes des Gaulois à leur humeur changeante & impatiente, & qui ne peut souffrir vne domination estrangere : & d'autres à la trop grande clemence*

*de Cesar. I'aduouë que la clemence qui ne ferme la porte au pardon, donne quelque hardiesse à la reuolte ; pource qu'on oublie facilement tous bienfaicts qui ne restablissent entierement la liberté. Mais si la cruauté nous les rend moins frequentes, elle les fait plus dangereuses ; pource que quand le desespoir y contraint, & que l'esperance de salut consiste en la seule victoire, les conjurez deuiennent tous vaillans, obstinez, constans & fideles iusqu'au bout, ce qui n'arriue iamais quand on espere en la clemence de son ennemy. Nous en auons icy de riches exemples. Cesar en la plus-part des reuoltes des Gaules, a souuent trouué de grandes facilitez à les ramener, à cause de sa clemence qui luy a esté vn puissant moyen à les diuiser entr'eux, & à les empescher d'estre opiniastres en leurs reuoltes. Et si par fois il luy est eschappé de faire quelque seuerité, il l'a fondée sur quelques actes sales & indignes ; comme quand ceux de Vannes sous la foy publique arresterent les Cheualiers Romains qui alloient parmy eux achepter des bleds pour la nourriture de l'armée, (mais ie ne puis excuser celle de Cadenac ;) Au contraire les cruautez du Roy d'Espagne executées, par le Duc d'Albe, ont ietté au desespoir de pauures pescheurs qui ont secoüé son ioug insupportable, & auec vne constance admirable se sont maintenus,*

*accreus, & rendus si redoutables, qu'ils luy resistent sur la terre, & luy vont voler ses tresors dans les Indes.*

*Cesar nous monstre aussi par son soin & industrie à auoir des nouuelles des ennemis, soit en prenant des prisonniers en la campagne, ou à auoir de bons espions; l'auantage qu'on en tire. Car plusieurs de ses heureux desseins ont esté fondez là dessus, y ayant grand aduantage à les tenter, pource que celuy qui attaque a plus de courage que celuy qui est attaqué, lequel croit tousiours que l'attaquant est le plus fort, ne sçait par où il l'attaque, & apprehende quelque intelligence. Bref tout ce que peut faire en tel cas, vne armée bien aguerrie & bien disciplinée, est de se deffendre. Mais parmy de nouueaux soldats il y arriue de grands desordres. Et c'est pourquoy il prenoit tant de soin à rendre son camp bien fort; afin de le conseruer & tout son bagage auec peu de gens, & pouuoir faire sans peril de belles executions, estant tousiours asseuré de sa retraitte.*

*Voyons encor le siege de la ville de Cadenac, laquelle Cesar iugeant imprenable de force, & la sçachant bien munie de bleds, employe vn grand & perilleux trauail pour leur couper l'eau d'vne fontaine qui estoit hors de la ville; & la seule qui les abreuuoit. Dont les asiegez s'apperce-*

*uans, & ayans mis le feu au trauail, & par vne sortie empeschant qu'on ne l'esteignist. Cesar ne pouuant les repousser à cause de l'auantage du lieu, s'aduise de faire donner vn assaut à la ville, & par cette apprehension les fait retirer.*



ABREGE'



ABREGE'

# DES GVERRES CIVILES DES COMMENTAIRES DE CESAR.

## LIVRE PREMIER.



A vraye cause de la guerre ciuile entre Pompée & Cesar, est que l'vn ne vouloit point de compagnon, & l'autre ne pouuoit supporter de maistre. Mais celle qui apparut, fut le refus qu'on fit à Cesar de le receuoir à briguer le Consulat estant absent (quoy qu'on luy eust promis:) ou bien de vouloir que seul il desarmast, & que ceux qui s'estoient declarez ses ennemis demeurassent armez. Ce qui se resolut auec violence, & contre la volonté de la Commune; si bien que les Tribuns du peuple fu-

rent contraints de quitter la ville, & d'aller trouuer Cesar, qui prenant l'occasion au poil, fait de sa cause particuliere la publique, remonstrant à ses soldats qu'il n'est en armes que pour remettre en liberté le peuple opprimé par le Senat : Et les ayant bien animez là dessus, il part de Rimini (qui estoit encor de son gouuernement) & s'empare de toute la Marche d'Ancone, ce qui apporta vn grand effroy à Rome. Pompée & les Consuls l'abandonnent, & n'osent faire leur gros plus prés que Capouë. Cependant Cesar continuant son chemin, assiege Domitius Enobarbus dans Confinium, qui (auec tous les Senateurs qui l'accompagnoient) luy est liuré par ses soldats mesmes, lesquels prennent son party, il laissa aller Domitius & les Senateurs où ils voulurent; leur faisant rendre tout ce qui leur appartenoit. Suiuant sa pointe il assiege Pompée dans Brundusium, qui ne voulant soustenir le siege, passe la Mer auec son armée, ce qu'il ne peut faire qu'en deux fois, à cause du manquement de vaisseaux. Encor vsa-t'il de grand artifice & precaution pour cacher à Cesar sa retraite, & pour empescher que ceux de Brundusium ne donnassent moyen à son ennemy de l'attraper. Cesar

ne le pouuant ſuiure faute de vaiſſeaux, enuoye Valerius en l'Iſle de Sardaigne, & Curion en celle de Sicile. Cotta abandonna l'vne & Caton l'autre, ſe plaignant de Pompée qui les auoit embarquez mal à propos en cette guerre, & paſſerent en Afrique. Cependant il vint à Rome, iuſtifia ſes actions, & offrit de ſe porter à vne paix raiſonnable. Mais voyant que ſes ennemis tiroient la negociation en longueur, il paſſe en Gaule, & y fortifie ſon armée de Gaulois. Marſeille luy refuſe les portes, il l'aſſiege, & cependant enuoye C. Fabius ſe ſaiſir des paſſages des monts Pyrenez; ce qu'il fait brauement. Puis s'approche de Petreius & Affranius qui auoient leur camp au deſſous d'Ilerde, & luy ſe campe ſur la Segre, où il fait deux ponts. Il ne ſe paſſa du commencement que de legeres eſcarmouches, iuſques à ce que deux legions de Fabius eſtant allées au fourage, par le pont le plus eſloigné du camp, il vint à rompre; dont les ennemis eſtant aduertis, vont auec quatre legions & toute la caualleriepour les combattre. Mais s'eſtant retiré ſur vne colline auantageuſe, & Fabius qui s'en douta, eſtant venu à leur ſecours, il les deliura de ce peril. Sur ces entrefaites

Cesar ayant laissé C. Trebonius son Lieutenant general au siege de Marseille, & D. Brutus chef de son armée nauale, arriua en son camp. Y estant il voulut se loger entre Ilerde, & le camp des ennemis. Mais apres vn long combat, duquel chacun se donnoit l'auantage, ils se retirerent les vns & les autres dans leurs logemens. Aussi tost apres des pluyes continuelles emporterent ses deux ponts, & rendirent la riuiere du tout ingayable. Ce qui le mit en des necessitez extremes, ne pouuant recouurer de viures, ny ioindre de nouuelles forces qui luy venoient de Gaule, ny refaire ses ponts à cause de la rapidité de l'eau, & de l'empeschement que ses ennemis luy donnoient, qui estoient sur l'autre bord de la riuiere. En fin il fait faire des bateaux, & tandis que les Pompeiens s'amusent à attraper quelques Gaulois qui venoient le ioindre, il porte dans des chariots les bateaux à vingt milles de son camp, les met sur la riuiere, fait passer quelques soldats sur l'autre bord, & sans perdre temps y coule encor deux legions, à la faueur desquelles il fait son pont. Et par ce moyen il restablit le chemin, & la seureté de ses viures, & ioignit les troupes qui venoient à son secours. Ceste action

r'asseura son armée, estonna l'ennemy, & donna tant de reputation à ses affaires (auec la nouuelle qu'il eut en mesme temps que Brutus auoit deffait par mer les Marseillois) que cinq bonnes villes se rendirent à luy, & diuerses autres traitterent. Mais ne s'arrestant en si beau chemin, il fait diuerses tranchées pour oster l'eau au camp des ennemis. Et pour rendre la Seigre gayable; Affranius & Petreius apprehendans que son dessein luy reüssist, resolurent de gagner Octogese assise sur l'Ebre, où ils auoient par auance enuoyé faire vn pont. Pour cét effect, ils partent à minuict. Cesar les fait suiure par sa cauallerie, qu'il fait passer à gué (pource que son pont estoit fort esloigné) puis en suitte ayant laissé son bagage dans son camp, passe auec l'infanterie, & les suit si promptement, qu'il rompt leur dessein, les empeschant d'aller où ils vouloient, & mesme de retourner d'où ils venoient; si bien qu'il les met en telle extremité de la faim & de la soif, que sans coup ferir, ils sont contraints de se rendre à sa mercy. Il les congedie tous, & les contente auec des courtoisies incroyables, & iamais ailleurs exercées enuers des ennemis. Ainsi il

demeure maiſtre de l'Eſpagne, les renuoyant comblez de honte & d'obligations, pour publier à l'enuy ſa clemence, & ſa valeur.

## REMARQVES.

*C'Eſt vne choſe tres-dangereuſe à vn peuple, à vn General d'armée, & à vne armée meſme, quand ils ſont ſurpris de la peur; car elle eſt touſiours ſuiuie de faſcheux & ruineux accidents: & tous conducteurs de peuples, & chefs d'armées la doiuent preuoir, & y pouruoir tres-ſoigneuſement. Il y a trois exemples notables en ce liure ſur ce ſujet. Le premier quand Ceſar paſſa le Rubicon, car auant cela on le declare ennemy de la choſe publique. Pompée promet qu'en donnant du pied contre terre, il fera ſourdre des armées pour le combattre: qu'à ſon approche ſes propres ſoldats le luy liureront: ne le iuge digne qu'on face aucune conſideration de luy: on chaſſe de Rome ceux qui l'oſent nommer; bref il eſt traité comme vn criminel de peu d'eſtime. Neantmoins dés qu'il eut fait le premier pas en auant pour declarer la guerre, & encor qu'il fiſt le meſme à Pezaro qu'à Rimini, n'ayant pas le quart de ſon armée; chacun s'eſtonne, Pompée & les Conſuls s'enfuyent, l'on quitte le ſoing des leuées de gens de guerre, & l'on abandonne Rome. Les*

*causes de ce grand changement prouiennent, de ce que Pompée ne s'est iamais imaginé que Cesar eust osé entreprendre vn si haut dessein, se fondant sur la presomption que ses vertus & sa bonne fortune luy auoient données ; ce qui le font plustost songer à maintenir son party dans la ville, qu'à pouruoir à la deffence d'icelle. Si bien que quand il vit les choses aller autrement qu'il ne les auoit publiées ; il s'estonna. Ce ne fut pas lors grand merueille, si vn peuple ignorant qui prend son asseurance, ou sa crainte, sur la bonne ou mauuaise contenance de celuy entre les bras duquel il s'est ietté, fit le semblable. Surquoy ie diray qu'aux affaires de telles importances, il faut à l'imitation de Cesar, auant que d'y entrer, considerer meurement tout ce qui en peut arriuer de pis, afin que les mauuaises rencontres ne vous surprennent point. Mais quand on y est embarqué, il faut se resoudre à tous euenements, & auoir la constance d'aller iusques au bout.*

*Le second exemple, est quand Domitius Enobarbus se voyant hors d'esperance d'estre secouru de Pompée, prend resolution de se sauuer de Confinium où il estoit assiegé ; mais par son visage plus morne que de coustume, par ses paroles moins resoluës que le temps ne portoit, & par le retranchement de son soin aux trauaux necessaires pour la defense commune ; il découurit à ses soldats ce qu'il*

leur vouloit cacher, si bien que preuenant la fuitte, ils le liurerent à Cesar. C'est vne belle leçon à vn Capitaine pour luy apprendre que c'est au plus grand peril qu'il doit faire la meilleure mine; car ses soldats s'asseurent ou s'estonnent selon ce qu'ils remarquent dans son visage.

Le troisiesme est, lors que Cesar reconnut l'effroy des soldats d'Affranius & de Petreius; parce, dit-il, qu'ils ne se secouroient point les vns les autres; qu'à peine auoient-ils receu le choc de la caualerie, qu'ils auoient mis toutes leurs enseignes en vn monceau; qu'ils ne maintenoient ny leurs rangs ny leurs distances, & qu'ils ne bougeoient d'vn champ de bataille où ils ne pouuoient subsister faute d'eau. Et encore qu'on ne s'approche pas maintenant si prés les vns des autres qu'en ce temps-là, à cause du canon; neantmoins les experimentez Capitaines se seruent vtilement de tels iugemens. I'ay vû Henry le Grand poursuiuant huict cens cheuaux auec moins de deux cens, iuger qu'ils ne rendroient point de combat, pource qu'ils se confondoient, & n'obseruoient point leurs distances, ce qui arriua comme il l'auoit predit.

Encore que se retirer d'vne ville assiegée par vn port de mer ne semble pas vne chose fort difficile, neantmoins les precautions que Pompée apporta se retirant de Brundusium, fut ce qui le sauua.

*sauua. Car ayant affaire à vn peuple qu'on abandonne, & à vn ennemy vigilant; il estoit perdu s'il n'eust muré les portes, & bouché toutes les auenuës de Brundusium, horsmis deux assez cachées, qui conduisoient ses gens au port; pource que quand les derniers se retirerent de dessus les murailles, les habitans firent en mesme temps monter ceux de Cesar. C'est pourquoy à toute sorte de retraitte, vn Capitaine ne sçauroit apporter trop de soing pour la rendre seure, & pour euiter le desordre: & quand il l'a fait par son choix, il doit la faire de si bonne heure & si promptement qu'il ne soit point obligé de combattre. En cét endroit ie parleray d'vne dispute entre Afranius & Petreius; l'vn se voulant retirer de nuict, & l'autre de iour. Ceux qui vouloient partir de nuict, alleguoient qu'ils gagneroient les montagnes & les lieux asseurez auant qu'on s'en apperceust. Les autres iugeoient qu'ayans affaire à Cesar, & fort en Cauallerie, ils ne pourroient se desrober de luy sans combattre; & qu'en ce cas il valoit mieux que ce fust le iour que la nuict, qui apportoit tousjours du desordre aux retraittes. Et cette opinion preualut; dont ils ne s'en trouuerent pas mieux. Pour moy ie tiens que l'autre opinion estoit meilleure; car outre que c'est v*

*ne chose tres-dangereuse que de se retirer de iour en presence d'ennemy : vn aduisé Capitaine ne s'engage gueres à suiure vne armée de nuict, pource qu'il luy est difficile de s'empescher de tomber en quelque embuscade.*



# LIVRE II.

DVrant que ces choses se passoient en Espagne, Caius Trebonius continuë le siege de Marseille, au secours delaquelle Pompée enuoye de nouueau L. Nassidius, qui ioignant ses forces nauales auec celles des Marseillois; donna la bataille contre Brutus, où il fut battu. L'eschec tomba sur les Marseillois, pource qu'ils combatirent plus opiniastrément que les autres, comme plus interessez à la conseruation de leurs biens & liberté : ce qui les affligea le plus, fut qu'ils auoient conceu vne trop grande esperance de leur deliurance. Ils ne laisserent pourtant de continuer vne vigoureuse resistance. Neantmoins le trauail de Trebonius fut tel, qu'auec mantelets & autres machi-

chines, il approcha d'vne tour, qu'il sappa, & en fit tomber vne partie. Ce qui estonna les Marseillois, qui promirent de se rendre à la venuë de Cesar, & demanderent treue iusques là. Trebonius la leur accorde, & ses soldats faisant mauuaise garde sur la confiance de la treue; vn iour de grand vent ils sortent subitement, & brulent toutes les machines des Romains. Trebonius ne s'estonna pas pour cela; il les refait diligemment; ce qui oblige Domitius de se sauuer par mer auant l'arriuée de Cesar; lequel encor que les affaires d'Italie l'appellassent, ne voulut partir d'Espagne qu'elle ne fust toute à sa deuotion. Il y restoit M. Varro qui du commencement parloit auec grand respect de luy. Mais quand il pensa ses affaires n'estre en bons termes, il s'émancipa contre luy, & ceux de son party; si bien qu'apres la deffaite d'Affranius, & de Petreius il se trouua engagé à soustenir la guerre. Mais Cesar ayant fait vne assemblée à Cordouë, tous l'y vindrent trouuer & reconnoistre, & diuerses villes chasserent les garnisons de Varro, qui se trouua abandonné iusques là, que de deux legions qu'il auoit, l'vne le quitta. Tellement qu'il fut contraint d'auoir recours à la misericorde de

Cesar, aussi bien que les autres. Cela fait, il laisse L. Cassius Longinus en Espagne, & passe à Marseille, qui se rend à luy, puis va à Rome. En ce mesme temps Curio passe de Sicile en Affrique, auec deux legions seulement & cinq cens cheuaux, se loge au camp Cornelien proche d'Vtique, où Petreius Accius Varus auoit son camp, contre lequel il eut vn combat de caualerie auantageux. Neantmoins sur quelques discours qu'vn S. Quintilius Varus tint aux soldats de Curion, il s'engendra parmy eux vne terreur panique, laquelle guerie par vne harangue qu'il fit à ses soldats, il alla presenter la bataille, où il battit encor Varus, & le contraignit de se retirer dans Vtique, où (auec la mauuaise volonté que les habitans d'icelle luy portoient,) il le pressoit fort, quand il entendit que le Roy Iuba venoit à son secours; ce qui fit retirer Curio dans son camp, & resoudre d'y attendre le reste de son armée qu'il auoit en Sicile. Mais vn mauuais aduis qu'il eut que le Roy Iuba ne venoit en personne, & qu'il enuoyoit seulement vn foible secours sous la charge de Saburra, luy fit changer cette bonne resolution. Donc enflé de sa premiere victoire, & plus exercé à haranguer

le peuple Romain, qu'à commander des armées; va iour & nuict au deuant de ce secours. Sa caualerie rencontre la nuit partie de celle des Numides, & la bat. Ce succés l'eschauffe encor dauantage; si bien qu'il marche comme s'il eust poursuiuy vne victoire. Mais ainsi las, & en desordre, il rencontre vne armée complete & fraische qui le deffait; ce qu'il sceut faire de mieux fut, qu'il voulut expier par sa mort sa temerité. Et ainsi mourut meilleur soldat, que bon Capitaine.

## REMARQVES.

*C'Est vne maxime tenuë de tous, & negligée de beaucoup; que durant les tréves il faut faire meilleure garde que iamais. Nous en auons icy vne exemple notable. Trebonius auec vn merueilleux trauail auoit reduit les Marseillois aux abois, quand durant vne tréve qu'il leur auoit accordée par pitié, ses soldats negligerent tellement leurs gardes, qu'ils les conuierent de la rompre, & il vit brusler en vne heure tout son trauail de plusieurs mois. Ce qui nous doit apprendre de ne relascher iamais à la guerre de la seuerité de la discipline militaire. Quoy que les soldats s'en faschent, il faut plustost les*

*contenter par toute autre sorte de voye que par celle-là, & quand ils verront leurs Capitaines partager auec eux les perils & fatigues de la guerre, ils les supporteront gayement. Car il se lit bien que par l'obseruation exacte de la discipline militaire, plusieurs Capitaines ont surmonté de grandes difficultez, & ont acquis de glorieuses victoires : & que plusieurs autres pour l'auoir mesprisée, ont esté honteusement deffaits. Mais il ne s'est iamais leu que l'obseruation d'icelle ait esté cause de la perte d'vne bataille, ou de la ruine d'vne entreprise.*

*Vn grand courage sans experience est plus capable de faire vne grande faute à la guerre qu'vn mediocre. Car le premier ordinairement est accompagné de presomption, & plus incapable de conseil que l'autre ; sur tout quand il a commencé ses premieres armes par quelque heureux succez. Curion en est vn bel exemple. De Tribun du peuple, il se voit General d'armée: aussi fit-il diuerses fautes, & remarquables. Car apres auoir eu ce bon-heur de battre ses ennemis, de les r'enfermer dans Vtique, & sur la nouuelle de la venuë du Roy Iuba, auoir pris vne bonne resolution de se retirer dans son camp, qui estoit au bord de la mer, bien fortifié, & bien muny, pour y attendre le reste de son armée. Sur le premier aduis qu'on*

*luy porte que le ſecours eſt foible, & que Iuba n'y eſt en perſonne; ſans en attendre la confirmation, ny vouloir le conſiderer, ny croire perſonne, il quitte ſa premiere reſolution, va pour le combattre, apres que ſa caualerie eut rencontré quelque partie de celle de Iuba dont on luy mena des priſonniers, il demande qui les commandoit, & ſur ce qu'ils luy reſpondirent que c'eſtoit Saburra; il preſuppoſe que Iuba n'y eſtoit point. Par ainſi il ſe confirme en ſa premiere erreur, & marche ſi viſte & ſi loing qu'il ſe trouue à vingt-cinq milles de ſon camp, en vn païs qu'il ne connoiſſoit point, auec vne partie des ſiens (l'autre n'ayant pû ſuiure) fort haraſſez & en deſordre, qui fut cauſe que Iuba en eut bon marché. Ce qui fait connoiſtre que ny le grand courage tout ſeul ne fait pas vn bon Capitaine (quoy qu'il y aide bien) ny la lecture des liures, ny le bien dire. Mais qu'il faut vne longue experience, & auoir veû des déroutes auſſi bien que des victoires. Car qui ne s'y eſt trouué ne ſçauroit s'imaginer ce que c'eſt; les plus braues ſoldats y faiſans quelque fois les plus laſches actions; comme il arriua icy, où encor que le reſidu de cette armée ſe fuſt retiré dans vn camp bien fortifié & point attaqué; ils s'embarquent auec tant de confuſion & deſordre, qu'il s'en noya vne bonne partie. C'eſt pourquoy ie conclus qu'il vaut*

*mieux n'aller pas si viste, & sçauoir où l'on va; que d'estre obligé de fuir honteusement, ou de perir.*



# LIVRE III.



ESAR estant esleu Dictateur, pouruoit aux affaires de la Ville de Rome: se fait publier Consul auec P. Seruilius: se desmet de la Dictature au bout de vnze iours, & apres va s'embarquer à Brundusium, où il auoit enuoyé sept legions l'attendre. Mais il ne s'y trouua de vaisseaux pour la moitié de son armée, si bien qu'il fut contraint de passer auec quinze mille hommes de pied, & cinq cens cheuaux; laissant M. Antoine auec le reste, auquel il promit de renuoyer les vaisseaux. Pompée qui auoit eu toute l'année à se preparer, auoit fait vn grand amas d'hommes, de viures, & de vaisseaux; tellement que Cesar passa auec peine & peril, & r'enuoya aussi tost ses vaisseaux à Antoine. Mais Bibulus Chef de toutes les ar-
mées

mées de mer de Pompée, en prit vne trentaine qu'il brûla, & fit mourir tous les Mariniers; afin d'oster aux autres le courage d'entreprendre ce passage, & s'opiniastra tellement, nonobstant l'Hyuer, qu'il empescha Antoine de passer. En mesme temps M. Octauius Lieutenant de Pompée assiege Salones en Dalmatie, qui se defend si courageusement, que sans assistance de personne, elle luy fait leuer le siege, & par vne sortie le chasse honteusement de là, d'où il se retira aupres de Pompée à Durazzo. D'autre part Cesar s'estant emparé de diuerses villes le long du riuage, l'empeschoit aussi de se rafraischir. En fin Bibulus meurt, & la mer n'estant pas si exactement gardée, Antoine la passe: où les vents fauorisent tellement la bonne fortune de Cesar, qu'ils changerent à point nommé pour mettre son armée en seureté, & faire perir celle qui la poursuiuoit. Cette nouuelle estant arriuée à luy & à Pompée en mesme temps, pource qu'ils estoient campez l'vn deuant l'autre, l'vn part pour aller ioindre Antoine, ce qu'il fit, & l'autre pour le combattre; ce que n'ayant pû faire, il retourne se camper à Asparagne, des appartenances de Durazzo, & mande à

Scipion qu'il le vienne ioindre auec son armée. Cesar voyant que la guerre alloit en longueur, enuoye partie de la sienne en Macedoine & en Thessalie pour faire amas de bleds; pource que la mer estant au pouuoir de Pompée, il ne pouuoit en recouurer du costé d'Italie. Mais le passage de Scipion se rencontrant fortuitement en mesme temps, il pensa tailler en pieces L. C. Longinus auec vne legion de Cesar; Ce qu'il eust fait, si M. Fauonius qu'il auoit laissé à la garde de son bagage auec huit cohortes, ne luy eust mandé que s'il ne le secouroit promptement, Domitius le venoit enleuer. Par ainsi il desista de son entreprise, & arriua fort à propos pour Fauonius. En mesme temps le ieune Pompée ayant sçeu que Cesar renuoyant pour la troisiesme fois ses vaisseaux à Brundusium, en auoit laissé quelques vns à Oricum sous la charge de Caninius auec trois cohortes; il les vint attaquer, & les prit ou brula tous. Cela fait Cesar se va camper entre Durazzo & le camp de Pompée, pour luy empescher la commodité de Durazzo. Mais Pompée se campa en vn lieu nommé la Pierre, sur le bord de la Mer, où il y a vn petit port; tellement que par le moyen de ses vaisseaux il

en retire les mesmes commoditez. Lors Cesar tasche de l'enclorre de tranchées, & Pompée par d'autres tranchées s'eslargit tant qu'il peut, & se sentant le plus fort de gens attaque ses retranchemens, & en deux combats eut de l'auantage, & le pensa desfaire. Cesar ne pouuant plus demeurer là, se retire vers Apollonie & Oricum, où ayant fait faire monstre à son armée, & donné ordre à ces deux places, il passe en Thessalie pour ioindre l'armée de Domitius. Pompée le suit, qui ioignit aussi celle de Scipion. Les deux armées (d'où dépendoit la decision de tout l'Empire Romain) se camperent l'vne deuant l'autre. Cesar cherchoit les combats, & Pompée les euitoit. En fin il se laissa vaincre premierement aux medisances des siens; & puis à la valeur de Cesar, qui le poursuiuit si viuement apres la victoire de la bataille de Pharsale; qu'il ne luy donna loisir de faire aucun ralliement, arriuant en Egypte presque aussi tost que luy; où le Roy Ptolomée violant le droit d'hospitalité, & oubliant les bienfaits que son pere auoit receu de Pompée, le fit tuer: pensant par ce meschant acte acquerir grace enuers le vainqueur, qui le vangea, comme nous le verrons au liure

suiuant. En ce mesme temps Cassius Chef de l'armée de Surie, Phœnicie & Silicie, met le feu aux vaisseaux que Pomponius gardoit au port de Messine; & Lelio prit vne petite Isle deuant le port de Brundusium, comme Libo auoit fait vne autrefois. Mais la nouuelle de la deffaite de Pompée rompit tous les desseins de ses Lieutenans.

## REMARQVES.

*SI la clemence & liberalité de Cesar est tant recommandee en tout le cours de sa vie; Il semble qu'en ceste guerre ciuile il se soit surmonté luy mesme. Ne vouloir deffaire des armées toutes entieres en Espagne de viue force, & les ayant reduittes à se remettre à sa misericorde, les laisser aller auec leurs Chefs, sans les obliger à ne luy plus faire la guerre : payer la solde de ses ennemis, tandis qu'il emprunte l'argent de ses Capitaines pour payer les siens : rendre tout d'vn coup à Domitius Enobarbus cent cinquante mille escus, que Pompée luy auoit baillé du tresor public pour luy faire la guerre : lascher tous les prisonniers qu'il prenoit sans rançon, & mesme leur faire rendre tout ce qui leur appartenoit, lors que*

*Bibulus, Labienus, & autres luy faisoient massacrer tout autant de ses soldats qu'ils luy prenoient ; sont actions que ie remarque, plus pour admirer, que pour pouuoir estre imitées : Sur tout en vn siecle où la pratique est bien contraire à cette generosité, & mesme à ce qu'il auoit exercé en Gaule, où quelquefois il a vsé de grandes seueritez. Donc recherchant les raisons qui l'ont meu à cette clemence aueugle, & qui sembloit estre cruelle aux siens ; ie iuge qu'il faut distinguer les desseins. En Gaule il y estoit conquerant, de façon que quand on abusoit de sa premiere & naturelle clemence, il vsoit de seuerité pour retenir par crainte ceux que sa douceur n'auoit pû fleschir. Icy est vne guerre ciuile, en laquelle sous le pretexte de maintenir la liberté du peuple, il veut assubiettir, & le peuple & le Senat. Pour cét effect il dépose toutes passions pour venir à bout de son dessein ; tant plus ses ennemis sont cruels enuers luy, moins il s'anime contr'eux : si bien que ceux qui luy font la guerre ne le craignant qu'aux combats, & ne desesperans point du pardon, ils se fléchissent plus aisément au premier reuers de fortune qui leur vient. Il n'en est pas de mesme d'vne guerre ciuile qu'on ne fait que pour la deffence de sa personne, ou de sa religion : car lors n'ayant point de dessein de vous emparer de l'Estat, vous estes*

obligé de repousser la cruauté par la cruauté, autrement vous ne trouueriez aucun partisan : mais quand vous combattez pour la domination, il faut pour y paruenir vous monstrer tel, qu'on n'apprehende en vous, ny la vangeance ny la cruauté, & qu'on y croye vne grande liberalité, & toutes autres sortes de vertus : car l'on ne souhaitte iamais vn changement de condition que pour ameliorer la sienne. Ainsi auec cette resolution liberale & clemence, ne retenant sa Dictature que quinze iours, ne faisant rien que par l'ordre ordinaire, comme le Protecteur de la Republique, iustifiant tousiours ses actions, se monstrant d'autant plus affectionné à la paix que Pompée s'en esloignoit, afin d'indigner ses citoyens & soldats contre luy, & faisant encor mieux la guerre, il est venu à bout du plus haut & glorieux dessein que iamais homme ait entrepris.

Cesar ayant ioint toutes ses forces, il tasche de combattre Pompée, & ne le pouuant attirer à la bataille, il entreprend vn haut dessein, à sçauoir de l'assieger dans son camp, encore qu'il fust plus foible que luy. Ce fut proche de Durazzo, où il se met à l'enclorre de tranchées : se seruant de l'aduantage de petites colines de difficile accés (lesquelles à mon aduis l'induisirent à ce dessein : ) Les raisons qu'il

*allegue, sont, qu'estant foible de caualerie, & ayant faute de bleds, il ne pouuoit en recouurer; si celle de Pompée estoit libre, à laquelle encore il empeschoit la commodité du fourrage, & la rendoit inutile à toutes les factions de la guerre; plus, que c'estoit diminuer la reputation de Pompée par tout l'Empire, & accroistre la sienne, quand on diroit que Cesar le tenoit assiegé, & qu'il ne l'osoit combattre; ce qui estoit de grande vtilité, pource qu'on se tourne d'ordinaire du costé du plus fort. D'autre part Pompée ne voulant quitter le bord de la mer, ny Durazzo où il auoit fait son Arsenal & Magasin, se resout d'y subsister; & voyant que sa caualerie pourroit trop pâtir si elle ne retournoit au fourage, il fait de son costé vne enceinte de tranchées de quinze milles de tour: Ainsi les deux Capitaines n'oublierent rien pour faire reüssir leurs desseins. En fin Pompée receuant de l'incommodité de se voir ainsi resserré, attaque vn des bouts des retranchemens de Cesar, où il eut tel aduantage en deux combats qui se firent en vn mesme iour, que Cesar confessa, que s'il eust sçeu suiure sa victoire il le défaisoit. Cecy nous fait voir de quelle vtilité sont les retranchemens, & comme quoy par le moyen d'iceux on se peut empescher de combattre contre vne armée qu'on apprehende, qu'on en*

peut r'asseurer vne espouuantée, & qu'on en peut reduire à la faim vne plus puissante que la vostre : car la science de la guerre consiste principalement à ne combattre que quand on veut, & pour cét effect faut donner bon ordre aux viures, bien exercer ses soldats au maniment de leurs armes, & à l'obseruation de tous ordres, & sçauoir bien faire ses retranchemens ; & si Cesar eust eu à faire à vn autre homme que Pompée, qui dés le commencement se fust laissé resserrer, il eust ruiné son armée, ou il l'eust contraint de combattre.

Cesar iugeant bien ne pouuoir plus tenir Pompée à l'estroit, ny demeurer auprés de luy, sans vne grande incommodité pour ses viures ; il entreprend de faire vne longue retraitte, & de plusieurs iours. Pour cét effect il fait partir dés le soir tout le bagage auec vne legion ; & sur la minuict tout le reste de son armée horsmis deux legions, & sa caualerie auec quoy il part dés la pointe du iour. Pompée le suit en toute diligence ; le trouuant logé où il auoit d'autrefois campé, se loge aussi dans son vieux camp auprés de luy ; mais sur ce que Cesar fait semblant d'enuoyer sa Caualerie au fourrage (la faisant rentrer secrettement dans son camp) Pompée y enuoye la sienne tout de bon, & mesme la plus part de ses soldats estans retournez chercher du bagage qu'ils auoient laissé en leurs

*en leurs premiers logemens, il part subitement au mesme ordre du iour precedent. Si bien que Pompée ne le pouuant suiure pour lors, & l'autre marchant à grandes iournées tousiours au mesme ordre, il luy fut impossible de le ioindre; & au bout de quatre iours desista de le poursuiure. C'est icy vne belle leçon pour faire cognoistre combien sont dangereuses les retraittes d'armée à veuë d'ennemy, & outre plus il faut euiter de combattre en se retirant, & sçauoir l'ordre qu'il faut donner pour n'estre embarassé du bagage, & comme quoy vne retraitte se fait mieux auec vne partie de l'armée qu'auec l'armée toute entiere. Car si Cesar a apprehendé de se retirer à la veuë de Pompée auec vne armée si aguerrie, si accoustumée à vaincre, estant redoutée de Pompée mesme; que doiuent faire les Capitaines d'aiourd'huy qui commandent les armées nouuellement leuées sans ordre, sans obeyssance, pleines de bagages, dont les soldats ne sçauent manier leurs armes, ny mesme les Capitaines le leur monstrer? Et neantmoins penseroient blesser leur honneur s'ils se retiroient en cachette: certes la presomption, & l'ignorance sont deux mauuaises conseilleres à la guerre.*

*En la bataille de Pharsale, Pompée estoit au double plus fort que Cesar, sur tout en Caualerie, sur laquelle il fondoit principalement sa victoire: mais il n'auoit vne armée si aguerrie, ny si ac-*

coustumée au combat que celle de Cesar, si bien qu'apprehendant qu'en allant à la charge ils ne se desordonnassent, il commanda qu'on attendist le choc de l'armée ennemie sans que personne bougeast de sa place. Cesar n'approuuant ces aduis, commanda aux siens d'attaquer le combat, alleguant que cela excite le courage des soldats à bien faire, lequel il faut plustost accroistre que diminuer, n'improuuant l'vsage antique, de commencer le combat auec vn cry general : & l'experience nous apprend, qu'en toutes actions de guerre, celuy qui attaque redouble son courage, & celuy qui est attaqué a de la crainte.

Quant à l'ordre de bataille de Pompée, ayant à sa droicte vn ruisseau, met toute sa Caualerie à gauche. Se promettant, qu'apres auoir renuersé celle de Cesar, elle enclorroit son armée, Cesar iugeant sa Caualerie n'estre assez forte pour resister à celle de Pompée, il la renforce de soldats dispos, qu'il mesle parmy elle ; outre cela il prend de chacun de ses bataillons vne trouppe, dont il en composa vn pour la soustenir, qu'il met hors du rang des trois ordres de l'infanterie, & leur commande de n'aller au combat que quand il leur dira. Tellement que quand la caualerie de Pompée eut poussé celle de Cesar, (ce qu'elle ne pouuoit faire sans se mettre en desordre) elle rencontre ce bataillon qui l'arreste tout court, puis luy fait

tourner le dos, & abandonner tout à fait l'aisle gauche de l'armée de Pompée, par où Cesar poursuiuant sa pointe, mit aisément tout le reste en desordre. Surquoy nous obseruerons deux choses; l'vne, qu'il ne faut iamais hazarder toutes ses troupes en vn seul choc, mais faire soustenir les vnes par les autres: & l'autre, qu'il faut obseruer si bien les distances tant à costé, qu'en arriere; que les premieres troupes venant à estre renuersées, ne puissent renuerser celles qui les doiuent soustenir, leur laissant espace conuenable pour passer & pour se rallier derriere.

Si Cesar a sceu vaincre, il a encor mieux sceu poursuiure sa victoire, & s'en preualoir. Mais iamais à l'égal de celle de Pharsale, où il ne s'est pas contenté de forcer le Camp, ny d'aßieger en vne montagne le reste de l'armée qui s'y estoit retirée, ny de poursuiure la personne de Pompée quelques iournées. Car auec trois ou quatre mille hommes seulement, il a suiuy sa piste par mer & par terre, iusques à ce qu'il le trouua mort en Egypte, où il arriua quasi außi-tost que luy, ne luy ayant iamais voulu donner loisir de se reconnoistre, ny de faire aucun ralliement. C'est pour nous apprendre de nous seruir de l'occasion quand elle s'offre fauorable à nous, & de ne remettre à vne autre fois, ce qu'on peut executer presentement. Car les choses du monde sont subiectes à de

*grandes reuolutions: Et les affaires qu'eut encor Cesar depuis la mort de Pompée font assez iuger, que si à l'imitation de plusieurs grands personnages, il eust voulu cueillir les fruits de sa victoire auant qu'ils fussent meurs, & gouster le repos, auant qu'il fust asseuré, il eust pû s'en repentir.*





# DE LA GVERRE ALEXANDRINE,

## *ESCRITE PAR AVLVS Hircius, ou Opius.*

## LIVRE IV.



ESAR arriué qu'il fut en Alexandrie auec trois mille deux cens hommes de pied, huit cens cheuaux, dix galeres Rhodiennes, & quelques nauires d'Asie, il apprit la mort de Pompée : & sur la mauuaise intelligence qu'il apperceut entre ses soldats & le peuple de la Ville, il eñuoya chercher de nouuelles legions en Asie. Cependant il voulut connoistre du testament du feu Roy Ptolomée, qui en auoit fait executeur le peuple Romain, & pour cét effet ordonna que Ptolomée le fils

aisné, & Cleopatra la fille aisnée, licentieroient leur armée, & le viendroient trouuer pour luy faire entendre leurs droits. Mais le Conseil de Ptolomée n'approuua ce moyen d'accommodement, & sous main fit venir ses troupes qui estoient à Pelusium, sous la conduite d'Achilas. Dequoy Cesar auerty, & que le Roy mesme estoit d'intelligence auec ledit Achilas, il le retient & se prepare à se deffendre. Il les repousse d'abord, puis se cantonne dedans vne partie de la Ville, & les autres dans l'autre. Arsinoé seconde sœur du Roy fait tuer Achilas, met en sa place Ganimedés, qui s'empare de l'authorité, & continuant le premier dessein, met Cesar en de grandes extremitez, & luy gaste les eaux douces, à quoy il remedia promptement faisant quantité de puits. Il fait aussi venir gens de guerre, nauires & armes de toutes parts; & sur la nouuelle qu'il eut que la trente-septiesme legion auec grandes prouisions de viures & d'armes estoit arriuée és bords d'Afrique, mais qu'elle ne le pouuoit ioindre à cause du vent contraire; il se iette seul dans vn nauire, prend tous ses vaisseaux, auec les Mariniers seulement, & va au deuant. Les ennemis le sçachant sans

ſoldats l'attaquent. Il les bat, & ſans autre ſecours ioint ſa legion, & retourne en Alexandrie. Ce premier combat eſtonne les Alexandrins, neantmoins ils font leur armée nauale meilleure que iamais, laquelle Ceſar deffait vne ſeconde fois, où Eufranius Capitaine des Galeres Rhodiennes ſe ſignala fort. Il y a deuant le port d'Alexandrie vne Iſle baſtie & habitée, qui le couure, & eſt attaché à la ville par le Mole, qui a neuf cens pas de long, & ſoixante de large, ſur lequel il y auoit deux Forts. Ceſar iuge neceſſaire de prendre cette Iſle, afin d'auoir la mer libre. Il la force, puis prend vn des Forts du Mole. Au ſecond il y eut vn grand combat où il fut repouſſé auec ſi grand deſordre, que ne pouuant empeſcher ſes ſoldats de ſe ietter dans vn vaiſſeau, il ſe ſauua à la nage auant qu'il periſt. Les Alexandrins eſtonnez de ces combats, recourent aux ruſes, demandent à Ceſar leur Roy, il leur rend, eſperant que ce ſeroit le moyen de faciliter vn accord. Sur ces entre-faites Mytridates Pergamenien, grand de nobleſſe, bon homme de guerre, fort valeureux, & tres-fidele à Ceſar, arriue à ſon ſecours auec de belles forces; prend en paſſant Peluſium, & vient pour paſſer

le Nil en vn lieu qui s'appelle Delta. Dequoy Ptolomée estant auerty, va en personne pour s'y opposer, & Cesar de son costé au secours de Mytridates, qui auant l'arriuée de l'vn & de l'autre auoit desia battu en vne rancontre les gens de Ptolomée. Et Cesar aussi auant ioindre Mytridates en deffait d'autres, apres quoy il va attaquer vn petit Fort entre son camp & celuy de Ptolomée, qu'il emporte, & le lendemain attaque le camp, qu'il force, & le Roy se voulant sauuer par eau, se noye: puis retournant victorieux en Alexandrie, tout luy fait ioug. Cependant les Prouinces de l'Empire ne demeurerent pas en repos. Domitius Caluinus Lieutenant de Cesar fut deffait par Farnaces, qui s'empara du Royaume de Pont. En Ilyrie Gabinius Lieutenant de Cesar fut deffait, & mourut à Salone. Et Octauio du party de Pompée pensant s'emparer de cette Prouince, trouua Cornificius qui s'y opposa; comme aussi Vatinius, lequel se trouuant à Brundusium & apprenant ces nouuelles, se met en mer, rencontre Octauius, luy donne la bataille & le deffait. En Espagne Cassius Longinus, que Cesar y auoit laissé, se fait hayr par son auarice, tant de ceux du païs, que de

de ſon armée : on coniure contreluy, on le bleſſe, & croyant qu'il fuſt mort, chacun deſcouure ſa ioye. Mais eſtant guery il chaſtie rigoureuſement les coniurez : neantmoins cela n'empeſcha pas la reuolte dans ſon armée. Et comme il penſa y aller remedier d'vn coſté, ils font le ſemblable de l'autre, & tous enſemble eſliſent pour Chef Marcellus, qui vint ſe camper au deſſous de Cordoüe, qui luy eſtoit fauorable. Longinus enuoye demander ſecours au Roy Bogude, lequel luy enuoye vn grand renfort; neantmoins Marcellus ſe maintient ſans combattre : Et Lepidus venant auec de nouuelles forces pour taſcher à les accorder, Longinus s'en deffie, & s'eſloigne d'eux ; mais ſur l'approche de Trebonius ſon ſucceſſeur au gouuernement, il s'embarque pour aller en Afrique où Ceſar l'auoit deſtiné, & ſe noye à l'embouncheure du fleuue Iberus. Reuenons à Ceſar. Encor qu'il fuſt preſſé d'aller à Rome, il veut premierement vanger la deffaite de Domitius. Il part d'Egypte auec la ſixieſme legion ſeulement, laiſſant le reſte de ſon armée à la garde du Royaume, & auec ce qu'il ramaſſe en Aſie, il donne la bataille à Farnaces, le deffait, luy oſte ce qu'il auoit occu-

pé, & donne le Royaume de Bosphore à Mytridates Pergamenien, pour la recompense du bon seruice qu'il luy auoit rendu en la guerre Alexandrine : puis triomphant de tant de victoires retourne à Rome.

## REMARQVES.

*De toutes les guerres que Cesar a faites ie n'en trouue point vne moins necessaire, plus dangereuse, & où il y ait apporté moins de preuoyance qu'en celle-cy. Car ayant appris en Alexandrie la mort de Pompée; s'y arrester auec trois ou quatre mille hommes; & en cét estat vouloir obliger vn ieune Roy de restituer vne partie de son Royaume en faueur de sa sœur Cleopatra; c'est bien se fier en sa bonne fortune, ou estre bien amoureux. Mais comme ce commencement n'est digne de sa prudence ordinaire : aussi les progrez & la fin surpassent toutes ses autres actions, & il semble qu'il n'ait icy fait des fautes, que pour illustrer dauantage sa vertu. Cecy a esté vne guerre sans regle; il luy a fallu deffendre les carrefours des ruës & s'y barricader; disputer vne moitié de ville contre l'autre, remedier aux accidens impreuens; rasseurer ses gens, combattre vne armée naÿale sans soldats, & la vaincre : Et*

*comme s'il fust tombé dans vn autre monde, faire vne guerre à vne nouuelle mode. Ce qui monstre en luy, qu'il excelloit en trois choses principalement; à sçauoir, qu'il ne perdoit iamais l'esperance, qu'il auoit vne grande experience, & qu'il ne se confondoit point en ses commandemens. Cette guerre finie, il va contre Farnaces, où nous remarquerons seulement deux choses: la premiere, qu'encore qu'il cherchast de finir promptement cette guerre, pource qu'il auoit à faire ailleurs; il ne va l'attaquer à l'estourdie, mais il commence tousiours par se camper fortement: puis ayant laissé son bagage en seureté, il va auec toute son armée pour faire vn autre camp proche de luy, laissant entre deux vne grande valée, afin que s'il vouloit l'empescher de se fortifier là & l'attaquer, il ne peust venir à luy sans vn grand desaduantage. L'autre est, pour monstrer l'aduantage qu'a celuy qui attaque: Car Cesar remarque luy mesme, qu'encore que Farnaces le vinst attaquer temerairement, neantmoins que ses soldats en eurent de l'apprehension, & d'abord se mirent en quelque desordre. C'est pour confirmer, que celuy qui attaque a vn grand aduantage, & qu'il n'y a rien plus necessaire à la guerre que les retranchemens.*



# DE LA GVERRE D'AFRIQVE.

## ESCRITE PAR AVLVS *Hircius, ou Opius.*

## LIVRE V.



E débris du party de Pompée s'estant r'allié en Afrique sous Scipion, Caton & le Roy Iuba; Cesar y va au mois de Decembre, & n'y arriue du commencement qu'auec trois mille hommes seulement, & quelque peu de caualerie; il se presente deuant Adrumette. Mais Considius qui le voit si foible tient bon, & Cesar se retirant est attaqué par ceux qui sortent de la place, & par la caualerie venuë au secours d'icelle, qu'il repousse; où il est remarqué que trente cheuaux François font reculer plus de deux mille Mores. La re-

nommée de sa venuë luy ouurit les portes de plusieurs villes & chasteaux qui luy fournirent de viures. Il choisit l'assiette de Ruspine pour y assoir son camp, & y attendre le reste de son armée ; mais l'impatience le prend. Il va au port, s'embarque dans vn nauire pour l'aller chercher. Et comme il pensoit faire voile, il en arriue vne bonne partie. Apres cela il va auec trente cohortes chercher du bled ; il rencontre en son chemin Labienus, auec lequel il eut vn grand combat, où il eut auantage, & ainsi il se retira dans son camp, qu'il fortifia plus que iamais, à cause qu'il se sentoit foible : il tira deux trenchées de la ville au port pour s'en bien asseurer ; puis il depescha en Sicile, Sardaigne & Italie, pour auoir renfort de gens & de bled. D'autre costé Scipion & Caton qui le vouloient combattre auant qu'il se fortifiast dauantage, hastent Iuba de venir auec son armée ; mais s'y acheminant il est contraint de rebrousser chemin, sur ce que P. Sitius Lieutenant de Cesar, & le Roy Bogud attaquent son Royaume. Cependant Labienus ioint Scipion ; ils se viennent camper proche de Cesar, chacun essaye de prendre ses auantages, & se passa diuers combats & escar-

mouches, ſans que pourtant on hazardaſt la bataille. Les neceſſitez de Ceſar croiſſoient de iour en iour; il les ſupporte auec grande conſtance, & ne ſouſtient l'eſperance des ſiens que par ſa bonne mine. Il depeſche de nouueau pour haſter ſes troupes & ſes viures. Quelques vns de ſes nauires font naufrage, & ayant meſme appris qu'on pourſuiuoit de ſes vaiſſeaux iuſques dans le port de Leptis, il y court à bride abbatuë, ſe iette dans vn vaiſſeau, & auec ce qu'il peut ramaſſer là; va ſouſtenir ſes gens; chaſſe les ennemis; prend de leurs vaiſſeaux, & recouure des ſiens qui auoient eſté pris. En fin ſes troupes luy viennent de diuers endroits. Il commence par la purgation qu'il fait dans ſon armée de quelques ſeditieux & libertins: puis ſe reſout à vn combat diffinitif. Pour cét effet il va camper deuant Tapſe, qu'il entoure de tranchées, ſe doutant bien que Scipion la viendroit ſecourir: lequel ayant fait reuenir le Roy Iuba, ils ſe viennent camper auprés de Ceſar en trois Camps. Là ſe donna la bataille que Ceſar gagna, ne perdant que cinquante ſoldats, & peu de bleſſez. Il y en eut de morts dix mille de l'autre coſté, & les trois camps pris. Tapſe au bruit de

cette victoire se rend à C. Rebilius. Caton voyant qu'on ne se vouloit resoudre à se defendre se tuë. Vtique ouure ses portes au Victorieux : Adrumet fait le semblable : Zama ferme les siennes à son Roy vaincu, & y appelle Cesar. Tout le reste du Royaume de Iuba se reuolte, luy & Petreius s'entretuent de desespoir. Sitius ayant deffait & tué Sabura Lieutenant de Iuba, & venant trouuer Cesar, rencontre Affranius & Faustus Sylla, qui prenoient le chemin d'Espagne : les deffait & prend, puis à vne esmeute tous deux sont tuez. Scipion & plusieurs Senateurs s'estans embarquez pour passer en Espagne ; la tempeste les iette dans la flotte de Sitius où tous perirent ou se tuerent. Voila la suitte qu'eut cette bataille, où toutes choses conspirerent à l'enuy pour applanir le chemin à l'entiere victoire de Cesar, qui pardonna à tous ceux qui recoururent à sa clemence ; puis s'en retourna à Rome.

## *REMARQVES.*

CESAR *a fait trois actions en cette guerre, qui approchent de la temerité. La premiere, de passer en Afrique au cœur de l'Hyuer auec peu de gens, n'ayant aucun port*

*asseuré. Et à cette cause ne pouuant donner nul rendez-vous à ses nauires ; ce qui mesme luy fut imputé à impreuoyance. Neantmoins apres son passage, sa façon de proceder est du tout admirable. Il choisit de se camper deuant la ville de Ruspine qui estoit à demie lieuë du port, lequel il conioint auec la ville & son camp, qu'il fortifie tres-bien ; car de là il auoit vn pied en terre, & l'autre sur la mer, afin que selon les occasions il peust agir par mer ou par terre, & qu'en tout cas il ne se trouuast enfermé. C'est vne belle leçon à ceux qui entreprennent sur quelque païs, estans foibles du commencement: car en cette posture on peut soustenir de grands efforts, ou en toute extremité se retirer. La seconde, de laisser son armée auprés de Ruspine, & sans en aduertir personne se ietter dans vn nauire pour aller chercher ses vaisseaux. Et la troisiesme, ayant nouuelle de la déroute de sa flotte, quitta son camp ; s'en alla à bride abbatuë à Leptis ; se ietta dans vn vaisseau ; en r'allia d'autres, & attaqua les ennemis. Et encore qu'il ne soit pery en aucune d'icelles, on n'en peut dire autre chose, sinon qu'il se fioit tout à fait à sa bonne fortune, & qu'il ne s'est iamais lassé, ny rebuté des desseins hazardeux & penibles. Est remarquable que Cesar en toutes les guerres qu'il a fait, a esté tousiours inferieur en nombre à ses enne-*

ennemis. C'est pourquoy il s'est tousiours seruy, & plus que nul autre n'a iamais fait, des fortifications ; lesquelles il faisoit beaucoup meilleures, quand il ne se sentoit en estat de donner bataille, comme il fit long temps en Afrique ; tellement que Scipion mesme s'estonnoit de cette froideur. Neantmoins il entretenoit tousiours ses soldats en exercice, & luy-mesme dressoit les nouueaux, & taschoit de les mettre en curée par de petits combats, où par son industrie il auoit le plus souuent du meilleur, & tousiours entreprenoit sur son ennemy, qui est vne maxime excellente pour donner le cœur aux siens, & mesme pour se garentir de surprise.



le Nil en vn lieu qui s'appelle Delta. Dequoy Ptolomée estant auerty, va en personne pour s'y opposer, & Cesar de son costé au secours de Mytridates, qui auant l'arriuée de l'vn & de l'autre auoit desia battu en vne rancontre les gens de Ptolomée. Et Cesar aussi auant ioindre Mytridates en deffait d'autres, apres quoy il va attaquer vn petit Fort entre son camp & celuy de Ptolomée, qu'il emporte, & le lendemain attaque le camp, qu'il force, & le Roy se voulant sauuer par eau, se noye: puis retournant victorieux en Alexandrie, tout luy fait ioug. Cependant les Prouinces de l'Empire ne demeurerent pas en repos. Domitius Caluinus Lieutenant de Cesar fut deffait par Farnaces, qui s'empara du Royaume de Pont. En Ilyrie Gabinius Lieutenant de Cesar fut deffait, & mourut à Salone. Et Octauio du party de Pompée pensant s'emparer de cette Prouince, trouua Cornificius qui s'y opposa; comme aussi Vatinius, lequel se trouuant à Brundusium & apprenant ces nouuelles, se met en mer, rencontre Octauius, luy donne la bataille & le deffait. En Espagne Cassius Longinus, que Cesar y auoit laissé, se fait hayr par son auarice, tant de ceux du païs, que de

de son armée : on coniure contreluy, on le blesse, & croyant qu'il fust mort, chacun descouure sa ioye. Mais estant guery il chastie rigoureusement les coniurez : neantmoins cela n'empescha pas la reuolte dans son armée. Et comme il pensa y aller remedier d'vn costé, ils font le semblable de l'autre, & tous ensemble eslisent pour Chef Marcellus, qui vint se camper au dessous de Cordoüe, qui luy estoit fauorable. Longinus enuoye demander secours au Roy Bogude, lequel luy enuoye vn grand renfort; neantmoins Marcellus se maintient sans combattre : Et Lepidus venant auec de nouuelles forces pour tascher à les accorder, Longinus s'en deffie, & s'esloigne d'eux ; mais sur l'approche de Trebonius son successeur au gouuernement, il s'embarque pour aller en Afrique où Cesar l'auoit destiné, & se noye à l'emboucheure du fleuue Iberus. Reuenons à Cesar. Encor qu'il fust pressé d'aller à Rome, il veut premierement vanger la deffaite de Domitius. Il part d'Egypte auec la sixiesme legion seulement, laissant le reste de son armée à la garde du Royaume, & auec ce qu'il ramasse en Asie, il donne la bataille à Farnaces, le deffait, luy oste ce qu'il auoit occu-

pé, & donne le Royaume de Bosphore à Mytridates Pergamenien, pour la recompense du bon seruice qu'il luy auoit rendu en la guerre Alexandrine: puis triomphant de tant de victoires retourne à Rome.

## REMARQVES.

*DE toutes les guerres que Cesar a faites ie n'en trouue point vne moins necessaire, plus dangereuse, & où il y ait apporté moins de preuoyance qu'en celle-cy. Car ayant appris en Alexandrie la mort de Pompée, s'y arrester auec trois ou quatre mille hommes; & en cét estat vouloir obliger vn ieune Roy de restituer vne partie de son Royaume en faueur de sa sœur Cleopatra; c'est bien se fier en sa bonne fortune, ou estre bien amoureux. Mais comme ce commencement n'est digne de sa prudence ordinaire: aussi les progrez & la fin surpassent toutes ses autres actions, & il semble qu'il n'ait icy fais des fautes, que pour illustrer dauantage sa vertu. Cecy a esté vne guerre sans regle; il luy a fallu deffendre les carrefours des ruës & s'y barricader; disputer vne moitié de ville contre l'autre, remedier aux accidens impreuens; rasseurer ses gens, combattre vne armée nauale sans soldats, & la vaincre: Et*

*comme s'il fust tombé dans vn autre monde, faire vne guerre à vne nouuelle mode. Ce qui monstre en luy, qu'il excelloit en trois choses principalement; à sçauoir, qu'il ne perdoit iamais l'esperance, qu'il auoit vne grande experience, & qu'il ne se confondoit point en ses commandemens. Cette guerre finie, il va contre Farnaces, où nous remarquerons seulement deux choses: la premiere, qu'encore qu'il cherchast de finir promptement cette guerre, pource qu'il auoit à faire ailleurs; il ne va l'attaquer à l'estourdie, mais il commence tousiours par se camper fortement: puis ayant laissé son bagage en seureté, il va auec toute son armée pour faire vn autre camp proche de luy, laissant entre deux vne grande valée, afin que s'il vouloit l'empescher de se fortifier là & l'attaquer, il ne peust venir à luy sans vn grand desaduantage. L'autre est, pour monstrer l'aduantage qu'a celuy qui attaque: Car Cesar remarque luy mesme, qu'encore que Farnaces le vinst attaquer temerairement, neantmoins que ses soldats en eurent de l'apprehension, & d'abord se mirent en quelque desordre. C'est pour confirmer, que celuy qui attaque a vn grand aduantage, & qu'il n'y a rien plus necessaire à la guerre que les retranchemens.*



# DE LA GVERRE D'AFRIQVE.

## ESCRITE PAR AVLVS *Hircius, ou Opius.*

## LIVRE V.



E débris du party de Pompée s'estant r'allié en Afrique sous Scipion, Caton & le Roy Iuba; Cesar y va au mois de Decembre, & n'y arriue du commencement qu'auec trois mille hommes seulement, & quelque peu de caualerie; il se presente deuant Adrumette. Mais Considius qui le voit si foible tient bon, & Cesar se retirant est attaqué par ceux qui sortent de la place, & par la caualerie venuë au secours d'icelle, qu'il repousse : où il est remarqué que trente cheuaux François font reculer plus de deux mille Mores. La re-

nommée de sa venuë luy ouurit les portes de plusieurs villes & chasteaux qui luy fournirent de viures. Il choisit l'assiette de Ruspine pour y assoir son camp, & y attendre le reste de son armée ; mais l'impatience le prend. Il va au port, s'embarque dans vn nauire pour l'aller chercher. Et comme il pensoit faire voile, il en arriue vne bonne partie. Apres cela il va auec trente cohortes chercher du bled ; il rencontre en son chemin Labienus, auec lequel il eut vn grand combat, où il eut auantage, & ainsi il se retira dans son camp, qu'il fortifia plus que iamais, à cause qu'il se sentoit foible : il tira deux trenchées de la ville au port pour s'en bien asseurer ; puis il depescha en Sicile, Sardaigne & Italie, pour auoir renfort de gens & de bled. D'autre costé Scipion & Caton qui le vouloient combattre auant qu'il se fortifiast dauantage, hastent Iuba de venir auec son armée ; mais s'y acheminant il est contraint de rebrousser chemin, sur ce que P. Sitius Lieutenant de Cesar, & le Roy Bogud attaquent son Royaume. Cependant Labienus ioint Scipion ; ils se viennent camper proche de Cesar, chacun essaye de prendre ses auantages, & se passa diuers combats & escar-

mouches, sans que pourtant on hazardast la bataille. Les necessitez de Cesar croissoient de iour en iour; il les supporte auec grande constance, & ne soustient l'esperance des siens que par sa bonne mine. Il depesche de nouueau pour haster ses troupes & ses viures. Quelques vns de ses nauires font naufrage, & ayant mesme appris qu'on poursuiuoit de ses vaisseaux iusques dans le port de Leptis, il y court à bride abbatuë, se iette dans vn vaisseau, & auec ce qu'il peut ramasser là; va soustenir ses gens; chasse les ennemis; prend de leurs vaisseaux, & recouure des siens qui auoient esté pris. En fin ses troupes luy viennent de diuers endroits. Il commence par la purgation qu'il fait dans son armée de quelques seditieux & libertins : puis se resout à vn combat diffinitif. Pour cét effet il va camper deuant Tapse, qu'il entoure de tranchées, se doutant bien que Scipion la viendroit secourir : lequel ayant fait reuenir le Roy Iuba, ils se viennent camper auprés de Cesar en trois Camps. Là se donna la bataille que Cesar gagna, ne perdant que cinquante soldats, & peu de blessez. Il y en eut de morts dix mille de l'autre costé, & les trois camps pris. Tapse au bruit de

cette victoire se rend à C. Rebilius. Caton voyant qu'on ne se vouloit resoudre à se defendre se tuë. Vtique ouure ses portes au Victorieux : Adrumet fait le semblable : Zama ferme les siennes à son Roy vaincu, & y appelle Cesar. Tout le reste du Royaume de Iuba se reuolte, luy & Petreius s'entretuent de desespoir. Sitius ayant deffait & tué Sabura Lieutenant de Iuba, & venant trouuer Cesar, rencontre Affranius & Faustus Sylla, qui prenoient le chemin d'Espagne : les deffait & prend, puis à vne esmeute tous deux sont tuez. Scipion & plusieurs Senateurs s'estans embarquez pour passer en Espagne ; la tempeste les iette dans la flotte de Sitius où tous perirent ou se tuerent. Voila la suitte qu'eut cette bataille, où toutes choses conspirerent à l'enuy pour applanir le chemin à l'entiere victoire de Cesar, qui pardonna à tous ceux qui recoururent à sa clemence ; puis s'en retourna à Rome.

## *REMARQVES.*

*CESAR a fait trois actions en cette guerre, qui approchent de la temerité. La premiere, de passer en Afrique au cœur de l'Hyuer auec peu de gens, n'ayant aucun port*

*asseuré. Et à cette cause ne pouuant donner nul rendez-vous à ses nauires ; ce qui mesme luy fut imputé à impreuoyance. Neantmoins apres son passage, sa façon de proceder est du tout admirable. Il choisit de se camper deuant la ville de Ruspine qui estoit à demie lieuë du port, lequel il conioint auec la ville & son camp, qu'il fortifie tres-bien ; car de là il auoit vn pied en terre, & l'autre sur la mer, afin que selon les occasions il peust agir par mer ou par terre, & qu'en tout cas il ne se trouuast enfermé. C'est vne belle leçon à ceux qui entreprennent sur quelque païs, estans foibles du commencement: car en cette posture on peut soustenir de grands efforts, ou en toute extremité se retirer. La seconde, de laisser son armée auprés de Ruspine, & sans en aduertir personne se ietter dans vn nauire pour aller chercher ses vaisseaux. Et la troisiesme, ayant nouuelle de la déroute de sa flotte, quitta son camp ; s'en alla à bride abbatuë à Leptis ; se ietta dans vn vaisseau ; en r'allia d'autres, & attaqua les ennemis. Et encore qu'il ne soit pery en aucune d'icelles, on n'en peut dire autre chose, sinon qu'il se fioit tout à fait à sa bonne fortune, & qu'il ne s'est iamais lassé, ny rebuté des desseins hazardeux & penibles. Est remarquable que Cesar en toutes les guerres qu'il a fait, a esté tousiours inferieur en nombre à ses enne-*

*ennemis. C'est pourquoy il s'est tousiours seruy, & plus que nul autre n'a iamais fait, des fortifications ; lesquelles il faisoit beaucoup meilleures, quand il ne se sentoit en estat de donner bataille, comme il fit long temps en Afrique : tellement que Scipion mesme s'estonnoit de cette froideur. Neantmoins il entretenoit tousiours ses soldats en exercice, & luy-mesme dressoit les nouueaux, & taschoit de les mettre en curée par de petits combats, où par son industrie il auoit le plus souuent du meilleur, & tousiours entreprenoit sur son ennemy, qui est vne maxime excellente pour donner le cœur aux siens, & mesme pour se garentir de surprise.*





# DE LA GVERRE D'ESPAGNE,

## *CONTRE LES ENFANS de Pompée.*

## LIVRE VI.



ES reliques des troupes d'Afrique, se r'assemblent encor en Espagne sous Cneus & Sextus enfans de Pompée. Cesar y va, il trouue l'vn qui assiege Vlla, & l'autre qui estoit dans Cordouë; iette du secours dans la premiere, & se va camper deuant l'autre. Ce qui oblige Cneus de leuer le siege pour secourir son frere. Il se passe entre les deux armées quelques escarmouches: Mais Cesar ne pouuant attirer son ennemy en bataille, va assieger Attequa, & apres vne bonne resistance la prend à la veuë de Cneus. Depuis les deux armées s'entrecostoyerent, & fi-

rent diuers combats de peu d'vtilité. En fin ils se campent en vne campagne proche de Munde, en resolution l'vn & l'autre de ne refuser la bataille. Neantmoins Cneus prend vn champ de bataille releué & aduantageux, où Cesar faisant difficulté de l'attaquer, la fureur de ses soldats l'emporta. Le combat fut grand & douteux, selon sa confession mesme; & à toute peine il gaigna la bataille qui fut sanglante. Trente mille hommes de la part de Pompée y demeurerent morts, & mille de celle de Cesar. Ceux qui se sauuerent dans Munde furent contraints de se rendre. Sextus Pompée abandonne Cordoüe, Cneus est viuement poursuiuy, atteint & tué. Toutes les villes se rendent au victorieux. Ce fut la derniere bataille que donna Cesar, & le coup mortel du party de Pompée.



# ORDRE MILITAIRE DES GRECS

## *ET PARTICVLIEREMENT de leur Phalange.*

L'ORDRE des Grecs se trouue assez obscurement dans les Autheurs, pource que la plusṗart des liures qu'ils en ont escript sont perdus, & ne nous en reste que des morceaux : si bien qu'il est difficile de le pouuoir recueillir bien exactement. Voicy comme se formoit la Phalange.

---

## *PHALANGE DES GRECS.*

Glogo signifie deux hommes de front, & plusieurs ioints ensemble font vn

rang, & le mot de Giogo se prend souuent pour vn rang.

Verso signifie deux hommes, l'vn derriere l'autre; & plusieurs les vns derriere les autres font la file.

Locho, signifie la file, laquelle les Grecs ont fait de diuerses hauteurs, mais n'ont iamais passé le nombre de seize, comme celuy qui estoit suffisant à soustenir tous grands effort, estimans que donner plus de profondeur à leur Phalange, estoit employer des hommes inutilement, & qu'il valoit mieux estendre la bataille en longueur pour s'empescher d'estre attaquez par les flancs, ou bien pour y attaquer les ennemis; que de donner tant de profondeur à leur Phalange.

La Phalange n'estoit composée que de Oplites, c'est à dire pesamment armez, auec les Sarisses (ou longues picques) & leurs boucliers; car les Archers, tireurs de fondes, & autres à lancer armes, auoient leur ordonnance à part.

A vn Locho, ou vne file de seize soldats, il y en auoit cinq de commandement; à sçauoir le premier, le cinquiesme, le neufiesme, le treiziesme, & le seiziesme, com-

me nous verrons par cette figure suiuante & leurs noms.

## PREMIERE FIGVRE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| | *Locago*............ | o ............ | *Chef de file.* |
| 1. | *Eno marche*....... | o | |
| 2. | *Eno marche* ...... | o ...... | *Chef de demie-file.* |
| 3. | *Eno marche*....... | o | |
| | *Vrago*............ | o.................. | *Serre-file.* |

Ils mettoient le plus vaillant pour estre Chef de file, & le plus prudent pour estre serre-file.

Or pour commencer l'Ordonnance, ils ioignoient deux files l'vne contre l'autre, qui faisoient trente-deux soldats ; & les deux files ensemble se nommoient Dilochie, & le Chef des deux files se nommoit Dilochite.

Apres on doubloit les deux files qui faisoient quatre files, & soixante-quatre soldats, & cette troupe s'appelloit Tetrarchie, laquelle auoit vn Chef qui se nommoit Tetrarque.

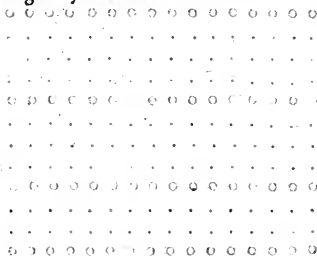
Apres on doubloit les quatre files qui faisoient huit, & cent vingt-huit soldats ; &

ce corps s'appelloit Taxiarchie, & son Chef Taxiarque.

Apres on doubloit ces huit files qui faisoient seize; & ce corps s'appelloit Sintagme ou Senagie, & le Chef de ce corps s'appelloit Sintagmarche ou Senago.

A ce corps on adiouſtoit cinq officiers generaux; vn port'enseigne; vn pour guider la queuë, qui faisoit à peu prés la charge de nos Sergens d'auiourd'huy; vn Trompette (car ils n'auoient point de Tambour) vn pour prononcer les Ordres, & vn Miniſtre.

Le Port'enseigne ſe mettoit au milieu du premier rang, comme tout ſe verra par la figure cy-deſſous.



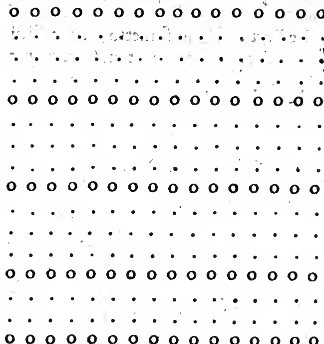
## SECONDE FIGVRE.

*Syntagmarque.*

*Taxiarque.*

*Tetrarque.*

*Diloquite.*



La

La Phalange estoit composée de seize Corps pareils à la precedente figure.

Puis on doubloit ce Corps de seize files, qui faisoient trente-deux files, & s'appelloit Pentacosiarchie, & son Chef Pentacosiarche.

Puis on doubloit ces trente-deux files, qui faisoient soixante-quatre, & ce Corps s'appelloit Chilarchie, & son Chef Chilarche.

Puis on doubloit ces cent vingt-huit files, qui faisoient deux cens cinquante-six fi & ce corps s'appelloit Merarchie, & son Chef Merarche ou Telarche.

Puis on doubloit ces cent vingt-huit files, qui faisoient deux cens cinquante-six files, & ce corps s'appelloit Phalange, ou Phalangargie, ou Strategie, & le Chef Phalangarche ou Stratego, ou General. Si bien que la Phalange se trouue composée de quatre mille nonante-six soldats; d'vn Phalangarche qui commande à tous, de deux Melarches, de quatre Chiliarges, & huit Pentacosiarches, & de cent vingt-huit Dilochites, comme il se verra par la figure cy-dessous.

## TROISIESME FIGVRE.

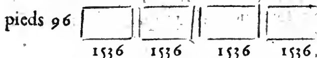
*Rangs.*

16 32 64 128 356

*Files.* 16

Or ſelon la puiſſance des Republiques on augmentoit cette armée, doublant la Phalange qui ſe nommoit Diphalangargie, & le Chef Diphalangarche ; ou doublant la Diphalangargie, & en ce cas on la nommoit Tetraphalangarchie, & le Chef Tetraphalangarche, lequel lors eſtoit Chef ſouuerain. C'eſt ce qu'ils tenoient pour vne armée complette, & que depuis on a appellée vne Phalange. Neantmoins elle eſtoit touſiours diuiſée en quatre Corps comme quatre Phalanges, & eſtoit composée de ſeize mille trois cens octante & quatre ſoldats.

## QVATRIESME FIGVRE.



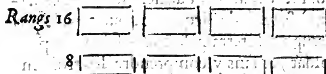

Voilà l'ordre de la Phalange des Grecs pour les pesamment armez, nommez Oplites; à sçauoir de Picques & boucliers, lequel occupoit de terrain donnant six pieds pour soldat, & sans y comprendre les trois interualles, six mille cent quarente-quatre pieds de longueur, & nonante-six pieds de hauteur.

A cette armée on y ioignoit la moitié moins de soldats armez à la legere, nommez *Files*, qui combattoient de loin auec armes à lancer & ietter, & se mettoient en bataille derriere la Phalange en front égal. Mais n'estant les files que de huit de hauteur, auec le mesme ordre & les mesmes officiers, & quand il falloit commencer la bataille ils sortoient par les interualles, & alloient attaquer l'ennemy. Puis quand les armées estoient prestes à choquer, ils se retiroient par les mesmes interualles, en leurs places derriere leurs gens armez, & par dessus leurs

testes faisoient pleuuoir sur leurs ennemis vne gresle de traits, de pierres & de dards; & fortifioient l'espaisseur de leur Phalange, qui pour soustenir le grand choc se trouuoit lors auoir vingt-quatre hommes de hauteur.

---

## CINQVIESME FIGVRE




Quant à la caualerie ils la mettoient toujours aux aisles; & soit pour la Caualerie, ou pour l'Infanterie, ils changeoient la forme de leur ordre selon l'assiette des lieux, ou le nombre d'ennemis à qui ils auoient à faire : ou selon l'ordre auquel ils estoient rangez en bataille, amoindrissant le front, & doublant la hauteur ; ou doublant le front en amoindrissant la hauteur, & la coupant par la moitié, comme fit Cyrus en la bataille qu'il eut contre Cresus. Car craignant d'estre enueloppé, ses files estant de vingt-quatre de hauteur, il ne les fit que de douze; & par ainsi il augmenta le front de son armée de la moitié.

Ils se seruoient encor de diuers ordres selon les occasions; comme en rond, & les legerement armez au milieu pour soustenir vn grand choc de tous costez: ou en triangle pour mieux entrer en vn bataillon: ou en demie Lune, pour enclorre; & d'autres qui ne sont maintenant de grand vsage.

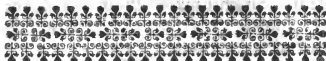
Et afin de ne se confondre point en tels ordres dans l'occasion, ils auoient des Escoles publiques, où toute la ieunesse alloit s'exercer, qu'on appelloit *Gymnasia*: & des maistres pour monstrer le maniement des armes & les ordres, nommez *Tactici*. Or pour faire toutes les évolutions, & changemens d'ordre, on donnoit à chaque soldat six pieds en quarré, & pour combattre trois pieds, & mesmes pour soustenir vn grand effort, on se serroit iusques à ne contenir qu'vn pied seulement.

C'est par ce moyen que tant de petites Republiques de Grecs ont maintenu si long temps leur liberté, & ont fait de si grandes actions, ayans repoussé de si belles armées auec de si petites, & mesmes estant allez planter leurs trophées dans l'Asie, & ailleurs. Iusques à ce que leurs diuisions les perdirent, dequoy Philippes se seruant dextrement, les assubjettit: & depuis Ale-

xandre son fils, auec eux & leur ordre, conquit vne grande partie du monde.

Il est bien vray que la constitution de ces Republiques estoit plus propre pour maintenir heureusement leur liberté, que pour s'accroistre. Car encore qu'ils s'adonnassent tous aux armes, & que nuls n'en fussent exempts; la pauureté & le petit nombre de soldats de chaque Republique à part, les empeschoit de faire de grands progrez: comme aussi leurs diuisions, estant difficile que tant de Republiques souueraines ne se peussent accorder, sinon pour vne necessité commune de se deffendre, comme ils firent diuerses fois contre les Perses; mais non pour vne conqueste où on ne se peut accorder, ny des commandemens, ny des partages des choses conquises.

Quant à leur Camp retranché, qu'ils nommoient *Aplecto*, ils choisissoient plustost des assiettes fortes, qu'ils ne les fortifioient auec industrie, & n'auoient nulle forme certaine, comme les Romains. Mais selon l'aduantage des lieux fortifioient vn costé plus que l'autre, & ne s'en trouue rien de certain par escrit dans les Autheurs anciens.



# DISCIPLINE MILITAIRE DES ROMAINS.

## *ESLECTION DES GENS DE guerre, & leurs armes.*

### CHAITRE PREMIER.



OMVLVS ayant basty la Ville de Rome, la diuisa en Centuries & ordres militaires; chaque corps contenoit trois mille hommes de pied, & trois cens cheuaux. Or parce qu'on choisissoit les plus vaillans, on le nomma *Legion*, qui vaut autant à dire comme Elite.

La ville ayant esté accreuë par le peuple des Sabins, on double les Legions, qui se trouuerent lors de six mille hommes de pied

& six cens cheuaux. Neantmoins depuis ce temps-là, elles ont esté de beaucoup moindre en nombre.

Tullus Hostilius troisiesme Roy des Romains establit l'exercice Militaire, & distingua tout le peuple en cinq classes. Celle des plus riches estoit obligée de se monter & armer, pour seruir à la caualerie. Les trois autres classes d'en apres furent employées à l'Infanterie, & selon leurs moyens ils estoient Hastaires, ou Princes, ou Triaires, & obligez de s'armer selon que leur ordre le requeroit. La cinquiesme & derniere classe comme trop pauure estoit exempte d'aller à la guerre.

Neantmoins depuis que les Romains firent armées de mer, qui fut quatre cens octante neuf ans apres la fondation de la Ville, ils prindrent de cette derniere classe les moins pauures pour les faire soldats sur la mer, & encor les obligerent-ils en cas de necessité de seruir vingt ans sur terre.

Nul ne pouuoit obtenir l'office de Magistrat Ciuil à Rome qui n'eust seruy dix ans à la guerre : ny par ce moyen en posseder aucun, s'il n'auoit vingt-sept ans ; pource que l'on commençoit le seruice de la guerre à dix-sept ans, il finissoit aussi à quarante-cinq, & on

& on estoit obligé durant ces vingt-huit ans d'en seruir quinze ; & quand ils auoient accomply leur seruice, ils n'estoient plus obligez de prendre les armes, que pour la garde & deffence de la ville.

Depuis que les Rois furent chassez de Rome, on esleut tous les ans en leur place deux Consuls : puis les Consuls eslisoient les vingt-quatre Tribuns Militaires. Mais depuis le peuple les voulut eslire. Il falloit que quatorze d'eux eussent desia seruy à la guerre cinq ans, & les autres dix, qui est vn plus long temps ; à sçauoir dans l'Infanterie onze ans, & dans la Caualerie quinze ans. Ce qui monstre l'estime qu'on faisoit de l'Infanterie par dessus la Caualerie.

Les Consuls appelloient tous les ans de toutes les Tribus ceux qui estoient depuis dix-sept ans iusques à quarante-cinq, au Capitole ou au Champ de Mars ; & ceux qui manquoient de s'y trouuer estoient chastiez rigoureusement. Ce qui se sçauoit facilement ; car par les Ordonnances de Tullus Hostilius, on tenoit registre de tous ceux qui naissoient, & mouroient. Or au nombre des habitans, estoient aussi

bien compris ceux du Territoire, que ceux de la ville.

On eslisoit tousiours quatre Legions, deux pour chaque Consul. Il s'en est leué quelquefois dauantage : mais rarement & selon la necessité des affaires ; & mesme du temps d'Annibal, il s'est trouué vingt-trois Legions sur pied. Et toutefois chaque Consul n'en auoit que deux ; les autres estans commandées par Preteurs, Proconsuls , & autres Chefs : mais depuis la Republique croissant en puissance , & les Loix s'affoiblissans ; il s'en est trouué sous Cesar aux guerres de Gaule iusques à dix Legions.

Auant que proceder à l'eslection des soldats , on partageoit les vingt-quatre Tribuns aux quatre Legions ; à sçauoir des quatorze plus ieunes, on en donnoit quatre à la premiere Legion , trois à la seconde, quatre à la troisiesme , & trois à la quatriesme. Et des dix plus vieux on en donnoit deux à la premiere, trois à la seconde, deux à la troisiesme, & trois à la quatriesme. Par ainsi il y auoit six Tribuns Militaires pour chaque Legion, & par tout des vieux & des ieunes.

Les Tribuns ainsi départis & separez en

quatre bandes, on tiroit les Tribus au sort, & de la premiere on choisissoit quatre hommes les plus pareils qu'on pouuoit. De ces quatre, les six Tribuns de la premiere Legion en choisissoient vn : les six de la seconde choisissoient le second : les six de la troisiesme choisissoient le troisiesme, & les six de la quatriesme auoient le quatriesme. Apres on en amenoit quatre autres, desquels les Tribuns de la seconde commençoient à choisir le premier : puis ceux de la troisiesme le second : puis ceux de la quatriesme le troisiesme, & ceux de la premiere prenoient la quatriesme qui restoit. Et ainsi consecutiuement chacun commençoit à choisir, & de toutes les Tribus on en faisoit de mesme. Si bien qu'en ce choix de soldats, la premiere Legion n'auoit nul aduantage sur la derniere, & se formoient toutes égales.

Apres ce choix ainsi fait de l'Infanterie, le Censeur eslisoit la Caualerie.

Quant au nombre des soldats de chaque Legion il a esté diuers en diuers temps. Il s'est trouué pour l'Infanterie de trois mille, de trois mille deux cens, de quatre mille, de quatre mille deux cens, de cinq mille, de cinq mille deux cens, de six mille, de six

mille deux cens : tousiours suiuant cette proportion de nombre pour la commodité qui se rencontre à partager, & former leurs manipules, centuries & cohortes. Aussi de mesme en la Caualerie; elle s'est trouuée en diuers temps de deux cens, de deux cens vingt, de deux cens cinquante, de trois cens, de trois cens vingt, de trois cens trente, de trois cens cinquante, iusques à quatre cens.

L'eslection ainsi faite, les Tribuns de chaque Legion faisoient iurer, vn par vn, la main droicte leuée, & de la main droicte le poulce en haut; d'obeyr & faire tout ce qui leur seroit commandé par leurs superieurs.

Au mesme temps les Consuls commandoient aux Magistrats d'Italie, d'eslire en la mesme sorte les alliez des Romains, dont on leuoit pareil nombre d'Infanterie, & le double de Caualerie. Si bien qu'en vne armée Consulaire il deuoit y auoir quatre Legions, deux Romaines, & deux des alliez.

Cela fait on les licentioit apres leur auoir donné vn iour prefix pour se retrouuer en vn certain lieu sans armes; où les Tribuns choisissoient les plus ieunes, & les plus pau-

ures, pour estre Velites : les autres d'apres pour estre Hastaires, les plus vigoureux pour estre Princes, & les plus aagez pour estre Triaires.

Apres on les armoit. On trouue aussi du changement aux armes. Mais les plus ordinaires des Velites estoient vn morion, vne petite rondache, des dards, & l'espée. Les Archers & iecteurs de fonde se nommoient extraordinaires, & estoient auxiliaires.

Les Hastaires portoient des targes hautes de quatre pieds, la Salade, le garde cœur qui est vne espece de petit plastron. Et les plus riches portoient la cuirasse entiere, l'espée au costé droict, courte, large, auec vne bonne pointe, & taillant des deux costez, & deux dards à lancer.

Les Princes & les Triaires portoient de pareilles armes, sinon que les Triaires au lieu de dards auoient des jauelots.

Pour la Caualerie elle estoit du commencement fort mal armée, & elle apprit des Grecs à s'armer de cuirasse, d'vn escu, & d'vn jauelot à lancer.

Les alliez tant la Caualerie, comme l'Infanterie, estoient armez & disciplinez comme les Romains.

Outre les quatre Corps de Velites, Ha-

ſtaires, Princes & Triaires; il eſt parlé dans les Autheurs anciens, de Tirons, Roraires & Accenſes, leſquels tous eſtoient ieunes ſoldats, ou Romains, ou Auxiliaires, & ne combattoient à mon aduis que d'armes de ject. Et en effet il n'y auoit pour corps d'Infanterie parmy les Romains que ces trois ordres, Haſtaires, Princes, ou Triaires : car meſme les Velites ne tenoient point de corps à part, eſtans dans l'ordre des batailles, & dans celuy des logemens confondus dans les trois autres ordres, & ils ne commencerent à eſtre employez par les Romains qu'au ſiege de Capouë.

L'eſlection faite, les ſoldats armez, & les ordres formez ; les Tribuns ſeparoient chaque ordre par Centurie, ou Cohortes: puis faiſoient deux eſlections de dix hommes chacune, ceux de la premiere plus honorable, qui aſſiſtoient au Conſeil de guerre, & eſtoient comme les Capitaines d'auiourd'huy : ceux de la ſeconde repreſentoient les Lieutenans. Tous ſe nommoient Centurions ; mais ceux de la premiere eſlection s'appelloient Centurions premiers, & les autres Centurions ſeconds. Apres cela les Centurions eſliſoient les Vexilaires qui ſont nos Enſeignes d'auiour-

d'huy, & y en auoit deux en chaque Cohorte. Puis ils eslisoient vingt Tergiducteurs, qui estoient Chefs pour conduire la queuë de la troupe. Si bien qu'il y auoit à chaque Cohorte deux Chefs à la teste, & deux à la queue.



*Compartiment d'vne Legion de quatre mille deux cens hommes de pied, & trois cens cheuaux.*

## CHAPITRE II.



VNE Legion est tousiours diuisée en cinq corps, à sçauoir l'Infanterie en quatre corps, nommez, Velites, Hastaires, Princes & Triaires, & la Caualerie en vn. Chaque corps est diuisé en dix troupes, qui dans l'Infanterie se nomment Cohortes ou Manipules, & dans la Caualerie Turmes.

Aux trois premiers ordres de l'Infanterie, il y a en chacun mille deux cens soldats,

desquels chacun fait dix troupes de six vingts soldats ; & au quatriesme, à sçauoir les Triaires, il y a seulement six cens soldats, qui sont dix troupes de soixante soldats.

Le corps de Caualerie est de trois cens, qui font dix troupes de trente soldats.

Parmy les Autheurs il y a de la diuersité entre les noms de Cohorte, Centurie, & Manipule, lesquels icy signifient vne mesme chose. Mais en quelque endroit de Tite-Liue on y void la distinction de la Legion à la Cohorte ; de la Cohorte à la Centurie ; de la Centurie au Manipule. Ce que ie crois estre prouenu de ce que les Legions estant augmentées iusques à six mille, & sept mille hommes ; on a fait des subdiuisions.



*Du Marcher.*

## CHAPITRE III.

VAND il falloit marcher ; au premier son de Trompete on deffaisoit les Pauillons, & on plioit le bagage : au second

ſecond on le chargeoit, & au troiſiéme on ſortoit du logement. Mais nul ne deuoit commencer à deſcendre ſon Pauillon que ceux du Conſul & des Tribuns ne le fuſſent.

Les extraordinaires marchoient les premiers. Puis l'aiſle droite des alliez & leur bagage à la queüe; puis la premiere Legion & ſon bagage apres; puis la ſeconde Legion & ſon bagage apres; puis l'aiſle gauche des alliez, & en ſuite ſon bagage; & la Caualerie eſtoit à la teſte & à la queüe, & quelquefois aux coſtez ſelon le ſoupçon qu'on auoit des ennemis.

Chaque Legion Romaine auec vne aiſle des alliez marchoit deuant tour à tour, afin que chacun euſt la commodité d'arriuer le premier au Camp.

Si en marchant l'on auoit plus de ſoupçon de la queüe que de la teſte, ou bien des coſtez; ils le fortifioient. Voila l'ordre ordinaire du marcher. Mais ie trouue dans Ceſar que quand il marchoit en terre d'ennemis, & particulierement en païs ſerré de hayes & de bois; il faiſoit marcher en corps toutes les Legions, puis tout le bagage enſemble, laiſſant ſeulement à la queüe quelques troupes nouuelles pour la garde d'iceluy.

Quand l'armée marchoit en trois corps æquidiſtants ; à ſçauoir tous les Haſtaires tant Romains qu'alliez enſemble , ayans leur bagage deuant eux ; puis les Princes & les Triaires en meſme ordre : les extraordinaires & la Caualerie deuoient eſtre aux flancs & à la teſte , pour aſſeurer le bagage ; ou bien aux endroits qu'on apprehendoit le plus. Et ainſi ordonnez , quand il ſuruenoit l'occaſion de combattre de quelque coſté que ce fuſt , ſoudain toutes les troupes ſortoient facilement de l'embaras du bagage pour aller afronter l'ennemy.

Quand l'armée approchoit du logement, les Tribuns & les Centurions ordonnez à cela , s'auançoient pour conſiderer l'aſſiette du Camp , laquelle eſtant choiſie ; on marquoit premierement le lieu du logement du Conſul , ou du Capitaine general auec vne Banderole blanche: puis on diſtinguoit ſon logement d'auec les autres auec vne Banderole rouge : puis auec vne ſeconde Banderole rouge on marquoit les logements des Tribuns : puis auec vne troiſiéme Banderole rouge on ſeparoit & diſtinguoit les logements des Legions d'auec les precedens. Apres cela on donnoit à chacun ſa portion de terre, laquelle ſe marquoit auec

des Banderoles d'autre couleur : puis auec le cordeau on auoit bien tost comparty tous les logements : pource qu'on ne changeoit iamais les mesures ny la forme du Camp, & qu'on y estoit fort accoustumé à cause que l'on ne logeoit point autrement.

Quand l'armée arriuoit, chaque troupe reconnoissoit son logement par les marques & Banderoles. Si bien que tous y alloient facilement sans confusion & sans se tromper.



*Logement du Camp.*

# CHAPITRE IV.



ON logeoit les quatre corps des Velites, Hastaires, Princes & Triaires, sous le nom seulement des trois derniers corps ; & on diuisoit & confondoit les Velites dans les trois autres corps, comme on verra cy-dessous.

| | |
|---|---|
| *Hastaires* | 1200 |
| *Velites ioints aux Hastaires* | 480 |
| | 1680 |
| *Princes* | 1200 |
| *Velites ioints aux Princes* | 480 |
| | 1680 |
| *Triaires* | 600 |
| *Velites ioints aux Triaires* | 240 |
| | 840 |

Les Romains donnoient dix pieds de terre en quarré pour loger deux ſoldats; ſi bien que donnant de Terrain cent pieds de large, & mille de long, il y auoit dequoy loger deux mille ſoldats, & par ainſi dix Cohortes de Haſtaires qui ne faiſoient que mil ſix cens octante ſoldats, eſtoient logez au large, & leur reſtoit encore de la place pour leur bagage.

Le meſme eſpace de terre ſe donnoit aux Princes, pource qu'ils eſtoient pareil nombre.

La moitié moins de Terrain ſe donnoit aux Triaires, pource qu'ils eſtoient la moitié moins en nombre.

A la Caualerie on donnoit pour trente cheuaux cent pieds de terre en quarré, &

pour les cent Turmes cent pieds de large, & mille pieds de long.

Aux Alliez on donnoit pour les gens de pied pareil espace à celuy des Legions Romaines. Mais pource que le Consul prenoit la cinquiesme partie des Legions des Alliez, on retranchoit aussi en cét endroit la cinquiesme partie du Terrain qu'on leur fournissoit ailleurs.

Quant à la Caualerie des Alliez, elle estoit tousiours double à celle des Romains. Mais le Consul en prenant le tiers pour loger autour de luy, il n'en restoit dans les logemens ordinaires qu'vn quart de plus de celle des Romains : & pource que l'espace de Terrain estoit plus que suffisant, on ne leur augmentoit point, & l'auoient de cent pieds de large, & mil pieds de long comme les Romains.

Ce logement estoit separé de cinq ruës de cinquante pieds de large chacune, & coupé par la moitié, par vne ruë nommée Quintaine de mesme largeur que les autres.

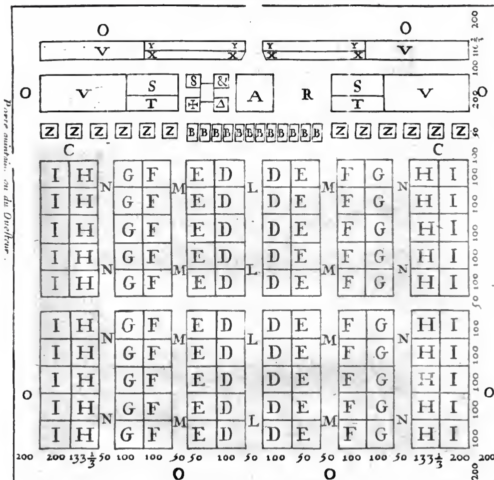
A la teste du logement il y auoit vne grande ruë de cent pids de large ; apres quoy logeoient les douze Tribuns vis à vis des deux Legions Romaines, & les douze

Prefects vis à vis des deux Legions des Alliez. On donnoit à chacun de ces logis cinquante pieds en quarré. Apres estoit le logis du Consul nommé le Pretoire, qui contenoit deux cens pieds en quarré, & estoit posé au milieu de la largeur du camp. A gauche & à droite du logis du Consul, il y auoit deux places, l'vne celle du marché, & l'autre celle du Questeur. Autour de tout cela estoient logez les quatre cens cheuaux, & seize cens trente hommes de pied, que le Consul tiroit des deux Legions des Alliez, comme encore les volontaires; & outre cela estoient reseruez quelques logemens pour les extraordinaires qui pouuoient venir, tant de Caualerie que d'Infanterie, & auec cela se faisoit vn quarré parfait.

Apres tout le logement on laissoit vn espace autour d'iceluy de deux cens pieds. Puis on faisoit le retranchement dont le fossé estoit plus ou moins large ou profond, & le rempart bas ou haut, selon l'apprehension, grande ou petite, qu'on auoit de l'ennemy.

Est à remarquer que l'Infanterie est tousjours logée le plus prés des retranchemens, comme celle qui les doit deffendre, & qui

Campement d'vne Armée Romaine composée de 16800 hommes de pied et de 1800 cheuaux contenant en quarré 2016 pieds, et $\frac{2}{3}$ de pied.




Fol. 135.

couure la Caualerie qui est posée au milieu du logement. L'exemple qui suit fera mieux comprendre ce que dessus.

A .... *Pretoire.*
B .... *Pauillons des Tribuns.*
C .... *Grande ruë entre les Pauillons des Tribuns, & le logement des Legions.*
D .... *Logement de la Caualerie Romaine.*
E .... *Logement des Triaires.*
F .... *Logement des Princes.*
G .... *Logement des Hastaires.*
H .... *Logement de la Caualerie des Alliez.*
I .... *Logement de l'Infanterie des Alliez.*
L .... *Ruë de l'Infanterie des Alliez.*
M .... *Ruës entre les Princes & les Triaires.*
N .... *Ruës entre les Hastaires, & Alliez.*
O .... *Espace entre les logemens & le retranchement.*
P .... *Ruë Quintaine.*
Q .... *Place du Marché.*
R .... *Place du Questeur.*
S .... *Logement des Volontaires.*

T . . . . *Logement de la Caualerie, que le Consul a tirée des legions des Alliez pour estre prés de sa personne.*

V . . . . *Logement de l'Infanterie que le Consul a tiré des Alliez pour estre prés de sa personne.*

X . . . . *Logement de la Caualerie extraordinaire qui peut suruenir.*

Y . . . . *Logement de l'Infanterie extraordinaire qui peut suruenir.*

Z . . . . *Pauillons des Prefects & Alliez.*

&c . . . . *Logement des Armes.*

§ . . . . *Logement des Machines.*

✠ . . . . *Logement des Viures.*

A . . . . *Logement des Habits.*

Quand l'armée du Consul est composée de plus de quatre Legions, on les loge en mesme ordre, à costé les vns des autres. Tellement qu'en ce cas le Camp se trouue quarré long; ou bien quand les deux armées des Consuls se ioignent, & ne font qu'vn Camp, il occupe la place de deux quarrez.

Quelque-fois les deux Camps sont proche l'vn de l'autre, mais separez.

Icy Polybe a obmis le nombre des portes du Camp, & leurs noms, & où elles estoient posées:

posées : comme quoy estoit faite la closture du camp, les logemens des deux Lieutenants du Consul (vn pour chaque Legion ;) du Questeur (qui est le Threfórier;) du Prefect du camp, (qui est l'Intendant de la Iustice;) des douze Prefects des alliez; des viures; des armes; des Machines de guerre; des vestements, & dequoy estoient faites les Tentes de guerre. Surquoy auec l'aide de quelques Autheurs & selon l'apparence nous y suppléerons. Premierement l'on trouue en diuerses Histoires, que le camp auoit quatre portes, posées & nommées comme elles sont en l'exemple cy-deuant.

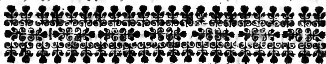
Quant à la closture du Camp ; on lit aussi qu'on faisoit le rempart de la terre qu'on tiroit du fossé, & pour faire tenir la terre on plantoit deux ou trois rangées de paux, autour desquels on entrelassoit des fascines en guise de clayes.

Pour les logements des Lieutenants du Consul, il y a apparence qu'ils estoient logez autour du Pretoire.

Et pour celuy du Questeur, lequel outre l'argent, auoit la charge des armes, des Machines de guerre, des viures & des habillemens ; ie iuge que la place qui luy a esté

donnée grande & spacieuse, est pour loger tout cela.

Quant aux Tentes, on trouue que iusques au temps de Cesar elles estoient de peaux de bestes.



*Des Ordonnances & Gardes du Camp.*

## CHAPITRE V.



OUTRE le Serment qu'on exigeoit des soldats apres leur essection, on leur en faisoit faire vn autre dans le camp ; à sçauoir de n'y desrober point, & s'il se trouuoit quelques choses, de les porter aux Tribuns. Polybe r'apporte qu'il se faisoit ainsi entre les mains des Tribuns ; & Ciceron qu'il se faisoit dés le commencement de l'essection des soldats entre les mains du Consul.

Cela fait on compartissoit les Cohortes des Princes & des Hastaires comme s'ensuit. Deux à auoir soin de tenir nette la grande

ruë qui est entre les Tribuns & le reste des soldats; iusques à l'arrouser en Esté pour oster l'incommodité de la poussiere; car c'estoit le lieu où tout le iour vne grande partie de l'armée se tenoit. Les dix-huit autres estoient departies pour seruir les Tribuns; à sçauoir trois pour chaque Tribun; desquels se prenoient tous les iours huit soldats pour la garde de leur logement. Les Cohortes des Triaires faisoient la garde à la Caualerie, & vne Cohorte chaque iour entroit en garde deuant le logis du Consul.

Les fossez & les remparts se faisoient, deux costez par les Romains, & deux costez par les Alliez. Les Centurions faisoient trauailler les soldats. Et deux Tribuns auoient la charge de voir si la besogne estoit bien faite.

L'authorité des Tribuns dans le camp estoit grande, & deux à la fois l'exerçoient sur leur Legion deux mois, les vns aprés les autres.

Pour le mot, il falloit qu'vn soldat de la derniere Cohorte pour l'Infanterie, ou de la derniere Turme pour la Caualerie, vinst au logis du Tribun, le prendre sur vne tablette, où estoit aussi escrit le nom du soldat

qui la prenoit, & de son logement, & la rendoit en presence des tesmoings au Chef de sa troupe. Le Chef la bailloit au Chef de sa voisine, & ainsi de main en main la tablette alloit à la premiere Cohorte proche de la Tente du Tribun, auquel elle estoit rapportée auant la nuit; si bien que par ce moyen il estoit asseuré que toute l'armée auoit le mot. Et si quelque tablette manquoit à estre renduë, il estoit facile de trouuer où elle estoit demeurée. Est à noter qu'icy ne se parle que d'vn Tribun, qui me fait croire que les deux Tribuns qui auoient durant deux mois l'authorité, s'estoient accordez de commander durant iceux chacun leur iour.

Quant à la garde elle se faisoit iour & nuit, & les vingt-quatre heures se diuisoient en huit gardes.

Premierement, le Consul estoit gardé par sa Cohorte ordinaire : puis chaque corps posoit la garde autour de son logement : en outre on posoit trois gardes, l'vne au logis du Questeur, & les deux autres aux logis des deux Lieutenans du Consul.

Les Tergiducteurs, ou Chefs de la queuë conduisoient les gardes, lesquelles

tiroient au ſort à qui commenceroit. Les premiers à qui eſtoit eſcheu de commencer, eſtoient conduits au Tribun qui eſtoit en exercice, lequel bailloit l'ordre de la garde, & outre cela vne petite tablette auec vne marque, & toutes les gardes ſe poſoient de meſme façon.

Les rondes ſe faiſoient par la caualerie, dont le Chef en commandoit quatre pour le iour, & quatre pour la nuit. Les premieres alloient prendre l'ordre du Tribun, qui leur ordonnoit par eſcrit quelles gardes ils deuoient viſiter.

Le changement & viſite des gardes ſe faiſoit huict fois en vingt-quatre heures au ſon de la trompette, & c'eſtoit le premier Centurion des Triaires qui auoit charge de les faire marcher quand il falloit.

Quand la trompette les aduertiſſoit, les quatre mentionnez tiroient au ſort; & à qui il eſcheoit de commencer, prenoit auec ſoy de ſes amis, & ſi en faiſant la ronde il trouuoit les Gardes en bon eſtat, il retiroit ſeulement la marque que le Tribun auoit baillée, & la luy rapportoit le matin. Mais s'il trouuoit la garde abandonnée, ou quelques ſentinelles endormies, ou

autre desordre; il en faisoit son rapport au Tribun auec ses tesmoins, & aussi tost on assembloit le Conseil pour verifier la faute, & chastier le coulpable selon qu'il le meritoit.

Les Velites faisoient la garde autour du retranchement par le dehors, & par le dedans, & aux portes: les Alliez auoient le mesme ordre.

L'on ne trouue point par escrit le nombre de leurs Corps de garde: comme quoy ils posoient leurs sentinelles autour du camp, & combien on auoit de iournées franches de la garde.



*Des Peines, & des Prix.*

## CHAPITRE VI.



IL n'y auoit que le Consul qui pouuoit condamner à mort, & auoit cette authorité aussi bien sur les Principaux Chefs de l'armée, comme sur les moindres soldats d'icelle.

Les Tribuns faisoient la Iustice militaire, laquelle estoit exercée rigoureusement. La forme du supplice ordinaire se faisoit ainsi.

Soudain que le Tribun auoit touché d'vn baston ou d'vn foüet, celuy qui estoit condamné ; chaque soldat le chargeoit à coups de baston, ou de pierre, & souuent auant que de pouuoir sortir du Camp il estoit assommé. Mais encore qu'il en eschapast, il n'estoit plus receu en sa Patrie, & aucun de ses parens ne l'eust osé retirer. Celuy qui commandoit aux ordres commandez pour la garde, ou pour les rondes, ou autre seruice concernant la seureté de l'armée, ou bien qui s'attribuoit faussement d'auoir fait quelque acte signalé, ou qui auoit abandonné le lieu où l'on l'auoit mis, ou qui dans le combat auoit perdu ses armes, ou qui auoit desrobé dans le camp, ou seruy de faux tesmoin, ou bien abandonné son corps, estoit puny de cette façon : comme aussi celuy qui estoit tombé trois fois en de plus moindres fautes.

S'il arriuoit que plusieurs Legions, ou vne Legion, ou vne grosse troupe eust fuy, on le chastioit en deux manieres, &

la plus rigoureuse estoit de les faire tirer tous au sort & d'en punir la dixiesme partie, ou plus ou moins selon l'exigence du cas. Par ainsi tous auoient la peur, & la plus petite partie estoit punie. La plus douce estoit de les faire coucher dehors du camp, & de leur donner de l'orge au lieu de froment, qui estoit vne marque d'ignominie que plusieurs troupes ont effacées, faisant des actes valeureux & memorables.

Quant aux reconnoissances d'honneur; ils y excitoient les soldats en loüant publiquement deuant tous les autres, ceux qui auoient fait quelque action valeureuse & extraordinaire. Outre cela on donnoit à celuy qui auoit blessé vn ennemy dans les escarmouches & petits combats, & qui volontairement l'estoit allé attaquer, vn dard: à celuy qui l'auoit tué & despoüillé: s'il estoit homme de pied, vn bouclier: s'il estoit Caualier vn harnois de cheual: à celuy qui à l'assaut d'vne place estoit le premier monté sur la muraille, vne couronne Murale, & à celuy qui auoit sauué vn Citoyen Romain, la couronne Ciuique, qui luy estoit posée sur la teste par celuy qui auoit esté sauué, lequel toute sa vie le respectoit & honoroit comme son pere.

Les Chefs auoient aussi leurs parts des honneurs, par les diuers triomphes qu'ils obtenoient, selon la grandeur de leurs actions, & la felicité de leurs victoires.



*De la Solde.*

# CHAPITRE VII.



OVR la solde, elle ne commença que trois cens quarante huit ans apres la fondation de Rome. Auant cela chaque soldat s'armoit, se nourrissoit & entretenoient de ses propres despens; ce qui n'estoit pas difficile en ce temps-là, pource que leur guerre n'estoit pas encor esloignée de Rome. Mais quand ils commencerent à sortir d'Italie; il fut necessaire de donner la paye, laquelle du commencement estoit fort petite: puis elle creut auec la grandeur de l'Empire Romain. Et ie ne m'amuseray d'en faire l'eualuation à nostre monnoye; cela n'estant de nulle vtilité. Seulement

ie diray qu'il faut tellement proportionner la paye, que le soldat s'y puisse bien entretenir. Ie remarqueray encore icy, que les Romains se chargoient de fournir le pain, les vestements, les armes & les Tentes à tous leurs soldats: & outre cela l'orge pour les cheuaux des Cavaliers (rabatans les choses sur leur solde.) Ce que ie trouue estre vn bon ordre & du tout necessaire pour faire subsister vne armée. Car outre qu'il y a tousiours la plus grand part des soldats mauuais mesnagers, & qui, si on n'y pouruoit, se trouueront tousiours mal nourris & mal vestus; c'est vne chose impossible que le soldat trouue par tout du pain à acheter, & qu'il puisse porter tout ce qui luy est necessaire.



*Ordre de bataille.*

# CHAPITRE VIII.



L y a diuersité d'opinions sur l'ordre de bataille des Romains, les vns veulent que quand les Hastaires ne peuuent soustenir le choc des ennemis, qu'en se retirant ils entrent par files dans l'ordre des Princes: & les deux dans celuy des Triaires, & ainsi renouuellent le combat trois fois. Les autres veulent que ce soit par troupes, à quoy ie iuge beaucoup plus d'apparence, tenant la premiere non seulement impossible à executer, mais aussi très-dommageable, & l'autre fort faisable, & très-vtile. Car pour entrer par files ainsi les vns dans les autres, il faut que les Hastaires combattent si large à large, qu'entre deux files il s'y en puisse tousiours loger deux autres. Ce qui monstre la debilité de ce premier ordre,

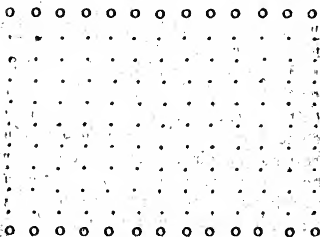
lequel ainſi mis en bataille, ne peut ny renuerſer ny ſouſtenir vn bataillon : & meſme les files ainſi eſloignées les vnes des autres, ne ſçauroient en combattant ſe maintenir droites, ny conſeruer leur diſtance. Mais à l'autre ordre il s'y trouue pluſieurs vtilitez. Premierement pluſieurs corps de cent vingt hommes chacun (ou enuiron) attaquant vn bataillon, le peuuent fort bien deffaire. En tout cas ils ſe peuuent retirer ſans ſe deſordonner ny perdre leurs diſtances: Et le ſecond ordre qui eſt derriere le premier en bataille vis à vis des diſtances, les peut facilement remplir: comme auſſi en cas de beſoin le troiſieſme corps ; celles qui luy ſont reſeruées, renouuellant le combat par trois fois. Et ce qui me confirme le plus en cette opinion, eſt, premierement que la raiſon le veut ainſi : puis la deſcription de la bataille de Zama, que Scipion donna contre Hannibal, où il eſt dit que Scipion, pour empeſcher que les Elephans d'Hannibal ne les renuerſaſſent, fit mettre les Cohortes des Princes qui eſtoient vis à vis des interualles des Haſtaires, derriere eux, afin de laiſſer des ruës pour le paſſage des Elephans. Ce qui monſtre clairement que l'or-

dre de la bataille estoit disposé par Cohortes, & non par files.

Ie ne parle point en cét ordre de bataille, des Velites: ny de tous autres soldats armez à la legere, pource qu'ils ne combattoient qu'auec armes à lancer, & de loin, & quand les armées s'approchoient pour choquer, ils se retiroient derriere ceux qui estoient pesamment armez.

Pour donc former ledit ordre, ie diray que la file estoit tousiours de dix hommes de hauteur: que la Cohorte ou Manipule d'vne legion de quatre mille deux cens hommes, estoit tousiours de cent vingt hommes, & par consequent la Cohorte faisoit dix rangs & douze files; contenant à six pieds de terre en quarré pour soldat, soixante & douze pieds de long & soixante pieds de hauteur: & à trois pieds, la moitié moins.

## *PREMIERE FIGVRE d'vne Cohorte.*



En chacun des trois ordres, quoy que les Legions fussent plus ou moins fortes, il y auoit tousiours dix Cohortes ou Manipules. Mais les Cohortes croissoient ou diminuoient à proportion des Legions.

## SECONDE FIGVRE
### *des dix Cohortes.*



Les deux premiers ordres sont d'égal nombre, & le dernier de la moitié moins: par cét exemple d'vne Legion, on verra comme toutes les troupes entroient les vnes dans les autres.



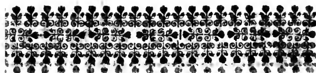




Ie croy qu'entre les Legions il y auoit vne distance beaucoup plus grande qu'entre les Cohortes, afin d'empescher la confusion entr'elles. Ce que ie iuge si necessaire que sans l'obseruation d'icelles, il est du tout impossible de conseruer aucun bon ordre.

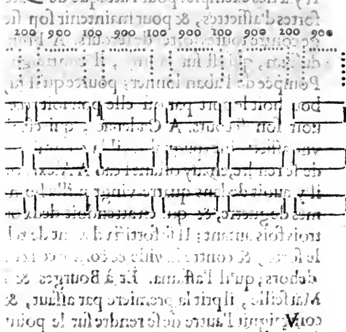
Quant à la Caualerie, puis qu'elle estoit separée en pareil nombre de troupes, que l'Infanterie, il faut croire qu'elle combattoit en pareil ordre : mais la moitié estoit à l'aisle droitte ; & l'autre à la gauche. Par ainsi nostre armée sera composée de six grands corps ; à sçauoir, quatre corps de l'Infanterie, & deux corps de la Caualerie, & chaque corps diuisé en petites troupes, comme a esté dit cy-dessus.

EXEMPLE



# EXEMPLE DE L'ORDRE DE BATAILLE D'VNE ARMEE COMPLETTE.

## *QVATRIESME FIGVRE.*





*Des Sieges.*

## CHAPITRE IX.



NVL Capitaine Romain n'a fait de plus beaux Sieges que Cesar, ny ne les a descrits plus parfaitement. Il y a des exemples pour l'attaque de toutes sortes d'assiettes, & pour maintenir son siege contre toutes sortes de secours. A Brundusium, qui est sur la mer, il contraignit Pompée de l'abandonner; pource qu'il luy bouchoit le port par où elle pouuoit receuoir son secours. A Cadenac, qui estoit vne assiette inexpugnable; il la contraignit de se rendre, en luy ostant l'eau. A Alexie où il y auoit dedans quatre-vingt mille hommes de guerre, & qui en attendoit deux ou trois fois autant; Il se fortifia deuant de telle sorte, & contre la ville & contre ceux de dehors, qu'il l'affama. Et à Bourges & à Marseille, il prit la premiere par assaut, & contraignit l'autre de se rendre sur le point

estre forcée. Ie ne particulariseray icy les
[a]chines dont on se seruoit alors pour for-
r les places, pource que le canon en a osté
'sage. Bien diray-je seulement qu'on s'ap-
ochoit de la muraille pied à pied le plus à
uuert qu'on pouuoit; & puis on taschoit
l'abbatre auec des Machines; ou par des
ines pour la forcer par assaut; ou au
oins pour se loger sur la bréche. Ce qui
it dit pour monstrer qu'encore qu'on ait
angé la maniere des fortifications, pour
ieux resister contre nos nouuelles Machi-
s foudroyantes; neantmoins les ancien-
s maximes d'attaquer les places, sont les
esmes, dont on se sert auiourd'huy. Quant
siege d'Alexie, c'est le modele sur lequel
Prince de Parme, le Prince d'Orange,
le Marquis de Spinola se sont formez
ur faire les leurs. Et tout ces grands tra-
ux & circonualations que nous admi-
ns, & auec l'ayde desquelles il ont pris
isieurs grandes villes à la veuë de plus
issantes armées que les leurs, qui ne les
t pû secourir; ne sont rien en compa-
son de celles que Cesar a faites à ce siege
Alexie. Bref ceux qui s'approchent le
is de la maniere de guerre des anciens
omains, aussi bien aux sieges qu'à la cam-

pagne; ce sont ceux qui se rendent les plus excellents Capitaines.



*Remarques sur quelques batailles des Anciens.*

# CHAPITRE X.



PRES auoir fait voir l'ancien ordre militaire des Grecs, & des Romains, par le moyen duquel ils ont acquis tant de belles victoires; il en faut encor remarquer deux causes principales, que leurs plus excellents Capitaines ont heureusement obseruées pour vaincre en bataille, à sçauoir de tascher à enclorre son ennemy, & de ne faire iamais combattre toute son armée à la fois. Cyrus pour se garantir d'estre enclos en la bataille qu'il eut contre Crœsus; il augmenta le front de son armée du double, en ne faisant les files de son Infanterie que de douze, qui estoient auparauant de vingquatre: & pour enclorre son enne-

ıy, logea ſes meilleurs hommes aux aiſles, ·ſquels ayants deffait les aiſles de l'armée ɔntraire, vindrent attaquer le corps de baılle par les flancs & par le derriere. A la baılle de Cannes, Hannibal mit aux aiſles ɔus ſes bons ſoldats, & les moindres au miēu, afin que les Romains y trouuant peu e reſiſtance s'y enfonçaſſent inſenſiblenent, & par ce moyen ſe trouuaſſent enclos ır les deux coſtez. A la bataille de Pharſa-, Ceſar couurit vn des flancs de ſon armée vne petite riuiere, & fortifia ſa caualerie ui eſtoit à l'autre flanc d'vn corps d'Infan·rie, pour reſiſter à la caualerie de Pompée, ui eſtoit beaucoup plus grande que la ſiene. Si bien que par ce moyen l'ayant deffite; il attaqua l'armée par le flanc, & la effit facilement. A la bataille de Zama, Iannibal fit vn corps de toutes ſes vieilles ındes d'Italie, leſquelles il ſepara de toute ɔn armée, afin que quand tout le reſte, ınt d'vne part que d'autre, ſeroit las de ɔmbattre, ce corps tout frais peuſt emporter ı victoire. Tellement que Scipion apres aɔir deffait tout ce qui eſtoit deuant luy, ſe ouua eſtonné de voir vne ſeconde armée à ɔmbattre de nouueau.

Icy ſe peut faire vne obiection, que les

armées pourroient estre si inégalles en nombre; que toutes ces maximes se trouueroient inutiles. A quoy ie responds, que quand vne armée passe vn certain nombre de quarante, ou cinquante mille hommes, le surplus ne sert qu'à la faire mourir de faim. Car il est facile en se retranchant d'éuiter le combat. Et quand bien on voudroit donner la bataille, si on veut se seruir des ordres mentionnez; il n'y a plaine si vaste où l'on ne puisse trouuer dequoy couurir vn des flancs de l'armée, soit d'vne riuiere, ou d'vn bois, ou d'vne montagne, ou d'vn fossé: & l'autre auec des chariots: n'y rien qui puisse empescher qu'on n'ait quelque corps de reserue, qui ne combatte pas dés le commencement, ny qu'on ne mette aux aisles les troupes qu'on estime le plus. Lesquelles choses si on les obserue exactement comme il faut, elles peuuent grandement ayder à obtenir la victoire.



## *Comparaison des Armes, & Ordres militaires des Romains, auec les Armes & Ordres des Grecs.*

## CHAPITRE XI.



Es armes des Grecs estoient, le bouclier, la picque, & l'espée. Leur ordre estoit de grands corps de bataillons de seize de hauteur des pesamment armez, & encore renforcez de huit de hauteur des legerement armez; de façon que les bataillons venoient à estre de vingt-quatre de hauteur, & combattoient tous à la fois, estans tous de front.

Les armes des Romains estoient la Targe, & l'espée. Leur ordre estoit de faire de petit corps de cent cinquante ou deux cens soldats au plus, qui n'auoient que dix de hauteur seulement, & de faire trois fois l'vn apres l'autre.

Quant aux armes des Grecs, il sembloit que leurs longues picques eussent vn grand auantage sur les Targes Romaines; pource qu'elles attaignoient de loing: Et encor auiourd'huy ne trouuons nous arme pareille à la picque contre l'effort de la caualerie; & pour l'ordre ces grands corps ne trouuoient rien deuant eux qui leur peust resister.

De l'autre part ces grandes Targes Romaines les couuroient si bien, que les picques ne leur pouuoient faire mal, & si vne fois ils venoient au ioindre, ils faisoient vn grand carnage auec leurs espées, courtes & larges, car lors la picque estoit inutile. Aussi leurs petites troupes leur donnoient cét auantage; qu'ils combattoient plus de gens à la fois. Quant à la disposition des trois ordres l'vn derriere l'autre, afin de s'entre secourir l'vn l'autre, & de pouuoir recommencer le combat par trois fois; ils en tiroient cét auantage; que tous ne se lassoient & desordonnoient à la fois. Si bien que souuent ils ont emporté la victoire apres la deffaite de leurs deux premiers ordres; pource que le troisiéme ordre, estant frais, & ayant rallié tout le reste, faisoit vn dernier effort contre vne armée lassée, & en desordre,

rdre, & comme cela gaignoient la ba-
ille.

Il se trouue encore deux incommoditez
n ces grands Corps; à sçauoir qu'il faut
u'ils ayent tousiours vn champ de bataille
ort vny; autrement ils ne peuuent conser-
er leur Ordre: & qu'ils ne peuuent agir
gauche & à droite, ains seulement com-
attre deuant eux. Mais les petites troupes
e menent de tous costez, & entretiennent
ur Ordre en tous lieux. Il est vray que les
omains se mettoient quelquefois tous en-
emble, ne faisans de toute leur armée qu'vn
orps en rond. Mais ce n'estoit que pour
e garentir en vne retraite, & non pour at-
aquer. Car comme ces grands Corps sont
omme immobiles, & de peu d'vsage aux
ttaques; aussi quand ils ne veulent que se
leffendre, ils sont difficiles à rompre. Et
ncor ne se seruoient-ils de ce dernier Or-
lre, que quand ils estoient persecutez de
leches par vne grande Caualerie, comme
elles des Parthes. Car ne pouuans venir
ux mains auec eux, ils estoient contraints
le se mettre en cét ordre, & se couurir de
eurs Targes. Si bien que ie conclus, que
es armes & Ordres des Romains, sont
neilleurs que ceux des Grecs; pource que

les petites troupes s'accommodent mieux à toutes assiettes que les grandes : que combatans à diuerses fois, on opiniastre plus les batailles, que quand tout combat à la fois, & qu'il est plus facile de faire promptement & sans desordre, de plusieurs petites troupes vne grosse , que d'vne grosse en faire plusieurs petites.



# TRAITÉ DE LA GVERRE.



IE n'entreprens pas icy de traitter toutes les fonctions de la guerre en particulier, pource que tant de personnes en ont escrit, que ce seroit vne chose superfluë. Ie me contente de faire des remarques generales sur toutes les choses qui en dépendent, & qui se peuuent mettre auiourd'huy en pratique, ne voulant toucher que ce que l'experience me peut auoir enseigné, & sur tout estre

bref, que ie ne puisse ennuyer long
:mps le Lecteur.



*De l'Eslection des Soldats.*

## CHAPITRE I.

L'Election des gens de guerre s'est faite par les Anciens, & se fait encor par les Modernes diuersement. Les Grecs & les Romains ne se sont pas con-
entez de soldoyer les soldats qui de leur
ion gré ont voulu aller à la guerre ; mais
nt esleu parmy eux ceux qu'ils ont iugé les
lus propres pour la faire. C'est pourquoy
ls ont eu de si bons soldats. Les Carthagi-
ois ont soldoyé pour la plus-part des E-
trangers ; & pour cette cause n'ont point
u de pires soldats que ceux de leurs pays.
.es Turcs choisissent leurs soldats & les
ressent. Les Suisses se seruent de leurs gens
ropres. Les Venitiens & Hollandois se
eruent, à l'imitation des Carthaginois, de

ſoldats auxiliaires. Les François & les Allemans abondent en bons hommes, & ſe paſſent facilement d'auxiliaires; mais ils ne choiſiſſent point leurs ſoldats, ils ſe ſeruent ſeulement de ceux qui volontairement veulent aller à la guerre. L'Angleterre ſeule de tous les Eſtats de noſtre temps, les peut choiſir & prendre tels qu'elle veut. Sur quoy il faut conſiderer la conſtitution de ces Eſtats: ſur quelles maximes ils ſont fondez, & ce que chacun peut faire de meilleur pour auoir de bons ſoldats. La plus-part des Eſtats d'auiourd'huy ſont plus fondez ſur la police que ſur la guerre, & taſchent pluſtoſt de ſe conſeruer, que de s'accroiſtre. Ce qui nous y fait voir les lettres fleurir, & les armes s'abaſtardir; ſi bien que les Eſtats qui ont pour fondement la guerre, gourmandent les autres.

L'exemple du Turc à la honte des Chreſtiens, & celuy du Roy d'Eſpagne au preiudice de l'Allemagne, & de l'Italie, en ſont deux preuues manifeſtes. Ce qui cauſe ce mal, eſt que les gens de lettres ont occupé preſque par tout le gouuernement des Eſtats, leſquels à cauſe qu'ils haïſſent les gens de guerre, les font touſiours mal traitter, & meſmes conſeillent de ſe ſeruir

lustost d'auxiliaires que de leurs subiects naturels, qui est vne maxime tres-pernicieuse. Mais n'estant icy le lieu d'en traiter, nous parlerons seulement de l'eslection des soldats.

L'Angleterre qui a droit par les loix du Royaume de choisir ses gens de guerre, peut obseruer la forme de l'eslection des Romains qui est tres-bonne. Les autres Royaumes qui n'ont ce droit là, doiuent inciter les gens d'honneur & d'ambition de se faire enroller, tant pour l'esperance d'estre auancez aux autres honneurs, en embrassant le mestier de la guerre, que par le dessein d'y paruenir par autre voye, que par celle-là; comme de ne bailler aucun office du Royaume, ny de la maison du Roy, ny aucune charge parmy les gens de guerre, si l'on n'a seruy de soldat vn certain nombre d'années parmy les bandes, ny faire aucun Mestre de Camp qui n'aye esté Capitaine: aucun Capitaine de Caualerie, sans auoir esté Officier dans la Caualerie: aucun Mareschal de Camp, qui n'ait exercé honorablement de moindres charges, ny aucun General d'armée, qui n'aye esté digne Mareschal de Camp. Bref que nul ne se

puisse auancer en aucune charge, qui ne passe par les degrez de la guerre. Et comme l'esperance de s'accroistre est vn fort aiguillon pour encourager vn chaçun à exercer le mestier de la guerre; aussi l'apprehension de se trouuer pauure & estropié apres auoir longuement seruy, est vn rude mords pour les retenir. C'est pourquoy ie voudrois y pouruoir en establissant vn fond pour ces gens-là, afin de faire viure le reste de leurs iours commodément & auec honneur. Les Estats qui à cause de la forme de leur gouuernement craignent d'armer leurs peuples (comme Venise) où dont la subsistance depend du traffic, comme les Pays-bas; & qui pour ces raisons sont contraints de se seruir en leurs guerres, d'Auxiliaires; doiuent premierement estre soigneux de choisir de bons Chefs, puis auoir tousiours vn certain corps de soldats bien exercez & disciplinez, suffisant tant pour les empescher d'vne surprise, que pour leur donner temps d'assembler de plus grandes forces. Car vne armée formée & disciplinée de longuemain, quoy que petite, est plus capable de se deffendre, & mesme d'acquerir, que ces armées qui ne s'asseurent que sur leur grand nombre. Et les grandes conquestes se font

resque tousiours faites par les armées me-
iocres; comme les grands Empires se sont
ousiours perdus auec leurs peuples innom-
rables. Pource que ceux qui auoient à
ombattre ces armées si nombreuses, ont
oulu leur opposer vne exacte discipline &
n bon ordre: & les autres ayans negligé
oute bonne discipline & ordre, ont voulu
ecompenser ce deffaut par le grand nom-
re d'hommes, qui leur a causé toute con-
usion, & n'a seruy qu'à les faire perdre
lus honteusement. Dont ie conclus que le
neilleur moyen d'auoir de bons soldats, est
le choisir ceux qui sont plus propres à la
guerre. Le second d'inciter les gens d'am-
bition & de vertu de s'enroller librement,
en fermant la porte à toute autre voye de
s'auancer: & le dernier d'entretenir vn corps
l'armée, qu'on soit soigneux (aussi bien
en paix comme en guerre,) de tenir sous
vne exacte discipline sans iamais la relas-
cher. De l'vne desquelles trois voyes tou-
tes sortes d'Estats se peuuent seruir.



## *Des Armes.*

# CHAPITRE II.


Es armes plus ordinaires de l'Infanterie du temps present, sont pour la deffensiue, le pot, la cuirasse, & les tassettes : & pour l'offensiue l'espée, la pique & le mousquet, qui sont plustost les armes des Grecs, que des Romains. Surquoy il faut remarquer, que nos mousquets nous seruent comme faisoient les armes de ject aux Anciens ; si bien que le corps de la bataille consiste aux piques, qui est vne arme tres-propre pour resister à la Caualerie, pource que plusieurs iointes ensemble font vn corps foible, & tres-difficile à rompre par la teste, à cause de leur longueur, desquelles il s'en trouue quatre ou cinq rangs, dont les fers outrepassent le front des soldats, & tiennent tousiours les escadrons de Caualerie esloignez d'eux de douze ou

quinze

quinze pieds. Maurice Prince d'Orange a eu grande enuie de se seruir de la Targe, & en ayant fait faire diuerses espreuues, a trouué qu'elle a non seulement resisté à la picque, mais que la moitié moins de Targes, a tousiours entré dans les rangs de deux fois autant de piques & les a rompuës. Neantmoins n'estant que Chef des armées d'vn Estat, & non Prince souuerain & absolu; il n'a osé faire vn si grand changement: soit qu'il craignist la Caualerie qui se trouue auiourd'huy tres-bien armée: ou bien le reproche de quelque mauuais succés; n'ignorant pas que les peuples iugent plustost des actions de ceux qui les seruent par l'euenement, que par la raison. Pour moy ie voudrois aiouster ceste sorte d'armes à nostre discipline, faisant tousiours le principal corps de mon Infanterie de piques, & auoir à chaque bataillon vn petit corps separé de cent ou six vingt Targes, pour charger par le flanc, ce qui feroit vn merueilleux effet vn iour de bataille, & seroit la vraye place des volontaires, & de force braue Noblesse, de laquelle bien souuent on est bien empesché en vne armée. Quant aux armes offensiues de la Caualerie nous en auons de cinq sortes; à sçauoir la lance, le

pistolet, l'espée, la carabine, & l'arquebuse à mesche. Les deux premieres sont données à la Caualerie pesamment armée, laquelle doit auoir pour armes deffensiues cuirasse, salade, brassals, tassettes, genoüilleres & gardes reins. Encor y a-t'il peu de temps que les cheuaux estoient armez de bardes. Des deux autres ceux qui portent les carabines ont le pot & la cuirasse, & pource qu'ils combattent à cheual ils doiuent estre bien montez. Mais ceux qui portent les arquebuses à mesche, n'ont nulles armes deffensiues. De ces cinq sortes d'armes offensiues, il n'y en a plus que trois bien en vsage, à sçauoir le pistolet, l'espée & la carabine. Les Espagnols seuls ont encor retenu quelques compagnies de lances, qu'ils conseruent plustost par grauité que par raison. Car la lance ne fait effet que par la roideur de la course du cheual, & encor il n'y a qu'vn rang qui s'en puisse seruir ; tellement que leur ordre doit estre de combattre en haye, ce qui ne peut resister aux escadrons, & si elles combattoient en escadrons elles feroient plus d'embaras que de seruice. Et pour l'arquebuse à mesche, on l'a aussi comme delaissée, pource que dans les guerres ciuiles elle ruinoit l'Infanterie ; chacun voulant auoir vn bidet pour pouuoir mieux

voler. Neantmoins quelques troupes bien reglées de cette espece dans vne armée, sont de tres-grand seruice; ou à faire des executions; ou à gagner de mauuais passages; ou à garder le logement de la Caualerie; ou mesme vn iour de combat à faire mettre pied à terre comme enfans perdus deuant les escadrons de Caualerie.

Maintenant faut proportioner la Caualerie auec l'Infanterie, laquelle peut auoir ses distinctions selon la situation du païs où vous faites la guerre; ou bien des ennemis contre lesquels vous auez à combattre. Car si vous estes en vn lieu de campagne plein de fourage, & que vous ayez à faire la guerre contre vne grande Caualerie comme celle du Turc; il faut en ce cas vous fortifier de plus grand nombre de Caualerie. Que si la guerre se fait en vn païs serré ou de montagnes, ou de forests, ou de marais, ou de hayes & fossez, & qui ait force places fortifiées, pource que la guerre se reduit plustost en sieges, qu'en batailles & combats de campagne; alors il faut fortifier son Infanterie: & ces deux corps sont si necessaires l'vn à l'autre, qu'vne armée ne se peut estimer bonne, ny subsister s'ils ne sont également bien entretenus.

Neantmoins si ie n'estois induit par quelque raison extraordinaire, ie ferois la proportion de mon armée pour le païs ouuert d'vn quart de Caualerie, sur trois quarts d'Infanterie; comme sur vingt-quatre mille hommes de pied, huit mille cheuaux. En vn païs serré, d'vne sixiesme partie de Caualerie sur cinq parts d'Infanterie, comme sur vingt mille hommes de pied, quatre mille cheuaux. Reste de donner à ces deux corps les armes dont nous auons parlé auec la proportion la plus vtile. Les Suisses ont beaucoup plus de piques que de mousquets; & pour cét effet se sont faits redouter en campagne. Car vn iour de bataille où on vient aux mains, le nombre des piques a beaucoup d'auantage sur celuy des mousquets. Les autres Nations partagent également les piques & les mousquets; & mesme pource que la guerre se reduit auiourd'huy plus en sieges qu'en batailles, on aime mieux auoir plus grand nombre de mousquets que de piques. Pour moy qui y adiouste les Targes, ie serois d'auis de faire les Regimens de mille quatre cens quarante soldats; à sçauoir de six cens mousquets, & deux cens quarante Targes. Pour la Caualerie, ie la proportionnerois en cette sorte. Ie com-

poserois les Regimens de cinq cens cheuaux, dont i'en armerois quatre cens en gens d'armes, cinquante en Carabins, & cinquante en Arquebusiers à cheual. Mais ce n'est pas tout d'auoir bien armé vos soldats, si vous ne les obligez de porter leurs armes, estant vne honte insupportable de voir auiourd'huy leur delicatesse, & le mépris qu'ils en font. Et pour couurir cette faute, ils publient que c'est manque de courage d'aller armé, & qu'ils iront en pourpoint aux lieux les plus perilleux, aussi bien que les armez. Il ne suffit pas d'aller en vn lieu pour s'y faire assommer, il faut y aller pour vaincre, & non pour estre battu. Il en arriue encore cét inconuenient, que si vous ne vous accoustumez à porter vos armes, quand vous estes contraints de les prendre pour vous en seruir; vous y estes tellement empestré que vous ne pouuez combattre. Au contraire si vous vous y accoustumez, elles ne vous sont plus incommodes, & vous y trouuez aussi libres que si vous estiez en pourpoint. Mais le pus grand mal qui en prouient est, que la ruine de la discipline militaire s'en ensuit, laquelle vn bon Capitaine doit faire obseruer exactement en toutes ses parties. Car s'il

la relasche en vne, ou en faueur de certaines personnes, les consequences petit à petit s'en ensuiuent telles qu'elle se corrompt tout à fait. Et lors il se trouue sans obeïssance, & sans respect, ce qui ne s'acquerra iamais, sans encourir la haine de ceux qu'il a trop espargné, estant tres-veritable qu'il est plus facile de preuenir vn mal, que de le corriger quand il est venu.



*De la Discipline militaire.*

## CHAPITRE III.



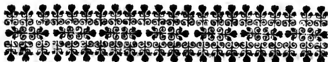
Vtre ce qui s'est dit pour inciter vn chacun de prendre plustost le mestier des armes, que tout autre : il faut faire d'autres obseruations, afin qu'on s'en rende digne, lesquelles consistent en trois choses ; à sçauoir en la recompense des belles actions, au chastiment des mauuaises, & en l'exercice continuel & exact de la discipline militaire. Car le mestier du

monde qui a plus besoin de telles aides, est celuy de la guerre, où par la simple solde (auec quoy à peine peut-on viure, & dont le moindre artisan ne se contenteroit pas,) le soldat s'abandonne à toutes sortes de perils & fatigues. Or nul n'y est poussé si ce n'est ou par emulation d'honneur, ou par la licence de mal faire : Et comme le premier but est vertueux, aussi tire-t'on de bons seruices de ceux qui y entrent pour ce sujet. Mais des autres on n'en reçoit que de la honte. Car au lieu d'vne bonne armée bien obeïssante, on ne se trouue auoir qu'vne troupe de brigands, qui sans ordre & obeïssance vous abandonnent, ou apres vn bon pillage, ou dans vn peril eminent. C'est pourquoy l'essection des soldats est vne meilleure maniere de former vne armée, que de receuoir seulement les volontaires, dans lesquels tous les vagabonds & mal-viuans, & qui ne peuuent viure que de volerie, se font enroller. Donc pour inciter le vertueux à faire bien, & destourner le vitieux de faire mal, les recompenses & les chastimens sont du tout necessaires. Les Romains se sont seruis de ces deux moyens fort vtilement, & si nous ne faisons comme eux, nous n'aurons

iamais de bons soldats , ny bien discipli-nez. Et n'importe pas que nous nous seruiós de leurs remunerations, ou de leurs mesmes supplices, il suffit qu'elles les equipolent afin d'en receuoir la mesme vtilité : & ces choses se font diuersement selon le temps & la coustume. Le principal est d'estre exact obseruateur de telles choses, afin que la remuneration excite les braues gens aux belles actions , & la rigueur du supplice retienne les timides de faire laschement. La maniere de decimer les soldats qu'a-uoient les Romains est tenuë cruelle. Neant-moins il se commet quelquefois des actions si infames , qu'on est contraint d'vser de grande seuerité pour donner de la terreur à tout le monde , trouuant tres-bon de faire peur à tous ceux qui ont fuy par le moyen du sort , & d'en faire mourir peu. Car il faut par ce moyen imprimer cette creance aux soldats , que pour fuir lasche-ment ils n'éuitent point la mort ; mais changent seulement vne mort glorieuse qu'ils eussent acquis en combattant vail-lamment, à vne infame. Apres auoir rele-ué le soldat par l'honneur d'estre estimé vaillant , & luy auoir fait haïr d'estre esti-mé poltron ; il faut mettre en pareil degré d'hon-

d'honneur de ſçauoir bien obeïr chacun à ſon ſuperieur, depuis le ſimple ſoldat iuſques au Lieutenant General d'armée. Car de cette obeïſſance toutes les fonctions d'vne armée dependent, & ſans icelles on ne peut regler aucune choſe, ny faire rien de bien. Il la faut imprimer au cœur des ſoldats comme vne des principales vertus requiſes en eux. D'elle naiſt l'ordre: par elle s'entretient l'exercice militaire: bref par elle s'executent les beaux deſſeins, & ſans elle tout va en confuſion & perdition. Ie ne m'amuſeray icy à dire le particulier des exercices militaires qu'on fait faire au ſoldat, pource que les liures en ſont pleins, & que l'vſage y change touſiours quelque choſe. Ie diray ſeulement qu'il n'y a rien ſi vtile, que d'exercer chaque ſoldat à bien porter les armes, à s'en bien ſeruir, à bien tenir ſon rang, & à bien executer en iceluy tous les changemens qui luy ſont ordonnez. Voila pour les gens de guerre. Mais pour la recompenſe des Generaux d'armée, ie diray le meſme que pour ſes ſoldats; à ſçauoir que ſelon le temps, ou la conſtitution des Royaumes ou Republiques, on en doit vſer de telle ſorte, que l'honneur de ceux qui ont fait de belles actions, & rendu de

grands seruices, ne soit diminué ou mespri-sé. Pource que les ames les plus genereuses qui excuseront facilement tout manquement d'autre recompense de leurs seruices, ne supporteront iamais qu'on les frustre de l'honneur deu à leurs belles actions ; & se dépiteront plustost de ce desny d'honneur, que de toute autre chose, dont souuent en est arriué de grands maux.



*De l'Obeïssance des Soldats.*

## CHAPITRE IIII.



OR comme le General d'Armée veut auoir des soldats l'obeïssance qui luy est deuë ; aussi faut-il qu'il ait soin de ne leur donner aucun sujet legitime de s'en exempter. Pour cét effet il doit les occuper tousiours, à cause que l'oisiueté engendre la corruption aux mœurs, & à la discipline ; d'où naissent le luxe, la negligence aux exercices & aux gar-

des, & la desobeïssance aux superieurs. C'est dans le repos de Capouë que l'armée d'Hannibal s'est perduë, & dans les delices de Babylone qu'Alexandre luy mesme se corrompit, & dōt il retira son armée pour en empescher la totale ruine: n'ayant moyen plus efficacieux pour la maintenir en deuoir, & en destourner les seditions, que de l'employer à la guerre. C'est donc vne maxime qu'il faut obseruer exactement, de ne laisser iamais en aucun lieu les soldats oysifs, sur tout quand l'armée est en corps. Car si vous ne l'employez à bien, elle s'employera à mal. Ce qu'il faut faire aussi bien au plus fort de la paix, qu'en pleine guerre, particulierement les exercer à se bien seruir de leurs armes, & à tenir bon ordre; & encores que ce soit sans besoin, à faire des retranchements de camp, & à se hutter; afin qu'ils soient tellement accoustumez à remuer la terre, que quand la necessité le requerra, ils n'y ayent nulle peine. Ie voudrois encores les employer à faire des fortifications, & autres œuures de cette espece, pource que l'exercice les maintient sains: qu'ils gagnent outre leur paye dequoy se mieux entretenir, & qu'ils se rendent familiers vne chose, qui en temps de guerre leur est aussi vtile que de

ſe bien battre; n'y ayant rien d'impoſſible à vingt ou trente mille hommes qui voudroient trauailler à la terre; car en huit iours ils feront des fortereſſes imprenables. Et Ceſar s'eſt rendu auſſi redoutable & admirable par les grands trauaux qu'il a fait faire à ſes ſoldats, que par les grands combats. Le General doit encore auoir ſoin qu'ils ſoient bien veſtus, & bien nourris. Sur tout qu'il leur faſſe fournir ſur leurs payes des habits, & des ſouliers; autrement vous trouuerez ſouuent voſtre armée ſe deſtruire, & la maladie s'y fourrer par ce deffaut. Il faut auſſi eſtre fort ſoigneux des malades & bleſſez, & n'eſpargner rien à cela; afin que les ſoldats ne s'excuſent point d'aller au peril, ou de ſouffrir la fatigue, ſur ce qu'on les abandonne quand ils ſont malades ou bleſſez. Le General doit encore monſtrer vn ſoin particulier de leur ſoulagement, & ne les obliger, ſans grand beſoin, à faire des coruées extraordinaires. Mais quand la neceſſité le requiert, il doit eſtre le premier à ſupporter la peine; car l'exemple du Chef rend toutes choſes faciles au ſoldat. Les exemples non ſeulement des plus grands Capitaines anciens, mais meſme des plus grãds Monarques & Empereurs, deuroient faire

honte à nos delicats Capitaines d'auiourd'huy, qui craignent de gaster leur beau teint au Soleil, & leur rotonde à la pluye, & qui croiroient estre des-honorez, s'ils marchoient à pied à la teste de leurs compagnies; & ces grands hommes n'ont point desdaigné de marcher à la teste de leurs armées, ont refusé à leur extraordinaire soif de l'estancher, pource qu'il n'y auoit point d'eau pour faire boire tout le monde. Et ainsi se faisans compagnons des perils & trauaux de leurs moindres soldats, ils se sont rendus maistres de la plus grande part du Monde, & se sont acquis vn los immortel.



*Du Marcher.*

## CHAPITRE V.


IL faut faire diuerses considerations sur le voyage d'vne armée, laquelle peut estre attaquée le iour; ou au déloger: ou bien la nuit quand elle

est logée; si elle n'est point campée, & qu'elle loge dans les villages. Il faut pour la faire marcher en Corps, luy donner rendez-vous sur le chemin qu'elle veut tenir, lequel si l'ennemy l'apprend assez à temps pour s'y trouuer le premier, ou que par hazard il s'y rencontre; il fait courir grande fortune à vne armée qui vient à son rendez-vous à diuers temps, & par diuers chemins. Les meilleurs moyens pour se garantir d'vn tel accident, sont de tenir son rendez-vous fort secret, d'auoir de bons espions parmy les ennemis, & d'enuoyer force coureurs aux nouuelles. Quand on campe on n'est point sujet à ce peril là, pource que l'armée est tousiours ensemble. Pour le marcher, il faut considerer le païs où vous estes, & le nombre de gens de guerre que vous auez. Si vous marchez dans de grandes plaines, on peut aller presque tousiours en bataille, ou au moins tous les bataillons & escadrons formez. Alors il est bien facile de se mettre promptement en estat de bien combattre; pource qu'on ne fait pas vne trop longue file. Mais quand vous marchez par vn païs estroit, où on ne peut aller que peu de frót; alors il faut adiouster l'incommodité du chemin, & le temps que vous auez à le fai-

re, auec le nombre des soldats dont vostre armée est composée. Car dix mille hommes de pied, marchant dix à dix, & mille cheuaux, filant cinq à cinq, auec le plus leger bagage qu'ils puissent auoir, & dix canons auec l'equipage dequoy tirer chaque piece cent coups; occuppent de chemin enuiron vingt-huit mille pieds de longueur. Qu'on iuge là dessus combien de files doit faire trente mille hommes de pied & six mille cheuaux. Quand donc ces grandes armées se trouuent en vn chemin si fascheux; il faut de necessité faire diuers Corps, qui viénent les vns apres les autres, & logent separément: ou bien les faire venir par diuers chemins, esloignez de quelques lieuës les vns des autres: ou en tout cas faire des chemins à trauers champs pour faire marcher les gens de guerre, laissant le grand chemin ordinaire au canon & au bagage. S'il y a vne riuiere à passer, où on ne puisse faire qu'vn pont, ou quelque pas de montagne, ou marets, ou forests, où on ne puisse faire diuers chemins; alors il faut passer les vns apres les autres, & en diuers iours. Ie ne m'amuse pas à dire comme tels mauuais pas se doiuent passer en veuë d'ennemy, pource que force personnes en ont escrit. Et quand

ce vient à l'execution peu s'en démeslent bien s'ils sont bien attaquez. Mais seulement ie diray que le meilleur moyen est de prendre si bien ses mesures qu'on éuite cette rencontre. Quant au marcher, ie trouue comme impossible que deux armées se puissent rencontrer, si l'vn des deux Capitaines veut l'euiter; sur tout en païs serré. Mais en tout euenement le meilleur ordre est, que le bagage soit entierement separé des gens de guerre, laissant seulemẽt à sa queuë quelque peu de troupes, pour empescher qu'il ne se débande. Car si à vne allarme chaque Corps a son bagage derriere soy, il y apporte vne grande confusion, & empesche que les gens de guerre ne se puissent r'allier, ny s'entre-secourir les vns les autres. Le temps du logement est encore vne heure dangereuse d'estre attaqué; pource qu'on trouue l'armée harassée, & chacun ayant enuie de se loger s'auance au quartier en desordre, qui est vne chose difficile à éuiter, si auant que d'entrer dans le logement on ne fait mettre l'armée en bataille, & si on ne la fait loger troupe à troupe, sans permettre qu'aucun aille se loger que par commandement, faisant faire cependant la descouuerte de tous costez.

Reste

Reste l'attaque d'vn quartier, qui est ce qu'on tente le plus souuent, sur tout quand l'armée ne campe point, pource qu'estant logée en diuers quartiers, on peut tenter d'en enleuer quelqu'vn sans hazarder vn combat general. A quoy ie ne trouue pas la seule garde ordinaire quelque exacte qu'on la face, suffisante de remedier à vn tel accident; pource qu'elle ne peut donner l'alarme que de trop prés, & que souuent on n'a pas le loisir de se mettre en estat de combattre. C'est pourquoy il faut estre soigneux de faire battre l'estrade toutes les nuits par plusieurs petites troupes, lesquelles si elles font bien leur deuoir, ne permettront pas que vous soyez surpris. Car vne armée ou vne grosse troupe capable d'enleuer vn quartier d'armée, ne peut passer si secrettement qu'on ne s'en apperçoiue. Et quand on a affaire à vn ennemy esueillé, & qu'on craint telles attaques de nuit; il n'y a rien si bon que de le preuenir; si ce n'est tout de bon, au moins luy donner toutes les nuits des alarmes, afin qu'il soit plus empesché à se tenir sur ses gardes, qu'à vous attaquer. Si c'est dans vn camp retranché où toute l'armée

soit en corps ; c'est vne haute entreprise que de l'attaquer. Et ce Chapitre seul fait voir la seureté d'vn camp retranché, lequel ie finiray par cette conclusion, que toutes les choses susdites, pour asseurer son logement ne se doiuent iamais obmettre, qu'oy qu'on croye estre fort esloigné des ennemis ; pource qu'outre le profit que vous en tirez d'accoustumer vostre armée à faire son deuoir, il vous arriuera vne telle occasion que ce sera le salut d'icelle, de vostre vie, & de vostre reputation.



*Du Camper.*

## CHAPITRE VI.



IE ne descriray point icy la forme des camps retranchez, mais seulement leur vtilité : ne pouuant assez m'esmerueiller de ce qu'ils auoient esté du tout delaissez. Il n'y a peuple qui s'en soit seruy si exactement que les Romains ; & de

noſtre temps Maurice Prince d'Orange les a remis en vſage, ou pour le moins leur a donné vne grande perfection. Le retranchement du camp aſſeure vne armée, en ce qu'elle n'eſt iamais diſperſée par les villages, où touſiours quelque quartier eſt en danger d'eſtre enleué. Mais loge tout en corps, & en façon qu'eſtant attaquée, elle peuſt combattre auec grand aduantage. Le retranchement la ſoulage d'vne grande fatigue, pource qu'il y faut faire beaucoup moins de gardes, & moins penibles, ſur tout à la Caualerie, laquelle quand elle loge dans les villages ouuerts, elle eſt contrainte d'eſtre à cheual preſque toute la nuit. Le retranchement contient voſtre armée comme dans vne ville cloſe, d'où vous pouuez partir ſecrettement auec telles troupes qu'il vous plaiſt, pour executer toutes ſortes de beaux deſſeins, en laiſſant voſtre bagage en ſeureté. Le retranchement empeſche l'ennemy de vous contraindre à combattre que quand il vous plaiſt. Le retranchement vous fait eſtre ſans peril à la teſte des armées les plus redoutables. Le retranchement vous fait prendre de plus puiſſantes villes à la barbe de plus puiſſantes armées que la voſtre.

Bref le retranchement s'infecte moins que les villages où on loge; pource qu'on choisit vne assiette saine, & aux villages la faut prendre comme elle se rencontre: pource aussi qu'il est aëré: que les logemens y sont mieux compartis: qu'on en esloigne plus facilement les choses qui peuuent engendrer le mauuais air; & qu'en effet vne armée campée & retranchée, subsistera plustost trois mois saine dans vn camp, que quinze iours dans les meilleurs villages. D'où ie conclus qu'vne des parties des plus necessaires à la guerre, est de sçauoir bien camper & se retrancher.



*Des Batailles.*

# CHAPITRE VII.



DE toutes les actions de la guerre la plus glorieuse & la plus importante, est de donner bataille. Le gain d'vne ou de deux acquiert ou bouleuerse les Empires entiers. Anciennement

toutes guerres se decidoient par les batailles, ce qui causoit les conquestes si promptes. Maintenant on fait la guerre plus en Renard, qu'en Lion, & elle est plustost fondée sur les sieges, que sur les combats: Neantmoins il y a encor aujourd'huy diuerses Nations qui decident la plus part de leurs guerres par batailles, comme les Turcs & les Perses; & mesme parmy les Chrestiens nous auons veu depuis peu donner diuerses batailles en Allemagne, dont vne seule auoit comme asseuré tous les Princes Protestans. Et vne armée bien disciplinée, & qui ne craint point la bataille, a vn merueilleux auantage en tous ses desseins contre celle qui la craint. C'est pourquoy encor que la maniere de guerre d'aujourd'huy ne soit point si frequente à hazarder les batailles que par le passé; il ne faut pas pourtant en negliger la science. Et vn General d'armée ne se peut dire bon Capitaine, qu'il ne sçache tous les auantages qu'en vn iour de bataille on peut prendre, & tous les desauantages qu'on doit éuiter, afin de s'en bien démesler. Ie ne parleray de la poussiere, du Soleil ny de la pluye, dont on remarque que plusieurs Capitaines se sont seruis, la mettant au nez de leurs en-

nemis en prenant le dessus du vent ; pource que ce sont choses casuelles qui peuuent changer en vn moment, & qui par consequent viennent plustost par hazard que par dessein, mais de choses plus solides.

Donc celuy qui veut donner bataille doit regarder à sept choses principales. La premiere, de ne se laisser iamais forcer au combat contre sa volonté. La seconde, de choisir vn champ de bataille propre pour la qualité & le nombre des gens de guerre qu'il aura. Car s'il craint d'estre enclos par le grand nombre, il doit couurir ses flancs, ou pour le moins l'vn d'iceux de la nature du lieu ; comme d'vne riuiere, d'vn bois, & autre chose equipolente : & s'il est foible de Caualerie, il doit fuir les plaines, comme les lieux estroits, s'il y est le plus fort. La troisiesme de ranger son armée en bataille, en sorte que selon la qualité des soldats, elle soit dans son auantage, couurant sa Caualerie par son Infanterie s'il en est plus foible ; & si c'est le contraire, son Infanterie par sa Caualerie : disposer tous les gens de guerre en tel ordre, qu'ils puissent combattre diuerses fois auant qu'estre entierement deffaits. Car si nous obseruons bien aux petites troupes de

gens de guerre, de ne les faire combattre tout à la fois; & si nous croyons que cent cheuaux en deux troupes, en doiuent battre deux cens, tous en vne; & si nous auons remarqué en nos iours, que diuerses batailles se sont gagnées par celuy qui auoit fait vne troupe de reserue, qui n'alloit au combat qu'apres que toutes les autres auoient combattu; Combien plus grand effet fera vn second ordre de bataille, qui viendra à la charge apres que toute l'armée ennemie aura combattu contre le premier ordre, & encore plus vne troisiesme à l'imitation des Romains, si les deux premiers sont deffaits? C'est vne maxime que toute troupe, quelque grosse qu'elle soit, si elle a combatu, elle est en tel desordre, que la moindre qui suruient est capable de la deffaire absolument. Tellement que le Chef d'armée qui peut conseruer le dernier quelques troupes sans auoir combatu, doit auec icelle emporter la victoire: estant vne chose longue & difficile, de vouloir remettre en bon ordre vne armée qui a combatu, pour combatre de nouueau; les vns s'amusans au pillage, les autres se faschans de retourner au peril, & tous ensemble estans tellement esmeuz, qu'ils n'entendent ou ne veulent

entendre nul commandement. Au contraire ceux qui n'ont pas encore combattu, sont dans l'obeïssance, & prests à faire tout ce que leur Chef leur commande. C'est pourquoy la science du General d'armée n'est tant à r'allier des troupes en desordre & esperduës ; ( qui n'est proprement qu'vne action de courage, ) comme à faire combattre ses troupes bien à propos ; les vnes apres les autres, & non toutes à la fois. Car il doit considerer qu'il ne peut estre bien obey de ses gens, que iusques à l'heure qu'il les enuoye au combat. Apres cela toutes les harangues du monde ne les arrestent pas quand ils fuyent ; mais si fait bien vne troupe en bon ordre. La quatriesme, d'auoir plusieurs bon Chefs, estant impossible qu'vn Chef general puisse suffire par tout. Apres auoir bien choisi son champ de bataille, & mis en bon ordre son armée, il luy est du tout impossible quand on vient au combat, de pouuoir donner ordre que du costé où il est. Tellement que s'il n'est bien assisté par tout, tant dans la Caualerie que dans l'Infanterie, quand il feroit des merueilles où il se trouue ; il ne peut respondre de l'ignorance des Chefs qui commandent les autres endroits de son armée. Il

faut

faut donc au moins cinq principaux Chefs pour bien faire combattre vne armée; à sçauoir trois pour les trois corps d'Infanterie, distinguez par auant-garde, bataille, & arriere-garde, & deux pour la Caualerie qui est aux deux aisles. La cinquiésme, d'obseruer en vostre ordre de bataille si bien vos distances, que les premieres troupes estants renuersées, ne se iettent pas sur celles qui les doiuent soustenir, ny les secondes sur les troisiesmes. La sixiesme, de mettre les plus vaillants soldats aux aisles de l'armée, & commencer la bataille par le costé où vous vous sentez le plus fort. Car si vne fois vous rompez vne des aisles des ennemis, vous le prenez en flanc & en queuë, & est impossible qu'il vous puisse resister. La septiesme & derniere est de ne permettre la poursuite ny le pillage, iusques à ce que l'ennemy soit rompu de tous costez; & encor qu'il soit bon de poursuiure chaudement, il faut pourtant auoir tousiours des troupes en ordre qui ne se débandent point, afin d'euiter tous inconuenients. Ie ne parleray point des auantages qui se peuuent rencontrer dans vn champ de bataille, desquels vn bon Capitaine se sert bien souuent auec grande vtilité; pource qu'il ne s'en peut

donner aucune regle certaine, à cause que la diuersité des situations est telle, qu'il ne s'en trouuera iamais deux toutes semblables.



*Des Forteresses.*

## CHAPITRE VIII.



R pource que le gain & la perte des batailles traisne apres soy de telles consequences, qu'elle donne ou oste les Empires tous entiers; on s'est resolu d'opposer des places fortes aux Conquerans, pour arrester auec peu de gens leur premiere furie, & ruiner leurs armées. Mais l'inuention du canon estant venuë, il a fallu changer la maniere des fortifications; & mesme à cause de l'inuention des petards, on a esté contraint d'asseurer les portes des villes par herses, pallissades, ponts-leuis, & autres artifices; pource qu'il n'y auoit place, tant forte

fust-elle, qui ne courust fortune d'estre prise par cette nouuelle inuention. Donc les meilleures forteresses contre le canon, sont celles qui se font de terre; pource que quand elles ont l'espaisseur necessaire pour y resister, elles ne sont sujettes à endommager les assiegez, comme sont les fortifications faites de murailles, dont les esclats les desesperent. Neantmoins quand vn Prince peut faire la despence de les reuestir iusques au cordon, laissant dessus le parapet de terre à preuue de canon, la besogne en est de plus de durée.

L'on doit obseruer aux forteresses quatre choses principales; à sçauoir, que la ligne de deffense ne soit que de la portée du mousquet: que l'angle flanqué ne soit ouuert de plus de nonante degrez, ny serré de plus de soixante: que la gorge du bastion ne soit trop estroite, & que le flanc soit le plus grand qu'on pourra. Et ces quatre maximes generales doiuent estre tellement proportionnées entr'elles, que pour en faire vne tres-bonne, on ne destruise les autres. Il faut aussi éuiter au corps principal de la fortification les tenailles, si ce n'est que l'assiette soit si petite, qu'elle ne vous permette de pouuoir faire de

bons flancs : Car l'angle r'entrant d'vne fortification efleuée comme elle doit eftre, ne peut eftre deffendu par aucun flanc, & on s'y peut loger au pied fans eftre offenfé que de coups de pierres. C'eft pourquoy on ne fe fert des remifes qu'aux contr'efcarpes. Les foffez fe proportionnent d'ordinaire felon le terrain neceffaire pour faire les fortifications, & ceux qui font pleins d'eau, font meilleurs pour empefcher vne furprife; mais les fecs fe deffendent mieux contre vne attaque. Leur largeur doit eftre proportionnée; car quand elle eft trop grande, elle efloigne trop les ouurages de dehors, de la deffenfe de la principale fortification ; mais la profondeur ne gafta iamais foffez. Les fauffesbrayes s'attachent au corps de la fortification. C'eft vne nouuelle inuention & excellente, pour empefcher qu'on n'aborde les baftions auec des galeries. La contr'efcarpe, demy-lunes, rauelins, & cornes font au delà du grand foffé. Tous les ouurages de dehors doiuent, s'il eft poffible, eftre dominez par le corps de la fortification. Voila en gros les principales obferuations qui fe font aux fortifications, en vn lieu plein & abordable. Le refte dé-

pend du iugement de l'Ingenieur, qui se doit seruir vtilement de la situation du lieu qu'il fortifie : ou en prenant ce qui luy est aduantageux, ou en esquiuant ce qui luy est nuisible. I'adiouste encore, qu'il y a des assiettes si fauorables, que la nature les deffend d'elle mesme, & les rend plus inexpugnables que tout l'art du monde ; comme vne roche inaccessible, vn maretz ou vn lac. Mais chaque chose a son incommodité. Rarement telles assiettes se rencontrent aux lieux de frontiere : ou sur quelque passage important : ou capables de contenir vne garnison assez forte pour donner ialousie à l'ennemy qui veut entrer dans vn païs : ou bien se trouuent si faciles à blocquer, que cinq cens hommes dehors, en assiegeront cinq cens dedans. Ceux qui voudront sçauoir le détail des fortifications, le trouueront dedans vne infinité de liures où elles sont descrites, & encor mieux dans l'exercice de la guerre, où tous les iours l'experience y fait aiouster quelque chose.



## *De la Deffense contre les Surprises.*

# CHAPITRE IX.



PRES auoir parlé des forteresses, il faut venir à la maniere de les garder, & de ne les laisser surprendre. C'est vne chose certaine qu'on taschera tousiours de les prendre plustost par surprises, que par viue force ; pource qu'on y gagne la despense & le temps. Mais à cause que les surprises sont fondées sur les deffauts qui se trouuent en la place ou en la garde d'icelle ; ie commenceray à ce qu'il faut obseruer pour se deffendre contre de telles surprises.

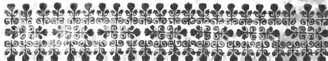
Le Capitaine qui aura vne place à garder, doit pouruoir à six choses principales, & dont toutes les autres despendent ; à sçauoir de mettre les murailles hors d'escalade, les portes hors de petard, le chemin des rondes facile à faire, les sentinelles bien posées,

la garde bien exacte, & empescher l'intelligence & trahison. Pour les cinq premieres, le chemin y est battu, les liures en sont pleins d'enseignemens, & y en a auiourd'huy tant d'ordonnances de Princes par escrit & en vsage; qu'il faut estre bien negligent, si on n'y pouruoit bien. Mais pour la derniere, les regles ne s'en peuuent donner si facilement. La trahison se commet par les bourgeois ou par les soldats: le meslange des vns & des autres, soit aux gardes, soit aux rondes, ou bien aux patroüilles, peut y apporter vn grand empeschement: comme aussi de tirer au sort toutes les fonctions de la garde, d'en faire vne par le dehors de la place, & d'auoir des espions parmy les ennemis. Faut redoubler la garde aux iours de foire & de marché durant la recolte, & sur tout en vandange, pource qu'on espie volontiers ces temps-là pour former vn dessein. Faut obseruer d'estre en armes quand on ouure & ferme les portes, & en quelque temps de paix que ce puisse estre, ne faut iamais relascher la garde en aucune de ses parties. Il y a encor vn moyen d'euiter les intelligences; à sçauoir, de former soy mesme les entreprises doubles, feignant de mécontenter vn Officier, ou vn simple soldat, ou vn habi-

tant, qui s'allant rendre à l'ennnemy luy face entreprendre vn dessein vray-semblablement facile. Car outre le profit qu'on retire d'y attraper les plus hardis, vous en tirez encor cét auantage, que vostre ennemy ne songe à aucun autre tandis qu'il espere en cettuy-là ; pource qu'on entreprend tousjours ce qu'on croit deuoir reüssir plus asseurément. Ce qui fait voir combien sont douteuses les entreprises qui se font par intelligence, soit à cause qu'elles peuuent estre doubles, ou bien par le deffaut des traistres, qui sur le point de l'execution perdront courage, & descouuriront tout, ou par leurs indiscretions, en ne tenant leurs negociations secrettes. C'est pourquoy aux entreprises par intelligence, il faut que tant le deffendant, que l'attaquant, soient tres-soupçonneux, & fort diligens à remarquer les paroles, actions & gestes de ceux qui promettent de vous seruir, en trahissant leur party, & n'obmettre aucunes precautions pour vous asseurer de leurs personnes ; afin qu'ils ne puissent vous attraper : les ostages des femmes & enfans n'estans tousiours suffisans, (ainsi que remarque Mont-luc à l'entreprise sur Barges, ) pource qu'il se trouue des traistres si resolus, qu'ils hazardent

dent tout pour venir à bout de leurs desseins, & croyent retirer leurs gages par les prisonniers qu'ils presupposent de faire.

Reste à dire vn mot des alarmes. On en peut vser en deux manieres. La premiere & plus ordinaire, est de se ranger à la place d'armes où se doit trouuer le Gouuerneur, pour de là aller où la necessité le requerra. La seconde, que chaque compagnie se range à son drapeau, & de là aille trouuer son escoüade qui est en garde. Si la garnison est foible, l'escalade facile, & le lieu grand; cette derniere façon de se porter à l'alarme est la meilleure, pource qu'on va plus promptement à la deffense des murailles. Mais en ce cas il ne faut auoir aucune deffiance des Habitans.



*Des Attaques par Surprises.*

## CHAPITRE X.



LEs entreprises de places se font en diuerses manieres, ou par petards, ou par escalades, ou par des trous aux murailles, ou par saucisses, ou par telles autres inuentions, qu'on cherche tous les iours d'augmenter, à mesure que l'on remedie à celles qui sont trouuées. Mais pour les faire bien reüssir, l'on doit estre tres-soigneux de trois choses ; à sçauoir de la reconnoissance, de la conduitte, & de l'execution. Car par le manquement de l'vne d'icelles, nous voyons toutes les entreprises se faillir ; soit pour estre préuenu par le iour, ou bien pour estre découuert de trop bonne heure, ou pour manquer de quelque petard ou eschelle, ou en l'execution pour s'y engendrer du desordre. Pour la premiere qui est la reconnois-

ſance, faut que ceux qui y ſont employez s'informent exactement de la forme de la garniſon, & du nombre des bourgeois, & de leurs affections : qu'ils remarquent aux portes, ſi pour y aller, il y a pont dormant, s'il eſt de pierre ou de bois, & en cas qu'il ſoit de bois, prendre garde ſi on n'en oſte point la nuit les planches : ſi ce pont dormant n'a point de garde-fous. Faut remarquer ſi le foſſé eſt profond & large, & ſi en deſcendant commodément dans le foſſé on pourroit éuiter les pont-leuis, que l'on fait ordinairement ſur les ponts dormans; ou ſi par le benefice du foſſé on pourroit petarder la porte ou le pont-leuis de la place, ſans fleches, ou pont roulant. Faut bien reconnoiſtre tous les empeſchemens qui peuuent eſtre deuant le pont dormant; ſoit portes, barrieres, palliſſades, ou bacules, y ayant d'ordinaire vn rauelin. Et ſi on fait corps de garde la nuit au dehors ou deſſus le pont dormant; faut prendre garde combien de portes, ponts, barrierres, paliſſades, bacules, treſbuchets, grilles, herſes, orgues, chaiſnes & autres empeſchemens il y a depuis la campagne iuſques dans la ville, & comme toutes ces choſes ſe ferment. Faut remarquer combien de pas

de distance il peut y auoir d'vne piece à l'autre, & à peu prés la longueur, largeur & espaisseur de toutes ces choses, & en quels endroits elles se trouuent : s'il y a des machecoulis sur la porte, ou des trous dans la voute : combien il y a de corps de garde, & en quels lieux ils sont, & comme quoy situez : si l'entrée est droite, ou en destour : reconnoistre le lieu des flancs, s'ils sont à costé, ou par deuant, ou par derriere, ou en haut ou en bas : s'ils y tiennent du canon, & combien, & s'ils ne sont que pour des mousquetaires ; quel nombre il s'y en peut loger, & en quelle distance ils flanquent la porte. Reconnoistre le chemin qu'on veut tenir depuis la ville d'où on part, jusques à celle qu'on attaque. Remarquer vn lieu propre à demie lieuë d'icelle pour mettre pied à terre, distribuer les petards, & autres instrumens. Faut encore reconnoistre les places & ruës dans la ville qu'on doit saisir, tous les Corps de garde qu'il faudra forcer, & bien considerer l'estat des gens, & des choses necessaires pour surmonter tous les obstacles que l'on trouuera. Si c'est pour donner l'escalade, il faut bien reconnoistre les auenuës, la contr'escarpe, & le fossé ; pour sça-

uoir ſi on y peut arriuer à couuert, entrer & ſortir facilement du foſſé, ſur tout à l'endroit du lieu où on veut poſer l'eſcalade, ou proche de là. Car ſi apres eſtre entré dans le foſſé, il faut aller long temps autour de la place, l'entrepriſe s'en rend beaucoup plus perilleuſe & difficile. Il faut ſçauoir ſi le foſſé eſt ſec, ou gelé, ou auec eau peu profonde, ſans boüe, & facile à paſſer : ſi la muraille eſt baſſe, ou foible, qu'on la puiſſe aiſément eſcheler ou troüer, ou s'il y a quelque trou ou égouſt, ou autres entrées ou ſorties d'eau mal gardées, & foibles. Faut iuger de la hauteur que doiuent auoir les eſchelles, & prendre garde comme elles peuuent aſſeoir le pied, & s'il y a eſcarpe ou non : ſi le lieu où on veut donner, eſt eſloigné de gardes ou de ſentinelles : ſi le lieu de l'eſcalade eſt capable d'y dreſſer beaucoup d'eſchelles, & entrer force gens à la fois ; comme auſſi eſtant fort eſtroit, faut voir ſi les premiers eſtans entrez, ils peuuent s'accommoder ſur le rempart, pour ſubſiſter tandis que les autres monteront. Faut encore reconnoiſtre les diſtances de la muraille pour entrer dans la ville, & pour aller attaquer le Corps de garde.

cus, & aux Chefs de chaque cinquaine on donnoit vn memoire, lequel contenoit le lieu où ils deuoient aller, & les iournées qu'ils deuoient faire, afin que les brigades ne se rencontrassent point. Le premier rendez vous estoit à vne Cassine ou Metairie sur les confins du Milannois, où Ludouic Birague s'estoit rendu quelques iours auparauant fort secrettement & en habit desguisé, pour donner l'ordre necessaire à la conduitte de ce dessein. La maniere de se rendre à la Metairie estoit, qu'au sortir de la vallée Camonica ou Bergamasque; la premiere cinquaine ou brigade, & de main en main toutes les autres, trouuoit vn Païsan auec vn chapeau de paille auec deux plumes de faisan, & auquel celuy qui commandoit deuoit demander, *ò buon compagno, voi tù vendermy quella capelina*, à quoy il deuoit respondre, *Messer no, ne ho bisogno per mè.* C'estoit le mot du guet, lequel ainsi reconnu, le Chef sans plus dire mot suiuoit le Païsan, qui le conduisoit auec sa brigade à la Metairie où estoit Ludouic Birague. De cette façon passerent les six vingts soldats du Mareschal de Brissac fort secrettement iusques là. De cette Metairie, il falloit gagner la maison d'vn Sien-

nois proche de Milan (qui estoit celuy qui auoit formé le dessein.) Pour cét effet ils passoient comme dessus, cinq à cinq : & apres auoir passé la riuiere d'Adde au port de Vaure, ils auoient mesuré le temps d'arriuer vers la nuit au pont de Nauilio de Milan, proche du Monastere des Anges, sur lequel pont estans arriuez; le Chef de la brigade branloit vne sonnette, au son de laquelle luy estoit respondu par vne semblable, & aussi-tost sortoit de dessous le pont, le Siennois autheur de ce dessein qui conduisoit la brigade chez luy, & continua toutes les nuits de cette façon, iusques à ce que la troupe entiere eust passé; qui est vne chose remarquable d'auoir fait couler de Piedmont six vingts soldats iusques aux portes de Milã sans estre descouuerts, & sans que iusques là nuls, hormis Saluaison, & Pierre Marie de Recuperat sceussent où on alloit, ny où on estoit. Quant à la conduitte en gros, qui est la plus ordinaire, il faut mesurer la longueur du chemin, iusques au lieu sur lequel on a dessein, auec le temps qu'il faut employer pour arriuer à point nommé à l'execution; à quoy on se trompe souuent, pource qu'il arriue d'ordinaire des cas impreueus qui allongent le temps. De façon que

que quelques mesures que vous preniez sans vne grande experience en tels voyages, vous trouuez ordinairement le temps trop court, sur tout si vous auez à conduire vne grosse troupe. Car pour faire filer la nuit deux mille hommes, les haltes qu'il conuient faire à la teste pour attendre la queuë, & ceux qu'vn chemin estroit ou fangeux, ou couppé d'vn ruisseau vous obligent de faire, sont tels, & vous font perdre tant de temps, que si vous n'estes fort diligens à faire marcher, & que vous n'ayez fait reconnoistre le chemin, & pourueu à toutes ces choses, vous trouuerez que vous n'auez pas du temps à demy. Ie n'y adiouste point les grandes pluyes & gelées, qui sont par fois si inopinées, & extraordinaires, que quelque preuoyance que vous ayez apporté au reste, il est impossible de les surmonter. Apres auoir adiousté le temps auec le chemin, il faut se pouruoir de bons guides, & en auoir le plus qu'on pourra: puis former vostre ordre auant le partement, comme il doit estre à l'execution, & bailler par escrit à chacun le commandement de ce qu'il doit faire, & en tenir registre. Car si vous le remettez à faire au lieu où on met pied à

terre, & où on accommode tout l'équipage (qui est d'ordinaire à demy lieuë de la place) la nuit incommode en telles choses, le lieu qui peut-estre ne sera spacieux ny commode pour faire l'ordre, les contentions qui peuuent suruenir, sur la ialousie d'honneur entre les gens de guerre, & diuers autres accidens impreueus qui naissent, sont capables de faire faillir le dessein. Ces choses estant resoluës dés le partir, & n'y ayant plus rien à changer à l'ordre ; il est tout certain que c'est le moyen d'éuiter tels obstacles. I'adiouste que si c'est d'vne ville d'où l'on parte, faut tenir les portes fermées long temps deuant, & apres, & faire sortir les trouppes de iour, afin qu'on empesche que personne ne sorte, que ceux de l'entreprise. Et vaudroit mieux puis apres faire faire alte aux troupes au delà de la porte, ou en quelque lieu proche à couuert. Quant à l'ordre, il faut faire passer quelque Caualerie toute la premiere, dont les coureurs ayent charge de s'auancer assez loin, & d'arrester toutes sortes de personnes en quelque part qu'elles aillent, afin d'empescher qu'on ne donne aduis à la ville qu'on veut attaquer. Sur tout s'il y a quelque pont ou passage par où ineuitablement il

faille passer, il faut le gagner. Apres doiuent suiure cinquante mousquetaires, puis l'attirail, les petards ou eschelles, & en suitte les gens qui sont choisis pour les porter, lesquels doiuent estre triples pour se soulager les vns les autres, & pour se substituer les vns aux autres en cas de blesseure, ou de mort. Et faut que ce soient gens d'execution, & les plus hardis & entreprenans de la troupe. Car de ces premiers dépend d'ordinaire le bon ou mauuais succez. Faut aussi porter double équipage de petards, pource que tous ne font l'effet qu'on se propose, & souuent faute d'vn petard se sont de belles entreprises faillies à faire : il en est de mesme des eschelles, lesquelles souuent sont rompuës par les ennemis, ou se rompent pour estre trop chargées. En suitte il ne faut faire aucune troupe de plus de cinquante soldats; à sçauoir, cinquante mousquetaires, puis cinquante piquiers, & ainsi consecutiuement. Car il faut considerer que les premiers combats sont dans les ruës estroites, & la nuit. De façon que les grosses troupes n'apportent que du desordre. Et si l'on trouue de[illegible] plus larges que l'ordre qu'on a fo[illegible], faudra ioindre deux



*Des Attaques par Surprises.*

# CHAPITRE X.



ES entreprises de places se font en diuerses manieres, ou par petards, ou par escalades, ou par des trous aux murailles, ou par saucisses, ou par telles autres inuentions, qu'on cherche tous les iours d'augmenter, à mesure que l'on remedie à celles qui sont trouuées. Mais pour les faire bien reüssir, l'on doit estre tres-soigneux de trois choses ; à sçauoir de la reconnoissance, de la conduitte, & de l'execution. Car par le manquement de l'vne d'icelles, nous voyons toutes les entreprises se faillir ; soit pour estre préuenu par le iour, ou bien pour estre découuert de trop bonne heure, ou pour manquer de quelque petard ou eschelle, ou en l'execution pour s'y engendrer du desordre. Pour la premiere qui est la reconnois-

sance, faut que ceux qui y sont employez s'informent exactement de la forme de la garnison, & du nombre des bourgeois, & de leurs affections : qu'ils remarquent aux portes, si pour y aller, il y a pont dormant, s'il est de pierre ou de bois, & en cas qu'il soit de bois, prendre garde si on n'en oste point la nuit les planches : si ce pont dormant n'a point de garde-fous. Faut remarquer si le fossé est profond & large, & si en descendant commodément dans le fossé on pourroit éuiter les pont-leuis, que l'on fait ordinairement sur les ponts dormans ; ou si par le benefice du fossé on pourroit petarder la porte ou le pont-leuis de la place, sans fleches, ou pont roulant. Faut bien reconnoistre tous les empeschemens qui peuuent estre deuant le pont dormant ; soit portes, barrieres, pallissades, ou bacules, y ayant d'ordinaire vn rauelin. Et si on fait corps de garde la nuit au dehors ou dessus le pont dormant ; faut prendre garde combien de portes, ponts, barrierres, palissades, bacules, tresbuchets, grilles, herses, orgues, chaisnes & autres empeschemens il y a depuis la campagne iusques dans la ville, & comme toutes ces choses se ferment. Faut remarquer combien de pas

de distance il peut y auoir d'vne piece à l'autre, & à peu prés la longueur, largeur & espaisseur de toutes ces choses, & en quels endroits elles se trouuent : s'il y a des machecoulis sur la porte, ou des trous dans la voute : combien il y a de corps de garde, & en quels lieux ils sont, & comme quoy situez : si l'entrée est droite, ou en destour : reconnoistre le lieu des flancs, s'ils sont à costé, ou par deuant, ou par derriere, ou en haut ou en bas : s'ils y tiennent du canon, & combien, & s'ils ne sont que pour des mousquetaires ; quel nombre il s'y en peut loger, & en quelle distance ils flanquent la porte. Reconnoistre le chemin qu'on veut tenir depuis la ville d'où on part, jusques à celle qu'on attaque. Remarquer vn lieu propre à demie lieuë d'icelle pour mettre pied à terre, distribuer les petards, & autres instrumens. Faut encore reconnoistre les places & ruës dans la ville qu'on doit saisir, tous les Corps de garde qu'il faudra forcer, & bien considerer l'estat des gens, & des choses necessaires pour surmonter tous les obstacles que l'on trouuera. Si c'est pour donner l'escalade, il faut bien reconnoistre les auenuës, la contr'escarpe, & le fossé ; pour sça-

uoir si on y peut arriuer à couuert, entrer & sortir facilement du fossé, sur tout à l'endroit du lieu où on veut poser l'escalade, ou proche de là. Car si apres estre entré dans le fossé, il faut aller long temps autour de la place, l'entreprise s'en rend beaucoup plus perilleuse & difficile. Il faut sçauoir si le fossé est sec, ou gelé, ou auec eau peu profonde, sans boüe, & facile à passer : si la muraille est basse, ou foible, qu'on la puisse aisément escheler ou troüer, ou s'il y a quelque trou ou égoust, ou autres entrées ou sorties d'eau mal gardées, & foibles. Faut iuger de la hauteur que doiuent auoir les eschelles, & prendre garde comme elles peuuent asseoir le pied, & s'il y a escarpe ou non : si le lieu où on veut donner, est esloigné de gardes ou de sentinelles : si le lieu de l'escalade est capable d'y dresser beaucoup d'eschelles, & entrer force gens à la fois ; comme aussi estant fort estroit, faut voir si les premiers estans entrez, ils peuuent s'accommoder sur le rempart, pour subsister tandis que les autres monteront. Faut encore reconnoistre les distances de la muraille pour entrer dans la ville, & pour aller attaquer le Corps de garde.

cus, & aux Chefs de chaque cinquaine on donnoit vn memoire, lequel contenoit le lieu où ils deuoient aller, & les iournées qu'ils deuoient faire, afin que les brigades ne se rencontrassent point. Le premier rendez vous estoit à vne Cassine ou Metairie sur les confins du Milannois, où Ludouic Birague s'estoit rendu quelques iours auparauant fort secrettement & en habit desguisé, pour donner l'ordre necessaire à la conduitte de ce dessein. La maniere de se rendre à la Metairie estoit, qu'au sortir de la vallée Camonica ou Bergamasque; la premiere cinquaine ou brigade, & de main en main toutes les autres, trouuoit vn Païsan auec vn chapeau de paille auec deux plumes de faisan, & auquel celuy qui commandoit deuoit demander, *ò buon compagno, voi tù vendermy quella capelina*, à quoy il deuoit respondre, *Messer no, ne ho bisogno per mè.* C'estoit le mot du guet, lequel ainsi reconnu, le Chef sans plus dire mot suiuoit le Païsan, qui le conduisoit auec sa brigade à la Metairie où estoit Ludouic Birague. De cette façon passerent les six vingts soldats du Mareschal de Brissac fort secrettement iusques là. De cette Metairie, il falloit gagner la maison d'vn Sien-

nois proche de Milan ( qui estoit celuy qui auoit formé le dessein. ) Pour cét effet ils passoient comme dessus, cinq à cinq : & apres auoir passé la riuiere d'Adde au port de Vaure, ils auoient mesuré le temps d'arriuer vers la nuit au pont de Nauilio de Milan, proche du Monastere des Anges, sur lequel pont estans arriuez; le Chef de la brigade branloit vne sonnette, au son de laquelle luy estoit respondu par vne semblable, & aussi-tost sortoit de dessous le pont, le Siennois autheur de ce dessein qui conduisoit la brigade chez luy, & continua toutes les nuits de cette façon, iusques à ce que la troupe entiere eust passé; qui est vne chose remarquable d'auoir fait couler de Piedmont six vingts soldats iusques aux portes de Milá sans estre descouuerts, & sans que iusques là nuls, hormis Saluaison, & Pierre Marie de Recuperat sceussent où on alloit, ny où on estoit. Quant à la conduitte en gros, qui est la plus ordinaire, il faut mesurer la longueur du chemin, iusques au lieu sur lequel on a dessein, auec le temps qu'il faut employer pour arriuer à point nommé à l'execution ; à quoy on se trompe souuent, pource qu'il arriue d'ordinaire des cas impreueus qui allongent le temps. De façon
que

que quelques mesures que vous preniez sans vne grande experience en tels voyages, vous trouuez ordinairement le temps trop court, sur tout si vous auez à conduire vne grosse troupe. Car pour faire filer la nuit deux mille hommes, les haltes qu'il conuient faire à la teste pour attendre la queuë, & ceux qu'vn chemin estroit ou fangeux, ou couppé d'vn ruisseau vous obligent de faire, sont tels, & vous font perdre tant de temps, que si vous n'estes fort diligens à faire marcher, & que vous n'ayez fait reconnoistre le chemin, & pourueu à toutes ces choses, vous trouuerez que vous n'auez pas du temps à demy. Ie n'y adiouste point les grandes pluyes & gelées, qui sont par fois si inopinées, & extraordinaires, que quelque preuoyance que vous ayez apporté au reste, il est impossible de les surmonter. Apres auoir adiousté le temps auec le chemin, il faut se pouruoir de bons guides, & en auoir le plus qu'on pourra: puis former vostre ordre auant le partement, comme il doit estre à l'execution, & bailler par escrit à chacun le commandement de ce qu'il doit faire, & en tenir registre. Car si vous le remettez à faire au lieu où on met pied à

terre, & où on accommode tout l'équipage (qui est d'ordinaire à demy lieuë de la place) la nuit incommode en telles choses, le lieu qui peut-estre ne sera spacieux ny commode pour faire l'ordre, les contentions qui peuuent suruenir, sur la ialousie d'honneur entre les gens de guerre, & diuers autres accidens impreueus qui naissent, sont capables de faire faillir le dessein. Ces choses estant resoluës dés le partir, & n'y ayant plus rien à changer à l'ordre; il est tout certain que c'est le moyen d'éuiter tels obstacles. I'adiouste que si c'est d'vne ville d'où l'on parte, faut tenir les portes fermées long temps deuant, & apres, & faire sortir les trouppes de iour, afin qu'on empesche que personne ne sorte, que ceux de l'entreprise. Et vaudroit mieux puis apres faire faire alte aux troupes au delà de la porte, ou en quelque lieu proche à couuert. Quant à l'ordre, il faut faire passer quelque Caualerie toute la premiere, dont les coureurs ayent charge de s'auancer assez loin, & d'arrester toutes sortes de personnes en quelque part qu'elles aillent, afin d'empescher qu'on ne donne aduis à la ville qu'on veut attaquer. Sur tout s'il y a quelque pont ou passage par où ineuitablement il

faille passer, il faut le gagner. Apres doiuent suiure cinquante mousquetaires, puis l'attirail, les petards ou eschelles, & en suitte les gens qui sont choisis pour les porter, lesquels doiuent estre triples pour se soulager les vns les autres, & pour se substituer les vns aux autres en cas de blesseure, ou de mort. Et faut que ce soient gens d'execution, & les plus hardis & entreprenans de la troupe. Car de ces premiers dépend d'ordinaire le bon ou mauuais succez. Faut aussi porter double équipage de petards, pource que tous ne font l'effet qu'on se propose, & souuent faute d'vn petard se sont de belles entreprises faillies à faire : il en est de mesme des eschelles, lesquelles souuent sont rompuës par les ennemis, ou se rompent pour estre trop chargées. En suitte il ne faut faire aucune troupe de plus de cinquante soldats; à sçauoir, cinquante mousquetaires, puis cinquante piquiers, & ainsi consecutiuement. Car il faut considerer que les premiers combats sont dans les ruës estroites, & la nuit. De façon que les grosses troupes n'apportent que du desordre. Et si l'on trouue de[illegible]ës plus larges que l'ordre qu'on a fo[illegible], faudra ioindre deux

troupes ensemble, afin d'occuper toute la largeur de la ruë. Faut que chaque troupe ait des Officiers deuant & derriere, & les Sergens aux costez pour les tenir en deuoir, & les empescher de s'écarter, ou se ietter au pillage. Faut encores remarquer en l'ordre qu'on fait partant du logis; que si l'on fait diuerses attaques, il faut que les Chefs, les soldats, & l'équipage soient distinguez en autant de troupes qu'on fera d'attaques, & qu'elles marchent selon l'ordre qu'elles doiuent attaquer. A toutes entreprises, sur tout à celles où la retraitte est dangereuse & longue, il faut faire plus d'estat des bons hommes, que de la quantité. Car vne petite troupe peut partir de plus loin: marcher plus secrettement, & se retirer auec moins de peril & de confusion qu'vne grosse troupe. De plus, vne petite troupe auec force gens de commandement, est en l'execution plus obeïssante, & engendre moins de desordre qu'vne grosse troupe. I'adjouste qu'aux entreprises de nuit, auec vne petite troupe, vous effrayez autant les ennemis qu'auec vne grosse. Car c'est vne maxime, que ceux qui sont surpris & attaquez combattent e[illegible]rainte, presupposant tousiours qu'o[illegible]ttaque auec for-

ces suffisantes. Bref si vous vainquez auec vne petite troupe, vous en auez plus de gloire qu'auec vne grosse, qui bien souuent vous embarasse, & au combat, & au marcher, & à la retraite : & si vous estes battu vous en auez moins de honte.

Quant à la troisiesme qui est l'execution, tout l'ordre s'en doit donner par escrit, afin que nul de ceux qui ont quelque commandement à l'entreprise, ne se puisse excuser d'auoir mal entendu. Si c'est par escalade, il faut deux hommes pour porter chaque piece d'eschelle; & pource qu'il est comme impossible d'executer vn lieu, où il faille plus de cinq pieces d'eschelles de hauteur; il suffit de dix hommes pour chaque eschelle, & vn homme pour les commander. Les hommes de chaque eschelle doiuent estre marquez dans vn rolle par leurs noms, surnoms, & de quelle compagnie ils sont: leur faut commander sur peine de la vie de rapporter leurs eschelles, si on ne peut prendre la place. Car voyant le peril & la peine de les rapporter, ils aymeront mieux faire leur effort d'y entrer. Plus, faut commander dix autres hommes, pour entrer apres les dix premiers qui auront vn Chef à la teste, & l'autre à la queuë, pour prendre

garde qu'on monte sans perdre temps, & sans trop se haster. Car autrement on charge tant les eschelles qu'elles rompent : puis en faut encores mettre d'autres dixaines commandées & separées comme les premiers. Et chaque dixaine doit sçauoir par quelle eschelle elle doit monter, & en quel rang, afin que tout se fasse sans confusion. La premiere dixaine qui suit son eschelle, en doit porter vne autre, encor qu'elle n'ait pas l'ordre de la dresser ; afin que si quelque piece de la premiere rompoit, on en puisse remettre vne autre. Si c'est par petard, le petardier appellera celuy qui doit apporter le Madrier : apres on appellera trois pour le petard, deux pour le porter, & le troisiesme pour les assister en cas de besoin, & si le Madrier est attaché au petard, les quatre se soulageront de deux en deux. Et les deux qui ne porteront le petard auec son Madrier, auront chacun vn grand marteau de Mareschal. Apres ces quatre, le Petardier en appellera deux, portans chacun vne grande hache : puis vn autre qui portera vn pied de cheure : puis vn autre qui portera vne lanterne sourde : puis vn autre auec trois ou quatre bouts de mesche allumée : outre lesquels il faut ce-

luy qui leur commande, lequel portera vn tire-fonds ou de bons clouds & vne masse. De façon que pour bien seruir chaque petard il faut dix hommes. Cette file de dix pour le premier petard, sera conduitte par quelque braue Sergent, qui aura par escrit le nom de chacun de sa file, & sçaura aussi ce que chacun d'eux portera. Les hommes doiuent connoistre le mulet qui porte leur équipage, & dés qu'on sera au lieu où l'on doit descharger, se doiuent ranger autour du mulet; afin de receuoir chacun ce qu'il [illegible] orter. Si le second petard doit s'ap- p[illegible] quer à vne porte ou à vne barriere, ceux qui le porteront seront en mesme ordre que ceux du premier petard: mais si c'est pour vn pont-leuis, le pont volant ou fleche marche le premier, auec sept ou huit hommes qui sont employez, tant pour le porter que pour le pousser. Apres quoy sera porté le Madrier & petard par le mesme ordre que les premiers: puis suiuront à la file, & bien serrez, ceux qui porteront les eschelles plancheyées, pour ietter sur la bréche que le petard aura faite au pont-leuis: puis suiuront ceux qui porteront marteaux, haches, tenailles, instrumens pour arracher verroüils, & couper chaisnes: puis quel-

ques vns auec piques à feu, & grenades, & quelques lanternes sourdes. L'Officier qui aura la conduitte de cela, prendra garde que personne ne perde son rang, & les diuisera en files, & aura soin de faire prendre à ceux qui resteront, les portions de l'équipage que portoient ceux qui seront blessez, ou tuez; lesquels il fera mettre seulement hors du chemin, sans permettre que ceux qui sont employez au seruice du petard, s'amusent à emporter aucun mort ou blessé. A toutes les portes & ponts, faut disposer les gens en mesme ordre. Ma[illegible] qu'on va aux grilles, ou orgues, faut [illegible] re marcher les premiers ceux qui portent les cheualets ou tretteaux : en suitte marche le madrier & le petard : apres quoy suiuent les marteaux, haches, pied de cheure, & autres instruments qu'on a iugé pouuoir seruir. Ne faut oublier de porter bales à feu, grenades ou piques, si on a reconnu qu'on s'en puisse seruir. Et tous porteront des haches à la ceinture, & faut auoir plustost grand nombre d'instruments, que manquer d'vn. Ayant ainsi mis le tout par ordre, & des Officiers aux aisles, & à la teste de chaque file; on aura encor des petards, madriers & autres instruments de re-

serue

serue ; que l'on fera marcher en mesme ordre que les autres. Car il faut tousiours auoir vn double équipage. Lors qu'on est prés du lieu où l'execution se doit faire, on distribuë à chacun ce qu'il doit porter : le Sergent les met en file, & leur commande de bien suiure chacun son homme: puis il les fait marcher en auant, pour faire place à ceux du second petard ; & ainsi consequemment de tous les autres, y ayant vn guide à la premiere file pour monstrer le chemin. Et afin de ne s'embarasser point, on fait quelquefois marcher dix hommes d'armes deuant à pied, pour reconnoistre si l'ennemy n'est point sur les auenuës: apres suiuent trois hommes portans de bonnes rondaches, pour couurir entr'autres le petardier: puis marchent ceux qui portent les petards, & autres attirails en l'ordre qui a esté dit, lesquels seront suiuis de cinquante mousquetaires, conduits par vn Capitaine, pour tirer aux deffences s'il est besoin auec de grosses dragées. Il prendra garde qu'en marchant personne demeure en chemin. Quand l'ennemy demande qui va là, il faut haster le pas, & lors le Petardier prend le premier petard auec luy, & faut que les autres suiuent de fort prés, afin que

quand le premier aura joüé, le second soit
prest à mettre entre ses mains. Les dix Caualiers qui auront marché deuant tout l'équipage iusques là, n'auanceront pas plus que la portée du pistolet de la premiere barriere: puis ils se retireront auec le Capitaine qui mene les cinquante Mousquetaires. Le premier petard ayant joüé; l'Officier fera mettre leurs gens & à droite & à gauche, pour donner passage au second petard: puis celuy là en fera de mesme pour donner passage au troisiesme: puis celuy là au pont volant, & ceux là aux petards & autres instrumens, & consequemment tout le reste. Et faut que ceux qui sont deschargez assistent les autres sans mener bruit. Et si le Petardier demande quelque chose, faut que celuy qui la porte soit prest à la luy donner; n'estant permis à aucun sur peine de la vie, de quitter le rang où on aura esté mis, que pour porter au Petardier ce qu'il luy demandera, ou pour se substituer à la place de celuy, qui luy portant quelque chose auroit esté blessé ou tué. Les Officiers doiuent auoir soin, que le Petardier soit incontinent seruy, & que tout se fasse sans bruit & confusion. L'ouuerture estant faite, il faut que ceux qui seront commandez pour la

premiere pointe, soyent prests à entrer & forcer ce qui leur sera resistance : ceux qui doiuent les suiure semblablement, & consequemment tous ceux qui ont à exploiter quelque chose. Et quand on est dedans, il ne faut pas que les premiers entrez s'escartent auant dans la ville, (tandis qu'ils seront encor foibles) soit en suiuant les ennemis, ou mesme en ne les trouuant point : mais faut faire deux gros, l'vn pour agir, l'autre qui se doit seulement mettre en bataille pour soustenir. Et cela fait, faut marcher en bon ordre, les vns à forcer ce à quoy ils sont ordonnez : les autres à s'aller mettre en bataille aux ruës & places, qu'on a resolu deuoir estre saisies sur le plan & dessein de la ville, sur lequel toute l'attaque doit auoir esté desseignée. Car bien que quelquefois il ait reüssi, de suiure promptement les ennemis pour peu de gens que l'on soit dedans ; ce n'est pas pourtant la plus seure voye, parce qu'ils peuuent estre repoussez par peu de gens, ce qui a fait faillir souuent de belles entreprises. Faut aussi auoir vn troisiesme corps, qui demeure en bataille dehors pendant l'execution, afin que si ceux qui sont entrez dedans estoient repoussez, ils les soustiennent : ou bien pour reme-

dier aux accidents qui pourroient suruenir de quelques troupes ennemies, qui par hazard arriueroient en ce lieu là. Si on est entierement repoussé, cette troupe de dehors fera la retraite, & demeurera ferme en bataille, iusqu'à ce qu'on ait recueilly & remis en ordre les troupes repoussées. Mais si ceux qui sont entrez se rendent maistres de la place, ledit bataillon de dehors se separera aux entrées d'icelle pour les garder. Cela fait faut desarmer les habitans auant que quitter les armes. Et s'estant bien asseuré de tous les Corps de gardes & places commodes, faut departir les logis, afin que chacun ait sa part du butin; n'estant permis de butiner par autre ordre, & faut punir seuerement ceux qui commenceront le pillage. Par ce moyen on peut departir les meilleurs logis à ceux qui l'ont le mieux merité, & faire le reste par le sort, auquel personne n'a à se plaindre que de son malheur. S'il est besoin aux lieux qui s'attaquent par eschelles, on disposera des troupes de Mousquetaires, qui tireront perpetuellement aux flancs, & on y appliquera, si l'on peut, lances à feu : & ceux qui tireront au dessus de l'eschelle doiuent cesser lors que leurs gens commencent à monter.

I'ay esté plus particulier en ce Chapitre, qu'aucun autre; mais on manque d'entreprises pour l'inobseruation de la moindre de ces choses, que i'ay mieux aymé en cét endroit estre vn peu long, que de les obmettre.



*De l'Attaque par Sieges.*

# CHAPITRE XI.



Vx deux Chapitres de surprises, i'ay commencé par traiter des moyens de se deffendre; pource qu'on n'entreprend iamais de vouloir surprendre vne place, que sur les deffauts qui s'y trouuent. Si bien que celuy qui ne sçait par où, ny en quelle maniere on le doit attaquer, doit estre preparé à toutes sortes d'accidents. En ces deux-cy ie commenceray à traiter de l'attaque des places par Sieges; pource qu'il faut voir par où, &

en quelle maniere on vous attaque, pour y opposer vne bonne deffense.

On entreprend les Sieges ou par blocs pour affamer les places, ou de viue force. Pour l'vn & pour l'autre, il faut estre le plus fort en campagne, & auoir deux armées, l'vne pour empescher l'ennemy de rien entreprendre, & l'autre pour former vostre siege: ou en tout cas estre le premier en campagne; afin de vous fortifier tellement deuant la ville assiegée, que vous puissiez vous y maintenir malgré les efforts de vos ennemis. Pour auoir bon marché de la ville qu'on veut assieger, on tasche de la surprendre despourueuë de gens de guerre. Pour cét effet on vse de toute sorte d'artifice pour oster la connoissance qu'on la vueille attaquer, puis tout d'vn coup on la va blocquer. Mais si nonobstant tous ces stratagemes, on ne la peut surprendre despourueuë, ou qu'on apprehende trop la despense, il vaut mieux faire vn autre siege de moindre importance. Car vne place bien opiniastrée, est la ruine d'vne armée: & si on ne la prend, elle diminuë souuent la reputation du Capitaine qui l'attaque. C'est pourquoy auant que l'entreprendre, il faut bien y penser, & se pouruoir abondamment de

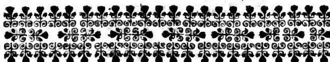
toutes les choses necessaires pour le faire. Quand on forme le siege, il faut poser les quartiers autant qu'il se peut en lieu sain, & estre soigneux de les faire spacieux, & de les tenir nets. Car c'est au sejour qu'il faut apprehender que les maladies ne deffacent vne armée. Il faut poser les quartiers de l'armée le plus prés qu'on peut de la ville assiegée, sans neantmoins qu'ils puissent estre incommodez de leur artillerie. Que si l'assiette est pleine, & qu'elle descouure tout autour, ils doiuent estre posez hors la portée du canon. On fait autant de quartiers qu'on veut faire d'attaques, ou bien que la grandeur de la ville assiegée, ou la situation d'icelle le requiert. Neantmoins ie voudrois que le quartier du General fust capable de receuoir en cas de besoin toutes les troupes des autres quartiers. Si on fait vn Siege auec vne petite armée, & que la garnison soit forte, il faut fortifier les quartiers l'vn apres l'autre, auec tout le corps de l'armée : Et en ce cas en faut faire moins, & moins d'attaques. Mais si on se sent assez fort, on abrege bien la besogne de les faire tous à la fois. Outre cela il faut faire vne circonualation auec forts & redoutes hors la portée du Canon des assiegez : qui

joigne tous les quartiers les vns aux autres; derriere laquelle vostre armée se puisse representer en bataille. Et elle doit estre conduitte de telle sorte, qu'elle occupe toutes les dominations, & mesme la garnison de la ville assiegée est si forte, qu'on redoute d'estre attaqué des deux costez; il faut faire vne seconde circonualation autour de la place, le plus prés qu'on peut, afin qu'il faille moins de gens pour la garder. Car estant faite pour s'opposer à la ville, on n'apprehende plus de la faire hors la portée du Canon. Pour l'ouuerture des tranchées, on y apporte plus ou moins de ceremonies, selon que la garnison est forte ou foible. Si elle est forte, on commence par vn bon fort, & on continuë de bonnes redoutes le long des tranchées, ne laissans dans icelles que des sentinelles. Car c'est vne erreur ancienne de penser deffendre des tranchées. Si la garnison est foible, on n'y fait pas tant de ceremonie, afin d'abreger le temps. Les batteries doiuent estre bien fermées par de bons fossez, & flanquées de bons Corps de garde, pour les conseruer contre les sorties des assiegez. S'il y a quelques ouurages de dehors qui ne soient pas encor en bonne deffense, & qu'on les puisse emporter de

force;

force; il faut le tenter, sinon il faut y venir pied à pied. Car c'est là que se fait la plus gaillarde deffense, à cause qu'à ce commencement les sorties sont plus faciles à faire. Quand les dehors sont emportez, que le Canon est logé sur la contr'escarpe, qu'on fait les descentes dans le fossé, & qu'on se prepare à passer les galleries pour s'attacher aux bastions; c'est lors qu'il faut faire des logements de Mousquetaires tout le long de la contr'escarpe, afin qu'à la faueur d'iceux & de vostre Canon, on puisse passer les galleries. Si les fossez sont secs, on vous les dispute; mais en fin le fort emporte le foible: s'ils sont pleins d'eau dormante, elle n'empesche point de faire la chaussée sur laquelle on pose la gallerie: s'ils sont pleins d'eau courante, il se faut seruir de ponts flottans pour passer vos mineurs. Quand on est attaché aux bastions, on se sert de mines grandes ou petites, pour gaigner pied à pied le terrain, & les retranchemens qu'on peut faire derriere. Ie ne m'amuse icy à dire comme quoy doiuent estre faits les quartiers, les forts, les circonualations, les tranchées, afin qu'elles ne soient point enfilées: les batteries pour estre seures: les descentes dans la fossé. Comme quoy on attaque les fausse-

brayes : comme quoy se font les galleries, les mines, & les logements qu'on fait apres qu'elles ont joüé. Pource que ce qui se peut escrire là dessus est escrit, & qu'il faut que l'experience apprenne le reste, où tous les iours on change, ou on adiouste quelque chose de noueau.



*De la deffence des places contre les Sieges.*

## CHAPITRE XII.



OVR bien soustenir vn Siege, il faut que la place soit bien fortifiée : qu'elle ait le nombre de gens de guerre suffisant pour la deffendre: qu'elle abonde en viures, & qu'elle ait quantité d'armes & munitions de guerre. Et ces quatre choses sont si necessaires, que quand trois d'icelles seroient en abondance, si l'vne manque le reste ne sert de rien. Car dequoy sert vne place bien forte, s'il n'y a des

soldats pour la deffendre, ny des soldats s'ils n'ont ny armes, ny munitions de guerre pour combattre, ny des armes & munitions, s'ils n'ont pas du pain pour viure ? A quoy i'adiouste les instrumens de remuer la terre, sans quoy il est impossible de faire vne grande resistance. Mais ce n'est pas tout d'auoir ce qui est necessaire pour resister; il faut en estre bon œconome; autrement tout se dissipera par ceux qui veulent sortir promptement du peril, & faire naistre vn pretexte de se rendre, qui ne soit point honteux, le nombre desquels est tousiours plus grand, que de ceux qui veulent resister opiniastrement. Faut départir le trauail & le repos aux soldats, & aux habitans, afin que ceux qui sont de bonne volonté ne succombent pas, & que les autres ne croupissent dans l'oysiueté. Faut distinguer par compagnies les Pionniers, Mineurs, Charpentiers, forgerons, & tous artisans vtiles à vn Siege, leur donnant à chacun leur Chef. Faut faire inuentaire dans la ville de tout le fer, le bois, la toile, les instrumens à remuer la terre, les drogues propres à faire feux d'artifice, & autres telles choses necessaires à vn Siege; Et que d'icelles il y en ait tousiours dans les magazins, pour s'en seruir à la ne-

ceſſité preſente, & pour éuiter le deſordre à la diſtribution de toutes ces choſes. Faut vn Conſeil qui en ait la ſurintendance, & qui les face deliurer & retirer ſelon l'ordre du Gouuerneur & Conſeil de guerre. Apres auoir ainſi ordonné ſes affaires, faut ſonger à la deffenſe, laquelle ſe fait principalement en deux manieres; tenant l'ennemy eſloigné par retranchemens, & l'incommodant quand il s'approche par ſorties.

Pour la premiere elle eſt approuuée & pratiquée de tous, & celuy qui remuë mieux la terre, & qui de plus loin commence à la diſputer; c'eſt celuy qui reſiſte le plus long temps. Car le moindre retranchement de dehors accommodé de paliſſades, eſt difficile à forcer. Mais s'il eſt miné, & qu'il y en ait vn autre fait par derriere, c'eſt vne choſe dangereuſe à aborder, & on contraint l'ennemy d'y venir pied à pied, & auec les meſmes ceremonies qu'on fait pour aborder les baſtions & le grand foſſé. Si bien que par diuers retranchemens, on tient long temps l'ennemy éloigné auant qu'il puiſſe aborder la contr'eſcarpe. Lequel ne peut nous enleuer tels ouurages de dehors que par mines, à quoy il y a beaucoup de longueur. Le foſſé auſſi ſe def-

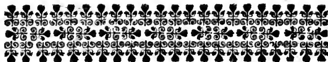
fend quand il eſt ſec par caſamates portatiues ( que nous appellons coffres, ) entournées de petits foſſez ou palliſſades pour en empeſcher l'abord ; qu'on met en diuers endroits du grand foſſé pour le deffendre, & n'eſtre point veû du Canon de l'aſſaillant. Les baſtions ſe deffendent encores par retranchemens qu'on fait, ou à la pointe, ou au milieu, ou à la gorge, ſelon qu'ils en ſont capables, & que les Mines des aſſiegeans entrent auant dedans les baſtions. Et quand tout cela eſt forcé, la derniere deffenſe eſt vn retranchement de la ville entiere, ſe reduiſant à en garder vne partie ſeulement.

La ſeconde maniere de ſe deffendre, qui eſt la quantité des ſorties, ie la voy reprouuée de la plus part qui ſe contentent de faire faire de fauſſes ſorties ; pour deſtourner ceux qui trauaillent aux approches, & en font ſeulement quelqu'vne tout de bon à la grande neceſſité ; alleguans que les aſſiegez y perdent touſiours des hommes & des meilleurs, leſquels ils doiuent conſeruer pour vn grand effort : & que ſouuent ceux qui veulent auoir vn pretexte honorable de ſe rendre, font eſtropier leurs ſoldats en continuelles ſorties, pour monſtrer qu'ils

ne ſe rendent que par neceſſité. Pour moy qui approuue la quantité des ſorties, & qui par icelles ay veû touſiours retarder les ouurages des attaquans, plus en vne heure qu'en huit iours auec les autres deffenſes; ie reſponds que ces raiſons auoient apparence, quand on attaquoit les places par aſſaut. Car ne ſe prenant en ce temps-là, que par cette voye, il falloit conſeruer les ſoldats pour les ſouſtenir. Mais maintenant qu'on gagne le terrain pied à pied, ſi vous ne le deffendez que par retranchement, il faut en fin le perdre; à quoy la quantité de ſoldats ne vous ſert de rien. Si bien que le ſoin que vous auez eu de les conſeruer, n'allonge pas voſtre priſe d'vn iour. Mais ſi par vos braues ſorties vous ruinez des batteries, enleuez des tranchées, forcez les redoutes qui les deffendent, & quand ils ſont dans le foſſé, bruſlez leurs galeries; il faut qu'ils recommencent leur beſongne tout autant de fois que vous la leur ruinez. Si bien que l'aſſiegeant ſe voyant ainſi receu; il s'aproche auec beaucoup plus de ceremonie, & en fin ſes ſoldats ſe rebutent. Tellement que pour mon opinion, i'eſtime fort que les aſſiegez faſſent ſouuent des ſorties; mais il faut qu'elles ſe faſſent à diuerſes heures, afin de mieux

ſurprendre l'ennemy auec peu de gens: (mais reſolus pour éuiter le deſordre à la retraite, & ne faire autre choſe que ce qui eſt commandé. Car encore qu'on ne trouue pas d'abord de reſiſtance, comme c'eſt l'ordinaire; ſi vous tardez mal à propos, vous courez fortune d'eſtre mal mené ſur la retraite. Les autres particularitez de la deffenſe, dependent de celles de l'attaque, qui apprend par neceſſité aux aſſiegeans ce qu'il faut qu'ils faſſent, à quoy il n'y a que la pratique & l'experience qui puiſſe bien guider.





## *De l'Artillerie.*

# CHAPITRE XIII.



IL est à propos de parler de l'Artillerie apres les sieges, puisque c'est principalement auec elle que les places se prennent, & que depuis qu'elle est en vsage, il ne s'en trouue plus d'imprenables, si elles ne sont inaccessibles. Elle a changé toute la forme & la matiere des fortifications. Car au lieu des tours & des murailles anciennes qui ne luy ont pû resister; on fait des bastions & autres ouurages de terre. On peut mesme dire qu'elle a en quelque façon changé la maniere de faire la guerre. Anciennement on commençoit les approches des villes, par où maintenant on les finit. Car du premier iour on se logeoit sur le bord du fossé; & à cette heure, il faut faire vn grand chemin auant que d'y venir. Alors on faisoit la circonualation hors

hors de la portée des fléches seulement; maintenant il faut qu'elle se fasse hors de la portée du Canon. Il n'importoit alors que les forteresses ou camps d'armées fussent dominez, pourueu qu'ils eussent leurs autres commoditez ; auiourd'huy il faut prendre garde que sur toutes choses, ils ne le soient point. En ce temps-là on menoit paisiblement deux armées en bataille à deux ou trois cens pas l'vne de l'autre, & y demeuroient des iours entiers sans en pouuoir estre deslogées, que par le hazard d'vn combat general; maintenant on ne peut estre l'vn deuant l'autre que hors la portée du Canon. Autrement celuy qui en a le plus, ou qui l'a le mieux logé, chasse l'autre sans combattre. En ce temps-là vn General d'armée pouuoit connoistre de prés l'ordre de son ennemy, former le sien selon iceluy, chercher ses auantages sur les deffauts d'autruy, & le tout sans peril. Maintenant ces choses ne se peuuent plus remarquer que de si loin, qu'il vaut mieux s'asseurer sur son bon ordre, que sur le deffaut de celuy de son ennemy. En ce temps là vne armée en pouuoit attaquer vne autre sans perdre son ordre; pource qu'elle n'auoit que deux ou trois cens pas à faire; en cettuy-cy il est im-

possible de le maintenir à la veuë de l'ennemy demy lieuë durant, & de trouuer vne plaine qui soit vnie & sans aucun empeschement. A quoy i'adiouste que sans vn grand exercice à marcher en bataille, on ne sçauroit faire mille pas sans perdre toutes les distances des bataillons & escadrons, & par consequent sans estre en confusion. Puis donc que le Canon est de si grand vsage à la guerre, & a tant de part à la victoire, il est necessaire de s'en sçauoir bien seruir. C'est vne machine que tous ne peuuent pas bien employer, car elle est de grande despense, & n'appartient qu'aux grands & puissants Estats, d'en vser ordinairement. Elle oblige à vn grand attirail, estant besoin de cent cheuaux d'Artillerie pour trainer par tout païs vn Canon de batterie, & pour pouuoir tirer seulement cent coups. Par là on peut iuger selon le nombre qu'on en veut mener, quelle file elle occupe. Pour bien equiper vne piece de batterie, il faut dix-huit hommes. Outre cela combien de Forgeurs, Charrons, Mareschaux, & autres ouuriers faut-il à la suitte, pour radouber les afusts ? combien de Charpentiers pour faire des ponts ? combien de Pionniers pour r'accommoder les chemins?

Bref vne armée qui traine Canon ne peut marcher que pesamment, & celle qui n'en a point ne peut faire grand effet. C'est pourquoy auiourd'huy l'Artillerie est vne chose essentielle à vne armée. Mais aussi si le General se laisse trop approcher, sans se retrancher, il est impossible de pouuoir se demesler sans combattre, ou la perdre, ce qui ne peut arriuer sans perdre beaucoup de sa reputation. Pour cét effet, il doit s'instruire tres-particulierement de tout ce qui depend de l'Artillerie, & afin de n'estre point trompé, en sçauoir le menu iusques aux moindres choses; à sçauoir de l'alliage, de la fonte, de sa proportion, de son calibre, de son affust, de quel bois il doit estre : comme quoy on doit la conduire selon les diuers chemins, fangeux ou montueux : comme quoy passer les riuieres : comme quoy asseurer les batteries, tant contre le Canon de l'ennemy, que contre ses sorties : quelle place il faut à son Canon pour son recul, quelle distance entr'eux : comme quoy la platte forme doit estre faite, de quelle distance les batteries sont bornées, & autres choses dont ie ne specifie point icy le particulier, pource que d'autres l'ont escrit. Il me suffit de faire voir l'vsage

de l'Artillerie, sa despense, son embaras, & à quoy elle vous engage; afin d'inciter les Generaux de ne se rapporter sur autruy, & d'en sçauoir si bien l'vtilité & l'incommodité; qu'ils se seruent de l'vn à leur auantage, & éuitent l'autre par leur preuoyance.



*Du Bagage & des Pionniers.*

## CHAPITRE XIV.



APRES le grand embaras de l'Artillerie, ie diray vn mot de celuy du bagage. C'est vne grande honte de le perdre; mais c'est aussi vne grande peine de le conseruer quand il est excessif, n'y ayant rien qui apporte tant de desordre à vne armée. C'est pourquoy il importe entierement de le retrancher au plus petit pied qu'on puisse, & d'en faire vne reueuë tous les mois; car il croist à veuë d'œil. Nous

ſommes auiourd'huy ſi delicats, qu'à peine voulons nous porter nos armes; tant s'en faut que nous voulions porter ſur nous pour huit iours de viures. Tandis qu'on permettra vn tel abus dans vne armée, elle ſe rendra incapable de faire rien de bon. Car comme en vne bataille celuy qui peut le dernier conſeruer des troupes qui n'ayent point combattu, emporte la victoire; auſſi celuy qui le dernier maintient ſon armée ſaine, complette, & accouſtumée à la fatigue, fait le ſemblable. Ce qu'il ne peut faire ſi les ſoldats ſont ſi delicats qu'ils ne puiſſent porter leur bagage. Outre que la maladie, & la famine ne naiſſent dans vne armée, que par cette canaille de goujats: Et cette choſe qui ſemble de rien, eſt de telle importance, qu'elle eſt le plus ſouuent la diſſipation des plus floriſſantes, & meſme i'oſe dire des plus victorieuſes armées. C'eſt principalement durant la proſperité qu'on ſe relaſche, & qu'on ſe donne du bon temps; & c'eſt en ce temps-là qu'il faut moins le faire, ſi à l'exemple des delices de Capoüe, où l'armée d'Hannibal s'auilit, on ne veut faire le ſemblable. Puiſque nous ſommes ſur le retranchement des choſes inutiles d'vne

armée ; ie diray vn mot des Pionniers. Il y a des Capitaines de noſtre temps qui en veulent auoir vn nombre effrené, & diſent qu'il vaudroit mieux retrancher des Regimens de gens de guerre, & en faire des Pionniers, leſquels ſont neceſſaires à faire la cloſture d'vn camp, les tranchées d'vn Siege, l'accommodement des chemins ; bref oſter toutes fonctions aux ſoldats de trauailler à la terre, pource que ceux d'auiourd'huy ne peuuent eſtre aſſujettis à tels trauaux, comme les anciens Romains. Alleguant encor, que le ſoldat quand il arriue au quartier, eſt aſſez haraſſé, ſans l'employer de nouueau à remuer la terre. Opinion dont ie ne me puis aſſez émerueiller, & qui me fortifie en celle que i'ay, que nous gaſtons nos ſoldats en les eſpargnant trop. Il faut auoir ſoin de leur viure, de leur veſtir, de leurs malades, & de leurs bleſſez. Mais il faut les endurcir à la peine, & que leur General & autres Chefs leur ſeruent d'exemple. Car ſi vous les voulez reduire à ſe contenter de peu, tandis que vous vous creuerez de viande, & à trauailler, tandis que vous ferez gloire de demeurer dans l'oiſiueté ;

ie confeſſe qu'ils murmureront. Mais pour reuenir aux Pionniers, il eſt neceſſaire d'en auoir pour r'accommoder les chemins, à cauſe de l'Artillerie principalement, à quoy cinq cens peuuent ſeruir pour vn grand équipage. Quant à la cloſture du camp, le ſoldat eſt obligé à la faire; pource que ce trauail luy acquiert le pouuoir de ſe repoſer, & dormir en ſeureté. A quoy i'adiouſte que c'eſt vn ouurage qui ſe doit faire en trois ou quatre heures: Pour cét effet toute l'armée y trauaille, ou au moins la moitié quand l'ennemy eſt proche. Si bien que s'il falloit le faire faire à des Pionniers, il en faudroit dans vne armée autant que de ſoldats, qui ſeroit le moyen d'affamer tout vn païs, & d'augmenter l'embaras que nous voulons diminuer. Quant aux tranchées, ie n'y vis iamais reüſſir les Pionniers; & lors que le danger croiſt les plus vaillans ſoldats n'y ſont pas trop bons: encor faut-il les inciter à ce trauail par le gain. Ce qui leur ſert de les aſſeurer d'autant plus dans le peril, & à leur donner moyen d'eſpagner quelque choſe pour s'habiller; & nul argent dans

vne armée n'eſt ſi bien employé que celuy-là.



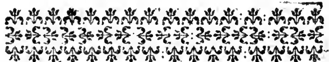
*Des Eſpions & des Guides.*

# CHAPITRE XV.


L y a encor deux eſpeces de gens, dont au rebours des Pionniers, on ne ſçauroit trop auoir dans vne armée, qui ſont des Eſpions, & des Guides. Les premiers vous auertiſſent des deportemens de l'ennemy, ſur le rapport deſquels, ou vous entreprenez ſur eux, ou vous vous gardez de leurs deſſeins. Les ſeconds vous donnent connoiſſance du païs, des chemins & paſſages, où il vous faut paſſer; ou bien par où voſtre ennemy peut venir à vous. Il faut que les vns & les autres ſoient fidelles, pource que vous auertiſſant fauſſement, ils peuuent vous faire tomber en de grands perils. Il faut auoir quantité

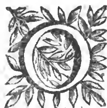
quantité de Guides, pource que, sur tout si on marche la nuit, chaque grosse troupe a besoin du sien, ou au moins chaque corps; & auant que partir, ils doiuent estre tous d'accord du chemin qu'ils veulent tenir. Il faut vn Capitaine des Guides, homme d'esprit, & vigilant, & qui ait soin d'en recouurer de lieu en lieu. Pour les Espions il faut y obseruer quelque chose de plus, & en estre tousiours en défiance; pource que comme c'est vn mestier dangereux pour celuy qui le fait, aussi l'est-il pour celuy qui s'en sert. A cét effet il faut que personne ne les connoisse que celuy qui les employe, & qu'entr'eux ils ne s'entreconnoissent pas; afin qu'ils ne s'accordent à donner de faux auis. Car par ce moyen les examinans les vns à part des autres; par la concordance ou discordance de leurs auis, on peut iuger s'ils sont bons; & par la verification de ceux qui disent vray ou faux, vous reconnoissez qui vous trahit, ou qui vous sert bien: & quand bien vous en reconnoistriez de traistres; ie dis qu'on s'en peut encor seruir vtilement, en feignant de les croire fidelles, & leur donnant des commissions qui fassent connoistre a l'ennemy, que vous auez quelque dessein tout contraire à celuy que vous voulez executer; afin que se preparant d'vn costé, vous puissiez entreprendre sur luy

d'vn autre.. Mais ce n'eſt pas tout de ſe garder de ſes propres Eſpions, il faut auſſi ſe garder de ceux de l'ennemy, lequel il faut preſuppoſer en auoir dans voſtre camp, comme vous dans le ſien. C'eſt pourquoy outre le ſecret qu'il faut garder en toutes entrepriſes, il eſt encor bon de donner le change, en publiant ſourdement que vous auez tout autre deſſein, que celuy que vous voulez executer; afin que les Eſpions le rapportent ainſi à l'ennemy. Mais le plus eſſentiel moyen d'eſtre bien ſeruy de cette eſpece de gens; c'eſt de leur eſtre fort liberal: car ils ſont fideles à qui plus leur donne.



*Des Viures.*

## CHAPITRE XVI.



OR pource qu'il ne ſert de rien d'auoir vne armée compoſée de bons chefs & de vaillans ſoldats, bien diſciplinée & obeiſſante, bien artillée & munitionnée, ſi elle n'a dequoy manger? Ie di-

ftingueray ce chapitre en cinq points. Le premier, de faire des achapts de bleds, le second de pouruoir à la voicture: le troisieme, à l'escorte: le quatriesme, à faire le pain bon; & le cinquiesme à le distribuer. Pour cét effet le Commissaire general des viures, doit estre vn homme d'authorité, fidelle, vigilant & actif. Et cette charge ne doit estre mesprisée comme auiourdhuy, ny donnée à gens de peu. Car elle est de telle importance, que selon qu'elle est ou bien ou mal faite elle fait subsister ou ruiner vne armée. Et les Romains la commettoient tousiours à quelque signalé personnage. Pour venir au particulier, ie diray que la prouision des bleds se doit faire de bonne heure, suffisante, en lieu commode pour le transport, & choisir de bon bled. Car il ne faut point s'amuser sur l'esperance qu'on a d'en trouuer à la campagne, ny aux lieux où on veut aller pource que vostre ennemy les peut serrer ou bruler, & ainsi sur cette esperance, vous trouuerez en ce seul point tous vos desseins accrochés. En second lieu, il faut faire vos Magazins en diuers lieux; afin de ne les pouuoir perdre tout à la fois; & aux villes & Chasteaux les plus proches & commodes pour le transport des bleds dans vostre armée: & selon la situation du pays, faire vostre prouision de charettes ou

mulets pour les porter au camp, où il doit auoir tousiours vn Magazin pour quinze iours, auquel on ne touche qu'à l'extremité, ou pour quelque entreprise extraordinaire. En troisiesme lieu, la voiture ne se doit faire qu'auec bonne escorte, & iamais à iour prefix, pour empescher qu'on ne se prepare à l'enleuer sur le chemin. En quatriesme lieu, empescher les abus qu'on fait ordinairement, & j'ose dire tousiours si on n'y regarde de bien pres, sur le pain; car pour y gagner on y mesle de mauuais grain, mesme de la terre & autres vilainies, d'où prouiennent le plus souuent les maladies dans vne armée, qui est vne meschâceté qu'on ne sçauroit punir trop seuerement. Et en dernier lieu, qu'il soit distribué, & non dissipé; pource que si on en croit les Sergents, ils en prennent tousiours pour deux fois autant de soldats qu'ils en ont dans leurs compagnies. Pour cét effet il est necessaire que de huit en huit iours, le Commissaire General des viures ait le roole exact de ceux qui se trouuent dans l'armée, signé du General; afin de regler la distribution du pain sur cela. Outre plus, faut punir rigoureusement ceux qui destroussent les viuandiers, & autres personnes qui apportent des viures au camp, dont il faut regler le prix, afin que les soldats ne soient point ran-

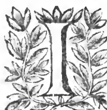
çonnez. Quand on est à vn siege bien retranché, où l'esperance de vous le faire leuer ne consiste plus qu'à vous couper les viures; il faut auoir cette preuoyance d'en faire venir autant dans vostre camp, que vous iugez necessaire pour vous nourrir le temps que vous croyez demeurer pour prendre la place assiegée, comme fist Cesar deuant Alexie. Il y a sur cette matiere force reglemens à faire, pour empescher les abus qui s'y peuuent commetre, lesquels i'obmets pour éuiter la longueur: puis ce sont petits ordres qui se changent selon les lieux, & les occasions; lesquels tous ne doiuent tendre, qu'à faire abonder des viures dans l'armée, & en oster la trop grande cherté.





# DES CHARGES GENERALES D'VNE ARMEE ET DE Leurs Fonctions.

## CHAPITRE XVII.



L n'y a rien plus necessaire dans vne armée, que d'y voir les charges bien reglées, & que chacun sçache à qui il doit commander & à qui obeyr. Et neantmoins en nulle ie ne voy cela absolument decidé : c'est pourquoy i'ay voulu faire icy vn proiet, comme quoy les choses s'y doiuent establir.

Le Capitaine General doit auoir vn absolu pouuoir qui ne soit partagé auec personne. Car en la guerre plus qu'en tout autre mestier, le commandement doit estre vnique; & c'est vne tres-mauuaise introduction que de mettre des Generaux qui commandent vne armée par iour ou par semaine, ou par mois. Toutes

les fois que les Romains l'ont fait, ils s'en sont mal trouuez.

Apres il faut vn Lieutenant General, ou Mareschal de camp General, lequel doit auoir le soin de faire executer tous les commandements du General aussi absolument que luy mesme, afin de le soulager; estant bien difficile que le General puisse faire tout quand on marche, pource que de toute necessité, il faut à la teste d'vne armée vn homme d'éminente authorité, & que tous les autres Chefs reconnoissent. Quelques-fois on remplit les deux places de Lieutenant General, & de Mareschal de camp General. Neantmoins ces deux charges possedées par deux hommes dans vne armée, apportent bien souuent de la confusion, & y font naistre ce que nous voulons éuiter. Car en la fonction d'icelles, ils ne s'accordent iamais, pource que le Mareschal de camp General faisant sa charge, doit distribuër les commandemens du General à tous les autres Chefs, marcher à l'auantgarde, faire les logements & campemens. Si bien que ie ne sçay quelle fonctoin aura le Lieutenant General, s'il n'empiete sur l'autre, ou bien qu'il ne serue que de Sarbatane pour dire au Mareschal de Camp General les commandements du General. C'est pourquoy ie conclus qu'il

ne faut que l'vne des deux charges.

Cela fait, ie diuise toutes les fonctions de l'armée en quatre parties principales, à sçauoir la Caualerie, l'Infanterie, l'Artillerie, & les viures ; & traiteray de chacune partie l'vne apres l'autre.

La Caualerie est vn corps qui souuent loge separément de celuy de l'armée, & requiert vn principal Chef auquel tous les autres obeïssent qui soit de grande authorité & qualité eminente, ou de telle experience & vertu, que tous les autres Chefs luy obeïssent volontiers. Car c'est dans la Caualerie où se rencontrent plus de personnes riches & de bonne maison; & par consequent plus difficiles à faire obeyr, c'est pourquoy cette authorité ne se doit point diuiser. Et pource qu'au marcher la Caualerie est ordinairement à la teste & à la queuë, & qu'au loger on est contraint de faire souuent deux testes, & qu'à vn iour de bataille elle est au moins aux deux aisles; il est necessaire qu'il y ait vn Lieutenant General homme aussi de grande authorité. Il faut encore vn troisiesme Chef, que la plus-part nomme Commissaire General, lequel distribuë les ordres, tient la liste des gardes, des conuoys & autres fonctions, & doit aller prendre les ordres du Mareschal de Camp General, pour les porter à son

son General de la Caualerie, puis les distribuë aux Mareschaux des logis des compagnies, qui de chaque quartier le viennent chercher.

Toute la Caualerie doit estre diuisée en compagnies, desquelles on forme des regiments non à la façon de l'Infanterie sous la charge de Maistre de camp; mais seulement pour maintenir l'ordre des logemens & du combatre. Pour former les Regiments on met quatre ou cinq compagnies ensemble auec vne de Carabins, & le plus ancien Capitaine commande à ce corps; & ainsi se départ toute la caualerie. Ce qui fait voir clairement, comme vn Chef General des Carabins est vne charge du tout inutile. Car les Carabins ne peuuent faire corps; pource que leur maniere de combatre ne le permet pas; aussi n'ont ils esté instituez que pour seruir la caualerie: soit au logement, ou bien à faire la descouuerte: ou à prendre langue: ou en vn combat pour faire vne descharge en flanc: ou en vne retraite pour harceler celuy qu'on poursuit: ou pour s'empescher de l'estre quand on est suiuy. En effet de bons Carabins meslez parmy la caualerie sont de trés-bon seruice, mais seuls sont inutiles.

Si on fait plus de quartiers qu'il n'y a d'Officiers Generaux, le plus ancien Capitaine

commande au quartier, & dans iceluy prend le plus ancien Mareſchal des logis de ſon quartier, Si bien que le General de la caualerie donnant ſes ordres au Commiſſaire General, au Mareſchal des logis general, & iceluy aux autres quartiers ( où pareil ordre eſt obſerué ): les cōmandemens ſont portez ſans confuſion, paſſant par les mains de peu de perſonnes, & quand il s'y trouue du manquement, il eſt aiſé à verifier d'où il procede.

L'Infanterie eſt le corps le plus ſolide d'vne armée : celuy de l'Artillerie & les viures logent touſiours auec elle. Il n'y a point de diuerſité entre les compagnies comme à la caualerie. Elles ſont toutes de meſme façon, compoſées moitié picquiers & moitié mouſquetaires. Pluſieurs compagnies font vn Regiment qui a ſon chef, & pluſieurs Regiments font vn corps, qu'on nomme brigade d'armée. On diuiſe ordinairement l'armée en trois corps, auant garde, bataille, & arriere garde. Chaque brigade a ſon chef : & outre iceluy doit auoir vn Sergent major de brigade, & vn Mareſchal des logis de brigade. Le premier pour aller prendre les ordres du Mareſchal de camp General, pour les porter au Chef de ſa brigade : puis il donne le mot aux Sergents Maiors des Regiments. Et l'autre pour bailler à cha-

que Mareschal des logis d'vn Regiment ou son logement, ou l'espace de terre qui luy est necessaire pour camper: & iceluy le depart aux Fourriers de chaque compagnie, qui apres les loge. S'il y a vn Colonel general de toute l'Infanterie, il peut auoir soin en general de tout le gouuernement d'icelle. Mais dans vne armée il ne doit commander qu'vne brigade, autrement nous ne pourrions establir l'ordre que nous auons proposé. Aussi a-t'il diuerses nations, qui ne iugent pas necessaire vn Colonel General de l'Infanterie, mais se contentent des Colonels particuliers de chaque Regiment, lesquels ne reconnoissent que les commandements du General, ou de son Mareschal de camp General.

L'Artillerie doit auoir vn General, vn Lieutenant du General, vn Mareschal des logis, puis ses autres officiers. Et pource que tous Pionniers, Mineurs, Ingenieurs, Conducteurs d'ouurages, Forgerons, Charpentiers, Charrons, & autres ouuriers dependent de luy, ie voudrois establir sur chaque espece de ces gens-là vn chef, soit que ie le prisse des Commissaires de l'Artillerie, ou d'autres personnes à part, pour m'adresser à eux quand i'aurois à faire de telles gens. Le Mareschal des logis doit tous les soirs aller receuoir l'ordre du Mareschal de camp General.

La charge des viures doit estre possedée par vn General: Il doit auoir son Lieutenant, son Mareschal des logis & ses autres Officiers. Son Mareschal des logis doit tous les soirs aller prendre l'ordre du Mareschal de camp General.

Donc voicy comme les commandements se distribuent. Le Mareschal de camp general les reçoit du General, puis va à son logis. Là le Commissaire de la caualerie les vient receuoir pour la caualerie: le Sergent de bataille pour l'Infanterie, lequel le depart aux Sergents maiors de brigade: pour l'Artillerie son Mareschal des logis, & pour les viures le sien. Brefle Mareschal de camp General parlant à ces quatre personnes, donne l'ordre à toute l'armée. Tout ordre & commandement se doit donner par escrit.

Dans le quartier du General doiuent tousiours loger le Mareschal de camp General, le General de l'Artillerie, l'Intendant de la Iustice, l'Intendant des finances, le General des viures, le Mareschal des logis general, le Sergent de bataille, & le Preuost General.

Si l'armée campe toute en corps, le Mareschal des logis General donne à chacun de ces corps l'espace de terre qui luy conuient; ce qui est puis apres distribué en chaque corps par les officiers distinez à cela.

Vn iour de bataille; le Mareschal de camp General assigne à chaque corps sa place, puis le Sergent de bataille met l'Infanterie en bataille.

Le Mareschal de Camp General doit auoir trois ou quatre aydes de camp, pour porter les ordres extraordinaires; mais ils ne doiuent pas pretendre de commander à aucun Chef, si auparauant ils n'ont esté ou Colonels, ou Capitaines de caualerie.

Le Sergent de bataille doit commander aux Colonels; mais afin qu'ils luy obeissent plus facilement, il doit estre pris des Colonels, & n'en faire iamais aucun qui ne l'ait esté. Comme aussi les Sergents Maiors de brigade, doiuent estre pris des Sergents Maiors des Regiments. Les choses ainsi reglées & establies, on verra vne grande facilité aux commandements, & nul ne pourra excuser sa faute sur autruy; pource qu'aussi-tost on verifie d'où elle prouient. Ce qui oblige vn chacun d'estre soigneux de faire exactement ce qui luy est ordonné.



# DE L'ATTAQVE DES ESTATS SELON LEVRS FORCES ET SITVATIONS.

## CHAPITRE XVIII.



PRES auoir formé vne armée, il faut l'employer ou à la conqueste d'vn pays nouueau ou à la deffense du sien. Nous commencerons par le premier. Le Prince qui se met sur l'offensiue doit estre le plus fort, ou voir de la broüillerie dans l'Estat qu'il attaque, & qu'il y soit appellé par vn party. Autrement ce seroit vne entreprise temeraire. Si le pays qu'il attaque est large & ouuert, il doit rechercher dés le commencemẽt de hazarder la bataille, ou quelque grand combat ; afin que par la reputation de ses armes il espouuante ses ennemis. Si c'est vn pays serré de montagnes, ou coupé de riuieres &

fossez, ou couuerte de forests, ou plein de forteresses; il est difficile de forcer l'ennemy à bataille. Et en ce cas il faut venir aux sieges, & faire vostre acquisition pied à pied. Or celuy qui par cette voye veut faire progrés, doit auoir pour le moins deux corps d'armées, afin qu'auec l'vne il tienne en eschec son ennemy, & qu'auec l'autre il puisse agir sans en estre empesché. Car il est tres-difficile de faire le dessein d'vn siege, tandis que vous auez vne bonne armeé campeé aupres de vous, qui vous coupera les viures. Si c'est vn pays d'où l'entrée soit difficile, & qu'il y ait peu de passages pour y entrer; il faut en forcer vn, auant que passer outre, s'y fortifier, & y asseurer si bien le chemin de ses viures, que vous ne patissiez point, quand l'ennemy auroit ou brulé ou retiré dans ses forteresses ceux de son pays. Si vous estes appellé par vne faction, ce vous est vn tres-grand auantage: pource que vous estes instruits de la situation du pays, & des defauts qui se rencontrent aux places qui y sont fortifiées, & que vous ne manquez d'espions, ny d'estre ponctuellement auerty de ce qui se passe parmy les ennemys. Il faut estre fort soigneux de bien traiter cette faction, & de l'engager petit à petit à des actions, qui la rendent irreconciliable auec son Prince. Mais quand

vous voyez qu'elle fait la guerre auec respect, qu'elle ne veut offecer qu'à demi celui cötre qui elle s'est reuoltée; il en fautauoir grand soupçon, & marcher auec elle bride en main. Car soit ou que la crainte d'vne ruine sans resource, ou l'esperance d'vne reconciliation, l'empesche de se porter tout à fait aux extremitez; l'vn & l'autre est également dangereux. Et enfin on doit craindre qu'elle ne se r'accommode à vostre preiudice. C'est pourquoy si dés le commencement elle ne se veut engager à faire des actions extraodinaires & irremissibles; il ne faut se ioindre auec elle que sous bons gages. Faut encor traiter auec toute humanité, clemence & liberalité, ceux qui volontairement se rendent à vous, & fort seuerement ceux qui vous resistent. Car la beneficence aux vns, & la seuerité aux autres, sont les deux principaux moyens qui vous donnent l'obeyssance. Vne ville prise de force, & mal traitée: ou vne qui se rend de son bon gré, & qui est fauorisée; ouure la porte à vne douzaine d'autres. Comme au contraire vne ville prise de force & espargnée: ou qui s'estant renduë volontairement est mal traitée, la ferme à plusieurs. D'où ie conclus qu'vn Conquerant doit faire valoir sa parole, telle qu'il l'a promise, soit en clemence, soit en seuerité.

DE



DE LA

# DEFFENSE DES ESTATS SELON LEVRS FORCES ET SITVATIONS.

## CHAPITRE XIX.

POVR bien traiter cette matiere, il la faut distinguer en trois; à sçauoir aux petits Estats, aux mediocres, & aux puissans. Les petits sont de telle nature, qu'ils ne subsistent que par la ialousie qu'ont leurs voisins les vns sur les autres; pource que si les vns veulent attaquer vn foible Estat, les autres le deffendront. Neantmoins c'est vne condition bien tremblante & mal asseurée: car si l'vn se trouue en estat de l'attaquer, l'autre ne se trouuera en estat de le deffendre. Les Cōseils des Princes & Estats ne se gouuernent pas tousiours si également, que le plus souuent l'vn ne preuale sur l'autre. Outre cét

inconuenient, il y en a vn autre, que quelquefois on s'accorde à partager la proye; tellement que telle nature de petits Estats qui n'ont là force en eux mesmes de se deffendre, est tousiours en peril, & leur faut vne grande soupplesse, pour oster tout pretexte à leurs voisins d'entreprendre sur eux. Le seul moyen qui leur reste est d'auoir vne place ou deux tres-bien fortifiées, des armes, & de l'argent suffisamment pour les bien deffendre, afin de donner loisir à ceux qui ne voudront permettre l'accroissement de celuy qui vous attaquera de vous secourir. Car si vous n'auez aucun moyen de resister, vostre pays sera pris auant qu'on ait eu le temps de vous secourir: & outre que la facilité qu'on iuge à vous conquerir donne l'enuie de vous attaquer ; vous trouuerez bien plus de personnes disposées à vous secourir, qu'à reconquerir vostre pays; pource que l'vn est facile auec égale force, & l'autre sans de plus grandes forces est tres-difficile. A quoy i'adiouste, qu'il y a souuent autant de peril que celuy qui reconquiert vostre pays, comme vostre amy ne le retienne, aussi bien que celui qui l'auroit pris comme vostre ennemy : ou s'il vous le réd c'est auec des conditions si dures qu'on ne possede plus que l'ombre d'vne souueraineté. Et bien-heureux

ſont ceux qui rencontrent des Princes ſi bons & ſi genereux, qui les reſtabliſſent dans leurs Eſtats perdus, auec la meſme authorité & liberté, qu'ils les poſſedoient auparauant; car les exemples en ſont fort rares. Pour les mediocres, ie poſe icy vn Prince, ou vne Republique, qui pour ſa deffenſe peut entretenir vne armée de vingt mille hommes de pied & trois mille cheuaux, auec tout l'équipage neceſſaire. Si ſon païs eſt de difficile accés, & qu'on n'y puiſſe entrer que par certains paſſages & montagnes gardées, & fortifiées, il a vn grand auantage. Mais ceux qui s'y ſont trop fiez & endormis, & ont negligé les autres deffenſes, ſe ſont trompés & ſe ſont perdus, par où ils croyoient eſtre les plus aſſeurez. S'il eſt entourné de la mer, c'eſt vn beau foſſé? neantmoins le plus puiſſant trouuera moyen de faire ſa deſcente dans l'Iſle. S'il eſt entourné de mareſt & riuieres, on trouue encor moyen de les paſſer, ſur tout à ceſte heure qu'on a de l'Artillerie, pour fauoriſer tels paſſages. Tellement que le plus ſeur eſt de ſe fonder ſur ſes propres forces; à ſçauoir ſur vne bonne armée, & de bonnes fortereſſes. Ie dis les deux ioints enſemble; pource que l'armée ſans fortereſſes eſtant foible, & n'oſant rien hazarder, laiſſe à l'ennemy les viures de la campagne, & le moyen de

subsister à vos despens, & enfin de vous ruiner. Et les forteresses sans vne armée, ne peuuent vous conseruer, qu'autant de temps que vous aurez fait magazins de viures dans icelles. Mais ces choses estans proportionnées auec iugement, on peut faire vne grande resistance. Icy il ne faut se laisser aller à la fantaisie des peuples qui sans considerer les assietes de leurs villes, ny le bien public, quand ils voyent leurs voisins se fortifier, veulent tous les imiter ; chose également perilleuse, d'auoir plus de forteresses qu'on n'en peut garder, ou de n'en auoir point du tout. Encor aymeroit-je mieux le dernier que le premier ; pource qu'au moins hazardant vne bataille, vous faites la moitié de la peur à vostre ennemy : mais par l'autre voye, il faut perir asseurement sans pouuoir esperer autre chose que d'allonger sa perte. Car la ialousie que vous auez de conseruer toutes vos forteresses, en y laissant de grosses garnisons, vous oste le moyen de tenir vne armée à la campagne : & lors le degast de deux ou trois recoltes vous contraint de vous rendre la corde au col. Ie sçay qu'il y en a qui se fondent sur cette raison, que quand toutes les principales places d'vn Estat sont fortifiées, qu'on y retire tous les viures de la campagne, en laquelle vne armée venant si elle y seiourne, elle y meurt

de faim: & si elle n'y fait que passer, elle n'y fait pas grand mal; de façon qu'il luy est comme impossible d'y pouuoir faire vn grand siege. A quoy ie responds, que les forteresses sont principallement inuentées pour le plus foible, afin que peu de gens resistent contre beaucoup: & si vous auez vn si grand nombre de forteresses, & de grande garde comme sont les grandes villes fortifiées; il vous faut plus grand nombre de soldats, que n'en aura celuy qui vient pour vous attaquer. Autrement vous ne sçauriez les pouruoir toutes de garnisons suffisantes pour les conseruer d'vn siege. Et si vous estes le plus fort sans aucune place, vous conseruerez vostre païs en tenāt la campagne. Il y a encor vn autre inconuenient à fortifier les grandes villes; c'est que vous les rendez si superbes, qu'elles ne veulent reconnoistre leur souuerain que de bonne sorte: & à la moindre incommodité qu'elles reçoiuent en vne guerre, les habitans ayment mieux changer de maistre, que de voir ruiner leur bien. Si bien que ie conclus qu'il faut auoir si peu de forteresses qu'elles ne vous empeschent pas de tenir la campagne: & celles que vous auez, les si bien fortifier & munir, qu'elles puissent faire vne grande resistance, & les si bien placer, qu'elles tiennent en bride les grandes villes & qu'el-

les asseurent les frontieres; afin que l'ennemy fasse difficulte de laisser derriere soy vne place qui puisse incommoder les viures, & que par intelligence ou autrement, il ne puisse se saisir d'vne principale ville, qui luy serue de siege pour entretenir la guerre dans le païs. Ces choses ainsi disposees, il faut regarder quel ennemy vous attaque. Si c'est vne puissance de confederez vnie ensemble, elle est plus aisee à desvnir, que quand elle dépend d'vn seul: & en ce cas il est tres-bon de faire naistre la defiance parmy eux; en feignant de l'intelligence auec quelqu'vn des confederez, auquel monstrant plus de respect, & moins d'animosité, vous en donniez ialousie aux autres: comme aussi en procurant vne diuersion sur le pays d'vn des autres, estant fort difficile que plusieurs puissances souueraines soient long-temps liguées ensemble; sans y naistre des dégousts, mes-intelligences, enuies & mesme des inimitiez, à cause de la diuersité de leur humeur & interests. Tellement que la puissance qui ne dépend que d'vn seul Estat, est beaucoup plus à redouter. Et pource que vous pouuez estre attaqué plus ou moins viuement, il faut en dire vn mot. Si c'est par des forces qui ne soient pas trop disproportionnées aux vostres, vous pouuez sans deserter vostre païs le conseruer,

& auec voſtre armée & vos forteresſes conſommer l'ennemy, en luy incommodant ſes viures, & ſe retranchant touſiours ſi proche deluy, que vous luy empeſchiez de faire aucun ſiege d'importance. Car ſi vn Conquerant n'auance, il recule, & luy eſt impoſſible de ſubſiſter dans vn païs qu'il veut conquerir, ſi d'abord il n'y prend pied, & ne s'y afermit par quelque priſe conſiderable. Si auſſi vous eſtes attaquez par vne puiſſance du tout diſproportionnée à vos forces; en ce cas il faut deſerter la campagne, & bruſler tous les viures que vous ne pouuez contenir dans vos forteresſes, & meſme toutes les villes & villages que vous ne pouuez garder. Car il vaut mieux ſe conſeruer en vn pays ruiné, que de le conſeruer pour ſon ennemy. Et c'eſt en cela qu'vn Prince pour aquerir ce luy ſemble le nom de pitoyable enuers ſon peuple, (qui en telles occaſions luy tourne le dos) deuient cruel à ſoy-meſme. Mais c'eſt pluſtoſt vice d'irreſolution, & de foibleſſe de courage qui nous tient qu'vne vraye compaſſion que nous ayons du mal d'autruy: comme celle de l'Empereur Othon, qui à la premiere diſgrace qui luy arriua, ſes forces eſtans encor entieres n'oſa tenter de nouueau le hazard d'vne bataille. Et celuy qui n'auoit peu auoir pitié de l'Empereur Gal-

ba en aage decrepit, de son successeur designé à l'Empire, & qui auoit fait toutes sortes de meschancetez pour y paruenir; veut persuader à la posterité, que la pitié de voir respandre le sang Romain, l'auoit fait resoudre à l'espargner en se donnant la mort. C'est ainsi que souuent nous voulons couurir nos vices de la vertu la plus proche. Mais comme c'est vne maxime, que nul bien public ne peut estre sans quelque preiudice aux particuliers; aussi vn Prince ne se peut démesler d'vne perilleuse entreprise, s'il veut complaire à tous. Et les plus grandes & ordinaires fautes que nous faisons en matiere d'Estat & de guerre, prouiennent de se laisser emporter à cette complaisance, dont le repentir nous vient quand on n'y peut plus remedier. Mais pour éuiter tels orages, on doit tenir pour loy fondamentale de sa conseruation, de ne laisser croistre celuy de ses voisins qui se fait le plus puissant. Car il vaut mieux l'offenser pour l'empescher de se metre en estat de vous perdre, que de le laisser accroistre de peur de l'offenser. Estant vne chose veritable, qu'on ne conserue sa liberté contre vn Conquerant par complimens, mais par la seule force.

Reste à parler des puissants Estats qui sans l'ayde d'autruy ont armes, & dequoy entrete-
nir

-nir tousiours la guerre. De cette taille il y en a peu, & n'ont à se garder que d'eux mesmes. Pource qu'vn seul ennemy n'est assez puissant pour les attaquer, & qu'il est difficile que les ligues de diuers Princes se puissent toutes accorder à vn tel dessein, ny longuement y subsister ensemble. Neantmoins i'en diray vn mot. Les grands Estats sont tous ramassez ensemble, ou espandus en diuers lieux. Les premiers qui ont leurs forces toutes vnies peuuent attaquer, & deffendre plus puissamment, que ceux qui sont ainsi separez; pource qu'ils portent toutes leurs forces où le besoin le requiert, auec plus de diligence, de facilité, & moins de despense. Les autres mettent en allarme & ialousie plus de monde; pource qu'ils sont frontiere à plus grand nombre d'Estats. Neantmoins si les vns & les autres sont attaquez, ils doiuent se seruir des deffenses proposées cy dessus. Seulement diray-ie qu'ils ne doiuent auoir de forteresses que bonnes, & en petit nombre, & seulement sur les frontieres, & nulles dans le cœur de l'Estat; pource qu'ayans plus à craindre les guerres ciuiles, que les estrangeres, & sãs lesquelles on n'attaqueroit iamais vn grand Empire; c'est leur oster la principale racine qui les fait entreprendre & subsister. Outre cela il ne faut perpetuer les gouuerne-

mens, ny aux familles, ny mesmes à vie. Mais le principal, & le plus puissant remede contre la guerre ciuile, est d'entretenir la guerre estrangere; laquelle chasse l'oisiueté, occupe tout le monde, & particulierement satisfait aux esprits ambitieux & remuans: elle bannit le luxe: elle aguerrit vostre peuple, & vous maintient en telle reputation parmy vos voisins, que vous estes l'arbitre de tous leurs differens. Il est bien vray que cette maxime n'est bonne à obseruer qu'aux Estats de cette derniere espece. Car comme elle leur est necessaire, ie la trouue dommageable aux petits Estats, qui doiuent apprehender toutes sortes de guerre; pource que n'estans assez forts pour en profiter, ils courent fortune d'estre la proye des plus puissants.





# DES MOYENS D'ASSEVRER VNE CONQVESTE.

## CHAPITRE XX.



E Prince Souuerain eſt plus capable de faire de grandes & promptes conqueſtes, qu'vne Republique ; pource que ſe trouuant ſecret en ſon conſeil, hardy en ſa reſolution, prompt en ſon execution, & ne craindre point d'eſtre contredit de perſonne ; il fait plus de conqueſtes en dix années de ſa vie qu'vne Republique qui eſt moins ſecrete ; qui eſt longue à ſe reſoudre, qui bride l'authorité de ſes Capitaines, & qui à toute heure contredit ſes actions, ne ſçauroit faire en cent ans. Auſſi vne Republique qui va touſiours ſelon ſes maximes qui n'eſt ſujete au deffaut d'vne perſonne, & dont le gouuernement ne reçoit alteration pour la mort d'aucuns d'eux, conſerue bien mieux, & plus long-

temps ce qu'elle a conquis; qu'vn Prince, qui souuent & presque tousiours, a vn successeur aussi faineant qu'il a esté vertueux. Neātmoins ie veux icy establir autant pour les vns que pour les autres, les vrayes maximes pour biē asseurer vne conqueste, lesquelles consistent en deux; à sçauoir d'oster la volonté à ceux que vous auez cōquis de se reuolter, & le moyen de le pouuoir faire. Pour la premiere, c'est vne chose certaine que si vous conquerez des gens libres, vous ne osterez (pour le moins du viuant de ceux qui leur ont vescu tels) le desir de se remettre en liberté. S'ils sont sujets d'vn Prince & d'vn Estat, & qu'ils n'ayent fait que changer de Maistre, ils aymeront mieux demeurer sous l'authorité de celuy qui les traitera plus humainemēt. Pourtant il faut tousiours commencer par la voye douce, & establir vne conditiō à ceux que vous auez cōquis qui soit seure, & pour la vie & pour le bien. Car si mesme parmy vos propres sujets on ne trouue cette seureté, il est à craindre qu'ils ne se reuoltent: cōbien plus ceux de nouuelle conqueste? Estant vne loy de nature empraintę en toute creature, que le moindre petit animal a soin de sa conseruation: à quoy l'hōme doüé de raison, adjouste la conseruation de son honneur & de son bien, lequel il prefere souuent à sa propre vie. Donc vn Prince doit faire regner la iustice exacte, soustenir l'oppres-

sé en son bondroit, s'abstenir luy mesme de toute violence, soit pour l'honneur des fémes, soit pour le bien. Car sans cela il est impossible d'appriuoiser des gens conquis. Il faut aussi les maintenir le plus qu'on peut, dans la forme de leur gouuernement, & n'exclure aucun d'iceux d'iceux de pouuoir paruenir aux charges, dignitez, & honneurs qu'ils peuuent posseder, sans preiudicier à la seureté. Et si c'est vn Prince qui fasse cette conqueste, le moyen de s'en bien asseurer est, d'y establir son seiour le plus qu'il pourra; pource que sa presence empesche beaucoup de desordres, que la splendeur de sa Cour imprime vne certaine veneration dans l'esprit des peuples, & qu'elle fait gaigner les artisans & bourgeois où elle demeure.

Si c'est vne Republique qui ne peut changer le siege de son Empire: il faut pourtant que ceux qu'elle y enuoyera pour gouuerneurs, y soiét auec splédeur. Car les peuples s'attachent quelques fois plus à l'apparence, qu'à la realité. Ce sont les moyens qui insinuënt insensiblement l'obeïssance aux peuples nouuellement conquis. Mais pource que cela ne suffit pas, & que souuent la facilite de se reuolter impunement, en fait venir l'enuie; il est necessaire de se precautioner des seuretez requises, lesquelles consistent, à auoir les armes & les forteresses entre les mains. Ie n'entend pas

desarmer tout à fait les peuples; car si l'on peut, il n'en faut pas venir là; mais s'asseurer des grosses Communautez par de bonnes forteresses; auoir les Arsenaux en diuers endroits, & non tout en vn lieu, & ne laisser aucune ville ny chasteau, hors vos forteresses de garnison, qui puisse endurer cent coups de canon. Il y a vn dernier moyen dont les Anciens se seruoient vtilement, & maintenant du tout delaissé, que i'approuue merueilleusement; qui est d'establir des Colonies, & transporter des peuples d'vn païs à l'autre. Car outre que c'est vne grande bride, pour tenir en deuoir vn païs conquis; vous recompensez par ce moyen là plusieurs soldats qui vous ont bien seruy. Et ie ne trouue pas vallable la raison qu'on allegue, qu'il y a de la cruauté de faire cette permutation & que cela est contre la charité. Au contraire ie trouue bien plus cruels les remedes dont on se sert ordinairement, de tenir si bas les peuples, qu'ils n'ayent que la vie, & ne puissent esperer aucun honneur dans leurs païs. Pour moy i'auoüe franchement, que i'aymerois mieux estre chassé de mon païs dans vn autre, où l'esperance me resteroit, & aux miens de pouuoir paruenir à quelque chose de plus que ie ne suis; que de demeurer dans le mien priué de cette esperance; ne trouuant rien de si dur, que

d'oster à l'homme l'esperance, qui est celle qui en ce monde, & pour les biens du monde, luy fait entreprendre toutes choses, & qui pour les biens de l'autre vie, luy fournit de constance pour souffrir toutes choses. Aussi n'y a-il rien qui distingue tant l'homme de la beste, ny mesme l'homme regeneré, de l'homme sensuel, que l'esperance. Ce qui me fait conclure, qu'il ne faut iamais oster à l'homme l'esperance de pouuoir obtenir vne condition meilleure que celle qu'il possede, afin de ne le ietter dans le desespoir.



# COMME IL FAVT PROCEDER POVR SECOVRIR SON ALLIE' & Confederé?

## CHAPITRE XXI.



NE des plus honorables actions que face vn Prince, & qui luy apporte plus de reputation; est de secourir les Alliez en leurs necessitez. Mais c'est vne

chose qui souuent est bien difficile. Quand on choisit ses auantages, & on prend son temps & ses mesures, selon ce qu'on peut & veut faire. Il n'en est pas de mesme au secours de son Allié, qu'il faut secourir auec les difficultez & incommoditez qui s'y rencontrent. Si son païs est ioint au vostre, & que rien ne vous empesche de l'assister auec toutes vos forces vnies, vous ne pouuez auoir autre excuse de le faire, sinon que vous redoutez son ennemy, & ne le voulez offenser; qui est vne raison lasche, & non iudicieuse. Car par cette excuse, vous n'éuitez pas le peril que la perte de vostre voisin vous attirera; estant beaucoup meilleur de resister ensemble, que de vous laisser deffaire les vns apres les autres. Mais si c'est vn Allié separé de vous par d'autres Princes & Estats, (ce qui arriue souuent) & qu'il se rencontre de grandes difficultez pour penetrer iusques dans son païs; il faut lors bien penser de qu'elle façon vous le secourerez. Car si les Estats qui sont entre deux vous refusent le passage, & qu'il vous faille les combattre auant que pouuoir assister vostre Allié; il est à craindre que vous ne le pourrez secourir à temps. Si aussi vostre voisin, ou pour crainte de vous, ou de celuy qui attaque vostre Allié, vous offre le passage; vous ne pouuez l'accepter seurement,
qu'il

qu'ils ne vous mette entre les mains les lieux necessaires pour asseurer vostre retour; ce qui vous estant refusé, vous ne deuez passer outre. Mais si l'ennemy de vostre Allié a des Estats proche de vous, & que vous puissiez attaquer facilement; il faut le faire vertement, & le secours qui se peut donner par diuersion est à mon gré le plus seur, & celuy qui reussit les mieux; pource que vous le faites auec toutes vos forces & commoditez, & que d'ordinaire ce que vous attaquez n'est bien pourueu; à cause que celuy qui attaque vn autre Estat, emmene auec luy les meilleurs Capitaines & soldats qu'il ait. Mais si tous ces moyens vous manquent, il ne reste plus que celuy de l'argent dont on le peut assister, lequel souuent n'est suffisant de le sauuer.



# QVEL EST LE MEILLEVR QV'VN GRAND PRINCE FACE la guerre en personne ou par Lieutenant.

## CHAPITRE XXII.



L est à propos de traiter en cet endroit, si le Prince doit conduire ses guerres en personne, ou par Lieutenans: pource que la pratique en estant diuerse, chacun apporte ses raisons pour soustenir son opinion. Ceux qui improuuent qu'il la fasse en personne alleguent, que sortant de son Estat, il ouure la porte à la broüillerie, & s'oste le moyen d'y pouruoir: qu'il luy est plus necessaire de conseruer en paix le dedans, que de faire la guerre au dehors: à quoy rien ne peut tant seruir que sa presence qui tient en bride les plus remuans: que tenant le dedans en obeïssance, il peut donner meilleur ordre aux affaires de dehors: qu'il arriue de plus grands inconue-

niens & plus irremediables, quand le Prince est engagé en personne hors de son Estat, que quand il est dedans. S'il reçoit vn eschec en personne, esloigné de son pais: les remuans sont plus hardis à faire vne nouueauté: chacun s'emancipe & sort de son obeissance. S'il y est tué, ses suiets s'en estonnent, & son ennemy s'enhardist & en retire de grands auantages: s'il y est pris, c'est encor pis: car nul ne se pouuát declarer Prince, & les principaux voulans profiter de sa calamité, mettent les affaires en telle confusion, que rien ne se fait plus en l'Estat auec authorité; pource que ceux qui se saisissent du gouuernement, tyrannisent les autres Grands qui y pourroient pretendre, lesquels souuent ayment mieux appeller l'ennemy commun, que d'obeir à leurs compagnons. A quoy ils aioustent que le Prince ne peut se liberer, sans faire de grands auantages à son ennemy, qui luy tournent & à son Estat, à vn notable & irremediable preiudice. Tellement que toutes choses balancées, ils concluent que les inconueniens sont beaucoup plus grands de hazarder la personne du Prince dás les guerres, que de les faire conduire par ses Lieutenans. Cette opinion est principalement maintenuë par les gens de robbe longue, ennemis naturellement des gens de guerre, & qui con-

seruans mieux leur authorité dans la paix, que dans la guerre, ne déconseillent pas seulement d'aller en personne à la guerre; mais mesme conseillent de souffrir toute sorte d'ignominie, plustost que de le faire. A quoy se ioignent les flateurs, les maquereaux, & toutes les pestes des Princes, qui dans la paix les entretiennent à vne oysiueté qui les porte à toute sorte de luxe leur faisant croire que leurs Estats ne sōt faits que pour eux, & non eux pour leurs Estats: que débaucher vne femme est plus honorable, que conquerir vne Prouince: qu'il y a plus d'industrie & de gloire à bien arranger vn festin, qu'vne bataille: que la peine n'est faite que pour les faquins, & que les grands Roys doiuent faire agir toutes choses sans se mouuoir qui est le chemin ordinaire de la perte des Royaumes & des Empires.

Ceux qui conseillent au Prince de faire la guerre en personne, alleguent que le commandement d'vne armée est vn morceau si friand, qu'il ne le doit départir à autruy sans grande necessité: pource que pour bien s'acquiter d'vne telle charge, il faut estre fort absolu, & souuent les Generaux d'armée ne se contiennent dans leur deuoir, sur tout quand le Prince ne fait le sien. Car en ce cas, il est naturellement enuieux de la gloire d'autruy, & ne peut supor-

ter les bonnes actions de son Lieutenant, encores qu'elles reussissent à son profit. En laquelle humeur l'entretiennent ceux qui gouuernent les affaires, lesquels apprehendent qu'vne vertu eminente ne les suplante; & c'est d'où prouient l'infelicité de la pluspart des beaux desseins, quoy que bien entrepris: lesquels on fait perir ou par faute d'argent, ou de viures; ou en restraignant l'authorité du General; ou en luy baillant des Chefs qui le contrequarrent, & qui luy seruent plustost d'entraues que d'aydes. Et lors que les affaires n'ont succedé comme on s'estoit imaginé; on en reiette la faute sur l'innocent: & le coupable en triomphe. Que c'est ainsi que les grands Princes qui feront les guerres par Lieutenans seront seruis: que la reputation est tout autre d'vn Prince bon Capitaine, que d'vn Prince qui a de bons Capitaines: que le premier est redouté de par luy mesme, & l'autre de par autruy seulement: que le premier ne se peut trahir luy mesme, & on peut corrompre à l'autre des Capitaines: que le premier sçait faire le choix de ceux qui sont propres à la guerre, & que l'autre ne les a bons que par hazard: que l'authorité du premier n'est si enuiée ny contrequarrée, puis qu'il est maistre, & qu'il n'a à rendre compte de ses actions à personne; mais que celle du

Chef de l'armée de l'autre, est soumis à vne perpetuelle ialousie, & bien-heureux qui en eschappe: que le moyen d'empescher les guerres ciuiles, estrangeres, où ils trouuent dequoy satisfaire à leur ambition: comme aussi d'estre tousiours armé; pourceque cela refroidit les plus eschauffez: & que le Prince soit à la teste de son armée, afin que nul ne se puisse preuaualoir d'icelle contre luy. Ils alleguent encor que iamais Prince n'a fondé vn grand Empire, qu'en faisant la guerre en personne, ny ne l'a perdu, que quand il a fait la guerre par ses Lieutenans. C'est maintenant au Prince à choisir ce qu'il a à faire sur ces deux auis. Si c'est vn faineant qui se contente d'estre admiré de ses valets, qui ne se plaise qu'à la volupté, & qui laisse de faire le mestier de Roy, pour celuy de maraut; il ne prendra iamais le conseil de commander luy mesme ses armées. Si c'est vn Prince sage, qui ayme le repos pour conduire son peuple en iustice; il ne lairra pourtant d'estre preparé à la guerre, & de s'y instruire, afin qu'en vn besoin, il ne cõmette le commandement de ses armées à autruy. Mais si c'est vn Prince genereux qui se picque de la gloire, & vueille imiter ces grãds hõmes qui viuẽt encor deux mille ans apres leur mort, & dõt les noms venerables honorent auiourd'huy ceux qui les

proferent; il choisira sans doute pour son principal mestier celuy de la guerre, auquel il taschera de se rendre expert, afin de ne dependre d'autruy en la conduite de ses armées, & en fera ses delices. Aussi est-ce la vraye volupté que celle qui contente l'esprit, laquelle est particuliere à l'homme, & commune aux grands hommes. Car la volupté corporelle tient plus de la beste que de l'homme. Ainsi celuy qui s'y addonne tout à fait est pire qu'vne beste brute.



## DE LA
# REPVTATION.
## CHAPITRE XXIII.



'EST vne chose qui ne se peut comprendre, combien la reputation d'vn Chef d'armée sert, & combien elle est difficile à conseruer. Car si apres auoir acquis l'estime d'estre vn hóme sage & de grande conduite, vous la voulez conseruer par prudence; on dit que vous deuenez poltron : & si en hazardant quelque

combat vous receuez vn eſchec, vous eſtes te-
nu pour temeraire. Tellement qu'il n'y a fon-
ction au monde plus ſuiete au blaſme, que cel-
le d'vn General d'armee. Et bien-heureux eſt
le Capitaine, qui maintient entiere ſa reputa-
tion iuſques à la fin. Neantmoins tandis qu'el-
le dure elle fait de merueilleux effets. Car
quand il a acquis le nom d'heureux en guerre,
ſes ſoldats croyent qu'il ne peut eſtre batu, &
vont ſur ſa parole ſi aſſeurément au combat,
qu'ils ne reconnoiſſent plus le peril; ſe perſua-
dans qu'il ne commande iamais de combatre
qu'il ne ſoit aſſeuré de la victoire. Ce qui les en-
courage tellement, qu'ils en combatent auec
beaucoup plus de reſolution. De plus les enne-
mis à la rencontre d'vn tel homme, ne comba-
tent qu'en crainte, comme aſſeurez d'eſtre ba-
tus. Il y a mille exemples antiques & moder-
nes de cette verité. Quand l'armée d'Alcibia-
des (encor qu'il en fuſt abſent) eſtoit batuë,
les Atheniens croyoient que ce fuſt de ſon
conſentement: La ſeule renommée de l'arri-
uée de Ceſar & d'Alexandre, quoy qu'auec
peu de forces, a fait diuerſes fois rendre des
Prouinces & fuïr des armées. La ſeule reputa-
tion du Roy HENRY quatrieſme, qui fut
reconnu dans le combat de Fontaine Françoi-
ſe, où il eſtoit arriué le iour auparauant com-
me

me en poste, fit abandonner aux Espagnols la Bourgongne. I'ay veu les Dauphinois auoir cette creance, que le Connestable de Lesdiguieres ne pouuoit estre batu. Mais comme cette opinion est d'vne grande vtilité à vn Chef d'armée quand il l'a acquise; aussi celle d'estre mal heureux en guerre, luy est vn grand malheur. Car il est impossible de se pouuoir asseurer sur des soldats, qui ont cette creance de leur Chef. C'est pourquoy vn General d'armée doit auoir pour principal but de bien commencer: puis n'obmetre aucune chose pour conseruer l'acquis; se reseruant plutost de mourir glorieusement en quelque grande action que de trainer vne vie honteuse apres en auoir commis vne lasche. Car comme le mestier de la guerre est celuy de tous qui apporte le plus d'honneur à vn homme qui s'en acquitte bien; aussi acquiert-il le plus d'infamie, s'il s'en acquitte mal.

FIN.

dialement seruir; les Capitaines à sagement commander, glorieusement vaincre, ou mourir; les vainqueurs à iouïr modestement de leurs victoires; & les souuerains à conseruer les fruicts de leurs conquestes auec ialousie, clemence, foy, & iustice; Voilà chere Patrie, & sincere Lecteur, vn sommaire du precieux liure que ma deuotion t'a offert il ne peut qu'il ne profite grandement; il est admirable en toutes choses en doctrine, en iugement, en son ordre, en sa composition; le Stil en est masle, & vigoureux, n'a rien de celuy du siecle qui est fort enflé, mais semblable aux Hydropiques; I'ay fait vers toy mon deuoir, qu'il t'agrée ou non; si diray-ie hardiment que cét œuure est autant au-dessus de toute enuie qu'il est inimitable.

DAN. PERREAVX. Parisien,
Aduocat en Parlement.

# DE L'INTEREST DES PRINCES ET ESTATS DE LA CHRESTIENTE'.

Par Monsieur le Duc de Rohan.



A PARIS,

Chez Augustin Courbé, Libraire & Im[...]
Monsieur frere du Roy, dans la petit[...]
du Palais, à la Palme.

M. DC. XXXX.

*Auec Priuilege du Roy.*



A MONSIEVR LE

# CARDINAL

DE RICHELIEV.



*ONSIEVR,*

*Il n'y a rien si difficile que de sçauoir regner, & ceux qui ont esté les plus entendus en ce mestier, ont confessé en mourant qu'ils y estoient apprentifs. La raison vient, de ce qu'on ne peut establir vne reigle immuable dans le gouuernement des Estats. Ce qui cause la* Reuolution *des affaires de ce monde, cause aussi le changement des maximes fondamentales pour bien regner.* C'*est pourquoy ceux qui en ces matieres se guident plus par les exemples du passé, que par les raisons presentes, font par necessité des manquements notables. Aussi n'appartient il pas à tous de iuger le vray interest d'vn Etat, & le sçauoir suiure. Il faut des lumieres plus que naturelles, pour obseruer les mutations d'vne chose si difficile à comprendre. Quant à moy, MONSIEVR, qui pour n'estre oisif dans l'oisiueté mesme, me suis meslé d'escrire icy de l'interest des Princes de la Chrestienté: Ie croy que vous ne iugez pas que i'aye entrepris ce discours, pour vouloir passer pour vn* C*enseur d'Estat. Ie confesse bien*

*que voyant tous les iours tant de Reuolutions Estrangeres deuant mes yeux, ie n'ay pû me tenir d'en faire quelque consideration pour mon contentement particulier. Or, MONSIEVR, ie ne veux pas seulement vous rendre compte de tout ce que i'ay fait, Mais mesme de ce que i'ay fait, quand ie ne faisois rien. Ie vous apporte donc icy ce qui m'est venu en pensée sur vn si beau suiet. Le seul tiltre vous incitera de passer plus auant. Vous iugerez bien qu'on ne peut parler de l'interest des Princes de ce temps, sans faire vn vif portrait de ce que vous auez fait iusques à present pour la grandeur de cette Couronne. Vous vous verrez donc dans peu de lignes representé tout entier : en tout ce traité il ne sera parlé que de vous, bien qu'il n'en soit iamais parlé. Vostre modestie & ma franchise ne me permettent pas de m'exprimer en autre façon, tenant, que les louanges ordinaires font tort à ceux desquels les actions parlent si clair. Ce n'est pas aussi par là que ie me veux rendre digne de vos bonnes graces; Mais bien par des seruices proportionnez aux obligations que vous auez acquises sur moy, qu'seray toute ma vie.*

*MONSIEVR,*

Vostre tres-humble tres-affectionné & obligé seruiteur.
H. De Rohan.



# DE L'INTEREST
## DES PRINCES ET ESTATS DE LA CHRESTIENTE.

LES Princes commandent aux peuples, & l'interest commande aux Princes. La connoissance de cét interest, est d'autant plus releuée par dessus celle des actions des Princes, qu'eux-mesmes le sont par dessus les peuples. Le Prince se peut tromper, son conseil peut estre corrompu; mais l'interest seul ne peut iamais manquer; selon qu'il est bien ou mal entendu, il fait viure ou mourir les Estats: Et comme il a tousiours pour but l'accroissement, ou pour le moins la conseruation; Aussi pour y paruenir faut-il, qu'il se change selon le temps. Desorte que pour bien considerer l'interest des Princes d'aujourd'huy, il n'est point besoin de remonter fort haut; Mais seulement de le prendre sur le pied des affaires presentes. Pour cét effet il faut passer pour fondement, qu'il y à deux Puissances dans la Chrestienté; qui sont

comme les deux Poles, desquels descendent les influéces de paix & de guerre sur les autres Estats: à sçauoir les Maisons de France & d'Espagne. Celle d'Espagne se trouuant accreuë tout d'vn coup, n'a pû cacher le dessein qu'elle auoit de se rendre maistresse, & de faire leuer en Occident le Soleil d'vne nouuelle Monarchie. Celle de France s'est incontinent portée à faire le contrepoids. Les autres Princes se sót attachez à l'vn, ou à l'autre selon leur interest. Mais dautant que sur ce qu'il a esté bien ou mal suiuy, il a causé la ruïne des vns ou la grandeur des autres; I'ay resolu de faire voir en ce present Traité; Premierement quel estoit le vray interest de ces deux grandes Puissances, & des autres qui semblent en quelque façon dependre de leur protection: Aprés cela, ie montreray combien on s'est esloigné de ce vray interest, ou pour n'auoir pas esté bien entendu par le Prince, ou pour luy auoir esté deguisé par la corruption de ses Ministres.





# DE L'INTEREST D'ESPAGNE.



L'Espagne est à la teste de l'Europe, où l'Ocean luy sert de bornes sur le sueil de la mer Mediterranée, qui la separe de l'Affrique; Ayant les Pyrenées pour barrieres contre la France. De cette grande Prouince si bien située dependent plusieurs Estats, esparpillez en diuerses parties du monde. Philippes qui auoit entrepris d'estendre cette vaste puissance au sommet de toute grandeur, se reconnoissant moins propre à la guerre qu'aux pratiques, iugea que les Monarchies acquises comme en poste, par la valeur des Princes grands Capitaines, ne sont de pareille durée, que celles qui s'obtiennent par l'establissement d'vn bon Conseil, & qui sont fondées sur des bonnes maximes. Pource que ces grands Conquerans, qui ne songent qu'à vaincre & à estendre leur domination, & non à fonder les Loix de leur subsistence, n'estans pas ordinairement suiuis de leurs semblables: & les vaincus n'ayans pas encore perdu la

memoire de leur liberté, ou de leurs anciens Seigneurs, se portent facilement à quelque mutation se voyãs affranchis de la crainte de celuy qui les auoit assujettis. Cela fit resoudre ce sage Prince à suiure son Genie, & a choisir la voye la plus conforme, a sçauoir de poursuiure ses desseins sous vne profonde dissimulation.

Pour cet effet il establit le siege de sa domination en Espagne, pour de là enuoyer la chaleur aux membres détachés de ce corps, & pour auoir plus de loisir en la conseruant en paix par sa presence, de tenir en trouble tout le reste de l'Europe par ses artifices. Mais le temps luy ayant manqué pour l'establissement d'vn si haut dessein, il l'a laissé si auancé; qu'il a esté facile à ses successeurs de le poursuiure. En voicy les maximes obseruées encores auiourd'huy comme Oracles, qui sont proprement le vray interest d'Espagne.

La premiere est fondée sur la Religion, comme celle qui par conscience fait entreprendre toutes choses aux peuples. Il faut tesmoigner vn grand zele à la foy Catholique, afin de se seruir d'elle en ses desseins; faire comprendre au Pape, que fauoriser la grandeur d'Espagne en ruinant les Protestans, est le soustien de son authorité, & l'augmentation de sa puissance. Il faut persuader aux autres Princes d'Italie, que de la protection d'Espagne depend le soustien de l'Eglise contre

toute autre puissance : Qu'elle empeschera l'entrée en Italie aux Estrangers, pour garantir la Religion, qui ne pourroit estre que soüillée par vn tel commerce. En France, où il y a des Protestans, & où les Catholiques sont les Maistres, Il faut inciter le Roy à exterminer ceux là, soliciter le Pape de faire la mesme instãce, & sous main donner courage & assistance ausdits Protestans pour y esmouuoir vne guerre ciuile, qui affoiblisse de tant plus le Royaume. Si le Roy s'apperçoit de l'artifice de ce conseil, & n'y veut entendre, faut alors esmouuoir les Catholiques mesmes contre luy, comme contre vn fauteur d'heretiques, les assister puissamment & y engager le Pape s'il se peut; car en quelque façon que ce soit, il faut que Royaume se ruine de soy-mesme, comme celuy qui se rencontre en tous lieux en empeschement au dessein de la Monarchie Espagnole.

En Angleterre, où les Protestans sont les maistres, il faut faire la paix en toute maniere auec ce Royaume, afin que par la puissance qu'il a sur la mer, il ne l'incommode aux Indes: où sont ses principaux thresors, & que sous cette apparente amitié, il puisse plus facilement se rendre Protecteur des Catholiques d'Angleterre. Pour cela il faut se seruir des Colleges establis exprés en Flandres & en Espagne, pour instruire

la ieunesse Angloise en la Religion Catholique; l'inciter d'y venir par la liberalité qui y est exercée, d'y faire leurs estudes sans rien payer, où la Theologie qu'ils apprennent est d'acquerir le martyre, & meriter le Paradis, en seruant la grandeur d'Espagne, aux despens de leur Roy & de leur patrie.

En Alemagne, où encore que l'Empereur soit Catholique, les Protestans y partagent si bien l'authorité, il faut maintenir l'Empire dans la maison d'Austriche, qui est celle d'Espagne, comme le seul bouleuart contre les Protestans, & l'accroistre de leurs despoüilles, sous pretexte de la Religion, & de vouloir par là deffendre la Chrestienté contre le Turc.

En Suisse, où l'authorité est partagée entre les deux Religions, faut animer les vns contre les autres; dans esperance aux Catholiques de la despoüille des Protestans, & les tenir en haleine pour les faire rompre selon l'occasion.

Aux Pays-bas, où les Catholiques n'ont aucun pouuoir, & où de si longues & si sanglantes guerres n'ont pû reduire ces peuples sous le ioug d'Espagne, faut procurer de leur faire tomber les armes des mains par vne longue tréue, & dans ce repos y fomenter vn chisme qui les diuise entr'eux.

Pour mesnager ces choses, il faut venir au

deuxiesme point, qui est la maniere de fomenter des intelligences necessaires en tous les autres Estats ; ce qu'il faut faire par la voye des Ambassadeurs, comme personnes ausquelles on porte tout respect ; par les Moines & Predicateurs, qui ont grand pouuoir dans leurs chaires, & mesme dans les familles particulieres ; par l'argent, auec lequel s'acquierent les confidens, à quoy il ne faut l'espargner : Sur tout il faut s'attacher à gaigner les principaux Ministres des Princes, pour destourner les desseins dangereux, qu'on pourroit auoir contre l'Espagne, ou rendre odieux ceux qu'on trouuera trop fideles, & en toute maniere les perdre.

Le troisiesme poinct touche les negociations & Traitez, ausquels il faut employer des personnes secrettes & patientes, montrer tousiours vn desir de paix pour endormir les autres, & cependant se preparer à la guerre pour les surprendre au despourueu. S'il arriue dispute entre deux petits Princes, faut s'entremettre de leur accommodement, ou comme Iuge ou comme Arbitre, & en l'vne & l'autre qualité, auoir s'il se peut en depost ce qui est en debat entr'eux, les aigrir s'il se peut au lieu de les adoucir, s'accommoder auec l'vn pour partager les dépoüilles de l'autre, & sur le partage déposseder tous les deux : Ne perdre aucune occasion de s'entremettre des affaires

de ses voisins, mais exclure les autres des siennes; Sur tout les François de celles d'Italie, les empeschant d'y auoir aucune entrée, pource que ce sont les seuls, qui peuuent rompre les desseins d'Espagne en cette Prouince-là.

Le quatriesme point, consiste à estre tousiours puissamment armé, c'est vn moyen asseuré pour tenir en deuoir ses sujets, & en respect ses voisins pour preuenir les desseins de ses ennemis, pour les surprendre s'ils s'endorment, & pour se preualoir des occasions inopinées.

Le cinquiesme point, est la reputation; & bien qu'il dépende des quatre precedens, neantmoins estant purement consideré, il establit vne cinquiesme maxime; de laquelle l'Espagne se sert aussi vtilement que d'aucune des autres. Car l'opinion qu'on a de son grãd zele pour le maintien de la Religion Catholique, couure du manteau de pieté tous ses desseins, & tient le peuple en vne merueilleuse veneration. La peur qu'on a de ses profondes intelligences par tout, fait bien penser les autres Princes à ne s'engager pas facilement, contre elle. L'asseurance confirmée dans les esprits des hommes, par tant d'experiences de sa prudente dexterité, à se sçauoir auantager dans les Traitez, inuite ceux qui luy sont inferieurs, à entrer plus hardiment en ligue auec elle, & à se mettre sous son ombre. L'estat de ses armes

armes toujours sur pied consume ceux qui en prennent ialousie, & asseure les autres qui dependent de sa protection.

De toutes ces choses resulte la reputation d'Espagne, son interest est de bien menager cette piece. C'est vne chose vaine en apparence, mais qui produit de solides effets: & bien que tous les Princes tiennent pour maxime generale de conseruer soigneusement leur credit, l'Espagne en doit estre d'autant plus ialouse, que ses desseins sont plus grands que ceux des autres Estats.

Cette grande machine composée de tant de parties & comme empeschée de son propre poids s'émeut par ces secrets ressorts, qui perdent leur force à mesure qu'ils sont decouuerts.



# DE L'INTEREST DE LA FRANCE.



LA France, posée entre les Alpes & les Pyrenées, & flanquée de deux mers, semble estre inuitée par la nature à s'opposer aux progrés de cette Puissance voisine. Car elle se trouue comme vne Digue contre ce Torrent, & l'opportunité de sa situation est telle qu'elle peut empescher la distribution de la teste aux membres de la Monarchie qui luy est contraire. Mais cela ne suffisant pas pour trauerser les progrés d'Espagne, l'interest de la France est, de prendre tout le contrepied des maximes que nous venons de vous deduire.

Henry quatriesme, comme celuy sur lequel la souplesse de tous ces artifices a esté exercée iusques au dernier point, les ayant mieux reconnus qu'aucun autre deuant luy, pour les auoir plus esprouuez, a le premier estably pour le vray interest de la France, de contrepointer celuy d'Espagne en tous ses poincts.

De sorte que si la premiere maxime de l'interest

d'Espagne, est de persecuter les Protestans pour s'accroistre de leurs dépoüilles, la premiere de celuy de France est, de faire comprendre aux Catholiques le venin caché la dessous : Sur tout de faire voir à la Cour de Rome, que ses esperances qu'elle luy donne d'augmenter ses thresors par la ruine des Protestans, n'est que pour auancer son dessein à la Monarchie, où elle ne peut paruenir que le Pape ne deuienne son valet, l'authorité duquel n'éclate point dauātage que quand la puissance des Princes & Estats Chrestiens est balancée : Et aux Princes & Estats Protestans, qu'encores qu'elle soit de diuerse Religion à la leur, elle aymeroit plustost leur conuersion que leur distribution ; les asseurant, que cela n'empeschera point qu'elle ne contribuë du sien pour leur cōseruation, & ne les assiste franchement contre tous ceux qui voudrōt troubler ou changer quelque chose en leurs Estats, & en leurs libertez.

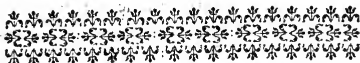
Et comme la seconde maxime de l'interest d'Espagne, est de se seruir vtilement à son dessein des intelligences ; La seconde de celle de France, est, de ne s'endormir pas aux siennes. N'espargner l'argent en espions & pensionnaires, afin de sçauoir ce qui se passe chez ses voisins, & que selon les occasiōs elle fortifie les foibles, asseure les craintifs, empesche l'engagement de ceux qui sont esbranlez, retire ceux qui sont engagez, & qu'elle trauerse par tout & en toute maniere les intelligences d'Espagne.

A la troisiesme maxime, qui regarde la negociatió, il ne faut souffrir que l'Espagne se mesle d'aucun Traité que la France n'y interuienne de son costé: sur tout en Italie, où elle veut estre seule iuge & arbitre; Ce qu'elle feroit, si la France ne s'estoit asseurée d'vne porte pour y entrer, laquelle elle doit conseruer autant de temps qu'elle voudra s'opposer à sa grandeur, & estre considerée comme le boulevart de la liberté Chrestienne. Il faut aussi choisir pour traiter auec l'Espagne des personnes flegmatiques, & qui ne tiennent rien de l'humeur impatiente dont on accuse la nation Françoise, afin de leur oster l'esperance de profiter par les longueurs, dont l'Espagne a accoustumé d'ennuier tout le monde.

A la quatriesme maxime, faut opposer la force à la force. Car ny les persuasions, ny la Iustice des armes, ne fera la loy à celuy qui sera armé: tellement que la France doit se retrancher de toute autre despense moins vtile, & estre tousiours puissamment armée, ayant suffisamment pour ce faire, sans emprunter d'ailleurs les soldats, les munitions, & l'argent.

Moyennant que les susdites maximes soient bien obseruées, la reputation d'Espagne dont elle se preuaut si auantageusement demeurera affoiblie, celle de la France releuée, & les autres Princes & Estats Chrestiens voyans vn tel contrepoids aux af-

faires reprendront courage, & sans apprehension de soucomber à l'auenir, embrasseront volontiers la cause de leur conseruation.



# DE L'INTEREST
## DES PRINCES D'ITALIE.

L'Italie qui est entourée des Alpes, & de la mer Mediterrannée, apres le deluge de ces nations Barbares qui l'ont affligée si long temps, sembloit ne deuoir plus penser qu'à se preualoir de l'opportunité de sa situation, pour se tenir close & couuerte, & autant separée par l'interest des Prouinces qu'elle s'en trouue diuisée par son assiette. Et veritablement c'estoit lors la maxime qu'elle deuoit tenir; car ces petits Princes pouuoient viure paisiblement sous l'ombre des plus grands, qui ayans entr'eux mesmes leur iuste contrepoids ne pouuoient rien tenter sur leurs inferieurs, les principales Puissances partageans ensemble la domination d'vne telle Prouince, auoient raison d'exclure leurs voisins de la connoissance de leurs affaires.

Mais depuis que le Roy d'Espagne a mis le pied

dans l'Italie, & que se trouuant maistre des deux bouts, il a fait pancher la balance de son costé; le vray interest en general de tous les Princes Italiens a esté, de tenir tousiours pour le moins vne porte ouuerte pour se garder de l'opression, qu'vne si formidable Puissance leur doit faire apprehender.

Et bien que pour cet effet ils doiuent entretenir des pratiques auec d'autres Princes, il leur importe pour trois raisons, que ce soit principalement auec le Roy de France. Premierement, pour le voisinage, & l'opportunité de pouuoir les secourir, ou par mer ou par terre. En second lieu, pour les grandes forces que ce grand Royaume peut promptement mettre sur pied. Et finalement pour tenir, par cette bride l'Espagnol en deuoir, qui sans cela se comporteroit enuers eux auec moins de moderation.

L'autre maxime que l'Italie doit obseruer, est de se maintenir en paix: Premierement, parce qu'il n'y pourroit auoir guerre que les Roys de France & d'Espagne n'y voulussent prendre part, ou comme fauorisans l'vn des partis, ou comme arbitres Apres cela, il faut considerer, que la guerre ne pourroit s'allumer en cette Prouince, sans grand peril de reueiller plusieurs humeurs qui dorment à present.

Voila les deux points dans lesquels gist l'interest d'Italie en general: Et bien que chaque Prince doiue auoir la mesme mire, il y a cependant quel-

qües interests particuliers en chaque Estat. La Republique de Venise à l'esgard de l'estenduë de sa domination & par mer & par terre, de la fermeté de son establissement par douze siecles entiers, & de la prudente conduitte d'vn si sage gouuernement, est sans controuerse la premiere Puissance d'Italie apres celle du Roy d'Espagne. Et comme telle elle a esté la premiere aussi qui a estably les regles de sa conseruation, & qui les a plus ponctuellement suiuies en prenant pour son interest particulier celuy de l'Italie en general.

Outre cela pour des respects particuliers elle tient pour maxime, d'entretenir vne estroite pratique auec le Turc, pour laquelle elle n'espargne aucune despence. Elle croit aussi que son interest est d'entretenir la guerre au dehors, & de fomenter par argent, ce que les autres Princes d'Italie deuroient faire aussi bien que les Venitiens, s'ils auoient le pouuoir & la hardiesse de l'entreprendre.

Elle ne pert point de temps pour empescher que le Roy d'Espagne & le Pape ne s'agrandissent; & bien que ce soit vne maxime commune à tous les Princes, de s'opposer à l'accroissement de leurs voisins; La Republique se montre extraordinairement ialouse de ces deux Potentats. Pour les autres Princes d'Italie, elle leur hausse le menton selon son vtilité.



# DE L'INTEREST
## DV SIEGE DE ROME.



L'Interest du siege de Rome, est premierement de procurer par toutes sortes de moyens la diminution de la grandeur d'Espagne : car les terres de l'Eglise sont tant à sa bien seance, que si vne fois le Roy d'Espagne venoit à quitter le pretexte specieux qu'il a pris de proteger le S. Siege, certainement il s'approprieroit aisément tout ce beau domaine, pour conioindre les deux extremitez qui sont desia à luy

La puissance des Venitiens & du Grand Duc affoiblit de beaucoup celle du siege de Rome, qui sans ces obstacles domineroit les deux Golfes. Ainsi elle doit desirer que ces deux Princes demeurent pour le moins comme ils sont.

Mais tout cela ne sont que maximes generales; Il y en a trois particulieres du siege de Rome: La premiere est, de maintenir son credit par tout, par le moyen des Ecclesiastiques, qu'il doit proteger contre les Puissances seculieres, comme les nerfs de sa grandeur.

La

La deuxiesme est, de faire aprehender aux Princes le foudre des excommunications; Mais de ne s'en seruir pas si souuent de peur qu'ils ne viennent à le mépriser.

La troisiesme est, de brider les Papes le plus qu'il se pourra, pour les empescher d'agrandir leurs maisons aux despens de l'Eglise, ou de faire quelque extrauagance par leurs passions, preiudiciable au bien public de l'Estat Ecclesiastique. Il ne seruiroit de rien de toucher l'interest de autres Princes d'Italie; parce que, ou ils sont si peu considerables qu'ils ne peuuent rien d'eux mesmes; ou si asseruis, qu'ils n'oseroient montrer auoir autre interest que celuy de ceux desquels ils dependent.

Il reste seulement pour la fin de parler du Duc de Sauoye. L'Estat de ce Prince est tellement situé, que de quelque costé qu'il se tourne, il peut apporter vn grand poids au party qu'il embrasse. Charles Emanuël, qui a le premier voulu faire comprendre qu'vn Duc de Sauoye pouuoit donner la paix & la guerre en Italie, a creu, que l'interest de son Estat estoit de s'attacher tantost auec la France, tantost auec l'Espagne selon les occurences & le bien de ses affaires, qui estoit le seul but de ses desseins, sans se soucier des Traitez faits ou auec l'vn ou auec l'autre. Mais ce Prince plein de vastes pensées, & qui ne pouuoit borner son ambition par les barrieres que la nature a mises à ses Estats, estoit bien

conseruer. Car veritablement si le nom de l'Empire a apporté de la splendeur & de la reputation en Allemagne, il luy a bien donné en recompence de la ialousie & de la deffiance. Elle a incontinent apprehendé ses Empereurs & tasché de limiter leur puissance, de peur que de Chefs de cette Prouince ils n'en vinssent les Maistres. La domination estant vn morceau si friand, que les plus moderez ne s'en peuuent abstenir. Nonobstant cela, par la suitte de quelques successions, l'Empire se trouuant confirmé dans la Maison d'Austriche, celle d'Espagne qui en est la principale branche, a sceu si d'extrement manier ce commencement d'establissement qu'auiourdhuy il se trouue comme hereditaire en cette Maison. La maxime d'Allemagne estoit d'empescher les progrez de cette vsurpation; Et auiourd'huy son interest est, de remettre les choses en leur premier estat; distribuant cet honneur alternatiuement aux principales Maisons, & bridant la puissance des Empereurs, le conseil desquels doit estre les Diettes generales, pour coniointement pouruoir aux moyens de conseruer la liberté commune, & de s'opposer au Turc, qui est la seule Puissance que l'Alemagne doit apprehender.

La diuersité de Religion ne doit apporter aucune diuersité de sentiment és choses qui regardent le bien public. L'Interest de tous les Princes en general, & d'vn chacun d'eux en particulier, est, de de-

fendre mutuellement, & d'empescher conioinctement que l'Empereur n'attente sur la liberté d'aucuns sous quelque pretexte que ce soit. Ils doiuent aussi prendre garde que les plus forts d'entr'eux n'oppriment les plus foibles; A quoy l'Empereur prestera tousiours la main, pour profiter de la ruine des vns & des autres.

Les Princes Catholiques desormais se doiuent desabuser, & tenir pour asseuré, que sous le manteau de la Religion ils seruent au dessein de la Maison d'Austriche, & forgent peu à peu les fers de leur seruitude, ne pouuans esperer pour tout auantage que d'estre ruinez les derniers.

Les Protestans, puis qu'ils ne peuuent seuls resister à de si grandes forces, doiuent auoir pour maxime, apres s'estre bien vnis, d'entretenir au dehors les intelligences necessaires, pour contrepeser la ligue Catholique: Ils doiuent auoir pour principale mire de demeurer ensemble estroitement conioints, & de croire leur ruine asseurée dans leur desvnion.

Tous les auantages qu'on leur propose en particulier pour les destacher les vns des autres, doiuent estre les liens de leur concorde & bonne intelligence.

C'est le vray interest des Princes d'Allemagne, & des villes Imperiales, qui ne s'en doiuent iamais departir: Car sans cet appuy elles seront la proye du

premier occupant ; & leurs grands magazins & magnifiques Arcenaux seruiront de leurre pour attirer ceux qui son Maistres de la campagne.

Il y a quatre Royaumes qui dépendent en quelque façon d'Alemagne, & qui sont obligez de suiure la fortune de cette Prouince.

La Pologne & la Hongrie pour diuers interests demeurent attachez à la Maison d'Austriche.

Le Dannemarc & la Suede embrassent le party qui soustient la liberté d'Alemagne, craignant qu'apres que celle là sera opprimée, la leur ne soit en danger.

Il importe à l'Alemagne de demeurer estroitement conjointe auec l'vn & l'autre de ces Royaumes : Mais du dernier elle ne peut iamais se separer sans vne tache eternelle d'ingratitude : ayant receu de la ce qu'elle n'osoit plus esperer, se trouuant desia engloutie dans l'abysme d'vne si dure seruitude, quand ce Roy, montré seulement au monde au trauers de tant de nuages, fit paroistre à cette Prouince desolée le Soleil de sa deliurance.



# DE L'INTEREST
## DES SVISSES ET DES
### Prouinces vnies des Pays-bas.



Es deux coſtez de l'Allemagne à l'entrée de ceſte vaſte Prouince, ſe ſont formées deux Republiques formidables entre les autres Puiſſances de la Chreſtienté, & pour la forme de leur ſituation: De ſorte qu'à bon droit on les pourroit appeller les deux bras d'Alemagne.

Le droit eſt la Suiſſe, le gauche eſt le Pays-bas vny: l'vn eſt entre les rochers & les precipices; l'autre eſt entre les mers & les mareſt: L'vn domine les Alpes; & l'autre l'Ocean. Le naturel des peuples de l'vn & de l'autre eſt ſi conforme à la nature du pays qu'ils habitent, que les Suiſſes ſemblent faits pour la montagne, & les montagnes pour les Suiſſes; La mer pour les Hollandois & les Hollandois pour la mer: En Suiſſe chaque Canton, es Pays-bas chaque Prouince eſt vne Republique. Les Suiſſes vendent la liberté de leurs corps aux autres, & gardent pour eux celle du pays. Les Hollandois gardent leur liberté toute entière. La longue paix a

enrichi ceux-là : Ceux cy fleurissent par la continuation de la guerre: L'interest des Suisses est la paix; & les Hollandois doiuent auoir pour maxime asseurée d'estre tousiours en armes. Ces deux Republiques ne peuuent pour leur subsistance s'allier mieux qu'auec la France; qui pour contrecarrer l'Espagne enrichit les Suisses par son argent, & soustient les Hollandois par son conseil, & par ses armes. Ces deux Puissances ne se doiuent iamais desvnir entre elles, ny par ialousie ny par Religion: Ce sont les seules maladies qui leur peuuent causer la mort.



# DE L'INTEREST D'ANGLETERRE.

L'Angleterre qui est comme vn petit monde à part, n'auoit rien à demesler auec les autres Princes, sinon entant que la necessité du commerce l'y obligeroit, qui estoit lors son vray interest. Car par là luy venoit l'opulence, laquelle conioincte à sa situation la rendoit assez considerable. Mais depuis que sous l'ombre de ce misterieux mariage entre Philippes & Marie, les pratiques d'Espagne s'y sont insensiblement

glissées, l'Angleterre, qui auparauant auoit des maximes conformes à soy-mesme, s'est accommodée peu à peu, tantost à l'interest de France, & tantost à celuy d'Espagne.

La Reyne Elizabet, qui a esgalé par son prudent gouuernement les plus grands Roys de la Chrestienté, reconnoissant la disposition de son Estat, creut que le vray interest d'iceluy consistoit, premierement à le tenir bien vny en soy, acheuant d'étouffer les reliques des precedentes factions; iugeant, comme il est tres veritable, que l'Angleterre est vn grand animal, qui ne peut iamais mourir s'il ne se tuë luy-mesme

Elle establit pour maxime fondamentale d'en banir l'exercice de la Religion Catholique, comme le seul moyen de rompre toutes les menées des Espagnols, qui sous ce pretexte y fomentoient la Rebellion. Et bien qu'elle se sentist & professast tres estroittement obligée à Philippes, de la personne duquel elle a tousiours fait vn cas particulier; Neantmoins l'interest de son Estat luy fut en telle recommendation, qu'elle creut ne deuoir iamais faire de paix auec luy, pour trois raisons toutes euidentes. La premiere pour affoiblir dans les Indes la puissance qui luy estoit suspecte; La seconde pour enrichir son Royaume par le moyen des depreeations; La troisiéme pour acquerir par là ses suiets, & les tenir en perpetuel exercice pour la guerre maritime,

qui

qui est la conseruation de son Royaume.

Elle creut que l'interest de son Estat estoit d'aider la France & se releuer, pour ne laisser pas agrandir par sa cheute ceux desquels elle auoit suiet de se garder.

Par la mesme maxime elle donna appuy à la naissante liberté des Prouinces vnies, la protection desquelles contre la Puissance d'Espagne, est vn des principaux points de l'interest d'Angleterre, tant à cause qu'elle affoiblit par là vn trop puissant voisin, que parce que la protection sert quelquefois d'eschelon à quelque chose de plus.

Elle a entretenu de tres-estroites pratiques auec les Protestans de France, pour des raisons toutes particulieres à l'Angleterre.

Elle a faît le mesme, bien que pour d'autres respects, auec les Protestans d'Allemagne.

Par toutes ces maximes cette sage Princesse a bien fait comprendre à ses successeurs, que outre l'interest que l'Angleterre a commun auec tous les Princes, elle en a vn particulier, qui doit estre de procurer partout l'auancement de la Religion protestante, auec le mesme zele que le Roy d'Espagne se montre protecteur de la Catholique.

Pour cet effet l'Angleterre deuroit entretenir des intelligences par tout où il est à propos prendre part en tous les Traitez qui se font auec les Princes Protestans. Estre tousiours armé, pour se rendre par là considerable.

Voila le vray interest d'Angleterre, qui estant bien suiuy, establira dans la Chrestienté vne troisiéme Puissance.



## SECONDE PARTIE.

# DE L'INTEREST DES PRINCES DE LA CHRESTIENTE'



APres auoir estably le vray interest de chaque Prince & Estat, il faut faire voir par le recit des principales affaires agitées dans la Chrestienté depuis cinquante ans, comme les mauuais succez qui en sont ensuiuis, ne sont prouenus que pour l'auoir delaissé; afin d'apprendre qu'en matiere d'Estat on ne doit se laisser conduire aux desirs dereglez qui nous emportent souuent à entreprendre des choses au delà de nos forces, ny aux passions violentes qui nous agitent diuersement selon qu'elles nous possedent; ny aux opinions superstitieuses qui nous donnent des scrupules mal conceus; Mais à nostre propre interest, guidé par la seule raison, qui doit estre la regle de

nos actions, afin que par tels exemples, nous voyons comme dans vn miroir les fautes d'autruy, pour en faire nostre profit.



## PREMIER DISCOVRS SVR L'AFFAIRE DE LA LIGVE.



Ovs les regnes de François deuxiesme & de Charles neufuiesme, la France fut fort trauaillée de guerres ciuiles; la ieunesse de ces deux Princes en fut la cause principale: chacun voulut auoir le maniment des affaires. La contestation fut entre la Reyne Catherine leur mere, & les Princes du Sang; & sous eux les Maisons qui se trouuerent les plus authorisées, furent celles de Guise & de Montmorency, qui auoient gouuerné paisiblement Henry deuxiesme leur pere. François de Lorraine Duc de Guise portoit le parti de Catherine; Anne Duc de Montmorency Connestable de France, celuy des Princes du Sang. La diuersité de Religion s'y mesla. Les Guerres des Religions furent grandes & sanglan-

tes, & durerent iusques à la mort de Charles neufuiesme, & Henry troisiesme son frere luy succeda. Il estoit en âge capable de gouuerner, auoit de belles qualitez, & faisoit esperer vn heureux Regne. A son auenement à la Couronne Henry tesmoigna de vouloir mener vne vie paisible : Mais ce fut plustost pour se plonger dans l'oisiueté & les delices, que pour bien regner. Henry Duc de Guise, fils de François, Prince doüé de grandes qualitez, & plein de hautes pensées, voyant le Roy & son frere sans enfans, & les premiers Princes du sang faire profession de la Religion Protestante, ose aspirer à la Royauté ; & pour y paruenir se rend protecteur des Catholiques, & le persecuteur des Protestans, contre lesquels il esmeut diuerses guerres. Henry de Bourbon, Roy de Nauarre, premier Prince du sang, Chef du party Protestant & Prince orné d'vne vertu heroïque, soustient heureusement diuerses guerres en faueur des Protestans.

Voyla trois Henrys, Chefs de trois partys en France, qui ont chacun leur interest ; Le Roy de maintenir son authorité legitime ; Le Guisart d'occuper sa place ; & le Nauarrois d'empescher la ruine du Roy, qui estoit la sienne & de son party qui le faisoit subsister en reputation. Le premier par foiblesse se laisse induire à faire la guerre au Nauarrois. Le second se rend Chef du party Catholique. Le troisiesme se trouue protecteur des Protestans.

Tellement que celuy qui deuoit commander aux autres, est bien heureux d'auoir seulement place dans le party du Guisart; qui en vient si auant auec luy, que quand il fut tué l'an mil cinq cens octante-huit, il estoit sur le poinct de le faire declarer aux Estats du Royaume, incapable de regner, & les Princes du sang de luy succeder.

Philippes qui auoit tousiours l'œil ouuert à son grand dessein, fomente cette affaire, fauorise le Guisart à Rome, l'assiste d'argent en France, ne le laisse manquer de rien, & mesme apres sa mort continuë son assistance à Charles Duc du Mayne son frere.

Le Roy se voyant abandonné de toutes les grandes Villes de son Royaume, & de la plus part de sa Noblesse, se iette entre les bras du Nauarrois lequel par son assistance le retire presque des mains de ses ennemis, qui le tenoient assiegé dans Tours, le mene comme triomphant, deuant sa ville capitale de Paris, où vn coup de couteau luy fit perdre la vie, & laisser le Royaume au Roy de Nauarre, l'an mil cinq cens octante neuf.

Ce Prince se voyant esleué en vne si haute dignité, fut inuité par le changement de sa condition à changer d'interest: & quitant celuy qu'il auoit tenu iusques alors il embrassa celuy de France. Il eut de grandes trauerses, causees par Philippes, tant par les pratiques à Rome, que par son assistan-

ce aux Ligues de France, touſiours ſous pretexte de grand zelateur de la foy Catholique. Tandis que Henry eſt Proteſtant Philippes maintient qu'il ne peut regner, le fait excommunier; diſpenſer ſes ſujets du ſerment de fidelité; mettre ſon Royaume en proye, pour l'auoir par cette voye auſſi facilement que Ferdinand eut celuy de Nauarre ſur ſon predeceſſeur. Quand il donne eſperance de ſe faire Catholique, il publie que c'eſt vn hypocrite, & qu'ayant eſté Relaps il ne peut iamais regner legitimement; ſecourt ſes ennemis d'argent & d'armes ſuffiſantes pour affoiblir les deux partis, mais non pour ruiner de telle ſorte l'vn, que l'autre ſe peuſt paſſer de luy. Voulant laiſſer ceux qu'il maintenoit, afin qu'ils fuſſent contraints de ſe donner à luy.

Henry de ſa part remonstre à Elizabeth, aux Eſtats vnis, aux Proteſtans d'Allemagne, & aux Suiſſes, quel intereſt ils ont tous à la cauſe; il en reçoit grande aſſiſtance, meſme ſecrettement de Ferdinand grand Duc de Toſcane, Prince de grand ſens, & qui iugeoit que l'acquiſition de la France au Roy d'Eſpagne, eſtoit aſſeruir tous les autres Princes. Mais la Republique de Veniſe fut la ſeule de tous les Eſtats Catholiques, qui ſans marchander le reconnut Roy de France, apres la mort de ſon predeceſſeur: Si bien qu'auec toutes ſes aydes & ſa valeur, il reſiſta du commencement;

puis ayant obtenu diuerses victoires, & ses affaires commençans à prosperer, il fut consideré comme vn grand Prince. De là en auant les peuples lassez de leurs miseres commencerent à se desabuser, & ne donner plus telle croyance qu'ils faisoient à leurs Predicateurs: la Noblesse à considerer le party prosperant: les Gouuerneurs des Villes à asseurer leurs affaires auec le plus fort; & les principaux du party, à se conseruer quelque dignité releuée. Tous ces esbranlemens donnerent sujet aux Liguez de faire vne assemblée d'Estats. Philippes prend l'occasion de telle extremité, pour leur persuader que le seul remede de restablir leurs affaires estoit d'eslire vn Roy, offre sa fille à celuy qu'ils esliroient. Ce fut la pôme de discorde. Le Duc du Mayne, Chef principal, ne la pouuoit pretendre estant marié, ny permettre qu'autre l'eust, afin de ne deuenir de Monsieur, Valet. Le Duc de Guise son nepueu estoit aleché de ce friand morceau. Le Duc de Nemours son oncle, auoit aussi bon appetit que luy. Le Duc de Mercœur pretendoit le Duché de Bretagne luy appartenir de par sa femme. Le fils aisné du Duc de Lorraine, comme chef de la Maison, fut encor mis sur les rangs; tellement que Philippes par ce discord pensoit les attirer à se faire eslire. Sur ces entrefaites Henry se fait Catholique. Ce changement fait declarer quelques-vnes des principales Villes & Gouuerneurs de son party, & les

autres commencerent à traiter, en Cour de Rome. Philippe n'oublie rien, non plus que les principaux Liguez, pour empescher que Henry ne soit reconnu bon Catholique, & s'oppose vn fort longtemps que son Ambassadeur n'y soit receu.

Enfin Clement VIII. (lors Pape) reconnoissant qu'il s'establissoit sans luy, se resolut d'auoir le gré de ce qu'il ne pouuoit empescher, & de la reconnoistre; estant vne maxime de Rome de se gouuerner selon les euenemens, afin de ne perdre ce respect & cette reuerence qu'elle tâche de conseruer par tout, & sans quoy son authorité seroit peu de chose.

Philippe décheu d'vne telle esperance, ne laisse de continuer à assister le residu de Liguez; suscite mesme Emanuël Duc de Sauoye, lors son gendre, d'attaquer la Prouence, afin de le destourner de poursuiure ses pretentions sur le Duché de Milan, à cause du dot de sa femme. Henry voyant cette obstination leue le masque, & declare la guerre à Philippe. Les succez en furent diuers. Neantmoins apres la reprise d'Amiens par Henry, Philippe se voyant sur le bord de sa fosse, son fils ieune, Henry en la vigueur de son âge, se resolut à la paix, qui fut concluë à Veruins, l'an mil cinq cens nonante-sept, en laquelle il rendit tout ce qu'il tenoit de la France, puis mourut.

Il faut considerer maintenant les interests des Princes

Princes enuelopez en cette affaire, quelles fautes ils y commirent, & quels en furent les euenements.

Henry troisiesme, dont l'interest consistoit à ne souffrir diuerses factions dans son Royaume, à conseruer les Princes de son sang puis qu'il n'auoit point d'enfans, & à tenir bas ceux qui s'esleuoient au preiudice de son authorité Royale, fit tout le contraire. Car il fomenta lesdites factions au lieu de les esteindre, & mesme se ioignit à l'vne pour destruire l'autre; fit perpetuelle guerre aux Princes du sang, à la persuasion de ceux qui en vouloient voir l'extinction, pour s'esleuer en leurs places, & authorisa du commandement de ses armes, ceux qui aspiroient à l'vsurpation de son Royaume: Il fit encor pis; car quand il commença à s'en apperceuoir, il voulut y pouruoir par vn remede qui acheua de le perdre; à sçauoir de se ietter dans vne deuotion affetée & extraordinaire, ne bougeant des Cloistres des Moynes; pensant par ce moyen oster au Duc de Guise le credit qu'il s'estoit acquis parmy les Catholiques, qui le tenoient pour leur Chef, Mais il en arriua le contraire, car il se rendit mesprisable à ses peuples, qui le chasserent de sa Ville capitale; reuolterent contre luy toutes les grandes Villes de son Royaume, & le reduisirent en si piteux termes, qu'enfin vn Moyne eut la hardiesse de le tuer, qui fut le fruit de sa negligence & de sa mauuaise conduite.

Henry Duc de Guise succedant à vn pere & à vn Oncle grand personnages, & qui auoient eu és regnes precedents grande part au commandement des armées, en la conduite des affaires, & ne se sentant leur inferieur, ny en courage, ny en vertu, se met en l'esprit le dessein le plus releué, qu'vn homme né suiet d'vn Prince puisse entreprendre; à sçauoir d'vsurper la place de son Roy. L'occasion luy semble tres-fauorable. Il a desia cet auantage de profiter du labeur de son pere: estant chose tres-difficile que la vie d'vn homme puisse faire vne telle mutation. Il rencontre vn Roy sans enfans, & de l'humeur de ceux sous lesquels se peuuent entreprendre tels changemens: il trouue vn Royaume déchiré de factions, & attaqué de la plus dangereuse de toutes les guerres ciuiles, qui estoit pour la diuersité des Religions. Il void les premiers Princes du sang dans la faction la plus foible; Vn Roy d'Espagne prest d'assister tous ceux qui broüillerót la France; Et les Papes interessez de poursuiure par toutes voyes les Protestans. Ces choses ainsi disposées, plein d'esperances il n'oublie rien pour acheminer son dessein. Il estoit bel homme, adroit, courtois, liberal, vaillant, Il employe tous ces dons de nature à s'insinuer parmy les Grands, la Noblesse & les Peuples. Il se monstre zelateur de la Religion Catholique, non hantant les Cloistres, & se promenant parmy les ruës & procession;

mais en persecutant les Protestans, & se montrant leur capital ennemy Il maintient ses intelligences à Rome & en Espagne, tousiours sous le pretexte de la Religion. Il employe les Prescheurs pour le mettre en veneration parmy les peuples; & pour faire declarer le Roy vn fauteur d'Heretiques, vn hypocrite, vn vitieux, & vn faineant. Tellement que par tels moyens il auoit esleué son dessein iusques au dernier eschelon, quand sur le point de l'execution il manqua lourdement à son interest, & à luy-mesme; qui fut en ce qu'apres auoir chassé son Roy de sa Ville capitale, auoir leué les armes contre luy, en auoir fait des manifestes publics, s'estre accordé comme auec son égal, il luy fia sa vie lors qu'il le vouloit faire deposer; son affaire n'estant pas de celles, qu'il soit permis de faillir deux fois.

Henry quatriesme eut deux personnages à ioüer; Car tandis qu'il fut seulement Roy de Nauarre, premier Prince du sang, & protecteur des Protestans de France, son interest fut d'emploier toute son industrie & croyance dedans & dehors le Royaume à conseruer lesdits Protestans, afin qu'ils le conseruassent; à quoy il ne s'espargna pas à empescher que le Duc de Guise ne s'emparast du Royaume auquel il auoit interest comme heritier presomptif de la Couronne; & à se faire connoistre à Henry troisiesme non seulement en qualité

de Chef des Protestans, mais aussi comme premier Prince du sang & de qui l'interest de la cõseruation de sa personne & de son Estat luy estoit aussi precieuse qu'à luy mesme, afin qu'à sa necessité il ne fit aucune difficulté d'auoir recours à luy. Ce qui luy reüssit si bien, qu'apres la mort du Duc de Guise, & la reuolte de son Royaume, il n'eut vn plus confident appuy que de se ietter entre ses bras.

Quand il fut Roy de France, il falut vne grande dexterité à se mesnager auec les Catholiques & les Protestans animez de si longues & sanglantes guerre ciuiles les vns contre les autres. Ceux-cy se glorifioient d'auoir vn Roy de leur Religon: ceux-là ne le pouuoient endurer, & le menaçoient de l'abandonner, s'il ne se faisoit de la leur. Il auoit a maintenir ses anciens amis, & ne perdre les nouueaux. Il promet à ceux-cy de ne reietter vne instruction, & continuë d'exercer sa Religion auec ceux-là; Cependant il se sert des vns & des autres à combattre ses ennemis. Dans les longueurs de cette guerre chacun s'ennuyoit: plusieurs des liguez n'approuuent vn Roy Espagnol: mais ne veulent vn Roy Protestant: Les Catholiques qui seruoient Henry, s'impatientans de le voir continuer en cette Religion, le pressent d'embrasser la leur: & mesme en viennent iusques là, de former vn tiers party contre luy.

Ces considerations le font enfin resoudre de franchir le saut: Et par ce moyen il conserua les

Catholiques qui le suiuoient, en acquit de nouueaux du party des liguez, & ne perdit les Protestans, qu'il sçauoit bien ne pouuoir iamais estre receus de ses ennemis, sans destruire le pretexte de la Religion qui seul les maintenoit. Si bien que ce Prince s'accommodant au temps, & preferant toute autre consideration à son interest, sçeut prendre ses auantages si à propos, que ses affaires luy succederent heureusement.

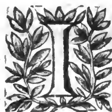
Philippe qui auoit conçeu le dessein de la Monarchie Chrestienne, & qui iugeoit que le principal obstacle qu'il y rencontreroit, seroit la puissance de France, embrasse l'occasion qui s'offre à luy pour la ruiner; se sert dextrement du mauuais gouuernement du Roy, & de l'ambition du Duc de Guise; incite le premier à exterminer les Protestans de son Royaume par quelque voye que ce soit, luy baille son exemple, luy offre son assistance, fait éclater son grand zele à Rome, exhorte le Pape de se ioindre à luy en telle poursuite: De l'autre part, il excite secretement le second à continuer courageusement son dessein, l'assiste d'argent & de conseil: Et par tels artifices il se fait estimer en France le principal apuy de leurs Religions; Diuise le Roy d'auec les Protestans de l'Europe, anthorise le Duc de Guise parmy les Catholiques de France, aigrit les peuples contre les Princes du sang, & esloigne tant qu'il peut du gouuernement du Royaume les

enfans de la maiſon pour y introduire les eſtrangers. Nulle autre conſideration ne le diuertit de ſon profond deſſein; il le tient touſiours caché ſous le voile de Pieté, & de ſon grand zele à la Religion Catholique: Il y trauaille pied à pied ſans s'impatienter par la longueur ny ſe precipiter par aucun accident. Apres la mort du Duc de Guiſe au lieu de ſe relaſcher il ſe roidit. Il aſſiſte d'autant plus vigoureuſement ſon frere & tout le party, qu'il creut en auoir plus beſoin: & meſme iugea qu'il luy ſeroit plus facile d'en profiter auantageuſemẽt que durant la vie dudit Duc, parce que tout le party ayant plus affaire de luy, il le reduiroit plus aiſement à ſa volonté, Si bien qu'il pouſſa les affaires ſi auant, que le Royaume de France ne s'eſt eſchapé de ſes mains que par miracle. Et s'il ſe fuſt voulu contenter de le diſſiper au lieu de ſe l'acquerir tout entier, il en fuſt venu à bout. Et c'eſt la ſeule faute qu'il a commiſe contre ſon intereſt en cette affaire. Car s'il euſt conſideré l'affection que cette nation porte à ſes Roys, l'horreur qu'elle a de la domination Eſpagnole, & ſa legereté naturelle, comme auſſi la reputation de la clemence de Henry IIII. il ne ſe fuſt opiniaſtré a vouloir ſurmonter des choſes impoſſibles, ſe fuſt contenté de partager le Royaume à diuerſes perſonnes: puis ſur les differens qui ont accouſtumé d'arriuer entre les vſurpateurs, il luy euſt eſté beaucoup plus aiſé de s'acquerir par

pieces ce qu'il a voulu emporter tou d'vn coup: En tout cas ce luy eust esté vn assez grand gain de separer ce grand Royaume, qui estant vny s'oppose à luy en tous les lieux où l'Espagne se veut accroistre.



# DISCOVRS SVR LA GVERRE DE SAVOYE.



IL sembloit que la Paix de Veruins eust restably à la Chrestienté vne tranquilité solide, & que ces deux grandes Puissances de France & d'Espagne, lassées de se trauailler l'vne l'autre, fussent bien aises de gouster le repos. Mais comme c'est l'ordinaire qu'en toutes les Paix qui se font entre les Princes & Estats souuerains, on laisse indecises les pretentions dont on ne se peut accorder: Aussi en cette-cy la restitution du Marquisat de Saluces fut remise en vne autre saison; tellement que Henry, apres auoir employé quelques années à remettre en bon ordre les affaires de son Royaume, se resolut d'auoir raison du Duc de Sauoye, sur l'inuasion dudit Marquisat, si bien qu'il

se fist entendre clairement d'en vouloir la restitution. Cette piece, quoy que petite, est tres importante ; c'est la porte d'Italie, par où les François peuuent passer pour l'attaquer ou la secourir. Ceux qui craignoient leur puissance, auoient raison de s'opposer au dessein de Henry ; mais ceux qui en apprehendoient quelque autre le fauorisoient. Ainsi les interests d'Italie estoient partagez. Emanuël Duc de Sauoye, comme le plus interessé de tous en l'affaire, met toute pierre en œuure pour diuertir cet orage, sollicite le Roy d'Espagne de ne le point abandonner, & gaigne le Cardinal Aldobrandin pour auoir le Pape fauorable, qui estoit son oncle: mais se fiât sur toutes choses en sa dexterité & adresse, il se resolut d'aller en France, afin que sous ce pretexte de traiter cette affaire, il gagnast quelques vns des principaux Ministres de Henry, ou excitast brouillerie dans son Royaume ; en quoy il fit de grandes despences & vsa de tels artifices, qu'il s'en falut peu qu'il n'en vint à bout. Neantmoins s'estant trop fié sur vne chose incertaine, & ayant trop negligé les moyens de sa vraye défiance, il se trouua si surpris, qu'en trois mois il fut despouillé de toute la Bresse & la Sauoye. Ce rude commencement le resueilla. Il continua ses pratiques dans la France, il haste le secours d'Espagne, & recherche l'intercession du Pape pour faire la paix, lequel à cet effet enuoye le Cardinal Aldobrandin vers Henry pour

la traiter. Cependant chacun se prepare, les vns pour attaquer le Piedmont, les autres pour le deffendre: mais l'entremise de la Paix fut la plus forte. Car elle fut concluë l'an 1600. en laquelle la Sauoye fut renduë au Duc, & la Bresse demeura à Henry pour eschange du Marquisat de Saluces.

Ce qui fit commettre cette erreur à Henry contre son interest, fut le desir de gouster le repos, estant vne chose certaine que l'homme se flatte ordinairement en ce à quoy son imagination le porte. Ce Prince aymoit naturellement ses plaisirs; & la necessité de ses affaires l'auoit tousiours porté dans les trauaux: tellement que se voyant paisible dans son Royaume, & croyant auoir satisfait à son honneur, il ayma mieux prendre vne recompense dudit Marquisat, que de s'embarquer en vne guerre de longue haleine.

Cette Paix toucha si fort au cœur de Ferdinand, grand Duc de Toscane, pour le preiudice qu'elle portoit à la liberté des Princes d'Italie, qu'il s'offrit de la rompre, moyennant 200000. escus que luy & la Republique de Venise fourniroient au Cardinal Aldobradrin. Mais Henry n'y voulut point entendre.

En cette affaire & en sa suitte deux choses sont remarquables, la perte que la France a fait par le delaissement du Marquisat de Saluces, & l'auantage qu'on reçoit de s'acquerir les Nepueux du Pape.

Par la premiere le François a perdu tout credit ès affaires d'Italie, & l'Espagnol en est demeuré Monsieur, n'ayant plus de contredisant. Et par la deuxiesme, comme c'est chose reconnuë que l'approbation du Pape dans le party Catholique est de grande consideration, aussi est-il certain que pour l'acquerir il faut gaigner ses nepueux: Ce qui ne se peut obtenir que par des auantages reels & prompts. Car l'establissement de leur maison estant fondée sur la vie de leur Oncle qui est d'ordinaire vieil, ils ne veulent consumer le temps en vain, tellement que celuy qui plus promptement les gratifie, est celuy qui les emporte de son party.

D'où ie conclus, que le vray interest de l'Espagnol est d'empescher l'entrée des François en Italie, afin de n'y auoir aucun contrecarre.

Que le vray interest du François est d'y auoir vne porte ouuerte, afin d'y conseruer sa reputation & y partager les affaires auec l'Espagnol.

Et le vray interest des Italiens est bien de chasser tous les estrangers d'Italie; mais ne le pouuant faire c'est de conseruer leur liberté par le contrepoids de ces deux Puissances, de France & d'Espagne.



# TROISIESME

## DICOVRS SVR LE DIFFEREND suruenu entre le Pape Paul V. & la Republique de Venise, l'an 1605.

DEPVIS que le S. Siege de Rome s'est veu eleué à ce haut point de Maiesté que nous le voyons auiourd'huy il est certain qu'il a eu des desseins proportionnez à sa grandeur, qui ont tantost plus, tantost moins éclaté, selon le naturel de ceux qui se sont trouuez seans au Pontificat. Car les Papes doüez de la prudence necessaire, pour soustenir le poids d'vne telle grandeur, ont bien tousiours tasché de faire quelque progrez pour s'acheminer vers ce but; mais neantmoins ils ont si accortement dissimulé leur entreprise, que de là il n'est arriué aucun scandale à la Crestienté, ny aucun déshonneur à l'Eglise. Les autres poussez d'vn zele inconsideré, ou enflammez du desir de se signaler à la posterité, ou emportez par la violence de leurs passions, en sont venus si auant, que de descouurir ce mystere de Hierarchie Romaine, qui par toute raison de pru-

dence & de sage gouuernement ne deuoit estre iamais reuelé qu'apres estre accomply.

Du nombre de ces derniers a esté Paul V. qui des le commencement de son Pontificat, blasmant la moderation de ses predecesseurs, se resolut de prendre vne voye contraire, & de faire durant sa vie, & hors de temps, ce qui ne peut estre terminé par plusieurs siecles, & par vne longue suitte de fauorables conionctures.

Mais parce que nos pretentions demeurent mortes, quand elles ont vn obiet auquel elles ne peuuent atteindre, Paul considerant qu'il n'auroit pas si bon marché des grands Roys, comme des Republiques, qui pour n'estre gouuernées que par personnes priuées semblent auoir moins de puissance, parce qu'elles ont moins d'esclat, il se resolut pour cet effet de commencer par elles. Il querella premierement celles de Lucques, & Gennes, & les fit obeyr, ou en triomphant de leur foiblesse, ou en interessant dans le differend des personnes particulieres, qui auoiét receu ou esperoiét receuoir de l'auancement de la Cour de Rome. Mais ne se contentant pas de cela, il voulut attaquer celle de Venise, de laquelle le S. Siege de Rome tesmoigne depuis quelque temps n'auoir pas la satisfaction qu'il en pretend pour deux principales raisons ; La premiere, parce qu'elle exclud tous les Ecclesiastiques de la participation de son gouuer-

nement ; La seconde, qu'elle ne donne aucune pension à la Cour de Rome.

Le Pape estoit attentif à trouuer vn suiet plausible pour faire sentir les effets de son indignation à cette Republique, quand en l'an 1605. l'occasion se presenta telle qu'il auoit desiré.

Vn Abbé & vn Chanoine apres plusieurs scandales commis, furent accusez de crimes atroces, & conduits à Venise où ils furent emprisonnez.

Presque en ce mesme temps là la Republique renouuella deux anciennes Loix, pour les faire obseruer en tous les lieux de sa domination ; l'vne pour empescher qu'on ne peust aliener aucun bien seculier aux Ecclesiastiques ; l'autre, par laquelle il fut deffendu de bastir aucune Eglise sans la permission du Senat.

Paul s'en offensa, & dit qu'il ne pouuoit souffrir que les Ecclesiastiques fussent iugez par la Iustice seculiere, pour quelque crime que ce fust ; & qu'à luy seul appartenoit de les condamner ou absoudre, selon que bon luy sembleroit. Quant aux deux Loix, il dit qu'elles ne pouuoient subsister, estans contraires aux Conciles & aux Constitutions Imperiales.

Les Venitiens apres auoir meurement deliberé sur cette matiere, & pesé d'vn costé l'indignation du Pape, & de l'autre la liberté publique, respondirent qu'ils ne pouuoient rendre les Ecclesiasti-

ques iustement emprisonnez, ny abolir les Loix iustement establies, sans preiudicier à la liberté que Dieu leur a donnée, & qu'ils ont conseruée depuis tant de siecles par le sang de leurs predecesseurs. Que leur Estat ayant prosperé par telles Loix, il leur sembloit ne les pouuoir changer sans encourir vne marque eternelle d'infamie à la posterité.

Le Pape s'aheurte de plus en plus & prend vne ferme resolution de se faire obeïr. Les Venitiens taschent par toute sorte de moyens d'accommoder cette affaire à l'amiable: Ils alleguent leurs raisons auec des soumissions inaccoustumées, enuoyent à Rome vn Ambassadeur extraordinaire, pour oster au Pape par cette demonstration de reuerence, l'opinion, qu'il auoit conceuë qu'on le mesprisast, & pour luy donner aussi par là vn honneste pretexte de se retirer du precipice où il s'estoit ietté: estant chose certaine, que tel souuent fait le fasché, qui voudroit bien estre appaisé. Ils reçoiuent les Brefs du Pape, qui estoient autant de fulminations contre eux, auec tout honneur & respect. Ils remonstrent auec humilité le desir qu'ils auoient de contenter le Pape si cela se pouuoit, sans faire tort à l'interest commun de tous les Princes, & aux loix fondamentales de leur gouuernement, qui les oblige à prendre connoissance des bastimens qui se font dans leurs villes, afin que delà il n'arriue rien de dommageable à la seureté publique: Que pour l'al-

lienation des biens Ecclesiastiques, ils ne le peuuent permettre sans ruiner tout à fait les forces de leur Estat.

Quant à ne chastier point les gens d'Eglise, outre que c'est deroger à leur Souueraineté, & à la puissance qu'ils tiennent immediatement de Dieu, c'est introduire dans l'Estat des exemples de dangereuse consequence.

Le Pape respond, qu'il ne se soucie point que leur loix soient vieilles ou nouuelles, & que c'est à luy de les changer selon sa volonté ; Qu'il ne veut point de negotiation, mais vne obeissance aueugle.

Cependant il se porte à vouloir declarer nulle l'election du Prince de Venise, parce qu'elle auoit esté faite dans le commencement de ce different; & tandis qu'il procede comme cela, le Prince de Venise luy donne part de son election auec l'accoustumée reuerence.

Les Venitiens pour faire connoistre la Iustice de leur cause, font consulter cette affaire par personnages versez en telles matieres, & en demandent l'aduis des plus celebres Docteurs de l'Europe. Ils rendent conte du poinct de la Controuerse à tous les Roys & Princes leurs alliez; & afin qu'il apparoisse mesme à la posterité de leur droit, ils font rendre au Pape leur responce, afin que si le different s'appaisoit, tout le monde sceust qu'ils s'estoient iustifiez.

Il est mesme à remarquer qu'ils ne r'appellerent iamais leur Ambassadeur, qu'apres que le Pape eut retiré son Nonce. Car bien que l'extraordinaire se retirast, pour tesmoigner quelque ressentiment apres tant de dégousts receus, l'ordinaire demeura neantmoins, pour monstrer qu'ils auroient tousiours vne oreille ouuerte à l'accommodement. Finalement quand ils ne peuuent plus differer la rupture, ils prennent resolution de deffendre leur liberté, auec vn tel consentement, qu'il n'y eut pas vne voix contraire dans le Senat. Ostant par là l'esperance que le Pape auoit de les desvnir, suiuant ce qui luy auoit esté promis par les Iesuistes.

Le Pape prit tout vn autre biais: car il ne se soucia point qu'on creust s'il estoit bien ou mal fondé. Ne donna part de cét affaire que fort tard aux autres Princes; mesme ne demanda l'aduis des Cardinaux que par forme.

Voila ce qui se passa deuant la rupture entre le Pape & les Venitiens: enquoy les Venitiens suiuirent exactement ce qui estoit de leur interest. Car leur Republique estant plustost fondée dans la paix que dans la guerre: & estant plus considerable par le conseil que par les armes, ils doiuent tousiours par dexterité euiter toute sorte de rupture.

Durant la rupture les Venitiens se surmonterent eux-mesmes, ayans donné en cette affaire vn exemple de parfaite conduite à la posterité. Ils tesmoignerent

gnerent autát de fermeté & de courage à se ressentir du tort qu'ils pretendoient leur estre fait, qu'ils auoient montré de soumission pour l'empescher : firent entendre pour toute response à ceux qui leur parlerent d'accommodement, qu'ils falloit appliquer le remede à la partie d'où vient le mal ; Que le Pape auoit receu vn déplaisir volontaire, auquel le remede estoit vne volontaire repentance. Auec cela neantmoins ils ne reietterent aucune proposition, mais bien demeurerent ils fermes sur ce point qu'ils ont fait ce qu'ils ont deu. Que le Pape en retirant son Nonce a fermé le chemin à l'accommodement, que c'est à luy d'accommoder ce qu'il a gasté, & que quand il aura leué les censures pretenduës, ils ne se monstreront pas esloignez de la paix. Mais ce qu'il y eut de plus considerable, fut qu'ils ne s'esmeurent point pour cette tempeste, pourvoyans auec tant de prudence au dedans & au dehors de leur Estat, à tout ce qui estoit necessaire pour soustenir vn tel choc, qu'on ne s'y apperceut d'aucun changement. Les peuples demeurent dans l'obeissance; les Villes de leur domination leur offrent leurs forces & leurs moyens ; les Religieux sans contrainte obeissent; il n'est pas respandu vne goutte de sang.

Le Pape au lieu de monstrer de la fermeté en sa resolution, se ralentit aussitost qu'il eut apporté son indignation pour l'interdit, se laissant entendre

sous main, qu'il presteroit l'oreille à quelque accommodement, pourueu qu'il y peût sauuer sa reputation. Mais voyant la fermeté inflexible des Venitiens il se resolut d'auoir recours à la force, & d'interesser en icelle les Princes Catholiques.

La France n'eut autre but en cét affaire, que d'auoir la gloire de decider vne si importante question entre deux Princes si considerables en la Chrestienté. Pour cet effet elle ne monstra aucune partialité. Bien est vray que Villeroy, pour l'ambition qu'il auoit de s'esleuer au Cardinalat, pencha du commencement du costé du Pape, se seruant en cela du ministere de son fils lors Ambassadeur à Rome; mais se voyant frustré de son esperance, il retourna au temperament que doit tenir vn vray mediateur. C'est ainsi que souuent l'interest particulier preiudicie au public. Bien-heureux les Estats, dans lesquels ceux qui sont assis au gouuernement ont le courage si haut qu'ils ne visent à autre grandeur, qu'à celle qui est inseparablement conjointe auec la gloire du Prince auquel ils seruent.

Les Espagnols iugent deuoir fomenter la discorde entre les deux partis, estimans qu'il estoit en leur puissance d'empescher la guerre, si leur vtilité le requeroit, ou s'en seruir à leur auantage. C'est pourquoy ils laisserent l'affaire aller son cours, sans rien commander à leur Ambassadeur qui estoit à Rome; lequel dextrement entretenoit le Pape en

son opinion, afin d'obtenir par cette voye vn Cardinalat pour son pere.

L'Empereur se porta mediateur. Le Roy de Pologne fauorisa la Republique; Les Princes d'Allemagne ne s'en meslerent point.

Le Roy d'Angleterre se reiouïssoit de voir cette affaire s'eschauffer de iour en iour. Il promettoit à la Republique de Venise toute assistance; & aussi par toute raison estoit-il obligé d'en vser de la sorte. Car il croyoit que cela resueilleroit les autres Princes Catholiques qui se trouueroient interessez à conseruer leurs loix, & que ce seroit vne occasion pour parler d'vn Concile qui peût mettre fin à tant de controuerses.

Les Estats des Prouinces vnies offrent aux Venitiens secours d'armes & de viures.

Les Princes d'Italie, depuis qu'ils eurent veu que le Pape estoit demeuré confus, & flottant en soy-mesme, comme s'il se fust manifestement repenty, se monstrerent tous neutres en cette affaire, suiuant ce qui estoit de leur vray interest.

Le Duc de Sauoye seul se laissa emporter par sa passion. Car ayant la Republique escrit à ses enfans auec tiltre d'Excellence, ainsi qu'elle auoit accoustumé, luy par despit fit Chappelle, sans y admettre l'Ambassadeur de Venise, & ce à l'instance du Nonce residant aupres de luy. Ce n'est pas en cette affaire seulement que ce Prince s'est gouuerné

plustost par caprice que par la vraye maxime de son interest.

La France continuoit à procurer l'accommodement, sans tesmoigner passion ny pour l'vn, ny pour l'autre party, suiuant en cela sa vraye maxime. Pource qu'entre deux Princes si pacifiques estant difficile de voir vne guerre formée; elle ne pouuoit retirer autre auantage de ce different, que la reputation de l'auoir accommodé.

Les Espagnols s'apperceuans de cela commencerent à changer de batterie, & à desirer d'auoir part à la paix, puis qu'ils n'en pouuoient auoir à la guerre; Ils iugeoient bien le Pape disposé de se ietter entre leurs bras, & d'en passer par où ils voudroient, pour ce qui regardoit l'accommodement; mais ils voyoient aussi les Venitiens si fermes en leur resolution, qu'ils n'esperoient point de les flechir. C'est pourquoy ils tascherent de les broüiller auec le Turc, afin qu'ils fussent contraints d'auoir recours à eux; & que par ainsi ils eussent le pouuoir de porter le Senat à accepter telles conditions du Pape qu'il leur eust pleu. Mais tant s'en faut que ce qu'ils tenterent par le moyen du Turc leur reüssist, que la Republique au contraire en tira auantage. Car le Marquis de Saincte-Croix ayant saccagé Duras, & croyant que les Turcs pour s'en venger se tourneroient contre la Republique, comme plus voisine, ou pour le moins entreroient dans le Gol-

se; Il arriua que le Turc s'apperceuant des ruses Espagnoles, commanda au Capitaine General de son armée nauale, de secourir les Venitiens contre le Pape & les Espagnols. Mais la Republique ne iugeant point à propos de se preualoir d'vn tel secours, de peur que le remede ne fust pire que le mal mesme, détourna ce coup si dextrement, que le Grand Seigneur n'en eut aucun dégoust; faisant neantmoins comprendre au Pape, qu'en cas qu'elle fust pressée elle sçauroit bien où recourir.

Les Espagnols hors du temps, offrent vne armée toute entiere au Pape. Quelques vns croyent, que c'estoit mettre par là les Venitiens à la raison, & ce n'estoit rien moins. Car tout ce que les Espagnols faisoient en ce temps-là pour le Pape, ne procedoit que de ce que le Duc de Lerme se trouuoit chatoüillé de vaine gloire que le Pape luy donnoit dans ses brefs, où il le traitoit d'Excellence.

Finalement on s'apperceut en Espagne que cette affaire se termineroit par accommodement, & que la France estoit pour en auoir toute la gloire; c'est ce qui luy fit penser d'enuoyer des Ambassadeurs extraordinaires de part & d'autre; mais il n'estoit plus temps. Car la negociation estoit si auancée par les François, qu'on ne pouuoit plus la tirer de leurs mains. De sorte que quoy que fissent les Espagnols pour trauerser l'accommodemét, l'honneur en demeura tout entier à Henry, qui termina

l'affaire par la dexterité & prudence du Cardinal de Ioyeuse, & du Sieur de Frenes-Canaye, Ambassadeur ordinaire à Venise. Les prisonniers furent mis entre les mains de l'Ambassadeur; Les loix de la Republique demeurerent sans estre alterées; & le Pape fut contraint de leuer l'interdit sans aucune marque de submission du costé de ladite Republique.

C'a esté vne guerre de negociation de laquelle les Venitiens ont emporté la victoire toute entiere: aussi faut-il confesser, que c'estoit les prendre par la partie où ils sont les plus forts.

Ils suiuirent en cela toutes les maximes de leur vray interest. Le Pape fit tout le rebours. L'Espagne s'amusa apres des chimeres: Et la France eut le but qu'elle deuoit auoir; C'est pourquoy aussi elle en a eu la gloire.



# QVATRIESME DISCOVRS DE LA TREFVE des Païs-bas auec le Roy d'Espagne.



LA trefue des Pays-bas auec le Roy d'Espagne, est vne pierre de touche de l'excellence des Espagnols en matiere de negociation.

Le Roy d'Espagne voyant que depuis quarante ans la guerre auoit accreu & enrichy cét Estat-là, au lieu de l'abatre, & que ce seroit à la grande diminution de sa reputation, s'il traitoit de paix auec ceux que iusques alors il auoit traitez de Rebelles; se resolut de faire vn grand effort pour entrer dans le pays, & leur faire sentir iusques dans leurs entrailles l'incommodité de la guerre. A quoy il employa les deux dernieres compagnies, sous le commandement du Marquis Spinola, l'vn des plus renommez Capitaines du siecle; lequel auec de puissantes armées s'efforça d'entrer la premiere année dans la Frise, & la seconde dans la Hollande: Neantmoins Maurice Prince d'Orange (Capitaine auquel on doit le restablissement de l'ancienne discipline) quoy que bien inferieur

aux forces de Spinola, se preualut si bien de la situation de son pays, qu'il rendit vains ses efforts. Ce qui ayant osté au Roy d'Espagne toute esperance de pouuoir vaincre par la force, se resolut en fin de tenter vn accommodement aux despens mesme de sa reputation; mais ce fut afin d'asseurer le trafic des Indes, où ils l'incommodoient; de les diuiser dans le repos; & de porter ses armes plus vtilement contre des peuples moins aguerris & plus faciles à subiuguer, s'asseurant bien que le succés de quelque bonne affaire, luy recouureroit cette reputation qu'il hazardoit lors, & dont il a tousiours esté ialoux. Vn Moine en fit la premiere ouuerture à vn Marchand Hollandois. L'esperance donnée aux Estats qu'en l'accord le Roy d'Espagne les reconnoistroit pour Estats libres, les fit escouter, dont s'ensuiuit vne suspension d'armes pour en traiter à plein fonds.

Cette surseance reueilla les Princes voisins & interessez. Henry estoit combatu en son esprit du vray interest de son Estat, qu'il reconnoissoit tres-bien, & de ses passions particulieres. Les Estats en sa necessité (à cause de leur interest) l'auoient secouru, luy en sa prosperité pour la mesme raison les assistoit puissamment. Il desiroit bien faire continuer la guerre, pourueu qu'il n'augmentast point son assistance. Eux s'offroient de la continuer, à condition qu'il redoublast l'argent qu'il leur bailloit

loit annuellement. Le desir du mesnage luy fit biaiser & non abandonner tout à fait le vray interest, se flattant de l'auantage que celuy seroit d'oster de son voisinage de si bonnes armes qu'vne paix ou vne longue tresue dissiperoit, & l'honneur qu'il acquerroit d'auoir fait declarer ce pays libre; tellement qu'il tourna ses pensées à se rendre l'arbitre de cette negociation, & de la faire reüssir à l'auantage des Pays-bas.

Iacques premier, Roy d'Angleterre, l'humeur pacifique duquel ne luy permettoit non plus de suiure le vray interest de son Royaume, qui estoit de maintenir la guerre en ce païs là, pour consumer les forces d'Espagne & l'empescher d'entreprendre sur luy, se contente d'auoir part à la negociation par ses Ambassadeurs. Plusieurs Princes Protestans d'Allemagne, qui iugoient bien que les armes d'Espagne n'estans plus occupées là pourroient tomber sur eux, enuoyent aussi leurs Ambassadeurs, afin de destourner cet accord, ou de procurer la protection de ceux qui s'en entremettoient. Maurice, dont l'interest particulier estoit ioint auec le vray interest des Estats, s'opposoit entierement à l'accord. Barnaueld le plus puissant dans les affaires d'Estat du pays, voyant que dans le repos son credit croistroit plus que dans les armes; veut accommoder les interests de l'Estat aux siens. Voila le tableau au vray des humeurs de ceux qui s'entremirent de cette affaire.

Mais pour mieux prendre le vray interest des Estats, il faut remonter plus haut & venir à la source. Guillaume de Nassau Prince d'Orange, qui le seul en ce siecle a eu l'honneur de fonder vn Estat, sans que ces disgraces receuës, ny les efforts de Philippe le plus puissât & habile Prince de son temps, l'en ayent pû empescher, a esté côtraint d'en assembler les pieces pour en composer le corps, auec telle condition que chaque Prouince & ville a desiré: Car ayant rencontré des peuples qui en tous siecles ont affecté plus leur liberté que leurs propres vies, il n'a pû changer les conditions ausquelles ils se ioignoient à luy. Ce qui a causé en cet Estat autant de Republiques que de villes, entre lesquelles en vne resolution generale la pluralité de voix n'a point de lieu: pource que si vne ville ne l'approuue, elle n'est pas obligée de la suiure. Tellement qu'il a plustost songé à les flater en leur liberté, pour leur oster tout à fait l'enuie de s'accommoder auec Philippe, que de leur proposer de bonnes loix pour se maintenir durant la paix. Maurice son fils, esleué dés son enfance dans les armes, a songé principalement à l'establissement de la discipline militaire, comme la seule necessaire, alors pour maintenir l'Estat. En quoy il a surpassé tous les Capitaines de son temps, si bien que cet Estat se trouuant tres-bien estably pour subsister à la guerre, & tres-mal pour se maintenir dans la paix, il est euident, que son vray in-

terest, est de continuer la guerre.

Suiuant donc l'interest de chaque Prince leurs Ambassadeurs assemblez à la Haye trauaillent. Les Espagnols font vne grande difficulté de ratifier la declaration des Archiducs, qui reconnoissoient les Estats libres & souuerains, afin de la faire mieux gouster, & qu'en se relaschans ils obtinssent d'eux des conditions qui leur fussent ruineuses: Comme la concession de la liberté de conscienc aux Catholiques afin de les diuiser; la priuation du trafic des Indes pour mutiner les Marchands, corps tres considerable parmy eux; & le change de quelques places tres-auantageuses au Roy d'Espagne, & tres-preiudiciables ausdits Estats.

Maurice crioit haut contre telles conditions: Bernaueld n'osoit les fauoriser; La France & l'Angleterre s'aperçeuans du venin caché là dessous, ne les pouuoiét digerer. Tellement que tout Traité de paix estant rompu, on renoüa celuy d'vne trefue pour longues années: Maurice fait ses efforts pour l'empescher; Bernaueld maintenu par la France & l'Angleterre fait resoudre qu'on y entendroit. On trauaille de Nouueau. Les Espagnols voyans ne pouuoir surmonter les conditions qu'ils desiroient, & iugeans le repos leur estre du tout necessaire, en fin se relascherent, moyennant que l'article qui declare les Estats libres, & celuy du trafic des Indes fussent couchez si obscurement qu'ils y peussent

sauuer leur reputation, & selon les occasions les interpreter à leur auantage.

De l'autre part les François, pour induire les Estats à conclure font ligue auec eux, en laquelle ils s'obligent de leur soldoyer dix mille hommes, notamment pour faire obseruer la tresue en cas de contrauention ; dont les Espagnols se plaignans, on leur respond, que ce que l'on en fait est pour leur bien, & que sans cela on ne pouuoit rien obtenir. Maurice de son costé acquiesce à ce qu'il ne peut empescher, moyennant que pour la seureté de l'Estat l'armée soit maintenuë. Henry approuue cette condition, contribuë l'entretien de 4000. hommes de pied François, & 200. Cheuaux. Tellement que la tresue fut concluë pour douze ans; les Estats reconnus libres & souuerains, & leurs Ambassadeurs receus en cette qualité par les Princes. Ainsi finit cette negociation qui dura deux ans, où chacun s'efforça de se tromper l'vn l'autre, puis de se flatter soy-mesme, se persuadant d'auoir obtenu ce qu'il auoit desiré. En effet Henry auoit la principale gloire de cette affaire, & les Estats par son moyen le principal profit. Mais luy mort, & Loüys sur le trosne en l'âge de neuf ans, toutes choses changerent tout aussi-tost de face en France. Car Marie auoit obtenu la Regence, & voulant affermir son authorité contre les Princes du Sang & Grands du Royaume, procura la des-

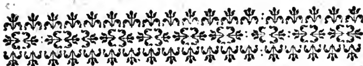
vnion parmy eux, & se ietta entre les bras de Rome & d'Espagne, croyant auoir besoin pour lors de la premiere Puissance, & en tout temps de l'autre; si bien que durant son gouuernement, les vrais interests de France estans abandonnez on en prit le contre pied.

Les Espagnols ne perdirent vne si belle occasion, sur tout au Pays-bas en l'affaire des Armeniens, laquelle Bernaueld se voyant soustenu de la France par pratiques d'Espagne, entreprit de maintenir contre le Prince d'Orange: tellement, que d'vne dispute de Religon il s'en forma vne affaire d'Estat, si pernicieuse qu'elle pensa ruiner cette Republique. Ce fut icy où l'Espagnol desploya toutes ses ruses, pour faire agir Marie en ce Pays-là suiuant ses interests, luy persuada que sa des-vnion luy estoit auantageuse pour maintenir son authorité, afin qu'il ne peut assister les Princes du Sang mescontens d'elle, ny mesme les Protestans de France qui pourroient se ioindre ausdits Princes; fait ioüer la bigotterie, qui est vne mauuaise conseillere à qui s'en coiffe; tellement que les Ambassadeurs de France, sous pretexte de zele à la Religion, se trouuent solliciteurs des affaires d'Espagne en Hollande, fauorisent la cause de Bernaueld fomentent la diuision dans l'Estat, le portent sur le bord de son precipice, & sans la patience & la fermeté de courage de Maurice assisté des gens de

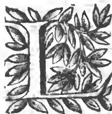
guerre, cette Republique couroit fortune de ſe voir auſſitoſt eſteinte que née.

Par ce que deſſus & par la ſuitte des affaires on peut iuger que les vrais intereſts de l'Eſtat des Prouinces vnies, ſoit de maintenir la guerre contre l'Eſpagne, ſans quoy il ſe ruineroit de ſoy-meſme: Ceux de France & d'Angleterre de l'aſſiſter, pour donner cet os à ronger à l'Eſpagne: Ceux des Princes d'Allemagne à l'y fomenter, afin que le faix ne tombe ſur eux & ne les accable: Ceux d'Eſpagne; de tenir tous les autres en broüillerie entr'eux, ou les vns contre les autres, afin qu'ils ne s'accordent tous contre luy: car ſoudain que les vns & les autres ont abandonné ces maximes, leurs affaires ſont deſcheües.





# CINQVIESME DISCOVRS SVR L'AFfaire de la succession de Cleues & Iulliers.



'Allemagne depuis Charles cinquiesme vescut heureuse, tandis qu'elle se trouua dans son vray interest, & que l'Empereur s'est tenu dans les bornes des loix de l'Empire, lesquels balançant sa puissance auec celle des Princes & Republiques d'Allemagne, empeschoiét que l'vne n'empietast sur l'autre.

Les premiers qui ont delaissé cet interest, ont esté les Princes Electeurs, qui ont continué la dignité de l'Empire sans interruption à plusieurs d'vne mesme famille, lesquels par succession de temps l'ont esleuée au preiudice des loix de l'Empire; ce qui principalement est arriué à celle d'Austriche, sur tout depuis que leur maison & celle d'Espagne n'a esté qu'vne mesme chose. Car se voyant affermie en vne si haute dignité, & soustenuë par vne telle puissance, elle a voulu s'y perpe-

tuer, & pour n'y vouloir eſtre choquée à l'auenir, elle a taſché d'abaiſſer ceux qui auoient droit legitime d'en interrompre le cours, & s'eſleuer par l'abolition des loix de l'Empire, & l'vſurpation des principaux Eſtats & Villes d'iceluy.

La premiere occaſion eſclatante & qui a fait paroiſtre en nos iours ce deſſein, a eſté ſur la ſucceſſion de Cleues & de Iulliers, auenuë au commencement de Mars l'an 1609. par la mort de Iean Guillaume, qui n'ayant aucuns enfans laiſſa ce bel heritage à quatre ſœurs mariées à l'Electeur de Brandebourg, au Duc de Neubourg, au Duc de Deux-ponts, & au Marquis de Turgavv. Le premier pretendoit la ſucceſſion entiere comme indiuiſible, ayant eſpouſé l'aiſnée. Le ſecond la meſme choſe, pource que la premiere eſtoit morte auant le frere, & ſa femme l'aiſnée des ſœurs viuantes. Les deux autres, qu'elle deuoit eſtre partagée eſgalement aux quatre ſœurs. Outre cela, l'Electeur de Saxe réueille vne vieille pretention, comme auſſi le Duc de Neuers la ſienne. Brandebourg & Neubourg entrent en poſſeſſion; l'Empereur s'en offence, pretendant que tout l'heritage doit eſtre ſequeſtré entre ſes mains, & chacun ſubir ſon iugement; y enuoye Leopold Prince de ſa Maiſon, qui ſe ſaiſit de Iulliers la principale fortereſſe du pays.

Les Princes poſſedans voyans vn tel obſtacle, iugerent bien que ce ſequeſtre tendoit à vne vſurpation;

pation ; & ne se sentans d'eux mesmes assez puissans pour y resister, veu le voisinage de Flandre, & des meilleures forces d'Espagne, qui en vne occasion si auantageuse pour la Maison d'Austriche ne manqueroit d'assister son parent, ont recours à ceux qui auoient le principal interest à empescher l'accroissement de ladite Maison ; rallient à leur deffence la France, l'Angleterre & les Pays-bas, auec la plus-part des Protestans d'Allemagne, qui firent vn armement si puissant pour recouurer Iulliers, occupé par ledit Léopold, que nonobstant la mort inopinée de Henry interuenuë auant l'execution, le dessein ne laissa de s'acheuer heureusement, sans que l'Espagne s'y osast opposer.

Voicy donc en cette affaire les vrais interests d'vn chacun. Celuy de l'Empereur, de se seruir de l'occasion pour s'emparer d'vn tel Estat en Allemagne. Celuy du Roy d'Espagne, de l'y assister, tant pour le principal but, qui est l'accroissement de toute la Maison, que pour le voisinage dudit Estat auec la Flandre. Celuy des vrais successeurs, de conseruer le leur. Ceux des Princes d'Allemagne, de ne laisser fortifier la puissance qui leur est suspecte par leur affoiblissement. Et ceux de la France, Angleterre, & Hollande, de ne permettre l'accroissement de toute la Maison d'Austriche. Iusques icy chacun auoit ioüé le droit de son ieu: mais Marie pour appuyer les interests d'Espagne qui luy pro-

mettoit de maintenir les siens iusques au bout; abandonne ceux de France, & le fauorise à broüiller de nouueau cette succession.

L'occasion luy fut ouuerte par vne imprudence des Princes possedans, qui donna matiere au Roy d'Espagne de retenter l'affaire. Les enfans de Brandebourg & de Neubourg gouuernoient ce bel Estat ensemble; les forteresses estoiét gardées par garnisons égales; il habitoient en mesme Palais, & traitoient leurs affaires d'vne commune main. Ce qui ne dura gueres, estant difficile qu'vn Estat se puisse gouuerner long-temps de la sorte sans diuision, sur tout entre deux Princes de diuerse maison, où il y a quelque diuersité en leur Religion. Ils commencerent à entrer en vne jalousie l'vn de l'autre: leurs amis communs & interessez en leur subsistance s'en apperceuans, & craignans que leur mes-intelligence ne s'accreust, leur persuaderent de s'allier ensemble pour mieux fomenter leur amitié: Neubourg s'y accommode, va trouuer l'Electeur de Brandebourg, & luy demande sa fille en mariage: mais comme les meilleures viandes estans corrompuës se conuertissent en vn plus grand venin, aussi dans le plus salutaire conseil donné à ces Princes pour affermir leur amitié, se trouua le suiet d'vne haine implacable, qui a causé la ruine des deux en ladite succession. Car tandis qu'ils estoient dans les desbauches de leurs festins, l'Electeur sur quelques

discours qui ne luy pleurent pas dans sa propre maison, & à sa table, offensa Neubourg, iusques à luy donner vn soufflet, dont encor depuis il ne luy voulut faire aucune satisfaction conuenable. Tellement qu'au lieu d'vne femme il remporta vne offense si graueé dans le cœur, qu'il n'admit plus autre conseil que celuy de la vengeance. Cét esprit ainsi vlceré estant de retour au pays dé Cleues, il fut facile aux Espagnols de se l'acquerir. Ils luy moyennerent son mariage auec la sœur du Duc de Bauieres, luy persuaderent de se faire Catholique, pour auoir fauorable toute la Ligue Catholique d'Allemagne, le prennent en protection & luy donnent pension.

Les Estats vnis voyans combien ce changement leur estoit preiudiciable, appuyerent Brandebourg. Ces Princes des soupçons en viennent aux attétats: Neubourg se saisit de Dusseldorp: Brandebourg de Iulliers, dont le Roy d'Espagne prend pretexte de s'emouuoir, & arme puissamment pour le reprendre: Les Estats de l'autre part se preparent à la defendre, la munissent de troupes & choses necessaires pour soustenir vn grand siege. De France les vrays interests n'ayans plus lieu, on n'en a que des paroles & des Ambassades. L'Angleterre, voyant la France auoit lasché le pied se contente de l'imiter, en enuoyant ses Ambassadeurs. Les Princes d'Allemagne se voyant abandonnez de ces deux Couronnes, & diuisez entr'eux par la Religion, &

par les affections diuerses qu'ils portoient à ces deux Princes, ne se remuent point. L'Espagne ne se voyant plus que les Estats opposez, poursuit sa pointe ; & tandis qu'elle amuse les Ambassadeurs de ces deux Roys, elle enuoye Spinola dans le pays auec vne puissante armée, lequel au lieu d'attaquer Iulliers qui estoit pour lors vne rude entreprise, il s'en va emparant de ses Estats, passe le Rhin, attaque & prend Vvezel en quatre iours.

Maurice voyant cét exploit ne marchande plus, laisse les Ambassadeurs en leur negociation, s'empare de Rex, & Emerile ; & en suite, chose non iamais veuë, deux armées se saisissent de cette succession sans empeschement l'vne de l'autre, sans alterer la Treue, & sans qu'il se soit donné vn coup d'espée Car le premier des deux Capitaines qui auoit occupé vne place, l'autre se retiroit sans y rien pretendre, tellement que le plus diligent estoit celuy qui faisoit plus de progrés. Ce qui causa cette douceur, fut que Spinola reconnoissoit l'armée de Maurice meilleure que la sienne ; Maurice, que le salut des Estats consistoit en la subsistence de son armée ; tellement que sans rien hazarder il creut son action assez glorieuse de partager cette despoüille auec le Roy d'Espagne.

Il est maintenant aisé à iuger que la ruine des Princes protestans est prouenuë, de ce que Neubourg abandonnant son vray interest pour suiure

sa passion, s'est ietté entre les bras d'Espagne; De ce que les Princes Protestans d'Allemagne sans considerer leur interest sont demeurez immobiles; De ce que la France n'embrassant l'interest de Maurice a quitté le sien; Et de ce que l'Angleterre imitant la France a fait le semblable. De l'autre part; l'accroissement que l'Espagne & le Pays-bas ont fait en cette conqueste, est prouenu de ce que l'vn & l'autre s'est entierement attaché à son vray interest.



# SIXIESME DISCOVRS SVR L'ELECTION du Comte Palatin au Royaume de Boheme.



Si la quantité des batailles données, ou le nombre des personnes peries, ou la reuolution de plusieurs Estats, ou la qualité des Princes interessez, ou la durée, peuuent rendre vne guerre memorable, celle dont l'Allemagne patit maintenant, l'est en supréme degré, puis qu'il s'y est desia donné plus de quinze batailles; que trois cens mille hommes y ont laissé la vie; que presque

tous les Eſtats d'Allemagne y ont changé de face & de maiſtre ; que tous les Princes de l'Europe s'en ſont meſlez, & qu'il y a quatorze ans qu'elle eſt commencée ſans eſtre finie.

Le ſuiet en a eſté la reiection de Ferdinand d'Auſtriche du Royaume de Boheme, & l'Electiondudit Royaume conferée en la perſonne de Frederic Comte Palatin du Rhin. Le premier a voulu s'eſtablir en vne dignité qu'il a creu luy auoir eſté iniuſtement oſtée.

Le ſecond a voulu s'y maintenir, comme y ayant eſté iuſtement eſleué. Le premier en a voulu faire vne affaire de Religion, pour y intereſſer tous les Princes Catholiques de l'Europe. Le ſecond a voulu monſtrer que ce n'eſtoit qu'vne guerre d'Eſtat, afin d'y intereſſer tous ceux à qui la grandeur d'Eſpagne eſt ſuſpecte.

Mais pour bien iuger de ce grand mouuement Il faut remonter vn peu plus haut. Il eſt certain que depuis la guerre interuenuë pour la ſucceſſion de Cleues & Iulliers, l'Allemagne s'eſtoit comme partagée en deux factions ; & à l'imitation des Catholiques les Proteſtans auoiét auſſi formé vne Ligue, dont l'Electeur Palatin fut eſleu chef, comme le Duc de Bauieres l'auoit eſté de l'autre. Le pretexte que chacun prit de la deffenſe de ſa Religion, apporta de l'aigreur entr'eux : & la profonde paix dont cette nation auoit iouy depuis long-temps,

ne luy permit (suiuant la reuolution de ce monde) d'y demeurer dauantage. Il ne manquoit que d'vn suiet pour la faire heurter contre soy-mesme.

Les Bohemiens en fournissent, soit ou à cause de leur legereté naturelle, ou pour estre mal traictez en la liberté de leurs consciences, ou pour le mescontentement des principaux d'entr'eux, ou pour toutes ces raisons ensemble. Ils reiettent Ferdinand leur Roy, & élisent en sa place Frederic: & afin de se rendre d'autant plus irreconciliables auec luy, font en pleins Estats sauter les fenestres à ses Partisans.

Cette action arriua en l'an 1619. apres laquelle chacun se mit aux champs. Les Protestans furent les plus prompts; car ils estoient preparez, & n'attendoient que l'esclat de cette Election pour commencer le ieu. Celuy des Partisans de Frederic qui y contribua le plus puissamment, fut Bethleem Gabor, lequel de simple Gentilhomme s'estant fait Prince de Transsiluanie, & apprehendant la Maison d'Austriché, qui a tousiours tasché de s'approprier cét Estat, s'estoit mis en la protection du Turc pour s'en garentir, & trouuant vne si belle occasion pour abaisser cette Maison, son interest ne luy permit de la perdre. Les Estats vnis, pour ne manquer au leur, y contribuent de leur part: le Roy de Dannemarck pour pareille raison, & pour l'honneur & sa reputation assiste son nepueu. Le Roy

d'Angleterre plus interessé que luy en l'vn & en l'autre, abandonne son interest & son Gendre. Le Roy de France lasche le pied & se tient neutre. A ce commencement Ferdinand est mal mené, & reduit à de grandes extremitez.

Icy l'Espagne voyant qu'il luy failloit joüer de son reste, ou perdre ses esperances & sa reputation, n'espargne rien, & met toute pierre en œuure: En Allemagne, picque d'honneur l'Electeur de Saxe, contre le Palatin, luy remonstre qu'il tient son Electorat de la Maison d'Austriche & qu'il ne peut le maintenir sans elle: A Rome, persuade que sa perte est la ruine de la Religion Catholique, & le moyen de mettre la Chrestienté en proye du Turc; si bien que le Pape abandonnant son propre interest se rend son partial, fournit hommes & argent, & trauaille à faire declarer les autres Princes Catholiques pour sa deffense: En Angleterre, maintient facilement le Roy Iacques en son humeur pacifique: En France, auec l'ayde du Nonce gaigné le Duc de Luine: lequel ayant empieté au pres de Loüis l'authorité que Marie y possedoit, en prit aussi les mesmes maximes, s'appuyant d'Espagne, qui ne manque en telles occasions de maintenir ceux lesquels se deffians de leur propre vertu, cherchent leur seureté hors du Royaume. Tellement que l'interest du fauory estant preferé à celuy de l'Estat, on assiste l'Espagne. Mais afin que ce fust auec plus

plus de fruit, & moins d'eclat, on s'entremet d'vn accommodement, on enuoye des Ambassadeurs vers les deux partis, on amuse les Protestans de belles esperances, on leur fait perdre l'occasion de la victoire qu'ils auoient en main, on les induit à desarmer. Cependant les Catholiques ayant ce temps pour respirer, se renforcent de tous costez, se seruent de leur auantage, poursuiuent leur pointe, & par le gain de la bataille de Prague ruinent tout à fait leurs ennemis.

En cette reuolution d'affaires l'Espagne profite de sa victoire, continuë ses pratiques parmy ses voisins, afin de n'estre diuertie en ses conquestes. Ioint ses forces de Flandre auec celles d'Italie, pour assuiettir l'Empire. La peur & la corruption se meslent parmy les Princes d'Allemagne & les Villes Imperiales; chacun se haste de se mettre sous le ioug, apprehendant de n'y estre pas receu assez à temps; on interesse par argent les Conseillers des Princes & les Magistrats des Republiques, & tous contribuënt à forger les fers de leur seruitude.

Vn tel progrez fait craindre au Roy de Dannemark, que l'embrasement d'Allemagne ne le consomme; il en prend la deffence, il se met en campagne; mais il est vaincu, perd vne partie de ses Estats, & est contraint pour la recouurer de faire vne paix desauantageuse. Le Transsiluain voyant ce desordre fait aussi la sienne, mais meilleure à cause de la protection du Turc. K

Voila quelle fut l'iſſuë de la ſeconde reuolution des affaires d'Allemagne, prouenuë principalement de ce que la France proſtitua ſon intereſt à la grandeur d'Eſpagne.

Il faut venir à la troiſiéme reuolution. Il eſt ſouuent plus difficile de ſe bien gouuerner en vne grande proſperité qu'en l'aduerſité, pource que l'vne engendre le mépris, & nous endort en l'oiſiueté; mais la neceſſité de l'autre nous tient réueillez, & nous fait chercher les moyens de noſtre reſtauration. Ce qui eſt arriué à la Maiſon d'Auſtriche, qui ſe voyant d'vne ſi lourde atteinte auctoriſée au de là de ſes eſperances, maiſtreſſe abſoluë d'Allemagne, des armées innombrables entretenuës aux deſpens de ſes ennemis, la France immobile à ſes progrez, & embroüillée en guerre ciuile, l'Angleterre prendre plaiſir à ſe laiſſer tromper, la Hollande aſſez empeſcheé à ſe conſeruer, l'Italie ſans apparance de ſe pouuoir deffendre; elle ne craint plus rien & meſpriſe tout. Tellement que ſans plus cacher ſon deſſein ſous le pretexte de la Religion, dont elle s'eſtoit ſi vtilement ſeruie iuſques à preſent, elle attaque ouuertement les Eſtats du Duc de Mantoüe, Prince grand Catholique, ſe vantant de ne pouuoir ſouffrir qu'vn Prince né François poſſedaſt aucun Eſtat en Italie; qui eſt le premier manquement remarquable qu'elle a fait contre ſon intereſt. Car cette vſurpation fit con-

noistre à tous les Princes & Estats d'Italie, que l'orage venoit fondre sur eux; si bien que le Duc de Mantoüe trouua de l'assistance parmy les plus resolus d'entr'eux.

Louis ne peut digerer cet affront; & se trouuant assisté d'vn conseil, dont la prudence & resolution estoit necessaire en vne coniončture d'affaires si perilleuse, il employe heureusement ses armes pour le maintenir; qui fut la premiere occasion importante où il reprit l'vsage de son vray interest. Mais voyant que les diuersions en Allemagne luy estoient necessaires; & n'en pouuant trouuer parmy les Allemans accablez sous le fais d'vne dure seruitude, va les chercher dans les glaces du Septentrion. La reputation de Gustaue Roy de Suede estoit penetrée iusques à luy. Ce Prince dont le desir de gloire faisoit aussi bien surmonter les difficultez qui se trouuoient dans son esprit, & ses vastes & grands desseins, comme par son courage il les surmontoit en l'execution, ne se fit pas tirer l'oreille. Les cõquestes du Vvalstain (General de l'armée de l'Empereur) sur la mer Baltique, & les prouisions qu'il y faisoit pour s'en rendre maistre, luy firent connoistre que la grandeur de la Maison d'Austriche luy estoit suspecte, & que son interest estoit de s'y opposer. Il s'allie donc auec la France, & se prepare d'entrer en Allemagne pour la deliurer du ioug où elle estoit reduite.

Voicy la seconde faute que l'Espagne commit contre son interest, à sçauoir de mespriser ce Prince. Car tandis que d'vn costé il entre en Allemagne, l'Empereur, à la solicitation du Roy d'Espagne, fait passer ses meilleures troupes en Italie contre le Duc de Mantoüe, lesquelles y perirent presque toutes sans grand fruict; Et les progrez de Gustaue dans l'Allemagne estoient tels, que les Imperiaux & Espagnols, furent contraints de conclure la paix en Italie auec les Francois, aux despens de ce qu'ils y auoient acquis, & de cette reputation dont ils font tant de cas, pour ramener le debris de leurs troupes au secours de l'Allemagne, laissans és mains des François Cazal pour place d'armes en Italie, & Pignerol comme la porte pour y entrer; Tellement que le desir d'embrasser la conqueste d'Italie, auant que d'auoir bien asseuré celle d'Allemagne, leur a fait perdre l'vne & l'autre.

Cet heureux exploit de Louis luy fit reconnoistre ses fautes passées, & embrasser de toutes parts son vray interest. Il deliure les Garnisons de leur seruitude, destourne les Estats d'accepter vne treue, maintient le party Suedois, nonobstant la mort de Gustaue; conserue l'Electeur de Treues contre les persecutions des Espagnols, & chastie le Duc de Lorraine pour l'adherence qu'il auoit auec l'Empereur. En vn mot, Il reprend glorieusement sa place, que ses mauuais conseillers luy auoient fait per-

dre. Vrbain se voyant deliuré de l'apprehension des Espagnols & Allemans, & ayant reconnu par l'inuasion du Mantoüan, qu'il en vouloit aussi bien aux Estats Catholiques comme aux Protestans s'oppose à eux. La Republique de Venise, qui reconnoist mieux, qu'aucun autre Estat ce qui est de son vray interest, & qui ne manque qu'en trop de circóspection, ce qui est ordinaire aux Republiques qui ne sont fondées sur les armes, continuë neantmoins son assistance au Duc de Mantoüe. Amedée Duc de Sauoye, faisant só profit du peril que luy & son Pere auoient couru de perdre leurs Estats, pour auoir abandonné leur vray interest, se ratache à la France. Les autres Princes d'Italie voyans que le secours de la France ne leur peut estre empesché, perdent l'apprehension qu'ils auoient des Espagnols. Les Princes Allemans & villes Imperiales, se voyans espaulez des armes de France & de Suede, assistez par diuersion de leurs autres alliez, & r'asseurez par les progrez de leurs prosperantes affaires, reprennent courage. L'Angleterre seule, comme si elle estoit dans vn autre monde, demeure les bras croisez.

De l'autre part, l'Espagne ne manque d'animer sa cause, reprent le pretexte de la Religion Catholique, qu'elle auoit comme delaissé, & s'apperceuant de la faute qu'elle auoit faite en cela, crie plus que iamais contre les Protestans, persecute le Pape

pour auoir de luy son argent & ses foudres, caresse les Venitiens, cajolle l'Anglois, entretient la diuision dans la maison Royale de France, s'efforce d'attirer à vne trefue les Estats vnis, tasche de destacher le Duc de Saxe du party Suedois, ne se rebute de nul refus; Et cependant n'espargne les thresors de ses Indes ny ses hommes à former des armées nouuelles pour s'opposer à ses ennemis. Bref la necessité a remis chacun à suiure son vray interest. Ce qui est cause qu'en cette derniere reuolution les affaires y sont contées & de plus longue durée.



# SEPTIESME DISCOVRS SVR LES MOVVEMENS

mens suruenus en Italie pour la succession des Duchez de Mantoüe & de Montferrat.

L'Italie iouyssoit d'vne profonde paix, & se trouuoit entierement exempte des soupçons qui ont accoustumé de troubler le repos des Estats, quand inopinement suruint la mort de François Duc de Mantoüe, laquelle on peut dire auoir produit les semences des trou-

bles qui depuis ont agité cette Prouince à diuerses reprises. Car Charles Emanuel Duc de Sauoye, querellant pour le droit de Marie sa petite fille, le Duché de Montferrat à Ferdinand, alluma le feu de la guerre en Italie; de sorte que depuis il n'a iamais esté si bien esteint, que de temps en temps ses cendres n'ayent causé de nouueaux embrasemens.

Ferdinand appuyé de la Iustice de sa cause, plustost que de ses forces, imploroit à son secours tous les Princes, qui par interest commun estoient obligez à ne souffrir vne telle violence.

Marie, entre les mains de laquelle estoit pour lors le gouuernement de la France, ne pensant durant le bas âge du Roy son fils, qu'à se maintenir en paix, croyoit estre assez empeschée d'estouffer les factions du Royaume, & d'appaiser par toutes sortes de moyens ceux qui estoient capables de choquer son authorité. Ainsi elle ne regarda ces mouuements d'Italie que pour tascher de les assoupir, & n'employa son credit que pour induire le Pape à s'entremettre entre les deux partis pour les accorder.

Le Roy d'Espagne considera bien autrement la naissance de cette diuision. Car comprenant l'auantage qui luy en pouuoit venir, il s'entremit si auant en tout le cours de cette affaire, que peu s'en fallut qu'il n'en tirast des auantages proportionnez à ses desseins.

Les Princes d'Italie regardoient iouër ce ieu sans s'en mesler. Le Grand Duc entreprit la deffence du Duc de Mantouë, croyant estre obligé par son propre interest d'assister le plus foible contre le plus fort, outre les raisons particulieres qui l'y incitoient.

Le Duc de Sauoye voyant le peu d'auancement qu'il pouuoit esperer de son entreprise, ouurit les oreilles à l'accommodement qui luy estoit proposé, & laissant mettre l'affaire en negociation se contenta de la gloire, d'auoir osé entreprendre d'empieter sur son voisin; & ainsi tout ce beau dessein s'en alla en fumée. Aussi auoit-il esté formé contre toute raison, n'estant l'interest d'vn Duc de Sauoye ny d'vn autre Prince d'Italie, de se brouïller auec ses voysins; puisque tout l'auantage qui en peut reuenir, est de voir le different accommodé par l'authorité d'vn des deux Roys, ce qui ne se peut sans manifeste danger.

Cette affaire ainsi terminée, le Roy d'Espagne, qui de tout temps a regardé le Piedmont comme vne piece qui est à sa bien seance, chercha vn pretexte plausible de quereller le Duc de Sauoye. Car considerant la France hors d'estat de se mesler des affaires d'Italie, le Duc de Sauoye par la guerre passée espuisé de forces & de moyens, & les autres Princes d'Italie desunis entr'eux ; Il creut deuoir prendre ce temps pour entrer dans le Piedmont, esperant,

perant, comme il auoit eu la gloire d'estre arbitre du premier different, sans se preualoir d'vne si fauorable occasion pour son profit particulier, il repareroit le coup qu'il auoit manqué, en ralumant vne seconde guerre. Il attaqua donc les Estats du Duc de Sauoye, où trouuant plus de resistance qu'il ne s'estoit promis il fut enfin contraint de faire la paix. Il est vray que la France se reueilla en cette seconde occasion ; mais la principale loüange en est deuë aú Mareschal de Lesdiguieres, qui en toute cette guerre, bien qu'il suiuit ses fins particulieres, engagea la France à embrasser son vray interest, comme elle auoit deu faire dans le premier mouuement.

Ce second trouble appaisé, les plus entendus iugerent bien que l'Italie n'estoit pas pour demeurer long temps en paix. Car on voyoit Ferdinand Duc de Mantoüe sans enfans, & son frere Vincent tellement se desborder en sa vie, qu'on ne croyoit pas qu'il la deût faire de longue durée. Et l'euenement respondit au iugement qu'on en auoit fait. Car apres la mort de Ferdinand, Vincent continuāt les desordres qui auoient vsé son corps auant le temps, deceda laissant heritier de ses Estats Charles de Gonzague, Duc de Neuers son cousin, qui seul par tout droit y pouuoit pretendre.

La mort de Vincent, bien qu'elle fut assez preueuë, estonna neantmoins de telle façon tous les Princes d'Italie, que chacun commença à penser serieusement à ses affaires. L

Les Venitiens preuoyans que les Espagnols ne pourroient souffrir que la succession fût conferée au Duc de Neuers, & que par ainsi ils destourneroient l'Empereur de luy donner l'inuestiture, se resolurent de mettre toute pierre en œuure pour rendre vains leurs desseins, estimans, que ce leur seroit vn coup trop preiudiciable, que de voir establir en vn Estat enclaué dans le leur, vn Prince dependant de la Maison d'Austriche. Ce qui troubloit plus la Republique, estoit le siege de le Rochelle, où le Roy de France se trouuoit tellement engagé, qu'il n'y auoit pas d'esperance qu'il peût de long temps s'en retirer. Le Pape estoit poussé par les mesmes mouuements que la Republique de Venise: mais il ne pouuoit si ouuertement monstrer au Roy le desir qu'il auoit de le voir desgagé delà, pour ne tesmoigner que son interest particulier preualût à celuy de l'Eglise Catholique, de l'honneur de laquelle il s'agissoit en abaissant les Huguenots.

Les autres Princes d'Italie se tenoient çoy, n'osans monstrer où leur inclination les portoit.

Le Duc de Sauoye seul s'imagina qu'il pouuoit profiter de cette guerre, & sur la bonne opinion qu'il eut de son esprit, se persuada qu'il pouuoit partager la conqueste du Montferrat auec la Maison d'Austriche.

Le Roy d'Espagne se seruant de l'occasion du siege de la Rochelle, & de la presomption du Duc

de Sauoye, creut deuoir prendre son temps pour s'emparer de Cazal. Il faut confesser que son dessein estoit bien conçeu, & auec grande apparence de pouuoir heureusement reüssir. Iusques-là, les Espagnols auoient en toutes choses si bien pris leurs mesures, qu'il sembloit que leurs desseins ne pouuoient estre trauersez; neantmoins icy commença de s'arrester la roüe de leurs prosperitez. Et de là nous auons veu vne suite continuelle de mauuaises rencontres pour eux, qui dure encor auiourdhuy. Car Louis par vne resolution & diligence incroyable, prend la Rochelle malgré l'Anglois, force le Pas de Suze, secourt Cazal, & met le Duché de Milan en tel hazard, que sans les affaires de Languedoc qu'il voulut terminer, il pouuoit de ce premier coup l'enleuer au Roy d'Espagne.

Les Espagnols se rasseurerent, & reprenant les erremens de leur ordinaire prudence, se saisissent, des Grisons, font passer de tres grandes troupes par là, enuoyent le Marquis Spinola au gouuernement de Milan, forment vne armée en Italie, & de nouueau posent le siege deuant Cazal.

Louis fait passer de puissantes forces en Piedmont. Le Duc de Sauoye le veut amuser par des esperances de paix: mais il rencontra vn esprit à l'espreuue de ses souplesses, & si resolu, qu'à sa veuë & de Spinola, il luy enleua Pignerol, qui sera vn monument eternel à la posterité du Regne de Louis.

Le siege de Cazal continuë. La peste fait rauage dans les deux armées. Les Venitiens reçoiuent vn eschec vers le Mantoüan. La ville de Mantoüe est emportée par surprise. Nonobstant tous ces accidens Louïs assemble de nouuelles forces, & se prepare au secours de Cazal. Sur ces entrefaites il tombe malade à Lyon. L'Espagnol seme la diuision dans son Conseil, ce qui interrompt le cours heureux de tant d'actions heroïques: Et apres tant d'orages on se trouue comme sur le point de faire naufrage dans le port. Là parut la vertu de celuy contre lequel toutes ces machines estoient dressées ; car enfin il sortit de ce labyrinthe par le fil de l'honneur. Le Roy recouure sa santé. Cazal est glorieusement secouru: Et le Duc de Mantoüe non seulement en restably ses Estats, mais (ce qui semblera incroyable à ceux qui viendront apres nous) il en est inuesty par l'Empereur. Les Grisons sont remis en liberté. L'Italie est deliurée des armes Estrangeres, la porte luy demeure ouuerte à son secours, & pour diuers manquements du Duc de Lorraine, on s'asseure de ses Estats, par le moyen desquels la conionction d'Italie en Flandre est trauersée.

Voila le vif tableau de ces differens, où l'on remarque premierement la faute du Duc de Sauoye, de s'estre imaginé qu'il partageroit le Montferrat auec la Maison d'Austriche malgré la France, estant chose toute claire, qu'il ne pouuoit manquer d'e-

stre despoüillé des vns ou des autres, ou de tous les deux ensemble, si on neust vsé enuers luy d'vne extraordinaire indulgence.

C'est aussi vne chose toute manifeste, que le Duc de Lorraine a quitté la maxime de son vray interest, en prenant de gayeté de cœur le party de l'Empereur contre celuy de la France, en vn temps où la Maison d'Austriche estoit si empeschée à se maintenir, & celle de France si libre pour entreprendre.

Pour l'Empereur il ne sçauroit s'excuser, d'auoir attaqué l'Italie auant que d'asseurer l'Allemagne, & d'auoir quitté le pretexte de la Religion, qui luy a tant seruy en opprimant le Duc de Mantoüe grand Catholique.

La resolution de la France sera à iamais memorable, laquelle nonobstant le siege de la Rochelle assistée de l'Anglois, la guerre du Languedoc que l'Espagnol faisoit mine de secourir, n'a cependant iamais abandonné ses vrayes maximes, en assistant puissamment ses voisins, & choquant par tout les desseins d'Espagne. D'où ie conclus, que la gloire du Roy, la grandeur de son Estat, & la haute reputation dont il iouyt, dureront autant qu'il se tiendra ferme en cette resolution.

FIN



TABLE

# DES CHAPITRES
## DE L'INTEREST DES PRINCES & Estats de la Chrestienté.

SCAVOIR.